BSB Bayerische StaatsBibliothek

MIDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Streithagen, Peter von

Journal des dames

Bd.: 1798,[1] = No. 1 - 13. Juillet - sept.

Francfort sur le Mein 1798

Res/H.g.hum. 432 o-1798,1/2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10919475-5

Per. 74.
Res.
H.g.hum. 432º Journal
(1798,1

Per. 74

JOURNAL

DES

DAMES.

Diversité fait ma devise.
LAFONTAINE.



Francfort sur le Mein, 1798.

Ce Journal paroît toutes les semaines. Chaque Numero est accompagné d'une gravure, représentant le costume le plus nouveau à Paris ou à Londres.

Le prix est de 3 *florins pour trois mois,* 6 *florins pour six mois, et* 12 *florins pour un an.*

On s'abonne pour Francfort: au Bureau du Journal de Francfort *rue de* la Monnoie *N°.* 209. — *Pour le dehors: à l'expédition des gazettes du Chef-Bureau des postes Impériales de Francfort, et à tous les bureaux de poste de l'Allemagne.*

1798. Costume Parisien.



Chapeau plissé et lassé. Médaillon en Ecusson. Garniture de Robe en Comète.

F.L.Neubauer fec.

(N°. 1.)

JOURNAL DES DAMES.

1er. Juillet 1798.

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

DE LA MODE.

La Mode a existé de tout tems. Cette Reine de l'univers galant prit naissance dans le jardin d'Eden; et lorsque notre mère commune, reconnoissant subitement sa nudité, se couvrit d'une ceinture de feuillages, elle imagina le premier *costume*..... Ce fut, comme vous le voyez, Mesdames, à un sentiment de pudeur que la Mode doit son origine. Combien cette institution s'est-elle éloignée de son but primitif et du vœu de la fondatrice?..... C'est ce que nous vous laissons à juger.

A la ceinture de feuillage, succedèrent les tissus de jonc. Le désir de plaire, si naturel à la femme, y joignit bientôt d'autres attributs; des plumes, des fleurs ornèrent la chevelure des filles de la pudique épouse d'Adam. Lorsque la première famille se fut multipliée, que le besoin eut enfanté les arts, un vêtement plus solide fut substitué à celui qu'offroit la nature: des robes de lin de diverses couleurs couvrirent les charmes de nos naïves ayeules, et leur génie commença à s'exercer en donnant à ces vêtemens différentes formes.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS.

Ces variations suivirent les progrès de la civilisation, c'est-à dire qu'elles furent plus ou moins ingénieuses, suivant que les nations qui commençoient à couvrir le globe, eurent étendu et perfectionné leurs institutions sociales. Ainsi la progression et le développement de la mode tient à la marche et aux progrès de l'esprit humain. La mode appartient donc à l'histoire, et traiter cette matière, c'est traiter un point historique.

En effet, nous voyons que, chez les peuples les plus célèbres et les plus policés, le *costume* s'éleva toujours à la hauteur de leur réputation politique ou guerrière; tandis que les hommes se signaloient dans les combats, au cirque ou à la tribune, les femmes se disputoient la palme du goût, et portoient l'art de la toilette à son plus haut dégré de perfection. L'histoire nous a transmis les noms de celles qui se sont le plus distinguées dans cette agréable lutte. Cette Judith, qui ne tourna la tête à Holopherne que pour parvenir à la lui couper, dut sans doute autant à sa parure qu'à ses charmes la double victoire qu'elle remporta sur l'ennemi de son pays. Semiramis, Sapho, Aspasie, Cléopatre, Julie n'acquirent tant de célébrité que parceque leur boudoir fut le temple de l'élegance et des graces.

La mode donne non seulement la mesure de la civilisation d'un peuple, mais elle peint encore son caractère, ses mœurs, et même ses institutions politiques. Ainsi, chez les Romains, les robes longues et trainantes, les coiffures en forme de diadême, annonçoient la grandeur de ce peuple

et son flegme républicain. Dans le 14ème et le 15ème siècle, l'ampleur des habits de l'un et de l'autre sexe, la roideur des pièces de leur ajustement, peignoient leur austère franchise, leur simplicité, et cette galanterie chevaleresque qui ne ressemble guères à celle de nos jours, sans être plus éloignée du sentiment.... Sous Louis XIV. les grandes perruques des hommes, les vertugadins des femmes donnoient l'idée de l'état de splendeur et de puissance auquel s'étoit élevée la monarchie françoise. Dans le siècle actuel, ce siècle de la *perfectibilité*, où tout a été *rafiné*, *atténué*, *sublimisé*, la mode a suivi la marche de l'esprit ; elle s'est élevée à un dégré de légereté, telle que, dans le moment actuel, le costume de nos dames semble plutôt appartenir aux sylphes qu'aux habitantes de ce globe sublunaire.

La mode n'a qu'une existence éphémère ; mais elle renait pour ainsi dire de ses cendres, ou plutôt la continuité de ses anneaux, la succession rapide de ses phases la rend *une et immortelle*. Les changemens qu'elle éprouve ne sont que des séries qui émanent d'un fond inépuisable ; ses combinaisons, variées à l'infini, offrent toujours un nouveau résultat. Ainsi, dans un tableau, les couleurs primitives combinées avec adresse, produisent une infinité de teintes, absolument différentes les unes des autres.

Paris est toujours le Temple de la mode ; c'est là qu'une infinité de prêtresses de cette déesse sont sans cesse occupées à la parer de nouvelles couleurs, à la revêtir de nouvelles formes ; le costume

du jour ne ressemble point à celui de la veille, et l'on peut dire ici avec le grand prophête.

Je n'ai fait que passer
il n'étoit déjà plus.

C'est donc cette ville si féconde en nouveautés de tous genres, qui nous fournira le plus souvent l'article des modes avec tous ses accessoires.

PARIS.

La mode, si singulièrement vénérée sous la monarchie, n'a rien perdu de son importance sous la république. Il nous seroit difficile de la suivre dans ses variations nombreuses ; elle semble avoir tout épuisé ; elle a pris à Passwan-Oglou son turban ; à la mere des Gracques, ses cheveux en bandelettes ; à Sapho, ses brodequins de maroquin rouge ; à Ppsiché, sa tunique ; à Charles-Quint, sa perruque ; à la Reine d'Arragon, sa robe fastueuse; à Iphigenie, son voile de prêtresse; à Cléopatre, ses chaines d'or et ses rivières de diamans ; et aux galériens, leurs cheveux rasés.....— Nos dames ont voulu prendre quelque chose à Lucrece ; son poignard leur a paru bien tragique et bien ridicule ; elles se sont rabbattues sur son lit, et l'on voit actuellement des lits en acajou, escaliers drapés et franges à la Romaine, d'après les nouveaux dessins des *ruines d'Herculanum,* que l'on appelle *lits à l'Etrusque.* Toutes nos fournisseuses tiennent à honneur singulier de se coucher *à la Lucrece.*

On dit que la galanterie n'est plus dans la langue françoise qu'un mot insignifiant. Pour se convaincre de la fausseté de cette assertion, il ne faut que jetter les yeux sur les têtes de nos aimables jeunes gens et de nos adorables élegantes. On voit les premières tondues depuis le toupet jusqu'à la nuque ; les secondes au contraire sont couvertes de perruques charmantes, qui ajoutent un nouvel éclat aux attraits d'un sexe enchanteur. L'on doit tirer de cette circonstance une conclusion qui en découle naturellement ; c'est que, par un sacrifice inouï dans l'histoire de la galanterie, les hommes ont fait couper leur chevelure pour relever les charmes de la beauté, en la parant de leur plus chère dépouille..... Depuis quelque tems, le grand usage des perruques avoit occasionné une disette de cheveux, qui commençoit à causer les plus sérieuses allarmes. C'est alors que notre brillante jeunesse, pour subvenir au *deficit* qui se manifestoit, prit la généreuse résolution de se priver du nécessaire pour conserver au beau-sexe une superfluité qui l'embellit. N'est ce pas-là un acte de galanterie des plus sublimes?

Jamais les échos de Paris ne répétèrent autant de plaintes, autant de lamentations contre la misère et la détresse générale, et jamais pourtant le luxe et les plaisirs ne furent portés à l'excès où nous les voyons aujourd'hui. A considérer l'espèce de fureur avec laquelle on se livre à la joie et à la dépense, on seroit tenté de croire que ces alléga-

tions de gène et de besoin ne sont qu'un prétexte pour s'amuser impunément aux dépens de ses créanciers. La grande affaire, l'affaire importante, l'affaire unique, est de jouir. Tout autre soin, tout autre occupation est subordonnée à ce but universel. Si le fournisseur vole la république, c'est pour soutenir le faste de ses équipages, la somptuosité de sa table, l'élégance de sa *Phriné;* si l'agioteur ruine, par décade, une centaine de malheureux rentiers, c'est pour entretenir les superbes coursiers et le magnifique phaëton qui trainent insolemment sa luxurieuse rotondité aux fêtes de Tivoli, de Mousseaux, d'Idalie, de Trianon; si le marchand trompe ses pratiques par un pompeux verbiage, c'est pour payer son entrée aux fêtes champêtres, son goûter à la campagne, sa place au spectale; si l'ouvrier travaille péniblement sept à huit jours consécutifs, c'est pour boire, manger, danser et se divertir à la guingette le reste de la décade; si le joueur fait dans la journée quelques dupes; c'est pour aller passer la nuit dans la débauche et la crapule; si la belle D.....le; ne pouvant suffire à sa dépense avec les mille louis que lui donne son mari, accueille, en secret, les soupirs de trois amans, à raison de chacun mille écus par mois, c'est pour payer sa loge à tous les théâtres, ses abonnemens à tous les bals publics; c'est pour avoir des bijoux, des dentelles, et surtout des paillettes. Un pauvre créancier vient-il réclamer un misérable à-compte, ah! monsieur, s'écrie-t-on, comment pouvez-vous demander de l'argent! Les tems sont d'une dureté épouvantable;

nous sommes ruinés ; il ne nous rentre aucuns fonds ; nous ne pouvons rien, monsieur, absolument rien..... Et le malheureux, qu'on a reçu dans l'anti-chambre, apperçoit dans la salle à manger une table de vingt-cinq couverts, où brillent l'argent, la porcelaine, le crystal et l'or ; en un mot, le service le plus splendide. Il rencontre dans l'escalier cinq à six ouvrières chargées de robes nouvelles, de bonnets, de chapeaux à la mode. Il heurte à la porte un joaillier qui va porter un écrin garni de tout ce que l'Asie a de plus riche en perles et en diamans. Il s'écrie alors avec douleur : quelle misère !

Les françois trouvent matière à plaisanterie dans les sujets les plus sérieux. Un de nos *Modistes* s'égaye aujourd'hui sur la grande expédition destinée (à ce qu'il paroit) pour une contrée lointaine. Ce qui m'étonne dans cette affaire, dit-il, c'est qu'on ne m'ait pas compris dans le nombre des savans nécessaires à cette expédition. Le gouvernement auroit bien dû cependant sentir que pour exécuter le projet qu'il médite, il faut indispensablement un homme qui connoisse et sache diriger les modes. Comment, en effet, peut-on civiliser une nation, sans lui donner un peu de goût pour la parure ? Rien ne contribue à la civilisation d'un peuple comme la société des femmes aimables. Or, qui donne aux femmes cette douce amabilité, si ce n'est l'envie de plaire ! Et comment plaire, si l'art ne vient un peu secourir la nature, sur-

tout quand elle est aussi brute qu'on a droit de la supposer dans des sauvages?....... D'où je conclus que je devois être embarqué sur la Méditerranée, avec une cargaison de tout ce que le génie de la mode a enfanté de beau, d'élégant, de magnifique, depuis un an...... Quelle sensation je ferois dans le pays, quand on me verroit arriver avec une flotte de chignons grecs, de coiffures à tirre-bouchons, de chevelures à la Titus, de perruques blondes, noires, châtaines, cendrées, crépées, moutonnées, hérissées, parées, négligées, etc.; de chapeaux coquets, de capotes angloises, de toquets bouillonnés, de turbans à la Gulnare, de fichus en marmotte, de bonnets à tuyaux, de spincers à la hussarde, de robes à la coblentz, de chemises à coulisses, de tuniques à la prêtresse, de schalls à mouches, de cothurnes grecs, de ceintures à la victime, d'habits carrés, de boutons octogones, de gilets en schall, de culottes à l'angloise, de souliers-sabots; de cravattes à matelats, etc., etc., etc.; Quel moyen plns facile pour éblouir les yeux, subjuguer les esprits, concilier les cœurs, civiliser les usages, adoucir les mœurs, et faire naître parmi ces peuples le goût des arts et de la politesse! Il n'est besoin ni de canons, ni de bombes, ni de mitrailles, ni de généraux, ni de fournisseurs, ni d'armées. Qu'on me donne trois cents perruquiers, cinq cents coiffeurs, huit cents modistes, mille couturières, et autant de tailleurs, et je réponds de la conquête de l'Égypte, de l'Abyssinie, de la Nigritie, du Congo et de toute l'Afrique. Le citoyen Ruggiéri pourroit m'être

très-utile dans mon expédition. Il donneroit des bals, des fêtes champêtres, des feux d'artifices. Nous aurions des Tivolis, des Élysées, etc. Quel beau *parc des Sablons* nous établirions dans les déserts de l'Arabie!......

Les étrangers et les provinciaux s'imaginent qu'il n'y a plus d'académie à Paris. Qu'ils passent par le palais *Egalité*, et ils y verront une boutique autour du cirque, sur la façade de laquelle est écrit en lettres majestueuses *académie de coeffure.* Qu'ils jettent un coup-d'œil dans l'intérieur; ils verront, autour d'une table ronde, des *académiciens,* qui, le fer d'une main, le peigne de l'autre, moutonnent de jolies perruques *à la Titus.* Quelle gloire pour le Beau-Sexe, que les principaux artisans de ses attraits soient les seuls *savans* qui aient conservé cette dignité honorifique! Tant il est vrai, que, malgré la versatilité des choses humaines, quels que soient les événemens désastreux qui accompagnent les révolutions, la beauté ne perd jamais ses droits, ni la mode ses privilèges! Nos élégantes disent, *mon académicien;* c'est dans l'ordre....... La toilette d'une jolie femme fut toujours le sanctuaire des Graces. Les mortels destinés au service de leur culte, doivent être revêtus d'un titre imposant, d'un caractère sacré qui réponde à la noblesse d'un tel ministère. Aussi un *académicien* des dames, qui sent la dignité de son rang, ne voudroit pas se dégrader jusqu'à couper une mêche de cheveux au premier prince

de l'Europe ; il ne seroit qu'un cœffeur, un perruquier. Voilà de la délicatesse!........

MODES PARISIENNES.

Robes échancrée sur le dos. Cette nouveauté ne laisse pas que d'offrir un certain attrait en laissant à découvert la nuque, le dos et la gorge. C'est vraisemblablement à cette mode qu'il faut attribuer la proscription des chignons flottans dont le volume détruisoit son agréable effet. Remarquons en passant que la forme des robes n'offre depuis long-tems rien de nouveau. Ce sont toujours des espèces de tuniques à taille courte, à corsage froncé; des rubans disposés en quadrille, forment sur les manches l'effet du lacet; celles-ci descendent rarement au dessous du coude.

Turban en Spiral. C'est celui des Algeriens. Il admet les perles, les diamans et tous les ornemens qui caractérisent le luxe oriental. Mais, malgré son élegance et sa richesse, il n'a déjà plus le même crédit.

Fichu de gaze brodé en velours et en paillettes. Celui-ci se soutient, quoiqu'il date de près d'un mois, ce qui est un siècle en modes. Noué par derrière, sa couleur est tantôt verte, tantôt violette, coquelicot, bleu-ciel ou jonquille. Cette dernière a la vogue pour les rubans, les taffetas et les fleurs. Il paroîtra peut-être étonnant que l'on substitue, dans les fleurs artificielles, une couleur absolument étrangère à celles qu'elles ont naturel-

lement; mais, nous l'avons déjà dit, le caprice est la seule règle qui dirige la mode. La broderie de velours n'est autre chose que des morceaux de cette étoffe, découpés ordinairement en oval, qu'on applique sur les bords du fichu, et que l'on garnit en paillettes. Leur couleur est presque toujours noire.

Croisures à la victime. Cette espèce de ceinture a beaucoup de graces. C'est en même tems un emblême ingenieux pour annoncer qu'il n'est point de dévouement, point de sacrifice auquel on ne soit disposé.

Tablier sans poches de taffetas quadrillé. Un notaire ayant amassé cent mille livres de rentes, conservoit précieusement, dans son étude, les sabots avec lesquels il étoit venu d'Auvergne à Paris, afin de ne pas perdre de vue sa fortune primitive. Ne seroit-ce pas une pareille intention qui auroit disposé beaucoup de nos charmantes parisiennes à prendre le tablier ? On connoît leur philosophie. Il est beau de se rappeler sans cesse ce qu'on a été, ce qu'on est et ce que l'on peut redevenir. Philippe, roi de Macédonie, avoit toujours à ses côtés quelqu'un chargé de lui répéter : *Souviens-toi, Philippe, que tu es homme.* Ce tablier est sans doute chargé d'une fonction à-peu-près semblable. Il dit à tout instant à l'adorable Velbine, à l'inappréciable Emira, à l'inestimable Azema, etc. etc. : Souviens-toi que naguères tu n'étois qu'une......... Mais parlons des poches : depuis qu'on n'en porte plus, nos belles obligées de tenir leurs mouchoirs à la main, ont l'air de toujours pleurer. Pour

éviter cet inconvénient, plusieurs le font porter par leurs maris; c'est encore eux qui portent la boîte, l'étui, le flacon, la bombonnière, etc., etc. Les pauvres maris; Dieu sait tout ce qu'on leur fait porter!

Schall de soie en tulle. Le tulle forme des mailles à jour; il est plus transparent encore que la gaze. La cherté de ces schalls les rend assez rares; leur couleur est jaune, capucine, lilas on serein. Le ruban qui les borde tout autour, et la franche qui garnit les extremités ne forment qu'un seul et même tissu.

Les fleurs jouissent toujours de leur faveur accoutumée. La beauté et les fleurs ont tant d'analogie entr'elles, qu'il n'est pas étonnant de les voir si bien simpathiser.

COSTUME DU JOUR.

(Explication de la gravure N°. 1.)

Chapeau plissé et lassé. Cette plissure donne au chapeau la forme d'un casque antique dont la visière est relevée. On en fait en paille ou en satin blanc. Dans tous les cas, ce sont des bandes appliquées graduellement les unes sur les autres. La forme est ouverte par derrière, et lassée avec un ruban; quelquefois au lieu d'une l'assure, ce sont quatre ou cinq nœuds en rosette, qui ferment l'ouverture.

Médaillon en écusson. C'est ordinairement une cornaline, une topaze, ou une émeraude, dont le

cadre est enrichi de perles fines. On en a fait et on en porte encore beaucoup en *trèfle*, et en cercle parfait avec le cadenas et la clef à côté. Au lieu de la chaîne en or, souvent c'est une gance en cheveux presqu'aussi mince qu'un fil. On se dispense alors d'en mettre dans le médaillon. Ce médaillon n'est quelquefois aussi qu'un verre de lorgnette, et cette parure réunit alors l'utile à l'agréable.

On porte aussi beaucoup de colliers en perles noires, ou en jaspe sanguin, qui, tombant sur la gorge à double ou triple guirlande, en fait ressortir la blancheur et l'éclat.

Garniture de robe en comète. Cette garniture est formée de deux rubans-comète, qui parcourent circulairement les extrémités inférieures de la robe et des manches. Dans l'espace qui les séparent, on applique obliquement, de distance en distance, des coupures de rubans semblables ; mais souvent aussi au lieu de rubans, c'est un plis que l'on forme à l'étoffe.

Les lassures sont plus à la mode que jamais ; on lace les chapeaux, on lace les jupons, on lace les dos, on lace les manches ; ces dernières n'avoient précedemment qu'une lassure, on en met aujourd'hui aux deux coutures. — L'on voit reparoitre quelques chignons.

COSTUME DES HOMMES.

Les hommes ont quitté, depuis quelque tems,

l'habit quarré pour prendre le frac, le collet petit et bas, des revers étroits, les poches dans les côtés, la taille basse, en avant un double rang de boutons assez larges et ronds; de plus un bouton sur l'épaule, comme pour tenir une épaulette, et un autre en arrière, à-peu-près dans la même direction. Le gilet, actuellement sans revers, est bordé d'une couleur tranchante. La coiffure est toujours la même : cheveux coupés et hérissés, à la *Caracalla*, à la *Titus*, à la *Brutus*, etc.

Il vient de s'opérer une révolution dans le jargon des *incroyables*. La lettre R qu'ils avoient suprimée de l'alphabet, a été réintégrée. On articule maintenant toutes les consonnes; mais, pour ménager l'organe de la parole, on ne se sert que de l'extrémité des lèvres, qui se prolongent à cet effet, et s'arrondissent de manière que la bouche prend une forme circulaire; enfin, on parle *pointu*; c'est l'expression technique.

Il est encore un autre langage assez à la mode parmi *le grand monde* d'aujourd'hui. Une petite anecdote pourra vous en donner l'idée. Une de nos plus riches élégantes se trouvoit dernièrement à Tivoli; chacun admiroit la magnificence de sa parure, l'éclat de ses paillettes, la beauté de ses diamans; c'étoit un million ambulant. Tout-à-coup, appercevant une affiche, elle s'approche pour lire le programme de la fête, avec un jeune cavalier qui lui donnoit le bras. Parmi les divertissemens annoncés, se trouvoit celui des *ombres impalpables*.

Ah! ah! dit alors la princesse; *mais j'n'ons poins encore vu ça; allons donc-z-y.* Ce style parut d'abord contraster avec le luxe de sa mise ; mais un observateur assura que c'étoit le ton des sociétés *prépondérantes*, et que les gens *comme il faut* s'exprimoient ainsi.

TITUS, *comédie en trois actes.*

Acte premier. Monsieur, vous les couperez. — Non, mademoiselle, je ne les couperai pas. — Eh bien! monsieur, je ne vous aime plus. — Eh bien! mademoiselle, je vous adore et vous adorerai sans cesse; mais je ne me ferai pas tondre. Mes cheveux sont à ma tête ; et si mon cœur est à vous, ma tête, au moins, est à moi ; pourquoi vous mêler de ma coëffure? Nous ne sommes pas encore mariés.....— Monsieur, vous êtes un insolent, et votre épigramme........ — Mademoiselle, c'est une plaisanterie ; je serois désespéré........ — Monsieur, je vous reçois pour la dernière fois. — Comment, mademoiselle, vous parlez sérieusement? — Oui, Monsieur, très-sérieusement ; il faut renoncer à ma tendresse ou à vos cheveux. — Mais quelle raison......? — La première, c'est que je le veux ; je vous dirai les autres quand vous m'aurez obéi. — Il sera bien tems. — Monsieur, je vous souhaite le bon jour, je ne vous retiens plus. — Mais, mademoiselle, c'est une tyrannie.— A ce soir, monsieur, si vous êtes assez complaisant pour souscrire au sacrifice que j'exige.

Acte II. — Eh bien, mademoiselle, vous voyez quel zèle j'ai mis à vous obéir; je n'ai rien eu de plus pressé que d'envoyer chercher un coëffeur; et l'opération est consommée. Vous ne devez pas douter à présent que je ne sois votre très-humble esclave. — Ah! M. que vous êtes laid........! Mais vous êtes affreux! Pourquoi donc faire couper vos cheveux? ils étoient si beaux! — Vous l'avez exigé, ma chère Amélie: peut-on rien refuser à ce qu'on aime? Permettez au moins....... — Ne m'approchez pas, monsieur, vous me faites peur.... Quelle vilaine tête! Dieu! quelles oreilles! Ah! retirez-vous bien vite, monsieur, retirez-vous; tous mes nerfs se crispent. *Marton!* donnez-moi mon flacon, ma fleur d'orange, mes pastilles....... Eclairez monsieur.

Acte III. — *Monologue.* Quelle folie d'avoir coupé mes cheveux! Perfide ciseau! Perfide Amélie! J'étouffe de colère....... Parbleu, je suis bien bête de me désoler! Cocher, à Tivoli.

ÉCONOMIE PARISIENNE.

Une élégante de province fait dans sa journée trois ou quatre toilettes; toilette du matin, toilette du jour, toilette du soir, toilette de nuit; il lui faut des dentelles pour les bonnets ronds, des dentelles pour les déshabillés, des dentelles pour les coîffures de nuit. Dans quel frais n'entraînent pas l'entretien, le blanchissage de ces chiffons! La mode à Paris a proscrit cette superfluité. On prend le

matin le premier fichu, sale, ou blanc, qui se présente sous la main, ayant soin pourtant de laisser à découvert les cheveux qui garnissent le front. Quant à ceux de derrière, on ne les montre pas, et pour plusieurs raisons, dont la première est qu'il n'y en a point. Le choix de la camisole, du jupon, n'est pas plus embarrassant que celui de la coeffure; la couleur, la forme n'y fait rien. Un petit fichu de cou, bien chiffonné, se fourre en dedans de la camisole. La belle ainsi costumée va lestement faire sa provision au plus voisin marché. Pour cet effet, on ne prend point de panier. Fi! on auroit l'air d'une cuisinière! Un mouchoir blanc renferme les herbes, les œufs, le beurre frais et la fine botte de radis. On revient gaiment chez soi, tenant son petit paquet d'une main, et de l'autre, le jupon qu'on relève assez haut pour faire voir qu'on a la jambe fine.

Telles sont le matin bien des élégantes que nous voyons le soir figurer avec tant de luxe aux promenades, aux fêtes, aux spectacles. Il est même d'un certain ton, d'être un peu sale chez soi; l'usage le permet; on a l'air de s'occuper de son petit ménage. Et puis l'économie! Détrompez-vous donc, vous qui regardez les Parisiennes comme de ruine-maisons. L'élégance n'est nulle part moins dispendieuse qu'à Paris.....

TRAIT HISTORIQUE.

Portia, fille de Caton d'Utique, et femme du célèbre Brutus, voyant son époux rêveur et pensif, remarquant pendant la nuit ses agitations, ses soupirs étouffés, et l'espèce de délire où le jettoit la grandeur de son entreprise, jugea qu'il devoit former quelque projet important et périlleux, dont il ne lui avoit point parlé. La veille du jour où César fut tué, Brutus étant sorti de sa chambre de grand matin, Portia se lève, prend un rasoir qui se trouva sous sa main, se fait une blessure assez considérable et tombe évanouie. Au bruit des femmes qui s'empressoient à la secourir, Brutus étonné, allarmé, vole dans son appartement; il apperçoit son épouse ensanglantée, qui lui dit: „ J'ai voulu, cher époux, éprouver mon courage. „ Si la fortune ne couronne pas ton projet, ne „ crains rien, Portia saura te suivre“. Cette généreuse et tendre épouse, après la mort de son mari, ne mit point de bornes à son deuil. „Quand cesserez-vous donc de pleurer, “ lui disoit-on? „ Quand je cesserai de vivre“. On prit la précaution d'écarter d'elle toute espèce de fer; mais les soins furent inutiles, elle avala des charbons ardens et mourut.

ANECDOTE.

Une jeune personne, très jolie et très-coquette, qui venoit d'être mariée à un homme fort âgé, avoit beaucoup d'amans, et ne gardoit aucune mesure dans sa conduite. Le vieillard, jugeant qu'on devoit, du moins, éviter le scandale, fit faire à

l'appartement de sa femme un escalier dérobé, auquel conduisoit une petite porte sur le derrière de la maison. Il demanda ensuite à sa femme, comme une grace, d'empêcher qu'à l'avenir ses amans se rencontrassent dans leur rendez-vous, et de les faire entrer par l'escalier dérobé; et, lui donnant une demi-douzaine de clefs de la petite porte, „Madame, dit-il, donnez-leur à chacun une de ces clefs; s'ils les perdent, on en fera faire d'autres. „Une conduite si modérée et si propre à faire honte à cette femme de sa conduite, la fit rentrer en elle-même; elle renonça à ses amans, et aima de bonne-foi son mari.

Une actrice faisoit une vente des présens qu'elle avoit reçus en bijoux, où tout fut porté à un prix excessif; plusieurs jolies femmes en murmuroient: „Je vois bien à votre humeur, leur dit l'actrice, que vous voudriez les avoir au prix coûtant..... "

On demandoit à un homme qui faisoit profession d'estimer beaucoup les femmes, s'il en avoit eu beaucoup. Il répondit: *Pas autant que si je les méprisois.*

M..... disoit à un jeune homme qui ne s'appercevoit pas qu'il étoit aimé d'une femme: *Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères.*

Pourquoi donc, disoit mademoiselle de, âgée de 12 ans, pourquoi cette phrase: *Apprendre à mourir.* Je vois qu'on y réussit très-bien dès la première fois.

SPECTACLES.

On donne depuis quelques jours à Paris la *Vallée de Montmorenci*, comédie-Vaudeville en trois actes, qui n'est pas sans mérite.

Le dessein des auteurs (Barré, Piis et Radet) étoit de peindre les mœurs simples et les occupations bienfaisantes de J. J. Rousseau dans sa retraite à Montmorenci.

Deux amans que Rousseau favorise d'une prédilection particulière, et avec qui il fait tous les matins un déjeûner de laitage et de fruits, sont sur le point de s'épouser, lorsque la mère de la jeune fille vient signifier au père du jeune homme, qu'elle ne peut donner son consentement au mariage projetté. Envain toutes les parties intéressées, Rousseau lui-même, lui en demandent la raison; malgré le caractère de bavarde qu'on lui donne, elle garde sur cet article, un secret long-tems impénétrable. Ce n'est qu'après des instances réitérées de la part de J. Jacques, et les observations les plus déterminantes, qu'elle déclare que le motif de sa résolution est un scrupule de conscience qui ne lui permet pas de s'allier avec un protestant. Rousseau parvient bientôt à triompher des préjugés de la trop crédule mère; et pour mieux appuyer les raisons qu'il allègue, il lui déclare que, lui-même, n'est pas né dans la religion catholique. La bonne paysanne trouve cet argument sans réplique, et le mariage se conclut.

C'est dans un cadre aussi étroit que les auteurs ont eu l'art de nous faire voir J. J. Rousseau sous

les différens points de vue qui pouvoient le caractériser. Des épisodes ingénieusement amenées nous le présentent, tantôt donnant des leçons à une jeune mère, qui, livrée à la coquetterie, refusoit de nourrir et d'élever ses enfans, tantôt critiquant l'ancienne musique françoise devant une députation de l'opéra. Ici, en recevant un paquet de vers à sa louange, il s'écrie : *„Si ces messieurs veulent faire échange de complimens, que ne s'adressent-ils à Voltaire?“* Là, décachetant une lettre de son ami Malesherbes, il dit, du ton le plus affectueux: *Je veux lui répondre ; c'est un homme celui-là ! il porte un cœur sensible.*

En convenant que le caractère de Rousseau est bien nuancé, on reproche à cette pièce une marche un peu trop lente ; peut-être aussi n'a-t-elle pas toute la gaité qu'on a droit d'exiger d'un Vaudeville. Mais en revanche, on y trouve une foule de traits saillans, des idées justes et très morales, telles que celle-ci

Suivre les loix, quoiqu'il en coûte
Avec plaisir faire le bien
A Genève, et partout sans doute
Voilà comme on est citoyen.

Une autre pièce qui n'a pas moins obtenu de succès, est celle intitulée : *Hommage du petit Vaudeville au grand Racine.*

Il s'agissoit de procurer des secours à la petite fille de Racine, réduite à la plus grande détresse par la réduction d'une petite rente qui formoit

toute sa fortune. En moins de dix jours, ce généreux *à propos* a été composé, appris, répété et joué.

Quoiqu'il n'y ait dans la pièce ni action ni intrigue, les traits ingénieux, les couplets charmans dont elle est remplie, l'ont fait entendre avec le plus grand intérêt. — La scène se passe à la porte des Champs-Elisées, dont *Petitjean*, portier de Georges Dandin, est établi suisse, et qui paroît sur le théâtre, suivi de la servante de Molière et du jardinier de Boileau. Tandis qu'ils s'entretiennent des Champs-Elysées de Paris, en les rapprochant de ceux qu'ils habitent, Arlequin, sous le costume de Mercure, arrive et demande à parler à Racine. Un moment après, Boileau paroît, Molière vient le joindre, et c'est alors qu'il s'établit, entre tous ces personnages, une lutte de couplets, qui, quoiqu'un peu longue, ne laisse presque pas le tems au spectateur de s'en apercevoir.

Les auteurs ont lancé quelques épigrammes contre les *Romains* et *Romaines* du faubourg St. Germain, de la Rue St. Honoré ect. Les deux couplets suivans feront juger de leur manière.

Cette beauté riche d'attraits,
C'est Faustine ou bien Octavie;
Une autre nous cache ses traits
Sous le voile de Virginie.
Ce goût romain est fort joli,
Ces noms sont remplis de noblesse;
Mais il est rare à Tivoli
De rencontrer une Lucrèce.

A ces antiques vêtemens,
Si la mode à soumis nos belles,
Nous avons des François charmans
Qui ne sont pas moins Romains qu'elles.
Que de Titus en cheveux noirs,
A jambe fine et bien tournée,
Pourroient se dire tous les soirs :
D'honneur ! zai perdu la zournée !

LIVRES NOUVEAUX.

Les *onze journées*, contes Arabes, traduction posthume de Galand, revue et corrigé par *J. B. Clément* de Dijon, 1 vol. in-12.

Un Roi, nommé Isad-Bacht, enlève et épouse la fille de son Visir Isfehend, qui, pénétré de ressentiment, lève une armée, et de concert avec les grands du royaume, s'empare de la ville et détrône le ravisseur. Ce dernier fuit avec son épouse. Elle est enceinte et accouche dans sa fuite, d'un fils, que ses parens laissent auprès d'une fontaine, avec un sac de mille sequins. Passe une troupe de voleurs ; leur chef prend l'argent, et adopte l'enfant. Isad-Bacht, réfugié à la cour d'un roi voisin, obtient une armée, au moyen de laquelle il remonte sur son trône. Cependant, son fils, dont il n'avoit aucune nouvelle, ayant, quelques années après, attaqué une caravanne avec le chef des voleurs qu'il suivait dans ses courses, est fait prisonnier, et conduit à Isad-Bacht. Le roi conçoit pour lui la plus tendre amitié, le retient près de sa personne, et le place au nombre de ses domes-

tiques. Bientôt, lui ayant reconnu autant de sagesse que de talens, il lui confie tous ses trésors, dont jusqu'à présent dix Visirs avoient eu l'administration. Comblé des faveurs du roi, le jeune homme étoit heureux, mais un destin jaloux vint détruire son bonheur. Un jour, étant ivre, sa mauvaise étoile le conduisit à l'appartement de la reine; il y entre, se couche sur le lit, et s'endort profondément. Le roi le trouve en cet état, et persuadé qu'il a voulu attenter à son honneur, il le fait mettre en prison. Les visirs, dont il avoit excité l'envie, se liguent avec la reine, elle-même, pour précipiter sa perte. Isad-Bacht, après l'avoir accablé de reproches, a déjà ordonné son supplice. Le jeune homme, toujours protestant de son innocence, cherche à retarder l'effet de la colère du roi, en lui racontant une histoire, dont la morale s'applique à sa position particulière. Il emploie la même tactique, pendant onze jours de suite, jusqu'à ce qu'enfin, Isad-Bacht, ne pouvant plus résister aux instances de ses ministres, le fait conduire au lieu du supplice. Déjà la potence est dressée, lorsque le chef des voleurs, qui avoit élevé le jeune inconnu, et qui se trouvoit alors dans la ville, vient sur la place, pour le voir mourir, et l'ayant reconnu, l'embrasse tout en larmes : on le conduit devant le roi, à qui il apprend l'histoire de ce jeune homme, qu'Isad-Bacht reconnoît pour son fils. Après les premiers épanchemens de la joie et de la tendresse paternelle, il lui met la couronne sur la tête, le fait asseoir à ses côtés sur son trône, et ordonne le supplice des dix visirs, dont les per-

fides insinuations avoient manqué leur être à tous deux si funestes.

Si l'on ne trouve pas dans ces nouveaux *Contes arabes*, dit l'éditeur dans sa préface, autant d'abondance que dans *Les Mille et une nuits*, dont le cadre est beaucoup plus étendu, on y reconnoîtra du moins le même genre de narration, la même simplicité de mœurs, des sentimens aussi naïfs, un intérêt heureusement ménagé par des suspensions singulières, et toujours un fond de morale qui sert d'appui à la fiction.

Amorzin et Zalida, Roman Chinois, 2 Volume in 12°. avec figures.

Ce Roman a au moins l'avantage de nous faire connoître les mœurs et les usages d'un peuple intéressant, sur lequel nous n'avons qne des notions aussi bornées qu'incertaines ; quoiqu'il soit fort loin encore de satisfaire sur ce point toute l'étendue de notre curiosité, on doit savoir gré à l'auteur des recherches que lui a nécessitées la confection de son ouvrage.

Nous remercions l'auteur de n'avoir mis dans ce roman, ni spectre, ni fantôme, ni sorciers, ni diables; les évenemens se passent sans l'entremise de ces agens surnaturels. Il y a bien une caverne souterraine, mais la description qu'il en donne, en fait un séjour enchanté ; et pour peu qu'on aimât la solitude, il n'est personne qui ne préférât cette habitation aux plus magnifiques appartemens de Paris.

Malgré quelques invraisemblances dans les faits, quelques longueurs dans les récits, quelques incorrections dans le style, *Ammorzin et Zalida* offre assez d'intérêt pour en rendre la lecture agréable.

MELANGES.

Fetes publiques des Indiens.

Leurs fêtes publiques ont un tout autre caractère que les nôtres. Danses, concerts, ballets, courses, comédies, tous les genres de divertissement s'y trouvent réunis. Des milliers d'éléphans, d'une grosseur monstrueuse, ornés de superbes harnois et diaprés de peintures, contribuent à la magnificence de ces fêtes et aux plaisirs des spectateurs; les uns portent un orchestre entier, renfermé dans une espèce de tour, et font entendre un concert ambulant; d'autres, montés sur une poutre à peine assez large pour un seul de leurs pieds, se laissent balancer et enlever à une hauteur prodigieuse, tandis qu'ils marquent la mesure avec leur trompe. Ces tours d'adresse nous rappellent les éléphans danseurs de corde (*elephantes funambuli*) dont parlent Senèque, Pline, Suétone, et d'autres auteurs latins.

Pieds chinois.

La déformation des pieds des femmes chinoises n'est ni aussi cruelle, ni aussi générale qu'on s'est toujours plû à le dire. C'est le privilège des *dames*, et les femmes des artisans n'osent prétendre à une

si belle distinction. Le *Voyage* du lord Macartney explique fort bien comment s'opère et en quoi consiste cette espèce de mutilation ; elle se borne à ployer quatre doigts, et à les coucher sous la plante des pieds. Les *bons* cordonniers de Paris en feroient presque autant.

DEMANDE:

Quelle est la femme la plus vertueuse.

REPONSE:

Celle dont on parle le moins.

„Comment , Monsieur , celle dont on parle le „moins?........ La nullité est donc, selon vous, le „plus grand mérite d'une femme?...... Quand on „est tournée d'une certaine manière, quand on s'ex„prime avec une certaine grace, est-il possible de „ne pas faire parler de soi ? Voulez-vous qu'une „jolie femme se renferme dans une boite, ou quelle „masque ses charmes, et qu'elle prenne le langage „vulgaire, précisément pour ne faire aucune espèce „d'impression. En vérité, Monsieur le Rédacteur, „vous affichez de singuliers principes. Apprenez „que c'est une sotte réputation que celle de n'en „avoir aucune. Défaitez-vous de ces idées, qui „sont vraiment sophistiques et qui vous brouille„roient avec celles pour qui vous écrivez. Soyez „plus galant, pour plaire davantage.

Pardon, belle Zulmé, mon dessein n'a point été de vous mettre en colère, encore moins d'avancer une assertion qui pût déplaire à ce sexe charmant

dont le suffrage est pour moi si flatteur et si nécessaire..... Mais cette espèce de maxime est sortie de la bouche même d'une femme qui, de son tems, passa pour la plus vertueuse, quoiqu'elle fût la plus belle. C'est une dame Romaine, c'est Cornelie qui répondit ainsi..... Je n'en dirai pas davantage.

QUESTION.

Lequel est le plus doux pour une femme, de plaire à tous les hommes ou d'être aimée d'un seul?

POÉSIE.

LA VALSE.

On attendoit la *valse*, et la *valse* commence:
Ce ne sont plus ces pas, ces bonds impétueux
De la gaîté bruyante; en marchant deux à deux,
Du parquet lentement on mesure l'espace;
Mais déployant soudain sa souplesse et sa grace,
Au signal qu'on reçoit, qu'on donne tour-à-tour,
De vingt cercles pressés on décrit le contour.
La beauté, que dès-lors le plaisir environne,
Au bras qui la soutient, mollement s'abandonne;
Une tendre langueur se répand sur ses traits;
Son œil demi-voilé n'en a que plus d'attraits;
Sa bouche de l'amour semble aspirer les flammes.
Je ne sais à quel point la *valse* plait aux femmes,
Je n'ai pas leur secret; mais dans mon jeune temps,
Je pense que par goût j'aurois valsé long-temps.

BILLET A MON PERRUQUIER.

C'en est fait, mon pauvre *Laboupe*,
Ma chevelure doit sauter;
On exige que je la coupe.
Envain j'ai voulu résister
A cette despotique troupe
D'étourdis qu'il faut imiter;
On n'a pas daigné m'écouter.
Mais connois la triste aventure
Que l'on m'a préparée exprès
Pour m'escamoter ma coëffure.

Dans un salon où la dorure
S'étend de la porte aux volets,
Introduit par deux grands valets,
Hier, je montrai ma figure:
Là, de la tête à la chaussure,
Toisé par vingt *petits collets*,
J'entendis un lèger murmure.

Après cette première injure,
Vinrent les rires indiscrets,
Les sarcasmes et la censure.
„*Malpeste !* les jolis crochets!
„La charmante caricature," “
Disoit un Parisien-Anglois,
Qui me parut de sa tournure
Bien engoué, bien orgueilleux.
„ *L'ami*, me dit un autre sire,
„ En me montrant le blanc des yeux
„ Et des oreilles de satyre,
„ En vérité, je vous admire,
„ Et vous êtes *délicieux.*
„ D'où venez-vous donc, je vous prie,
„ Jeune vieillard, fils d'Absalon?
„ Paroître en bonne compagnie,
„ Se présenter dans un salon,

„ En cheveux ! sans plaisanterie,
„ C'est avoir un bien mauvais ton. "
Surpris de cet accueil honnête
Auquel je ne m'attendois pas,
J'étois dans un tel embarras
Que je n'osois lever la tête.

Mon cher *Lahoupe*, tu riras
En me voyant, d'un air tranquille,
Aux ciseaux offrir mon toupet;
Mais, mon ami, si quelque *Gille*
Tel que ceux qui, dans cette ville,
Donnent le ton chez *Juliet*,
Se faisoit couper un jarret
Pour adopter une *béquille*,
Il ne l'auroit pas plutôt fait,
Qu'il en faudroit couper dix mille.

AVIS.

D annonce sa tristesse;
Hier sa femme le quitta:
De mille écus il fait promesse
A celui qui la gardera.

ÉNIGME.

Malgré ma haute antiquité,
Je reste toujours dans l'enfance,
Et je suis, foible en apparence,
Le tyran de l'humanité:
Je trouble et délecte les ames;
Quoiqu'aveugle je vise bien:
Mais sans vous, que puis-je, mesdames?
Et sans moi, que pouvez-vous? rien.

LOGOGRYPHE.

Avec cinq pieds, je suis une machine ronde;
Ote mon ventre, et le tiers des mortels
M'élève des autels ;
Sur ma légère humeur tout mon culte se fonde;
Je suis semblable alors à ce sexe charmant,
Qui de mon tout est l'ornement.

CHARRADE.

Chez l'homme, mon premier est puni par les lois;
Chez l'oiseau, c'est un bien; il le perd quelquefois:
Vieux, mon second déplaît: jeune, il sait nous séduire:
On peut être mon tout, en vous voyant, Thémire,
Mais c'est pour la dernière fois.

A NOS ABONNÉES.

Graces vous soient rendues, aimables personnes, qui avez souscrit à cette feuille sur la foi seule du Prospectus. *Cette confiance flatteuse doit être pour nous du plus heureux augure.*

Ce premier Numero vous aura fait connoître le plan que nous nous proposons de suivre. S'il a pu vous récréer un instant, nos vœux sont pleinement satisfaits. Mais pour mettre le comble à la faveur, invitez vos tardives amies à imiter votre exemple. Que le nombre de nos souscripteurs se multiplie! Que ce journal, écrit pour vous, acquière une réputation digne de vous!

Oui, nous devons croire au succès, puisque c'est sous vos auspices que nous nous sommes engagés dans la carrière. Tout ce qui se fait pour la beauté, ne peut manquer de réussir.

Quoique ce journal soit consacré à l'amusement, il n'en aura pas moins un but moral. La plûpart des matières qu'il contiendra, offriront en même tems un aliment à l'esprit et au cœur.

Notre position locale nous procurera la facilité de donner les premiers à l'Allemagne les modes parisiennes. Nous avons aussi pris des mesures pour recevoir directement les modes angloises. Dans un prochain Numéro, la gravure offrira le costume de femme le plus nouveau à Londres. Pour ne rien laisser à désirer à nos abonnés, nous donnerons de tems en tems deux gravures dans un Numéro.

1798. Costume de Londres. (en Juin.)



F. L. Neubauer fec:

(N°. 2.)

JOURNAL DES DAMES.

8 JUILLET 1798.

La perruque joue dans ce moment un si grand role, que nous ne croyons pas pouvoir décemment lui refuser un article dans ce Numéro. Vous permettrez donc, Mesdames, que nous commencions à vous entretenir

DES PERRUQUES.

La perruque naquit chez les anciens. Quelques auteurs fixent l'époque de sa naissance au temps de Saül, roi des Juifs. C'est reprendre les choses d'un peu haut ; mais du moins on ne peut nier que les Mèdes ne portassent perruque ; Xénophon l'assure dans son livre des Institutions. Nul doute que les Phéniciennes ne connussent les perruques, puisqu'aux fêtes d'Adonis, elles devoient sacrifier leurs cheveux à Vénus-Ergette. Si l'on en croit Suidas et Tite-Live, Annibal, pour mieux échapper aux embûches des Gaulois, changeoit souvent d'habits et de perruques.

Héritiers des arts des Phéniciens, les Grecs ne pouvoient manquer d'être d'excellens perruquiers. La perruque se nommoit chez eux *phinake* (imposture); c'est Ménage qui nous l'apprend. Et qu'est-

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS.

ce en effet qu'une perruque, si ce n'est l'heureux mensonge d'une chevelure artificielle.

Il est évident qu'à Rome la mode des perruques étoit devenue générale vers les derniers tems de la république. Ovide, Properce, Tibulle, Gallus ont chanté les perruques de leurs maîtresses dans une foule de jolis vers. Martial, plus malin que galant, critique seulement l'abus des perruques. Tête chaussée, *calceatum caput!* s'écrioit-il souvent à l'aspect d'une vilaine tête à perruque. Avant que Boileau eût plaisanté l'abbé Pochette sur ses sermons d'achat, Martial avoit écrit : *On dit que Fabella porte les cheveux d'autrui ; moi qui sais qu'elle les achette, je soutiens qu'ils sont à elle.*

Les médailles anciennes nous montrent les têtes impériales d'Othon, de Julie, de Popée etc. ornées de *capillamens ;* c'étoit le terme générique des perruques romaines. Les petites-maîtresses avoient diverses espèces de perruques pour les différentes heures du jour. En chenille, elles portoient le *galericon :* le *corimbion* étoit pour la grande toilette ; c'étoit sous le *galericon*, dit-on, que Messaline déguisoit, la nuit, sa tête dégagée du diadème, et couroit provoquer dans les camps les honteuses caresses des soldats romains. Ce n'est point une raison pour calomnier les perruques, et gardons-nous d'entourer l'innocent de l'opprobre du coupable.

Les chevelures allemandes et gauloises étoient les plus recherchées des perruquiers romains ; leur couleur approchoit de celle de l'or. Envain Sénèque gourmanda les perruques. L'éloquence chrétienne

de Tertullien, dans son traité *de la toilette des dames*, ne fut pas plus heureuse : la coquetterie courut, en dépit de ses détracteurs, conquérir tour-à-tour l'Europe, et l'Asie et l'Afrique : l'Univers fut peuplé de têtes à perruque.

Comment les anciens n'auroient-ils pas aimé les perruques ? A leurs yeux, la *calvitie* étoit un pronostic funeste. Selon eux, Proserpine venoit imperceptiblement raser aux moribonds le dessus de la tête : ils n'eussent pu rendre le dernier soupir sans cette cérémonie préalable.

Les Gaulois et les Francs, attachoient un grand prix à leur chevelure; des cheveux longs et flottans étoient chez eux le signe de l'empire et de la liberté. La tête libre qu'un accident imprévu venoit à priver de son ornement naturel, s'empressoit d'y suppléer par la dépouille d'une tête nouvellement esclave. Mais que cette imitation d'une belle chevelure étoit encore loin d'atteindre l'élégance de nos perruques modernes !

Ce fut sous Louis XIII que les perruques, proprement dites, devinrent à la mode en France. Le premier qui s'en décora fut un abbé coquet; il se nommoit Larivière. Les perruques blondes étoient alors, comme aujourd'hui, les plus estimées. Les cheveux qui les composoient, se vendoient jusqu'à 80 livres l'once ; une belle perruque blonde fut payée mille écus.

Nul n'est prophête en son pays. Quoique la perruque fût enfant de l'Eglise, elle fut long-temps sans pouvoir se faire reconnoître par sa mère: Maints graves chapitres la frappèrent, en naissant,

d'anathème. Le Pape Clément IX lui défendit de paroître au Vatican ; la perruque n'osa s'asseoir avec la tiare sur un front pontifical ; elle eut pourtant l'audace d'officier publiquement dans plus d'une chapelle ; et sa témérité toujours frappée des foudres ecclésiastiques, sans en être abattue, pensa nous donner le schisme des perruques.

Cependant dédaignée par l'autel, la perruque trouvoit auprès du trône un accueil consolateur. Louis XIV la prit sous sa royale protection ; et bientôt, parcourant en triomphatrice la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne, elle compta parmi les têtes européennes une foule de tributaires.

Ce fut peu pour elle de régner sur la plus noble partie de l'homme ; non contente du domaine de la tête, elle envahit l'héritage de la taille. On la vit remplir de son ampleur la capacité des épaules, et descendue jusqu'à la ceinture, y flotter orgueilleuse en crinière de lion.

Les cheveux blonds manquoient ; on eut recours aux noirs ; les poudrés eurent leur tour. Alors la perruque s'enivra de parfums et d'essences ; elle savoura l'encens des fleurs : ses touffes légérement frisées imitèrent le poil des bichons et la laine des agneaux. Point de femme du bon air qui n'eût sa *bichonne ;* point d'enfant comme il faut qui ne fût *moutonné* jusqu'à la jarretière. C'étoit l'âge d'or des perruques ; et telle étoit l'adresse de la main qui les peignoit, que, malgré leur volume immense, ces masses de crême fouettée ne pesoient pas six onces.

Trop d'ambition peut nous perdre : l'orgueil des perruques dégénéroit en tyrannie ; les militaires furent les premiers à secouer le joug ; leur exemple entraîna la foule imitatrice. En un moment, négocians, financiers, gens de cour, conspirèrent contre les perruques ; la révolution des têtes fut presque générale : les chevelures naturelles reconquirent pour quelques années le trône qu'avoient usurpé leurs rivales.

Heureusement pour ces dernières, la force de l'habitude leur conservoit dans le camp des robins de fidelles têtes à perruque. Dans la commune tempête, les fronts parlementaires furent pour les perruques la planche qui les sauva du dernier naufrage. Envain les chevelures naturelles disputoient aux défuntes perruques le prix de l'élégance : les embarras de la toilette renaissoient chaque jour : à chaque instant la pétulance d'un zéphir indiscret venoit renverser l'édifice aérien des nouvelles coiffures : on regretta les perruques, et les perruques revinrent à la mode.

Instruites par l'expérience, elles mirent cette fois dans leurs formes plus de modestie. La *Sartine*, fière de parer la tête du magistrat, sut respecter pourtant l'humble perruque de *laine* dont s'affubloit le matelot. L'avare put cacher à peu de frais son front chauve sous sa perruque de *fil de fer* ; il put impunément braver sous cette espèce de casque la pluie, les vents et la grêle ; heureux du moins, en mourant, de laisser intacte à son fils sa coiffure héréditaire.

Ce n'est pas que l'industrie fût incapable d'en-

fanter encore des chef-d'œuvres en perruques. On vit alors, ô prodige de l'art ! on vit le crystal docile se boucler sur la tête de nos petits-maîtres en cheveux élégans ; mais cette espèce de perruque,

> Comme elle avoit l'éclat du verre,
> En avoit la fragilité.

Souvent, après avoir brillé de tous les feux du soleil, réduite en poudre au premier choc, elle subissoit sur une tête étourdie une éternelle éclipse.

C'est à nos jours qu'il étoit réservé de voir les perruques des deux sexes, portées à leur dernier dégré de perfection. Pour en convaincre le censeur le plus inflexible de nos nouvelles perruques, il suffit de lui mettre sous les yeux le huitième volume des planches de l'Encyclopédie *in folio*. Parmi les perruques qu'elles représentent, en est-il une dont l'élégance approche de nos perruques à la romaine, à la turque, à l'angloise, à la panurge, à la paresseuse, à chignon double, à crochets, à tire-bourre, à la brutus, à l'artiste, à la Titus etc.?

Les rédacteurs de Gazettes ont des correspondans pour les nouvelles. Pourquoi n'en aurions-nous pas pour les modes ? L'art de plaire est la politique du beau-sexe; il lui importe autant d'être instruit de l'*état de situation* du costume dans les différentes contrées de l'Europe, qu'il importe à un ministre de connoître l'état des finances et les forces militaires d'un pays voisin. Ces notions, en servant de points de

comparaison, aident à des rapprochemens, à des combinaisons dont le résultat est toujours avantageux aux Dames.

„ Eh bien, Monsieur, puisque vous voulez „ nous donner le *Bulletin* des pays étrangers, pour„ riez-vous me dire si les perruques sont à la mode „ en Turquie ?

Très volontiers, Mademoiselle ! Ce sentiment de curiosité vous honore; il prouve votre amour pour les connoissances utiles; il annonce une émulation louable, une noble ambition qui ne peut manquer de rendre un jour votre nom célèbre dans les annales du goût et de l'élégance.

Lisez, Mademoiselle, et applaudissez-vous de porter perruque.

Constantinople, le 15 Mai.

La mode, cette idole de tous les siècles et de tous les peuples, promène ici ses caprices comme dans les autres parties de l'Europe; mais elle a des nuances que la forme du gouvernement, la différence des mœurs, des usages et des cultes rend très distinctes et très saillantes. La Turque, l'Arménienne, la Juive et la Grecque ont chacune leur genre particulier de coquetterie. Les deux premieres ont beaucoup d'analogie entr'elles, quant au phisique et à la manière d'exister; mais la Turque affiche et varie librement ses fantaisies dans son *Harem*, ce qui lui donne plus d'imagination et de tact; tandis que l'Arménienne, soumise dans son costume (qui a ses formes et sa couleur prescrites) à une surveillance de police peu traitable, n'étale

ses ornemens que dans des sociétés intimes et avec des restrictions que la crainte lui commande. La Juive, forcée de voiler sa chevelure, n'offre, avec une blancheur fade, que l'image d'une convalescence perpétuelle. Ne donnant rien à l'élégance, elle s'accroche à la dorure, aux diamans et surtout aux perles, dont l'éclat supplée sur sa tête une parure plus naturelle. La Grecque l'emporte sur les autres pour le luxe, le goût et l'élégance ; tous les rafinemens de la coquetterie, tous les secrets de la toilette lui sont connnus. Le rouge, le blanc, les eaux de senteur, les teintures, les cosmétiques, enfin tout ce qui contribue à augmenter la beauté, ou à en réparer les échecs, est employé par elle. Les étoffes les plus riches de l'Europe et de l'Inde servent à sa parure. C'est surtout au *Fanal*, à *Couron-Chesmé*, à *Tarapia*, ces foyers des grandeurs Moldave et Valaque, qu'il faut voir cet étalage du luxe le plus immodéré et le plus dispendieux. Mais ce qui ne se conçoit pas, c'est cette fureur toujours croissant des femmes pour les perruques. Depuis les *Sultanes* jusqu'aux *Rayas* les moins marquantes, toutes sont attaquées de cette manie Européenne. Rien de plus frappant, en raison des mœurs, que cette affluence de femmes qui font *queue* aux boutiques des perruquiers de Pera, pour commander ces chevelures factices. Mais la pénurie qui règne déjà dans cette partie, empêche souvent de les satisfaire. Ceci est un avis précieux pour les spéculateurs ; ils peuvent être assurés que l'envoi de trois à quatre quintaux de cheveux à Constantinople, leur produiroit un

bénéfice bien au dessus des proportions admises dans le commerce.

PARIS.

Ce n'est pas seulement dans les modes que le génie fécond du françois se montre, c'est dans tous les objets qui peuvent contribuer à l'agrément de la vie. Chaque jour voit éclore quelque nouveauté, soit dans un genre, soit dans l'autre; et si le bonheur consiste à varier ses plaisirs, à coup-sur nos Turcarets modernes sont les plus heureux des hommes; ils peuvent, pour ainsi dire, remplir chaque instant de leur vie par une jouissance nouvelle...... Les spectacles surtout offrent la variété la plus attrayante. La dernière décade, neuf pièces nouvelles ont été jouées! Que l'on dise maintenant que la littérature françoise ne fournit plus de grands hommes! En vit-on jamais un si nombreux essaim? On ne peut faire un pas sans rencontrer un génie créateur. Paris n'est peuplé aujourd'hui que de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Crébillon, etc. Enfin, tout le monde a tant d'esprit, que le plus sûr moyen de se distinguer de la foule, est d'être sot.......

Il est inutile de dire que toutes les pièces qui se jouent sont autant de chefs-d'œuvre. Aussi le concours des spectateurs est-il toujours immense. On voit maintenant aux portes des spectacles, comme autrefois à celles des boulangers, des queues prolongées, qui commencent dès trois heures après-midi. On met autant d'empressement à porter

aujourd'hui ses trente-trois sous, qu'on en mettoit naguères à recevoir son pain de quatre livres. C'est que l'esprit a ses besoins comme le corps; il vit chez nous de nouveautés; c'est son pain quotidien.

Conversation entre deux Parisiens.

Etant sur le point, Monsieur, de consommer une opération importante, je viens vous demander quelques conseils. — Je serai charmé, Monsieur, de vous être utile. — Il ne s'agit de rien moins, monsieur, que de me faire couper les cheveux. Mon épouse vient de se faire coîffer à la *Titus*, et depuis deux jours elle me tourmente pour me faire tondre comme elle. — Eh bien! monsieur, faites-vous tondre. — C'est que mes cheveux sont si beaux! Depuis dix ans, je les conserve avec tant de soin, qu'en vérité le sacrifice est cruel. — Eh bien! monsieur, ne vous faites pas tondre.— D'un autre côté, je suis las d'attendre tous les matins la visite de mon perruquier, pour pouvoir sortir et vaquer à mes affaires. — Eh bien, monsieur, faites-vous tondre. — Mais, monsieur, cette coîffure ne convient assez bien qu'aux cheveux noirs et crépus, et les miens sont blonds et plats. — Eh bien, monsieur, ne vous faites pas tondre. — Une raison qui m'y détermineroit pourtant, c'est que je ne trouve rien de si mal-propre que la poudre et la pommade; on salit son chapeau, son habit. — Eh bien, monsieur, faites-vous tondre. — Oui; mais si l'on vient à proscrire cette coiffure, comme signe

de raliement, le moyen de parer à cet inconvénient? — Eh bien, monsieur, ne vous faites pas tondre. — Cependant, je vois ainsi coîffé une grande partie de nos législateurs, et même, dit-on, plusieurs membres du directoire, d'où je conclus qu'il n'y a rien à craindre à cet égard. — Eh bien, monsieur, faites-vous tondre. — C'est aussi le parti que je vais prendre; ma femme le veut, et personne ne sait mieux qu'elle la coîffure que me convient. — Faites-vous tondre, monsieur, faites-vous tondre. Un mari complaisant, doit toujours être coîffé au gré de son épouse. — Monsieur, je vous remercie de vos bons conseils. — Monsieur, il n'y a pas de quoi.

MODES PARISIENNES.

Jamais on ne vit autant de fichus. C'est, malgré la chaleur, le grand ordre du jour. Fichu sur le chapeau, fichu sous le menton, fichu sur le cou. Les paillettes, qui, d'abord, en firent l'ornement, ne se voient plus guères que sur ceux de crêpe noir. En place, un petit bord de couleur tranchante fait valoir le fond violet ou jonquille.

L'art de poser ces fichus consiste à faire saillir les pointes; nos belles en sont hérissées; c'est pis que des roses.......

Les chapeaux de paille blanche sont toujours de mode. Les plus nouveaux ont la forme d'un casque antique, tel qu'on représente celui de Minerve, lorsque cette déesse, sous le nom de Pallas, préside aux combats militaires. Le fond ouvert

par-derrière, se réunit, au moyen de rubans verds dont les nœuds forment cinq à six rosettes. La partie antérieure présente une pointe qui n'est plus maintenant aussi aigüe; du reste, ces chapeaux se posent toujours de côté.

Cette coiffure a, dit-on, la faculté de communiquer à nos belles, la sagesse et la sévérité martiale de la déesse, à qui elles l'ont empruntée. Si le fait est vrai, il va donc s'opérer une grande révolution dans nos mœurs.......

La robe *Zebrée* s'adapte fort bien *au chapeau à la Minerve.* C'est un taffetas quadrillé, violet ou de toute autre couleur.

La forme des robes n'a point changé. Cet hiver les manches étoient courtes; il est dans l'ordre qu'elles soient longues l'été; autrement la mode paroîtroit esclave des saisons, tandis que les intempéries de l'atmosphère doivent elles-mêmes céder à son empire. — Pour mieux conserver les formes, on ne double point les manches.

MODES ANGLOISES.

Nous n'entreprendrons point un parallele entre les modes angloise et françoise; elles ont chacune leur mérite particulier, elles sont l'une et l'autre originales dans leurs productions. La mode angloise se distingue surtout par cette noble simplicité, qui est un des traits du caractère national.

La perruque a fait aussi fortune à Londres; les *académiciens* de cette ville l'emportent même

sur ceux de Paris dans l'art de préparer cette partie si essentielle de la toilette des dames. L'on voit des perruques si artistement travaillées, qu'après avoir essuyé toutes les intempéries de l'air, un *unique* coup de peigne suffit pour leur rendre leur première forme. Elles se vendent cinq guinées et pesent à peine 12 dragmes.

Cet usage vient de donner lieu à un singulier procès à Londres. Un nègre libre, laquais d'une Dame, s'est plaint en justice de ce que sa maîtresse lui avoit coupé pendant la nuit sa chevelure crépue pour en faire une perruque; il a demandé *réparation* de cette insulte, et une certaine somme en dédommagement...... Ce procès a fait naitre une carricature assez plaisante: Elle représente un cultivateur des Indes occidentales qui procède, dans sa plantation, à une tonde générale de nègres, pour former de cette moisson une cargaison destinée à ses compatriotes angloises. Au bas de la gravure, on lit: *The new crop of the Westindian planters;* ce qui veut dire: *La nouvelle moisson du planteur américain.* Le mot *crop* signifie en même tems *moisson* et *tête tondue.*

(Explication de la gravure N°. 2.)

Texte anglois.

FIG. I.

The hair cropped and dressed in small curls; melon-ribbed hat of lilac and green silk, with a very large crown, trimmed round with a wreath

of roses, and a bouquet *in the front, tied under the chin with a white satin riband. Petticoat of white muslin; robe of the same, short full sleeves, trimmed with lace, and tied in the middle with an embroidered lilac riband; the whole bordered with an embroidery of flowers, and tied in the front with lilac riband. High tucker of lace. Gold necklace and ear-rings. Lilac gloves and shoes.*

FIG. II.

Part of the front hair combed straight upon the forehead, and the rest dressed in small curls, divided by a bandeau *of muslin, fastened in the front with two gold rings; the sides in curls, and the hind hair in a plain* chignon. *Gipsey pipe-straw hat, trimmed round the crown with white roses, and a* bouquet *in the front, tied under the chin with a broad white satin riband. Round gown of cambric, flounced with yellow crape in small Vandyke scollops, and headed with lace; short open sleeves, looped in three different parts with gold buttons; jacket skirts of lace, and trimming of lace round the neck and sleeves. Gold chain suspended under the chin. Jonquille-coloured gloves. Blue and white shoes.*

Traduction.

FIG. I.

Les cheveux écourtés et frisés en petites boucles; un chapeau à côtes de melon, de soye, couleur lilas et vert, avec une très grande forme, garni

autour d'une guirlande de roses, et d'un bouquet sur le devant, attaché sous le menton avec un ruban de satin blanc. Jupe de mousseline blanche; robe pareille, manches courtes et entières, garnies de dentelles, et attachées dans le milieu avec un ruban lilas brodé; le tout brodé d'une broderie de fleurs, et attaché en devant avec un ruban lilas. Un grand tour de gorge de dentelles; collier et boucles d'oreilles d'or, gants et souliers lilas.

FIG. II.

Partie des cheveux du toupet lisses et rabattus sur le front, le reste frisé en petites boucles, séparées par un bandeau de mousseline, attaché sur le devant avec deux bagues d'or; les cheveux des côtés en boucles, ceux de derrière formant un chignon uni. Chapeau de paille d'*Egypte*, la forme garnie tout autour de roses blanches, avec un bouquet en devant, attaché sous le menton avec un large ruban de satin blanc. Une robe ronde de batiste, avec un falbala de crêpe jaune découpé et surmonté de dentelles. Manches courtes, ouvertes, qu'on ferme en trois parties différentes avec des boutons d'or; les bords du jupon en dentelles; garniture de dentelles autour du cou et des manches. Une chaine d'or suspendue sous le menton. Gants jonquille; souliers bleu et blanc.

TRAIT HISTORIQUE.

Blanche de Castille, mère de Saint-Louis, allaita son fils avec un soin et une tendresse qu'elle

porta jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit prince fût nourri d'un autre lait que le sien. Elle fut attaquée de maladie, et dans l'accès de sa fièvre, qui dura long-tems, une dame de la cour, qui imitoit sa conduite et nourrisoit son fils, donna sa mamelle à Louis, qui la prit avidement. Blanche, à la sortie de son accès, demanda le prince et lui présenta le sein. Surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, et demanda si l'on avoit donné à têter à son fils. Celle qui lui avoit rendu ce petit office s'étant nommée, Blanche, au lieu de la remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche du petit prince, et lui fit rejeter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action, un peu violente, étonnoit ceux qui la virent: „Eh quoi! leur dit-„ elle pour se justifier, prétendez-vous que je souf-„ fre qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de „ Dieu et de la nature? "

Parmi les preuves de courage que cette princesse a données, on peut citer ce qui se passa au siége de Bellême au Perche.

Cette ville, défendue par le duc de Bretagne et les troupes du roi d'Angleterre, passoit pour être imprenable. On étoit au plus fort d'un hiver extrêmement rigoureux; Blanche ne se rebuta point; elle se présentoit par-tout, à côté du roi, se montroit à la tête de l'armée, encourageoit par ses discours les officiers et les soldats, et contribua infiniment à la reddition de la place, qui eut enfin lieu après des travaux et des fatigues incroyables qu'elle avoit partagés.

LES PANTOUFLES.

CONTE ORIENTAL.

Cazem, riche et avare négociant de Badgad, traînoit, depuis plus de dix ans, des pantoufles, qui, surchargées de cloux et de pièces, étoient devenues tellement pésantes, que l'on ne comparoit quelque chose de très-lourd dans la ville, qu'aux pantoufles de Cazem.

Un jour, sur le Bazar, il fait rencontre d'un marchand d'eau-rose, qui, pressé par le besoin d'argent, lui cède sa marchandise à bon compte, à la charge de prendre le tout. Cazem, au lieu de donner le repas du marché, suivant l'usage oriental, trouve plus agréable d'aller au bain, ce qu'il n'avoit fait depuis longtems. Il y rencontre un de ses amis, qui lui fait la guerre sur ses pantoufles, et lui conseille de s'en procurer d'autres. Au sortir du bain, Cazem, habillé, cherche envain ses pantoufles, en trouve de neuves qu'il chausse, s'imaginant qu'elles sont un présent de son ami. Le Cadi, qui étoit également venu se baigner dans le même moment, et à qui elles appartenoient, voulant sortir, ne trouve que les pantoufles de Cazem. On court après lui, on le traite de filou, et on lui fait payer cher son erreur. Cazem, de dépit, les jette dans le Tigre; elles tombent dans les filets des pêcheurs, et en cassent les mailles. Les pêcheurs reconnoissent les pantoufles, les jettent de colère contre les croisées de Cazem. Elles attrappent les flacons d'eau-rose, et les brisent. Cazem prend alors une bêche, court à son jardin, où il

les enfouit pour éviter de nouveaux malheurs; mais un voisin, son ennemi, l'apperçoit, et va dire au juge que Cazem a trouvé un trésor. Notre avare prouve le contraire ; mais il n'en paye pas moins comme s'il l'avoit trouvé. Il jette, cette fois, ses pantoufles dans un aqueduc, qui, peu de tems après, se trouve bouché. Les fontainiers reconnoissent les pantoufles de Cazem au bout du canal, et il est obligé de payer le dommage qu'elles ont causé. Enfin, il les remporte dans l'intention de les brûler, et les met, à cet effet, sur le toît de sa maison. Un chat du voisinage saute sur le toît, joue avec les pantoufles, et en fait tomber une dans la rue. Pour le malheur de Cazem, elle va frapper une femme enceinte, que la frayeur et le coup font avorter. Le pauvre Cazem n'en fut pas quitte encore, cette fois, à bon marché. Pour éviter à l'avenir lss accidens qui pourroient résulter de ces funestes pantoufles, il présente requête afin qu'ils ne lui soient plus imputés. On lui accorde sa demande. Mais les pantoufles, quoique vieilles et sans prix, lui mangent une partie de la fortune qu'avoit amassée son avarice.

MÉLANGES.

L'amour, cette passion si douce, quand elle est partagée, devient pour un cœur sensible, le poison le plus cruel, quand il n'obtient point un tendre retour ; bien plus encore, quand il se voit outragé par une perfide inconstance. Une lettre de Toulouse, nous fournit un exemple terrible des

funestes effets que peut produire un désespoir amoureux. A trois lieues de Toulouse, sur les bords de la Garonne, est une jolie petite ville, nommée Grenade. C'est-là, qu'un jeune homme, bien fait, doux, aimable, et dans lequel on admiroit toutes les belles qualités que donne une éducation soignée et l'usage du monde, vient d'être la victime d'une passion aveugle, qui ne connoit point de frein, quand on s'y livre entièrement. Ce jeune homme adoroit une femme, qu'on représente comme une rare beauté; il parvint en même-tems à lui plaire; ils s'aimèrent, et furent quelque tems heureux. Comme le bonheur que procure l'amour est rarement de longue durée, il est arrivé que la constance, n'étant pas du goût de sa maîtresse, elle a cessé de l'aimer, le lui a dit, et lui a défendu, en outre, de la revoir; cet ordre a été l'arrêt de mort de l'infortuné jeune homme. Retiré chez lui, il appelle son domestique, lui annonce qu'il va se tuer, parce qu'il ne peut plus supporter la vie, et lui commande, quand il sera expiré, de faire une chandelle de la graisse de son corps, et de la porter allumée, avec une lettre qu'il lui remet pour son infidelle maîtresse. Après ces préliminaires, il s'est froidement donné la mort. Ses dernières volontés ont été ponctuellement exécutées. Voici ce que contenoit la *lettre*: „Tu m'as défendu de brûler pour toi; „ je brûle actuellement dans ta main; et c'est à „ la lueur de ma flamme, qne tu lis mes derniers „ adieux. "

Une femme malade disoit à son amant qui lui montroit beaucoup de tendresse : Vous me rendez ma maladie précieuse et chère.

Un homme âgé me montroit un jour l'escalier qui conduisoit à l'appartement d'un ami que la mort lui avoit enlevé : Autrefois, disoit-il, je n'avois qu'à monter cet escalier pour oublier toutes les peines de la vie.

Une femme que son mari louoit sur sa beauté, disoit : Combien il m'aimera, si je suis encore bonne et complaisante.

On demandoit à madame de Montausier, qui visitoit fréquemment les hôpitaux, comment elle pouvoit supporter le spectacle de tant de douleurs : C'est, dit-elle, parce que je les soulage.

Feux d'artifice Chinois.

En Chine, on fait des feux d'artifice pour le jour comme pour la nuit. L'ambassade de lord Macartney en vit tirer un de la première espèce. On assure qu'il fit plus d'effet que ceux de nuit. Voici une des pièces de ce spectacle : „ Une grande boîte fut enlevée à une hauteur considérable, et le fond s'étant détaché, comme par accident, on vit descendre une multitude de lanternes de papier. En sortant de la boîte, elles étoient toutes pliées et applaties ; mais elle se déplièrent peu-à-peu, en s'écartant l'une de l'autre. Chacune prit une forme régulière, et tout-à-coup on y apperçut une lumière admirablement colorée. On ne savoit si c'étoit une illusion qui faisoit voir ces lanternes, ou si la ma-

tière qu'elles contenoient avoit réellement la propriété de s'allumer, sans qu'elles eussent aucune communication extérieure. La chûte et le dévelopement des lanternes furent plusieurs fois répétées ; et chaque fois il y eut de la différence dans leur forme, ainsi que dans la couleur de la lumière qu'elles renfermoient. Les Chinois semblent avoir l'art d'habiller le feu à leur fantaisie. De chaque côté de la grande boîte il y en avoit de petites, qui y correspondoient, et qui s'ouvrant de la même manière, laissèrent tomber un réseau de feu, avec des divisions de formes différentes, brillant comme du cuivre bruni et flamboyant comme un éclair, à chaque impulsion du vent. Le tout fut terminé par l'éruption d'un volcan artificiel dans le plus grand genre. "

Vérité invraisemblable.

Qui le croiroit? le plaisir même cherche quelquefois la mélancolie. Nous avons dans notre cœur une veine de fiel assez abondante pour nos ennemis, et cependant nous ne pouvons pas haïr la nature, malgré les maux qn'elle nous prodigue. Nous lui pardonnons ses rigueurs : nous les méditons avec intérêt. Notre destruction successive est un drame auquel nous sommes aussi attentifs qu'intéressés. Bernardin-de-Saint-Pierre, dans ses *Etudes de la nature*, a fort bien observé que les tombeaux nous inspiroient une curiosité et un respect involontaires, comme des monumens placés sur les confins

du monde. Voilà pourquoi les anciens poëtes mêloient toujours au voluptueux quelques perspectives funèbres. C'étoient des échappées de vue qu'ils ménageoient aux imaginations. Aussi la pensée de la mort se trouve-t-elle dans les odes les plus pompeuses d'Horace: il se sentoit vivre à l'aspect des tombeaux, et mourir au milieu des fêtes.

Sur les femmes.

C'est un préjugé non moins honteux qu'absurde de ravaler le beau-sexe au dessous du nôtre. Que les hommes soient justes : les femmes les valent bien. La galanterie ne me fera pas dire qu'elles valent mieux, quoique ce soit même une thèse qu'on pourroit soutenir avec quelque avantage: mais la sincérité me forcera de leur accorder du moins une équipollence de mérite, tant pour l'esprit que pour le cœur. Au lieu d'une quenouille et d'une aiguille, donnez-leur des livres et des instituteurs; vous aurez chez elles des Aspasie (*), des femmes dignes d'instruire les Socrates eux-mêmes.

Licurgue et Platon avoient appris à l'école de la sagesse et de la réflexion, que les femmes ne le cédoient en rien aux hommes. Aussi ces deux grands philosophes vouloient-ils qu'elles partageassent avec notre sexe, tous les exercices, que, par la suite, il s'est exclusivement appropriés.

(*) On sait que Socrate assistoit aux leçons publiques de cette savante Aspasie, si célèbre par son éloquence et ses talens pour la politique.

Chez les Scythes, les Thraces et les Gaulois, les femmes pouvoient prétendre aux emplois publics, et avoient part aux délibérations politiques sur la paix ou la guerre.

Il y eut une guerre civile entre les Gaulois ; on étoit prêt à en venir aux mains, lorsque leurs femmes se jettèrent au milieu des armes et demandèrent à être les juges de leurs différens. Leur jugement fut trouvé si équitable par les deux partis, qu'ils s'y soumirent, et revinrent dans une étroite union. Depuis ce temps-là, ils consultèrent leurs femmes tant pour les affaires de la paix, que pour celles de la guerre. Ce fut aussi par l'entremise de leurs femmes, qu'ils terminèrent paisiblement les démêlés qu'ils eurent avec leurs voisins.

Dans le traité qu'ils firent avec Annibal, il y avoit un article qui portoit que, si les Gaulois prétendoient avoir reçu quelque dommage des Carthaginois, les gouverneurs carthaginois, qui étoient en Espagne, en seroient les juges ; et que, si les Carthaginois avoient quelque sujet de plainte contre les Gaulois, ce seroit les femmes gauloises qui en décideroient.

SPECTACLES.

La forêt de Sicile, opéra en deux actes joué dernièrement sur le théâtre Montansier à Paris, est une épisode du Roman *le Moine*, mis en action.

„Un Seigneur vient de recueillir une immense succession ; il a mis quatre mille ducats qui lui

sont échus en partage, dans une valise, et il retourne dans sa terre avec *Julie*, son épouse, et *Fabio* son domestique. Arrivé dans une forêt remplie de brigands, sa voiture se brise ; il vient de faire un orage affreux ; il est obligé de chercher une retraite, et il a envoyé à la découverte *Fabio*, dont la poltronnerie égale la paresse et la gourmandise. Le domestique arrive au milieu de la forêt, au moment où deux voleurs, qui ont dévalisé son maître, enterrent la précieuse valise. Il grimpe sur un arbre, voit opérer les brigands, remarque la cachette, descend bientôt après, s'empare de la valise, et la remet au seigneur sicilien, qui arrive avec *Julie*. Ils apperçoivent une chaumière, frappent ; on ouvre. *Antonio* se présente ; c'est une femme infortunée, captive, épouse du chef des brigands, et qui n'ose déclarer aux voyageurs égarés le danger qui les menace. Elle leur refusoit l'hospitalité, lorsque le chef des voleurs arrive. Il se montre hospitalier, généreux. Les voyageurs se félicitent de cet accueil : mais le sicilien conçoit des soupçons; *Julie* lui apporte un poignard qu'elle a trouvé dans le lit où elle alloit se reposer. *Antonio*, de son côté, avertit *Fabio* couché dans une grange, du danger qu'il court, ainsi que ses maîtres, et l'engage à aller chercher du secours au village prochain. Elle entre dans le lieu où sont les voyageurs; elle donne un pistolet au seigneur. Les brigands arrivent. Elle conseille à ses hôtes de feindre de dormir; ils obéissent. *Roberto* alloit poignarder le seigneur : *Antonio* fait feu, et brûle la cervelle au brigand. Au même instant,

des soldats, des paysans conduits par *Fabio*, arrivent, et les brigands sont tous arrêtés ou mis en fuite.

Cet opera a obtenu un succès complet. Faut-il s'en étonner, dit un journaliste parisien: beaucoup de tapage, du tonnerre, des éclairs, une forêt sombre, des coups de feu, et des voleurs surtout; avec de tels moyens peut-on manquer de réussir? Quant aux voleurs, nos auteurs en mettent dans presque toutes leurs pièces. Il y en a tant! le métier est si bon! une pièce à voleurs offre tant de sujets d'allusions! Les honnêtes gens rient, applaudissent: et les fripons, payant d'effronterie, rient et applaudissent encore plus fort.

LIVRES NOUVEAUX.

Theodore et Olivia, ou la *famille de Ranspach*, roman traduit de l'Anglois, par Sullivan, ci-devant professeur au collège de la Flêche; 2 vol. ornés de gravures.

Welsted, homme féroce, avoit usurpé les biens de la maison de Ranspach, après s'être défait du petit Ranspach, unique rejetton et héritier de cette illustre maison. Pour mieux appuyer son usurpation, il avoit également fait enfermer dans un donjon sa belle fille Emilie, à dessein de faire épouser au lord Rufus son fils, l'héritière d'une des premières maisons d'Allemagne.

Le lord Rufus est d'un caractère entièrement opposé à celui de son père. Devenu baron de Ranspach, après la mort de ce dernier, il prend le plus vif intérêt au sort de deux enfans, Théodore et Olivia, élevés par un bon curé du pays de Galles. Après plusieurs aventures généralement intéressantes, il se trouve que Théodore est le fils du baron de Ranspach et d'Emilie, et qu'Olivia est fille du petit Ranspach, que l'on croyoit assassiné par les ordres de Welsted. Le baron retrouve également sa chère Emilie ; et par le mariage de Théodore et d'Olivia, qui s'aimoient dès leur enfance, les prétentions des deux maisons se trouvent confondues.

Tel est le cadre de ce roman, qui respire une morale pure, et dont les faits, quoique merveilleux, s'écartent peu des bornes de la vraisemblance. Le traducteur, Anglois d'origine, connoît si parfaitement la langue françoise, qu'aucune expression, aucune tournure impropres ne lui échappent, et que l'on croit lire un ouvrage original, plutôt qu'une traduction.

POÉSIE.

COUPLETS

En réponse à la question insérée dans notre Ier. Numéro: *Lequel est le plus doux pour une femme, de plaire à tous les hommes ou d'être aimée d'un seul.*

AIR du Prisonnier.

Jeunes beautés, qui, par vos charmes,
Dans l'univers faites la loi,
Voulez-vous de ces douces armes
Faire un heureux et sage emploi?
Qu'en vous la raison, la tendresse,
Des conquêtes bornent l'ardeur;
Et songez, qu'au sein de l'ivresse,
Le plaisir n'est pas le bonheur.

La belle et brillante Glycère
Par-tout règne et donne le ton;
Un regard lui suffit pour plaire........;
Mais l'ennui se peint sur son front,
Auprès d'elle Églé moins parée,
Semble avoir le cœur plus content:
Pourquoi? C'est qu'elle est adorée.
En secret par son jeune amant.

Dans Glycère vive et coquette,
La beauté seule nous séduit:
Dans Églé, sensible et discrète,
C'est sa personne qu'on chérit.
Rarement, dit-on, l'homme éprouve
Un sincère et fidèle amour:
Oui; mais il faut, quand on le trouve,
Le payer d'un tendre retour.

Au matin, cueillie et fêtée,
Que d'éclat avoit cette fleur!
Bientôt, flétrie et rejettée,
Elle va périr sans honneur.
Ce fruit, avec moins d'apparence,
Par un sort plus noble et plus doux,
En nous prodigant sa substance,
Nous anime et revit en nous.

D'une beauté jeune et frivole
Ainsi s'éclipsent les succès:
Loin d'elle le tems qui s'envole,
Ne lui laisse que des regrets.
Mais une femme tendre et sage
Paroît plus belle chaque jour;
Et près d'elle, en dépit de l'âge,
L'amitié rajeunit l'amour.

Sexe, que tout mortel encense,
C'est peu de savoir nous charmer:
Une plus douce jouissance,
Est celle de se voir aimer.
Que la vanité cherche à plaire;
Mais l'orgueil nourrit-il le cœur?
L'amour seul peut le satisfaire;
Le plaisir n'est pas le bonheur.

Autre réponse à la même question (par une Dame).

Jeune et jolie, on cherche à tout charmer.
De tous les cœurs on veut avoir l'hommage.
Il est si doux, à la fleur du bel âge,
De savoir plaire et de se faire aimer!
La vanité nous fait sourire,
Même applaudir à tout discours flatteur;
Mais bientôt notre cœur soupire,
Et dit: ce n'est pas le bonheur.

Alors, si d'un amant sincère
L'amour nous plaît, s'il est pour nous chéri,
A tout hommage l'on préfère
Un seul regard de son ami.

Recette pour le sommeil.

Quand pour l'humanité le jour n'est point perdu,
Le sommeil est plus doux, la nuit est une fête;
La nuit dépend du jour: un service rendu
Est le meilleur chevet pour reposer la tête.

Epigramme sur une vieille coquette.

Da la vieille Phrinée, o regrets superflus!
La vertu n'en veut pas, le vice n'en veut plus.

Solution d'une question.

Colas faisoit à son compère
Cette question singulière:
Deux femmes avec toi voguent dans un bateau;
L'une t'aime ardemment, et n'a point su te plaire;
Sans t'offrir de retour, l'autre belle t'est chère:
Par un malheur affreux elles tombent dans l'eau;
Dis, laquelle iras-tu secourir la première? —
L'amour et l'intérêt, dit-il, (la chose est claire)
S'unissent pour dicter à mon cœur enflammé
De conserver d'abord son idole suprême;
Car outre le bonheur de sauver ce que j'aime,
Je gagnerois encor l'espoir d'en être aimé.

LE FER ET L'AIMANT.

FABLE.

Aux lois de la nature, amis, soumettons-nous;
Toujours sa volonté l'emporta sur la nôtre.
L'aimant disoit au fer, pourquoi me cherchez-vous?
Pourquoi m'attirez-vous, soudain répondoit l'autre?
Notre foiblesse, et ton pouvoir,
Sexe enchanteur, s'expliqueroient de même:
Ainsi tu plais, sans le vouloir;
Sans le vouloir, ainsi l'on t'aime.

A UNE VOLAGE.

Vous écoutez les vœux d'un autre;
Votre cœur accepte le sien!
Inconstante Philis, si vous m'ôtez le vôtre,
Hélas! que ferez-vous du mien?
Si vous changez ma destinée,
Délivrez-moi de ma douleur;
Ou reprenez l'amour que vous m'avez donnée,
Ou du moins, rendez-moi mon cœur.

ÉNIGME.

Au magistrat le moins habile,
Je donnois autrefois un air de gravité
Et souvent le plus sot se voyoit respecté,
Quand il savoit me rendre utile.
Jadis encore, au médecin brillant,
Je prêtois un air d'importance,
Lorsqu'en moi seule fort souvent
Consistoit toute sa science.
Mais comme, dans ce monde-ci,

Tout change et que rien n'est durable,
Je suis la loi, je change aussi,
Pour venir près d'un sexe aimable
A qui je rends service, dieu-merci.
Je deviens dans la main des dames
Un vrai Protée; et selon leurs desirs
Je prodigue à toutes les femmes
Mille moyens d'augmenter leurs plaisirs.
Je donne l'air d'une jeune innocente
A la vieille Alizon, dont les charmes flétris
Sans mon secours ne seroient d'aucun prix:
Alcimador, la nomme son amante;
Voyez ici, dans ce char triomphant,
Cette beauté, dont la parure
Est l'effort d'un art tout-puissant:
C'est Rose. Envain l'indulgente nature
Lui donna les riches trésors
Dont je ne suis que la peinture;
La coquette fait ses efforts
Pour être mieux; et sans scrupule
Prend des ornemens superflus,
Sacrifie à la mode et devient ridicule,
Pour ne rien ajouter de plus.
Voyez là-bas cette grisette
Surprise encor de sa grandeur:
C'est Marton, autrefois soubrette,
Femme à présent d'un fournisseur.
Sa richesse fait sa splendeur;
Car elle est laide autant que vaine
Et se croit, par mes soins, une dame romaine.
Ainsi donc à tromper les crédules mortels
Je suis en naissant condamnée;
Et je remplis, au mieux, ma destinée.
J'ai pourtant des talens réels
Qui me rendent bien nécessaire,
Quand on sait m'employer avec utilité:
Certes, lorsqu'Absalon, ce prince téméraire,

Dans sa fuite fut arrêté,
Malgré l'implacable furie,
Des soldats d'un père irrité,
J'aurois pu lui sauver la vie.

LOGOGRYPHE.

En me décomposant, tu trouves une ville,
Et même le pays le plus vaste de tous,
Une loge de saint, un enfonceur utile;
Et peut-être à présent suis-je sur tes genoux.

CHARRADE.

Si mon second ne montre en soi
Qu'un oiseau de chétif aloi,
On peint dans mon premier le dieu de la victoire,
Volant aux champs d'honneur tout rayonnant de gloire.
A l'aide d'un art bienfaisant
Mon tout est plus utile qu'on ne pense:
Il soulage la souffrance
Du riche et de l'indigent.

Le mot de l'Enigme du précédent Numero est: *amour*. — Celui du Logogriphe est *monde*. — Celui de la charrade est *volage*.

1798. Costume Parisien.



Manches courtes relevées avec des Glans sur les Manches de Satin. Rosette sur le devant de la Robe. Sac à ouvrage

FLN fec:

(N°. 3.)

JOURNAL DES DAMES.

15 Juillet 1798.

La santé est le premier des biens.

Vous sentirez aisément, Madame, la vérité de ce proverbe. A quoi devez-vous ce teint frais et si admirablement coloré, cette carnation si bien nuancée, cette peau fine et élastique, enfin ces formes divines qui séduisent tous ceux qui vous approchent...... A l'harmonie qui regne entre toutes les parties de votre corps, à cette force du principe vital qui porte avec une égale activité dans vos veines une sève régénératrice. Une fois cet équilibre dérangé, votre teint se ternit, vos traits s'altèrent, votre peau s'affaisse; vous devenez pâle, foible, boudeuse, enfin vous n'êtes plus vous-même.... La santé est donc nécessaire à la beauté; elle est même nécessaire au bonheur.... Or vous êtes trop raisonnable, Madame, vos attraits vous sont sans doute trop chers, pour risquer de les perdre en vous attachant trop à les faire valoir. Le but de la toilette est de relever les charmes, mais il doit être aussi de les conserver. N'adoptez donc, parmi les modes, que celles qui ne peuvent nuire à votre santé..... Il en est une, depuis quelque tems, qui me paroit lui être bien contraire; c'est celle

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS.

de ne porter de vêtemens que ce qu'il en faut pour n'être pas absolument nue et produire l'impression de la nudité... Il peut convenir aux molles habitantes du Tropique ou de l'Italie, de n'être vêtue qu'en *transparens* ; mais dans le climat oû vous vivez, Madame, un pareil costume est absolument hors de convenance. La variation continuelle de l'atmosphère, le passage rapide du chaud au froid exigent un habillement plus solide. Combien de fois n'arrive-t-il pas que, dans le plus beau jour, un vent du Nord incivil s'élève tout-à coup, et soulevant impudemment le voile que le Zéphir seul doit agiter, porte sur vos appas un souffle meurtrier. Vous éprouvez ses atteintes, sans presque les sentir, tant le désir de plaire vous transporte ; mais le coup n'en est pas moins porté, et déjà vous recelez le germe d'une fluxion, d'un rhumatisme, et peut-être d'une maladie mortelle..... Soyez donc, avant tout, habillée chaudement. Couvrez vos charmes, votre santé l'exige ; que dis-je, votre intérêt même vous le commande.... Reposez-vous sur l'imagination des hommes, elle va toujours au de-là de la réalité..... Je ne dirai rien de la pudeur, de ce sentiment divin qui ajoute un si grand prix à la beauté, qui consolide l'amour par l'estime. Vous n'ignorez pas, Madame, ce que l'on gagne à être modeste, ou même à le paroître..... J'en conclus que la mode du jour est *anticlimatérique*, pernicieuse et impolitique ; que nos jolies femmes doivent renvoyer a nudité aux hottentots, couvrir leurs charmes pour les faire valoir et se bien porter.

PARIS.

Nous sommes tellement accoutumés aux événemens merveilleux ; nous avons été témoins de tant de catastrophes étonnantes ; enfin , depuis qu'on ne croit plus aux miracles , nous en avons vu un si grand nombre , que pour exciter notre surprise , il faut aujourd'hui sortir des bornes de la nature , et créer un monde absolument nouveau. L'étude de l'histoire ne nous offre plus qu'une lecture insipide; nous baillons aux récits des victoires d'Alexandre , des conquêtes des Romains , des exploits de Tamerlan , des plus mémorables révolutions dont les quatres parties du monde ont été le théâtre. Nos yeux en ont plus vu qu'ils n'en pourront jamais lire: aussi les affaires de ce monde ne nous intéressent-elles guères ; à peine daigne-t-on même jetter un regard indifférent sur les journaux , si ce n'est pour voir quelle pièce on donne au spectacle, et s'il y a fête à Tivoli. Cependant, jamais on n'a tant lu, jamais on n'a tant imprimé, jamais on n'a tant écrit. Mais qu'écrit-on! qu'imprime-t-on ! que lit-on ! des romans, toujours des romans , rien que des romans. Entrez dans les appartemens de nos élégantes , de nos Mondors, même de nos beaux-esprits. Que trouvez-vous sur le poële de l'antichambre ! des romans ; sur la cheminée du salon ! des romans; sur la commode, dans la chambre à coucher ! des romans ; dans l'alcove , sur la table de nuit ! des romans ; sur le sopha du boudoir ! des romans ; puis encore des romans. Venez offrir un manuscrit à quelque libraire : est-ce un roman , citoyen ! — Oui. —

Combien de volumes! — Trois. — C'est bien court. Au reste, y a-t-il un vieux château à demi ruiné? — Il y en a deux, l'un sur une montagne, environné d'une épaisse forêt; l'autre, dans un vallon, avec de larges fossés et un pont-levis. — Ah! ah! c'est intéressant, et combien de tours! — Sept. — Sont-elles bien obscures? — Le soleil n'y pénétra jamais. — Bravo! je n'aime pas le soleil dans un roman; je n'y veux d'autre clarté que celle des éclairs et de la foudre. Avez-vous quelques souterrains? — Trois. — Ce n'est guères. — Oh! ils sont si longs, si profonds, si tortueux, qu'ils en valent bien six. — A la bonne heure. — Et des voleurs? — Il y en a partout, jusques dans la préface. — C'est ce qu'il faut. Nous avez-vous assaisonné cela de quelques cadavres! — C'est un massacre affreux. Je tue tous mes gens à la fin du second volume. — Vous faites donc dans le troisième des réflexions morales sur les événemens antérieurs? — Des réflexions? de la morale dans un roman? Vous plaisantez, sans doute? — Mais alors, comment...? — Avec du génie, on vient à bout de tout. N'avons-nous pas les revenans, les fantômes, les vampires, les démons, les diables, tout l'enfer? C'est-là, sur-tout, que je brille. Un cimetière en insurrection; un bruit de chaînes épouvantable, un combat formidable, un tremblement de terre effroyable, un dénouement enfin incomparable. — Voilà, citoyen, un roman impayable.

Tel est à-peu-près le tissu d'une grande partie de nos modernes romans. Depuis dix-huit mois, il s'en est imprimé plus de deux cent cinquante volu-

mes. Et l'on compte à peine trois ou quatre bons ouvrages sur les sciences, l'histoire ou la littérature; encore ces derniers restent-ils dans le magasins des libraires.

LA BELLE..... PAR DERRIERE.

Il étoit neuf heures du matin. Elle marchoit devant moi dans les Thuileries. Que de grâces! quelle élégante tournure! Une chaussure jonquille pressoit amoureusement le plus joli pied, le pied le plus mignon.... Sa jambe.... Quelle légéreté! Une croisure de rubans, qui figure le brodequin, en fait ressortir encore la délicatesse; ses pas semblent effleurer des roses; un fin linon caresse mollement cette jambe divine; il paroît et disparoît au gré des ondulations d'une tunique flottante, dont les replis sinueux reposent sur l'albâtre. Le Zéphyr, épris de la beauté des formes que trahit la finesse du tissu, lutte contre la frêle barrière qui réprime à peine son amoureuse ardeur; son haleine enchaînée s'échappe en soupirs, qui, pénétrant par les pores de l'officieux linon, portent une douce fraîcheur sur ce corps dessiné par l'amour...... Mais élevons nos regards. Les Graces ont pris sa taille pour celle de Vénus, et l'ont ornée de leur ceinture; un léger embonpoint, sans la rendre moins svelte, ne lui donne que plus de mollesse. Qu'ils sont jolis, ces coudes nus qui s'échappent furtivement entre le gand et la manche! Mais que je rends grace sur-tout à ce corsage dégagé qui me laisse

apercevoir ces épaules et ce cou éblouissant, dont l'éclat enchante mes regards ! Quelle touffe de lys! C'est dans la crainte de les effeuiller que la belle releva son chignon sur le sommet de la tête..... Oui, c'est Venus elle-même..... Je ne puis résister; je m'approche; elle tourne la tête...... Dieu!!! Je ne vous peindrai point sa figure. Zelmire étoit belle, mais c'étoit pas derrière....

DIALOGUE

ENTRE UN MÉDECIN ET UNE MERVEILLEUSE.

Comment trouvez-vous ma perruque, citoyen-docteur? — Ridicule. — Comment ridicule! — Elle ne sied pas aux graces; elle est d'ailleurs inutile, puisque vous êtes riche en cheveux, comme vous l'êtes en charmes.— Qui aura donc le droit de porter perruque? — Moi;....... *pertinet ad medicum tales portare perucas*..... — Je ne comprens ni ton latin ni ton grec, docteur; parle françois. — Devriez-vous ignorer la langue des grecques et des romaines, vous qui les imitez dans leur parure. — Les grecques portoient-elles perruque? — Je ne crois pas; ce que je sais, c'est qu'en Grèce, et à Lacédémone sur-tout, les filles laissoient leurs cheveux pendre et flotter au gré des vents, au lieu que les femmes les nouoient négligemment par derrière. — Et les romaines? — Pour celles-ci, elles connoissoient les perruques, non pas, il est vrai, des perruques aussi parfaites que les vôtres; c'étoient des cheveux empruntés, peints et collés ensemble,

et même assez grossièrement. — Nous avons tout perfectionné, nous autres. — Mais savez-vous qu'à Rome, on se moquoit de ces porteuses de cheveux postiches? Martial et Juvénal les tournent en ridicule, et Lampride ridiculise de même la perruque de l'empereur *Commode;* elle étoit, dit-il, humectée de parfums gluans, qu'on saupoudroit de raclure d'or. — Cela devoit être affreux : nos perruques à nous, sont du moins des chefs-d'œuvre de l'art. — Et des sources de maladie. — Seroit-ce bien vrai?— Très-vrai; il faut vous imaginer que les cheveux sont autant de siphons ou tuyaux, dont la destination est de soutirer les humeurs qui affluent trop abondamment au cerveau; qu'un imprudent ciseau les coupe, voilà l'équilibre de ces substances liquides rompu; alors leur superfluité se porte vers le cerveau, gagne le tissu cellulaire, se répand sur les dents, sur les yeux, etc. — Tu me fais trembler. — Delà des maux de dents, des ophtalmies, etc. — En verité! — Ce n'est pas tout encore; il en résulte vertiges, pâles-couleurs, jaunisse, vieillesse anticipée, etc. — Eh bien, je garderai mes cheveux, mais je ne quitterai pas la perruque. — Le danger ne seroit plus si grand, mais il n'en existeroit pas moins : car enfin le contact de l'air est aussi nécessaire au cheveu qu'à la plante, et le cheveu n'est-il pas lui-même une espèce de plante? Une plante sans air périroit ou languiroit.... Mais la chose est trop évidente, pour avoir besoin de preuves, et je vous dirai en bref, que si ces sottes coeffures continuent, c'en est fait des dents, des yeux, du bon-sens et de la beauté de bien des

femmes. — Eh bien, mon cher Hypócrate, tiens, prends ma perruque; je t'en fais présent, mais à condition que tu la porteras.

MODES

(Explication de la gravure N°. 3.)

Hâtons-nous de produire encore ces charmans petits cheveux, tandis qu'il en est tems : demain peut-être il sera trop tard. „ Ce qui étoit à couper est coupé", nous disoit, dernièrement, d'un ton *académique*, un coîffeur qui a suivi les progrès de cette épidémie.... C'étoit annoncer la prochaine disparution des chevelures à la *Titus*. Quoiqu'en mode il faille s'attendre à de fréquentes révolutions, je verrois avec peine s'accomplir ce fâcheux pronostic. Ces cheveux semblent inspirer à nos belles les sentimens de bonté qui caractérisoient le prince dont ils portent la dénomination. J'en entendois une l'autre jour dire, en soupirant, à son amie : Je ne suis pas contente, je n'ai fait aucun heureux aujourd'hui, „ j'ai perdu ma journée." Qu'on dise à présent que nous ne ressemblons aux Romains que par les cheveux.

Manches courtes relevées avec des glands sur les manches de satin. Nous avons vu de ces glands en or, d'autres en soie de couleur. Quels qu'ils soient, la manière dont ils drapent le large bout de manche sur les longues manches de satin ou de tricot, est toujours très-élégante. Ces dernières doivent coller sur le bras, fût-on mince, fluette, comme une *mauviette*.

C'est l'expression d'un villageois ; et rien de plus juste souvent dans ce genre de critique que le propos irréfléchi d'un rustre. Plus on est près de la nature, mieux on saisit les ridicules de l'art.

Rosettes sur le devant de la robe : elles sont là de pur agrément. L'absence ou l'état de faiblesse du vêtement de dessous ne permet guères de faire une ouverture à la robe.

Sac à ouvrage. Depuis que nos belles n'ont plus de poches, elles portent le sac. Si l'on s'en tenoit à l'étymologie, ce seroit le cas de demander : *Qu'y met-on ?* Nos grand'mères filoient, cousoient, tricotoient ; mais leurs petites filles ne savent, ni filer, ni coudre, ni tricoter. Et pourquoi donc le sac à ouvrage ? Oui, mais elles savent lire.... des romans, et cette lecture est vraiment un ouvrage ; car les plus longs, les plus ennuyeux, sont les plus à la mode ; et la mode veut qu'une belle lise tout ce qui paroît de nouveau en ce genre : or, la plus stérile décade voit éclore au moins quinze volumes ; jugez quelle besogne, et si l'on a le tems de coudre ou tricoter. Aussi le sac à ouvrage ne se prend plus dans le sens d'ouvrage manuel, mais d'ouvrage d'esprit. Il contient souvent tout ce qu'on en a....

On porte, plus que jamais, beaucoup de tuniques en gaze, de couleur rose ou serein, et, par-dessous, une robe de taffetas blanc. C'étoit autrefois le contraire ; le blanc étoit toujours sur le rose, qui formoit alors un transparent agréable. Une révolution a renversé cet ordre de choses.......

TRAIT HISTORIQUE.

Hommes corrompus et corrupteurs, qui, pour avoir trouvé des femmes qui se sont avilies, les pesez toutes dans la même balance, et ne croyez pas à la vertu d'une seule, lisez et rougissez :

Blanche de Padoue, nommée *Porta*, femme d'une rare beauté, perdit son mari dans la défense de Bassano, en 1233, et, après avoir elle-même défendu cette place avec un courage héroïque, tomba au pouvoir du tyran Acciolin. Les graces et la majesté de la prisonnière enflammèrent le barbare vainqueur, et elle ne put s'affranchir de sa brutalité, qu'en se jettant par une fenêtre. Guérie de ses blessures, causées par sa chûte, elle ralluma la même passion. Promesses, menaces, tout fut inutile ; le tyran la fit lier sur un lit. L'héroïne désespérée dissimula, et demanda à voir le corps de son époux. On lui ouvre le tombeau, et à l'instant elle s'y précipite, attirant sur elle la pierre qui le couvroit, et qui l'écrasa.

ANECDOTE ORIENTALE.

Amadeddulat, fils d'un pêcheur de la mer Caspienne, après avoir servi avec honneur sous les drapeaux de deux sultans, entreprit d'employer sa valeur à son avancement, et, après avoir vaincu les Parthes, les Kerman, et particulièrement *Jacout* empereur des Perses, il partagea généreusement ses conquêtes avec ses frères. Bientôt ce partage lui devint funeste, l'ayant privé du moyen de solder ses troupes, qui murmuroient tacitement contre sa personne.

Un jour qu'*Amadeddulat* se promenoit dans

son palais en rêvant aux ressources qu'il falloit employer pour remédier aux troubles près d'éclater, il aperçoit la tête d'un serpent qui s'étoit frayé un passage dans un mur entr'ouvert par la vétusté. Il ordonna de chercher et de tuer l'animal vénéneux. On agrandit l'ouverture ; mais au lieu du serpent, on découvrit plusieurs coffres, où *Jacout* avoit renfermé tout ce qu'il possèdoit de plus précieux en or, en pierreries et en étoffes ; cette découverte en amena une autre non moins heureuse, et qui, remplissant les vues du prince, lui rendit les bonnes graces et les vœux de ses nombreuses cohortes.

Amadeddulat voulant faire usage des étoffes renfermées dans ces coffres, fit appeler un ouvrier qui avoit servi autrefois *Jacout ;* à son arrivée, le sultan dit à un de ses eunuques d'apporter une canne pour mesurer les étoffes. L'ouvrier, un peu sourd, s'imaginant qu'on vouloit le bâtonner, pour lui faire avouer ce que son ancien maître avoit confié à sa garde, se jette aux genoux du sultan, réclame sa bienveillance, et confesse qu'il avoit encore entre les mains plusieurs autres coffres aussi précieux que ceux déja découverts, et qu'il alloit les faire remettre au palais d'*Amadeddulat*.

Ce fut à ces jeux de la fortune, que le sultan dut sa splendeur ; et les immenses richesses dont il devint possesseur par cette découverte, après avoir étouffé les troubles et les murmures, lui procurèrent des jours de prospérité qui lui firent rendre grace publiquement aux bontés de la providence.

MÉLANGES.

Une femme de ma connoissance qui avoit la modestie de se trouver laide, disoit, en se regardant au miroir: En vérité, je ne suis pas assez jolie pour avoir le droit de contrarier.

M. de Turenne disoit que si l'homme de la terre le plus parfait donnoit tous les soirs la liste des pensées et des volontés qu'il a eues dans le cours de la journée, on le jugeroit digne des petites-maisons.

Dans une isle de l'Archipel, célebre par l'inclination de ses habitans pour la piraterie, M. Gatti arrive chez une femme qui pleuroit la mort de son amant. Eh! de quelle maladie est-il mort? demande M. Gatti. De quelle maladie! répond la femme avec beaucoup de fierté; il est mort comme il convenoit à un homme tel que lui.... Il avoit été pendu.

Modestie des femmes Chinoises.

Les allemandes et les françoises savent très-bien par leurs éventails, que les Chinois cachent absolument la forme de leur corps dans leurs robes larges et flottantes, et qu'à cet égard il n'y a aucune différence entre les vêtemens des deux sexes. Mais ce qu'elles ignorent, c'est que la pudeur, la modestie, la décence, l'aversion pour tout ce qui *accuse le nud*, sont le principe de cet usage; le voyage de Macartney assure positivement qu'il y a encore de tous ces travers-là à la Chine: „ tellement, dit-il, que la délicatesse Chinoise s'offense à la vue

des ouvrages de l'art qui imitent le corps humain, soit nud, soit couvert seulement des draperies qui suivent et déploient ses contours. " Bien plus : ce lord Macartney, ou sir Staunton ont la pédanterie de faire à ce sujet les réflexions suivantes : „ Si la décence n'est ni un sentiment naturel, ni un sentiment nécessaire, c'est au moins un heureux artifice de la société : elle n'exclut pas toujours le vice, mais elle cache sa turpitude; elle ajoute au charme et à la délicatesse des jouissances naturelles..... Ce sentiment s'accroît en général avec le progrès de la civilisation, et le perfectionnement des mœurs. "

Moyen d'avoir de l'argent.

Une célèbre beauté Parisienne, tourmentée par ses créanciers, et ne pouvant obtenir de son amant de quoi les satisfaire, s'est rendue dans un *lombard*, ou maison de prêt, et s'est offerte en gage pour une somme de deux cents louis : l'offre a été acceptée. On lui a compté l'argent, et donné une chambre pour la séquestrer. Son amant, instruit de l'affaire, est venu retirer l'effet, en remboursant la somme et payant l'intérêt....

SPECTACLES.

Montoni ou *le château d'Udolphe*, Drame en cinq actes, imité du Roman *les Mystères d'Udolphe.*

Le théâtre doit avoir pour but d'amuser en instruisant ! Quel est l'homme assez barbare pour s'amuser à voir des brigands, des assasins méditer

tous les crimes ? Quelle instruction peut-on tirer d'un pareil spectacle ? Il ne pourroit tout au plus être utile qu'à des demi-brigans qui éprouvant en eux les mêmes sentimens que ceux qui animent les personnages qu'ils voyent représenter dans ces pièces, pourroient craindre d'éprouver leur sort. Comment ne sent-on pas que de pareilles pièces ne sont propres qu'à endurcir le cœur et l'accoûtumer à commettre sans étonnement les plus grands crimes?...... Que d'ames honnêtes et vertueuses n'avoient jamais eu l'imagination souillée de ces pensées criminelles qu'on étale pompeusement à leurs yeux depuis quelques années sur les théâtres de Paris ! Le *Château d'Udolphe* offre de pareils écarts de l'imagination et du cœur humain. On en jugera par l'analyse suivante.

Issu d'une des premières familles d'Italie, après s'être distingué dans les armées, Montoni est parvenu à se faire mépriser par sa conduite et à attirer sur lui les poursuites du sénat Vénitien. Sa fuite l'a conduit au château d'Udolphe, que possédoit Laurentina sa cousine ; il l'a épousée et a attiré près de lui plusieurs de ses compagnons de débauches. Muni d'une donation, un crime pouvoit lui assurer tous les biens de son épouse ; Montoni n'a pas hésité, et Bertrand, un de ses affidés, a été chargé de la poignarder. Le château d'Udolphe, défendu par des fortifications, est bientôt devenu le repaire de tous les scélérats de Gênes et de Venise ; c'est à leur tête que Montoni fait des incursions sur les territoires voisins qu'il dévaste, et dont il rapporte des butins immenses.

Dans une de ses courses, il a enlevé sur la route de Venise Eléonore, qui, avec Anna sa suivante, alloit voir Vivaldi son frère. Les gens qui l'accompagnoient ont été massacrés, et depuis six mois elle est prisonnière de Montoni, qui veut en faire sa femme. Le lendemain est le jour fixé pour leur union, et la malheureuse Eléonore n'a nul moyen d'échapper à son tyran. Ludovico, ancien valet de Laurentina, est demeuré au service de Montoni, a su plaire à Anna, et celle-ci fonde sur lui de grandes espérances. En effet, Ludovico découvre bientôt que parmi les recrues arrivées depuis un mois au château, il est un étranger qui cherche à s'introduire dans le pavillon où est Eléonore. Cet étranger est Vivaldi lui-même, qui ayant appris l'enlèvement de sa sœur, est venu se confondre parmi les gens de Montoni dans l'espoir de trouver l'occasion de la délivrer. Il vient d'être nommé pour commander des cavaliers qui doivent aller reconnoître les troupes vénitiennes, et Ludovico retourne près d'Eléonore lui apprendre cette agréable nouvelle, et qu'il apportera pour elle et pour Anna une cape militaire, à la faveur de laquelle elles pourront vers les dix heures sortir au milieu des cavaliers.

Orsino, second chef de la troupe, vient d'arriver avec de nouvelles recrues. Cet italien non moins scélérat que Montoni, est devenu son ennemi secret. Jaloux du commandement, piqué des outrages qu'il a reçus de son chef, il a résolu de s'en venger et a été promettre au sénat de lui livrer Montoni. Parmi ceux qu'il amène sont des gens du comte

Udolphe, oncle de Laurentina; c'est par leur secours et en se concertant avec les troupes vénitiennes, qu'il ne doute pas de vaincre son ennemi; c'est à Vivaldi même qu'il fait cet aveu en l'engageant à se joindre à lui.

Laurentina n'est pas morte; Bertrand, sous les dehors les plus grossiers, cache un ame honnête, il n'a point assassiné sa maîtresse; il l'a reléguée dans des souterrains du château, d'où elle sort quelquefois pendant la nuit pour se promener sur les remparts. C'est de là qu'elle a souvent effrayé par ses chants les soldats en faction, qui ont répandu le bruit qu'il y avoit des fantômes dans le château. Cette nuit même elle se promène au moment où Eléonore et sa suivante rejoignent Vivaldi. Un soldat apperçoit le prétendu fantôme, donne l'allarme; Laurentina s'enfuit, Montoni arrive; il voit Vivaldi qui ne dissimule pas qu'il se disposoit à emmener Eléonore. Sa mort devroit punir son audace; mais il est frère d'Eléonore, on se contente de le faire conduire en prison.

On va donner un banquet pour célébrer l'hymen de Montoni avec sa prisonnière; les principaux officiers sont invités, Orsino est du nombre. Avant le repas on remet à Montoni une lettre du comte Marilla, autrefois son ami. Ce seigneur, en lui témoignant le mépris qu'il lui inspire, le prévient qu'Orsino n'est rentré près de lui que pour le livrer mort ou vif au sénat. A cette nouvelle, Montoni fait venir un de ses soldats, et lui ordonne d'assassiner Orsino. Cent doubles ducats ou un cachot éternel, il faut qu'il choisisse. Spalatro, c'est le

nom du soldat, se charge de tout; il a en pareille circonstance rendu le même service à Orsino. Un entretien que ce dernier a avec son chef, éveille ses soupçons ; ils sont confirmés par la lettre de Marilla que Montoni a laissé tomber. Orsino voyant que ses projets sont connus, ne songe plus qu'à prévenir les coups qui le menacent. On sert le festin; il est bientôt interrompu par les chants de la malheureuse Laurentina. Montoni, tout brave qu'il est, ne peut s'empêcher d'être troublé ; tous les convives se lèvent pour écouter près de la fenêtre ; Orsino profite de cet instant pour mettre du poison dans la coupe de Montoni; Spalatro en met également dans celle d'Orsino. Montoni voit bouillonner la liqueur qu'on lui a versée.“ Je suis trahi, s'écrie-t-il, et il déclare que son vase a la propriété de ne pouvoir contenir aucun poison. En effet, la coupe se brise. Orsino déconcerté, rejette ce crime sur Eléonore ; mais son amant n'est pas dupe du stratagème, et feint de ne pas connoître le coupable. On annonce que les troupes Vénitiennes paroissent; Montoni sort pour les combattre, après avoir fait conduire Eléonore dans l'appartement qu'occupoit Laurentina. L'ennemi est repoussé. Montoni fait appeler Orsino. L'explication est vive entre eux. Ils ne se dissimulent plus leur haine. Montoni veut faire juger Orsino comme ayant voulu l'empoisonner ; la lettre de Marilla doit appuyer sa dénonciation, mais Orsino le brave en lui disant que cette lettre est passée entre ses mains. Envain son ennemi le défie au combat, il le refuse ; Montoni veut le frapper de

sa hache ; un pistolet dans la main d'Orsino, arrête un moment la colère de son chef. Il veut de nouveau céder à sa fureur ; le pistolet part sans l'atteindre, il se précipite sur son adversaire, mais l'arme à feu attire les officiers qui séparent les combattans, et le fourbe Orsino leur persuade que c'est en prenant leur parti contre Montoni, qu'il a excité sa colère. Les officiers emmènent Orsino, et laissent leur chef furieux de passer pour un *assasin*.

Ce mot, ainsi que ceux *tu périras*, qu'il prononce, sont répétés par une voix: sa colère redouble; il veut percer ce mystère, et sort. Pendant son absence, un inconnu couvert d'un manteau noir, vient enlever Eléonore, et la fait passer par une ouverture qui se fait dans le mur et qui se referme à l'instant. Montoni revient, il apprend ce qui vient de se passer, se fait montrer cet endroit du mur ; il enfonce la boiserie, et apperçoit des dégrés. A l'instant on l'informe qu'Orsino conspire contre lui ; mais la curiosité l'emporte, il marche à la poursuite du ravisseur.

Eléonore a été conduite dans un souterrain où l'inconnu l'a laissée, au moment que Montoni y arrive. Elle ne peut lui dire quel a été son conducteur ; elle lui montre par où il est sorti. Il continue ses recherches, et l'inconnu revient prendre Eléonore, qu'il emmène. Montoni rentre tout troublé : il vient de parcourir les tombeaux des comtes d'Udolphe; il y a entendu ces mots : *C'est donc aujourd'hui le jour de la vengeance ;* il y a vu une femme vêtue d'une robe blanche, les che-

yeux épars, une torche à la main; il n'a pu soutenir ce spectacle. Pendant qu'il fait ce récit, ses gens viennent l'avertir qu'Orsino et Vivaldi sont vainqueurs.

Ce dernier arrive à la tête d'une troupe de soldats, et veut le forcer à se rendre. Il entreprend de se défendre, lorsque Laurentina se présente à lui. Il apprend que c'est Bertrand qui l'a sauvée; c'est aussi ce dernier qui a joué le rôle de l'inconnu, et qui rend Eléonore à son frère. Orsino accourt pour frapper Montoni, mais Vivaldi l'arrête, et le poison qui circule dans les veines de ce scélérat, le fait périr devant son ennemi, qui satisfait de sa mort, se frappe lui-même d'un stylet qu'il tenoit caché sous son vêtement. Ainsi finit cette horrible pièce.

LIVRES NOUVEAUX.

Jemmi et Sophie, ou *les Méprises de l'Amour*, traduit de l'Anglois par L. M. 2 Vol. in 12°. avec fig.

Le but de ce Roman est de prémunir les jeunes personnes contre ces *méprises* trop ordinaires d'un cœur sans expérience, qui prend les premières émotions des sens pour un véritable amour, pour cette passion délicieuse et terrible qui dans les ames fortes fait souvent la destinée de toute la vie. Nous prévenons le lecteur, qu'il ne trouvera dans cet ouvrage ni souterrains, ni ruines, ni abbayes mystérieuses, ni événemens merveilleux.

Le tableau des mœurs de la société, le jeu naturel des passions : voilà ce que l'auteur s'est borné à mettre sous les yeux. Une suite d'histoires où la morale n'exclut ni la gaîté, ni l'intérêt, sont réunies par un fil assez léger, et rappellent le genre du *Spectateur*. La trâme est simple, ce sont denx amans destinés l'un à l'autre, et maîtres de leurs actions, qui, libres de s'unir, conviennent de faire, chacun de son côté, des observations, dont le résultat doit tourner au profit de leur bonheur dans les liens du mariage. L'apparente tiédeur de leurs sentimens donne à de faux amis l'espoir de les désunir. On ne réussit qu'à les affliger, mais enfin la droiture triomphe de l'intrigue, et la vertu du vice. Nous ne pouvons mieux recommander cet écrit, traduit avec soin, qu'en disant qu'il est classique en Angleterre, et qu'ici la mère en prescrira la lecture à sa fille.

INEZ M**.

HISTOIRE VÉRITABLE.

Inez étoit une charmante personne d'environ dix-neuf ans ; son air, sa taille pleine de graces, son caractère de phisionomie étoient l'expression de l'ame la plus belle et la plus pure. Malheureusement pour elle son cœur étoit trop sensible pour ne pas appartenir à l'amour. Ah ! si elle n'en eût pas éprouvé toute la violence, peut-être n'auroit-elle pas payé le tribut à la nature avant le jour. La proximité qu'il y avoit de la maison de son père à celle de Menerval, donna lieu à de fréquentes

visites de la part des deux familles, qui étoient unies par les liens de l'amitié autant que par ceux de la parenté. Ce fut pendant le cours de ces visites, données et rendues, qu'Inez eut le tems d'étudier le caractère et l'humeur de Maurice Meneval, fils de celui chez lequel avoient lieu les premières entrevues. Elle conçut bientôt pour Maurice une passion qui ne fut modérée ni par la disproportion de l'âge, ni par celle de la fortune.

Maurice qui n'eut jamais porté ses vues si haut, se garda bien de détruire un penchant naissant dans lequel il entrevoyoit son bonheur. Ils vécurent près de trois ans ensemble, s'entretenant comme un ami et une amie dont les destinées ne devoient jamais être séparées; cependant les parens s'occupèrent sérieusement de les unir, et bientôt le jour qui devoit serrer à jamais un nœud formé par l'estime et l'amitié fut fixé d'un commun consentement. On se rassembla; d'abord tous parurent d'accord; mais l'intérêt, le fatal intérêt détruisit bientôt cette harmonie; les discussions de fortune échauffent les parties, l'amour-propre se mêle aux contestations, on s'indispose, on s'irrite, on s'aigrit, et l'on finit par se séparer sans espoir de jamais rien conclure à l'avenir.

Quel coup pour la jeune Inez, qui, dans une attente, et dans des vœux empressés, avoit prévenu mille fois le retour de son père, jusqu'alors heureux et comblé de joie du bonheur qu'il croyoit préparer à sa fille. Hélas! au lieu de l'expression du contentement, elle ne vit qu'un froid de glace. Cette conduite nouvelle l'effraye et l'interdit. M.

*** qui croit s'être suffisament expliqué, ajoute en soupirant. „ Courage, ma fille, il ne te faut plus penser à la main de ton ami! "

Les fortes douleurs ignorent les larmes; Inez n'en versa pas une! et ne proféra pas un seul mot, en entendant cet arrêt qui décidoit de sa vie; il faut avoir vingt ans, il faut être né sensible pour se figurer le tourment que devoit éprouver cette jeune personne, dont le cœur et la foi avoient été donnés à celui que son amour rendoit tout pour elle sur la terre. Une pâleur mortelle se répand sur son visage; un espèce de délire se manifeste de tems à autre à travers un silence stupide; son ame délicate et tendre avoit reçu une secousse violente, et la nature souffroit trop pour que cet état pût durer. Tout ce qui l'environne, parens, amis, fait des efforts inutiles pour gagner d'elle un peu de courage et de résignation; la vie lui est devenue insupportable.

La suite à un prochain numéro.

POÉSIE.

Satyre contre les ridicules des coquettes du siècle et les perruques des élégantes du jour, par T. L. B. à Paris.

Il y a dans cet opuscule de la gaité, un ton de plaisanterie décent et une critique assez fine. Voici comment l'auteur débute.

Dans l'esprit de Damis, je passe pour bizarre :
Je crois avoir du goût, et toujours je m'égare ;
Je veux juger de tout, je suis un entêté,
Qui ne sais rien peser au poids de l'équité.
Mais, contre moi dût-il s'exhaler davantage,
Rien ne peut me forcer à changer de langage.
On ne me verra point, servile adulateur,
Faire d'un ridicule un éloge imposteur,
Et chanter des beautés chez qui l'art, la parure,
Flétrissent les attraits qu'y plaça la nature.
Je chanterai Philis dont la beauté sans fard
Tient tout de la nature, et ne doit rien à l'art ;
Qui, le soir, le matin, en tout tems aussi belle,
Peut se flatter d'avoir une beauté réelle ;
Sous un habit décent, qui sait avec pudeur
Mériter un éloge, et captiver un cœur.
Vous, qui vous composez des visages factices,
Et masquez la nature au gré de vos caprices,
N'espérez pas me voir, épris de vos appas,
Vous donner un encens que je ne vous dois pas.

Plus loin, la sévérité stoïcienne de l'auteur condamne sans pitié les appas découverts, et il n'est pas jusqu'aux *lacets* ingénieusement élastiques, jusqu'aux *corsets*, soutiens des formes qu'ils relèvent avec art, dont notre satyrique ne se plaise à critiquer l'innocent usage.

....Voulez-vous de l'amour chez nous lancer les feux ?
Couvrez plus décemment les globes orgueilleux
De ce sein élevé qui, plus blanc que l'albâtre,
Tient ce qu'il a de beau du corset et du plâtre....
L'amour s'évanouit, et l'estime se perd
A l'aspect indécent d'un sein trop découvert.
. .
N'allez pas toutefois, affichant la décence,
Donner dans les travers de la maligne Hortense,
Qui, dans le *grand été*, porte un triple mouchoir,
Qui, n'ayant point de gorge, affecte d'en avoir.
Comme dans vos excès, il est dans le scrupule
Chez un fausse Agnès un honteux ridicule.
N'offrez rien à l'amant, qu'il ne trouve chez vous,
Quand l'amour et l'hymen l'auront fait votre époux......

Mais c'est ici le comble du scandale........ Les perruques !..... les perruques, grands dieux ! le profàne a osé diriger ses blasphèmes sur la parure la plus chérie de nos belles ! toupets, faux chignons, il n'est rien de si sacré que le barbare n'en fasse l'objet de ses railleries. O vous toutes, Iris aux blondes chevelures, vous dont les goûts cosmopolites et les rapides caprices parcourent tous les jours l'Asie, la Grèce et l'Italie, mettant le luxe de tous les siècles à contribution pour nous plaire par la variété de vos ingénieuses et piquantes bisarreries ; vous toutes enfin, aimables prêtresses de la mode, qui aujourd'hui brunes, demain blondes, changez à volonté de formes, de couleurs, de mœurs, de ton et de langage, lisez et frémissez :

Mais contre un ridicule indécent et nouveau,
De la satyre encore empruntons le pinceau.

Cloris offre à nos yeux, sous sa toison postiche,
Sur le corps de Vénus la tête d'un caniche.
Un toupet long, frisé, sur ses yeux rabattu,
Dérobe les écarts de sa chaste vertu,
Et son coup-d'œil fripon traversant la frisure,
Toise un homme bien fait sans craindre la censure.
Dans ses cheveux d'emprunt, doublement imposteurs,
La nature jamais ne trouve ses couleurs,
.....Vous, qui pour prendre femme, allez dans le beau
monde,
Qui la désirez brune, ou la préférez blonde,
Voulez-vous prudemment servir vos goûts divers?
Ne passez point contrat sans visite d'experts....
.....Laissez, belles, laissez ce ridicule usage,
Aux antiques beautés, tendres dans le vieil âge,
Qui, jalouses encor d'avoir de verts-galans,
Abhorrent le respect qu'on porte aux cheveux blancs.
Proscrivez ces toupets qui, dans votre parure,
Cachent les plus beaux dons que vous fit la nature.
Ce front qu'on aime à voir, siège de la candeur,
Encor plus séduisant rougi par la pudeur;
Ces beaux yeux qui sur nous lancent des traits de flammes,
Sûrs de frapper nos cœurs et d'embrâser nos ames,
Surmontés de sourcils dont le divin contour,
Peint à l'œil qui les voit, l'arc vainqueur de l'amour.

LE CHAT ET LE SOURIS.

FABLE.

Dans un piège mis pour des rats,
Par bravade ou par imprudence,
Raton, le plus rusé des chats,
Malgré sa longue expérience,
Par la patte se trouva pris.
Tandis qu'il exhaloit sa rage,

Et qu'il essayoit, par ses cris,
D'attirer tout le voisinage,
Voilà qu'une vieille souris,
Trop confiante pour son âge,
Qui depuis long-tems habitoit
Le vaste grenier à farine,
Où mons Raton alors faisoit
Une si pitoyable mine,
Accourt sur le bord de son trou,
Se met en sentinelle active,
Et prête une oreille attentive,
Pour mieux distinguer du matou
La voix qu'elle croit reconnoître.
„Ah! si c'étoit, dit-elle, ce Raton,
Ce scélérat à qui son maître
Donnât une bonne leçon,
Je prendrois part à la vengeance,
Et, sans doute, j'éprouverois
Une bien douce jouissance.„
Alors, pour voir de plus près,
Tout doucement elle s'avance;
Puis, sur des sacs, elle s'élance
Et l'apperçoit, se débattant
Envain pour se tirer d'affaire.
Le chat, dans le même moment,
La voit, et calme sa colère.
„Eh! bon jour, gentille commère!
Lui dit-il du ton le plus doux,
Vous, dont la bonté sans seconde
Est d'être utile à tout le monde;
Ah! dites-moi, daignerez-vous
Me rendre un important service?
Vous voyez à quoi la malice
Des hommes nous expose tous.
Il faut nous entre aider l'un l'autre;
Car, si c'est aujourd'hui mon tour,
Demain vous trouveriez le vôtre.

Délivrez-moi ; puis, en retour,
Je vous promets un bon salaire :
Vous ferez toujours bonne chère ;
J'aurai soin d'aller, chaque jour,
Garnir, moi-même, votre table
De biscuits et de mêts choisis.
Jurons-nous amitié durable,
Et vivons toujours bien unis ;
C'est le seul désir qui m'excite :
J'ai honte d'avoir jusqu'ici
Méconnu tout votre mérite,
Et je veux réparer aussi
Mes torts. „ On voit la flatterie
Très rarement manquer son but.
Dame souris, énorgueillie
Que Raton lui dût son salut,
Croit qu'elle peut, sur sa parole,
Compter avec sécurité,
Et, sans hésiter, elle vole
Pour satisfaire sa bonté,
Peut-être aussi sa vanité :
Un poids au bout d'une ficelle,
Du piège, par sa pesanteur,
Serroit les fers. La péronnelle
Se met à l'œuvre de bon cœur ;
Ronge l'étoupe, le poids baisse :
Raton se trouve en liberté ;
Mais loin de tenir sa promesse
L'ingrat, avec légéreté,
Saute sur sa libératrice,
Dont il paye le bon office,
En la croquant à belles dents.

Combien ne voit-on pas de gens,
Dans ce siècle, en ingrats fertile,
Qui se disent les vrais amis
De l'homme qui leur est utile,
Et qui l'accablent de mépris,

Lorsque ses talens, dont naguères
Ils savoient bien vanter le prix,
Ne leur semblent plus nécessaires :
Heureux ! de n'avoir rien de pis.

DIALOGUE
entre la pomme et la pomme-de-terre.

Air : *Amusez-vous, jeunes fillettes.*

L'autre matin, pomme ordinaire,
Du haut d'un arbre se vantoit;
Non loin de là, pomme-de-terre,
Quoiqu'à ses pieds, lui ripostoit :
Je vais vous raconter en somme
Leurs débats assez curieux ;
Elle se disputoient la pomme,
Quoiqu'étant pommes toutes deux.

La pomme.

Ma famille a plus d'une branche :
Apis, *châtaignié*, *francatu*,
Calvi, *rénette grise* ou *blanche* :
Toi, pour synonime qu'as-tu ?

La pomme-de-terre.

Les titres n'ont rien qui me flatte,
Mais on m'appelle, que je crois,
Morille ici, plus loin, *patate*,
Et *trufle* dans beaucoup d'endroits.

La pomme.

Tu veux singer la pomme noire,
Visage de *topinambour*.

La pomme-de-terre.

Et toi, tu veux t'en faire accroire,
Avec ta fâce de *rambour* !

La pomme.

Ton fruit végète dans la terre.

La pomme-de-terre.

Le tien, dans tous les cas, pendu,
T'a souvent, je ne puis m'en taire,
Valu le nom de *capendu.*

La pomme.

A quoi peut servir ton feuillage

A régaler vache et cochon.

La pomme-de-terre.

Le Normand, pour faire un breuvage,
Te vendange à coups de bâton.

La pomme.

Pauvre imbécile !

La pomme-de-terre.

Pauvre sotte !

La pomme.

Crains un revers.

La pomme-de-terre.

Crains un échec :
Va te faire mettre en *compotte !*

La pomme.

Va te faire mettre en *beefsteck !*
Tous les gens de mauvaise mine
T'acheteront pour peu d'argent.

La pomme-de-terre.

J'ai su, par des temps de famine,
Nourrir le riche et l'indigent :
Va, je ris de ton arrogance,
Et je dédaigne ton courroux ;
Je n'ai pas sur ma conscience
Le péché qui nous damna tous.

LA LAIDEUR.

A Zelmis, après sa petite-vérole.

Déjà, ton miroir te l'a dit,
Zelmis, le mal est sans remède:
Sa sincérité m'enhardit,
Eh bien ! Zelmis, te voilà laide!
Quel charme au moins est préservé!
Peut-on gémir de sa disgrace,
Quand du naufrage on a sauvé
Sa gaîté, son esprit, sa grace?

Oui, sans doute, un front enchanteur
Est un doux et brillant partage;
Mais la beauté, pour le bonheur,
Zelmis, n'est qu'un foible avantage:
L'hymen, qu'elle a trop su braver,
Bien rarement la croit fidelle,
Et l'Amour aime à lui prouver,
Qu'il peut souvent se passer d'elle.

Dans ce salon voyez Chloé;
Comme elle est belle !... et délaissée !
Autour de la laide Aglaé
Constamment la troupe est pressée:
Que ce *laidron* est plein d'attraits!
Il séduiroit jusqu'au plus sage:
Et combien d'esprit, dans ses traits,
Venge à tout moment son visage!

A ton destin résigne-toi;
Tu tourneras encor des têtes!
De ta beauté, Zelmis, crois-moi,
Ton esprit garde les conquêtes:
Par ce charme de tous les jours,
Tu nous retiens sous ta puissance:
Laide, il faudra t'aimer toujours,
Ainsi qu'on t'aime en ton absence.

A MADAME D**

Qui avoit envoyé à l'auteur une lettre en blanc.

Je l'ai reçu, ce papier trop flatteur,
Ce billet doux, dont l'encre impure
N'a pas profané la blancheur,
Et dont l'invisible écriture,
Échappant à mes yeux, se fait lire à mon cœur.
Rien de plus éloquent souvent que le silence;
Vingt fois tes regards me l'ont dit.
Ainsi, de ce billet où tu n'as rien écrit,
Je sais ce qu'il faut que je pense.
Fût-il jamais un plus heureux moyen ?
Dans ce billet qui ne dit rien,
Je vois tous les transports d'une ame qui s'épanche;
La pudeur ne vient point contraindre tes aveux;
Et sans rougir, par ce détour heureux,
A mon amour tu donnes *carte blanche*.

ÉNIGME.

Nous sommes deux jumeaux infiniment polis,
Par des liens très-chers étroitement unis;
Lecteur, pour ton usage il faut notre alliance;
Car une fois disjoints, adieu notre existence.
Nous marchons vers un but, d'un pas toujours égal:
Nous craignons, il est vrai, que par fois on nous dise,
C'est en vous embrassant que vous faites du mal;
Mais nous pouvons aussi répondre avec franchise:
C'est en nous embrassant que nous faisons du bien.
La faveur du Beau-Sexe est pour nous un lien;
D'être légers, jamais il ne nous fit un crime.
Plus nous sommes tranchans, et plus il nous estime.
Lorsque nous nous offrons à lui comme un cadeau,
Chacun de nous lui donne en présent un anneau;

Ce don, qui bien souvent, au jour du mariage,
Commence notre chaîne, est pour nous un doux gage
Des soins que nous rendons avec attachement;
Nous avons pour tous deux un même appartement,
Tout orné de velours et souvent de dorure.
Du riche nous servons les ennuis, le devoir;
Car très-souvent, comme eux, nous sommes par nature
Tristement entourés du chagrin le plus noir.

LOGOGRYPHE.

Dans les champs souvent tu me vois,
Et mon sort est des plus étranges;
Ai-je ma tète, tu me manges;
Suis-je sans tête, tu me bois.

CHARRADE.

Si mon premier t'échappe, en voulant le saisir,
Lecteur, sans l'offenser, tu peux l'envoyer paître;
Mon aimable second, que le printemps fait naître,
Te promet de l'ombrage et des jours de plaisir;
Dans les rians jardins empressé de paroître,
Et prompt à se plier au gré de ton desir,
Mon tout à son parfum ne peut se méconnoître.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est *perruque*. — Celui du Logogriphe est *Chien*, où l'on trouve *Nice* (ville) *Chine*, *Niche*, *Hie* (instrument de paveur). — Celui de la Charrade est *Charpie*.

1798. Costume Parisien.



Voile à l'Iphigénie. Mantelet Blanc. Sac à devise.
(dessiné à Tivoli le 12 Juillet.)

F.L.Neubauer fec:

(N°. 4.)

JOURNAL DES DAMES.

23 Juillet 1798.

Une vérité, dont quelques personnes devroient bien se pénétrer, c'est que la beauté ne fait jamais que la moitié du mérite d'une femme. Quels que soient ses attraits, elle est toujours assurée de pouvoir les doubler, d'en rendre l'impression plus sûre et surtout plus durable.

—„Je suis vraiment curieuse de savoir comment „ une femme peut devenir *une fois plus belle*.... Je „ ne connois pas de cosmétique qui ait autant de „ vertu... Vite la recette, Monsieur le Rédacteur; car je „ désirerois tourner la tête à certain jeune homme „ sur lequel je n'ai fait jusqu'à présent qu'une „ demie-impression.....

—Un moment, Mademoiselle. Il paroit que vous êtes fort pressée de faire perdre la raison à ce pauvre jeune homme, tout en conservant la vôtre, sans doute car je vois à votre ton que le cœur a moins de part que la tête à ces grands projets de conquête. Eh bien, Mademoiselle, c'est précisément cette disposition morale où vous êtes, cette coquetterie, pour trancher le mot, qui vous empêchera de *doubler* vos charmes, de captiver celui que vous avez en vue, ou tout autre.

*

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS.

Les hommes ont un certain tact, une *conscience sentimentale*, qui les avertit du danger qu'ils courent en s'attachant légérement, en prenant de l'amour sans être assurés d'en donner. L'impression que la beauté fait sur eux se borne presque toujours à une froide admiration, lorsqu'ils sont fondés à douter de la réciprocité... Votre jeune homme, Mademoiselle, est vraisemblablement dans ce cas. Vos vœux seroient exaucés, il vous aimeroit, s'il avoit découvert dans l'envie que vous avez de lui plaire un sentiment vrai et fondé sur la sensibilité. Tel est l'inconvénient de la coquetterie; par elle, on plait à tous, mais on ne séduit personne. Or je présume que vous ne voulez pas borner le pouvoir de vos charmes à une stérile admiration, passer votre vie à entendre des flatteries auxquelles le cœur n'a aucune part. Vous voulez aimer et être aimée, devenir heureuse par l'amour. Eh bien voici la recette.

Soyez belle, sans paroître le savoir. Que votre regard exprime la candeur et la modestie. Sans être insensible à la louange, sachez vous en passer, et surtout ne la provoquez pas. Une phisionomie à prétention, qui semble commander les éloges, perd son plus touchant caractère. Soyez franche et sincère; que votre bouche soit toujours le fidèle interprête de votre cœur. La franchise est à l'ame, ce que la fraicheur est à la beauté; pourquoi *farder* votre ame, puisque vous pouvez la montrer à découvert comme votre visage?... La dissimulation est la ressource des femmes qui désespèrent de mériter l'estime en laissant pénétrer dans les replis de leur

cœur. Que les vertus et les qualités morales déterminent constamment la mesure de considération que vous accordez aux autres. En adoptant cette base, vous serez toujours assurée de bien placer votre confiance. Vous aurez des amies, et bientôt vous trouverez un *ami* qui fera votre bonheur.

PARIS.

Parmi la foule de feuilles périodiques qui publient les annonces particulières, il n'en est peut-être pas de plus curieuse, pour un observateur, que l'affiche destinée à l'indication des mariages. On emploie pour trouver une femme ou un mari, les mêmes moyens que pour se procurer un appartement ou une place de portier. Après avoir décliné son âge, son état, sa fortune, on définit l'âge, l'état et la fortune qu'on desire dans l'objet de ses recherches. Si l'âge, l'état et la fortune conviennent réciproquement, un intermédiaire met en présence les parties intéressées. Là, on discute ses intérêts, on se marchande l'un l'autre; chacun de son côté, fait valoir sa denrée, et déprécie celle qu'on lui offre en échange; peu-à-peu on retranche de ses prétentions, on se rapproche, bientôt on s'accorde; enfin le notaire arrive, et voilà un mariage *bâclé*. Quant aux qualités de l'ame, aux convenances de caractère, c'est de quoi on ne songe guères à s'informer. C'est moins les personnes que les fortunes que l'on marie. Qu'importe l'union des cœurs! Il ne s'agit que d'associer les intérêts.

Il faut en convenir, ces espèces d'accouplemens n'ont lieu le plus souvent, qu'entre gens d'un certain âge. Cependant il n'est pas rare de voir un père afficher sa fille à côté d'une chambre à louer, d'un cheval à vendre ou d'un chien perdu.

Quelles que soient les qualités qu'il lui suppose, je doute qu'un honnête homme fût jaloux de s'unir à une femme qui ne lui seroit connue que de cette manière. Le vrai mérite, en effet, surtout quand il est joint à la richesse, n'a pas besoin d'affiches, pour exciter l'attention. Quelle que soit la modestie de la jeune personne, il se découvre d'autant mieux, qu'elle cherche à le cacher davantage.

DIALOGUE

ENTRE DEUX PARISIENS SUR LES QUEUES TRAINANTES.

Le diable emporte les queues trainantes. — Mais c'est la mode — Le diable emporte la mode avec elles! — Mais rien de plus beau, de plus majestueux, rien qui donne plus à nos élégantes un air de déesse; par là elles ne se promènent qu'environnées d'un nuage. — Oui, mais c'en est un de poussière, et j'aime moi à respirer un air pur; car j'ai la poitrine délicate; et puis d'ailleurs, j'aime à voir marcher les Graces, et ce maudit tourbillon d'atômes qu'elles font voler autour d'elles, les dérobe à l'adoration de mes regards. Si je n'avois que quinze ans, passe encore; à cet âge

on a des yeux de Lynx, sur-tout pour voir la beauté ; au lieu que ma vue est devenue fort basse, et il faut quasi que je sois sur les objets, pour les voir. — Je vous plains ; mais qu'y faire ? — Couper impitoyablement cette luxurieuse superfluité — Mais non ; laissons-la-leur, et obtenons de la vigilante police, une ordonnance qui leur enjoigne de ne sy promener qu'en portant sur l'avant-bras ces misérables queues dont vous vous plaignez. Rien ne seroit plus agréable. Ce pied mignon ! cette jambe effilée ! — Vous avez raison ; à cet arrangement, nous y gagnerions tous deux, puisque je hais la poussière, et que vous, vous aimez les belles jambes ; allons dès ce pas présenter une pétition, à l'effet ou d'exterminer ces maudites queues, ou de les empêcher de nous nuire.

MODES.

Les chevelures à la *Titus*, à la *Caracalla* commencent à tomber en discrédit. Il s'est formé une ligue contre elles, et les jeunes gens ainsi coeffés, éprouvent fréquemment des avanies, de la part de ceux qui se sont déclarés pour la queue et les cheveux longs. C'est, dit-on, la *faction des perruquiers* qui a suscité les premières hostilités.......

(Explication de la gravure N°. 4.)

Voile à l'Iphigénie. Ce voile, placé à l'extrémité supérieure, enveloppe toute la tête. Une guirlande ou deux, en feuilles ou en fleurs, servent à l'assujétir, et lui prêtent un nouveau lustre.

On en voit qui descendent jusqu'aux genoux. Toujours blancs, en dentelles, ils coûtent jusqu'à quatre-vingts louis.

L'usage des voiles autrefois consistoit à garantir la figure des ardeurs du soleil ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un objet de luxe; tantôt on les jette de côté, tantôt, relevés par-devant, ils tombent le long des épaules.

Mantelet blanc. Ces mantelets sont toujours garnis d'une large et riche dentelle. Ils accompagnent ordinairement le voile, et sont aussi fort chers. On porte encore beaucoup de schalls ; mais l'usage le plus commun parmi les élégantes, est de n'avoir ni schall ni mantelet. Le petit fichu même ne paroît plus que rarement; tout le buste est absolument nud.

Sac à Devise. Ces sacs viennent de prendre une nouvelle dénomination. On les appelle *resicules* ou *ridicules ;* je ne saurois dire lequel des deux. Les opinions, à cet égard, sont partagées. Je crois pourtant que la seconde dénomination n'est que la parodie de la première ; et peut-être cependant lui conviendroit-elle mieux que l'autre. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher d'admirer l'esprit, l'art ingénieux qui dicta les devises. Le nombre 100, un D, puis une *tour*, signifient *sans détour.* Trouvez-moi rien de beau, rien de spirituel comme un sac sans détour.... On voit que ce n'est pas un sac d'escamoteur ; et c'est apparemment pour ne pas confondre l'un avec l'autre, que l'on caractérise ainsi le premier.

ANCIENNES MODES.

Jean Juvénal des Ursins, qui vivoit sous le règne de Charles VI, dit que les dames et demoiselles de son tems faisoient de grands excès pour la parure de leurs cheveux, et portoient des *cornes* merveilleusement hautes et larges.

Un carme, de la province de Bretagne, appelé Thomas Corette, célèbre par son austérité de vie et par ses prédications, déclamoit de toutes ses forces contre ces coïfures. Par-tout où frère Thomas alloit, les cornes, qu'on nommoit des *Hernins*, n'osoient se montrer: mais à peine le prédicateur étoit-il parti, qu'on les voyoit reparoître avec plus de faste qu'auparavant, semblables aux cornes des limaçons qui se cachent au moindre bruit, et qui se relèvent plus grandes, quand le bruit est passé: ainsi firent les dames; car les *hernins* et autres atours ne furent jamais plus pompeux et plus superbes qu'après le frère Thomas.

TRAIT HISTORIQUE.

Lorsque Don Juan d'Autriche commandoit dans les Pays-Bas, en 1578, l'armée espagnole, un de ses officiers voulut faire violence à la fille d'un avocat de Lille, chez lequel il étoit logé. Cette jeune personne, en se défendant, saisit le poignard de son ravisseur, le lui plonge dans le sein, et s'éloigne. Le capitaine sentant que sa blessure est mortelle, se confesse, et pénétré du repentir le plus vif, supplie qu'on lui amène la vertueuse fille.

Je souhaite, lui dit-il, que vous me pardonniez l'outrage que vous avez reçu de moi ; et pour réparer, autant que je le puis, mon attentat d'une manière convenable, je déclare que je suis votre mari ; puisque mon crime et votre vertu m'ont mis hors d'état de pouvoir vous offrir ma personne, recevez du moins avec le nom, les droits de mon épouse que je vous donne, le présent que je vous fais de tous mes biens. Que ceux qui sauront l'affront que vous avez été sur le point de recevoir, apprennent en même-tems qu'un mariage honorable a été le prix des efforts que j'ai faits pour vous déshonorer, du courage avec lequel vous avez su vous en défendre. — Ce discours fini, le noble Espagnol, du consentement du père, et en présence du prêtre qui étoit venu pour le confesser, épouse la fille. Il expira aussi-tôt après, laissant à juger si l'on devoit plus admirer la générosité avec laquelle il répara sa faute, ou le courage de cette jeune personne pour conserver son honneur.

ANECDOTE.

Sous le règne de Robespierre, le citoyen Letellier, professeur d'humanité au ci-devant collége des Quatre-Nations, fut dénoncé au comité révolutionnaire de la section de l'Unité, comme ayant expliqué à ses élèves les oraisons de Cicéron contre Catilinat. A l'instant un mandat d'arrêt est lancé contre le professeur : on l'amène devant le comité. Interrogé pourquoi il empoisonne l'esprit de ses

élèves par des leçons aristocratiques, Letellier, pour toute réponse, présente au président les oraisons de Cicéron, et le prie de les parcourir, pour se convaincre de l'ineptie de son dénonciateur ; le président qui ne savoit pas lire, donne le livre à son voisin : celui-ci, voyant du latin, jette le livre au nez du professeur, en lui disant, que Cicéron étoit un contre-révolutionnaire, un homme évidemment convaincu d'être suspect, qui n'avoit écrit en latin que pour n'être pas compris, et qu'il étoit son complice. En conséquence, le docte comité arrête que le professeur Letellier sera traduit devant le tribunal révolutionnaire. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que le comité lança en même-tems un mandat d'arrêt contre Cicéron, quoique l'un des membres assurât, sur sa responsabilité, qu'il étoit émigré..........

On fit une visite domiciliaire chez le citoyen Letellier, fortement soupçonné d'avoir recelé son complice. Toutes les recherches furent inutiles.

MÉLANGES.

Sur les divers moyens d'être heureuse en Mariage.

Je connois deux sœurs, qui mariées à la même époque, ont su faire leur bonheur par deux moyens opposés. L'une et l'autre gouvernent leur mari. L'une est très-impérieuse, l'autre fort douce, et toutes deux réussissent également ; remarquez, s'il vous plaît, que l'orgueil de la première n'est pas

un défaut, ni la douceur de l'autre une vertu; elles sont telles, non par caractère, mais par projet; elles sont ce qu'elles ont besoin d'être pour *commander au logis*.

L'aînée, dont le mari est un peu bête, prend le ton de l'autorité. Elle dit toujours, je veux, et le mari n'ose jamais dire, je ne veux pas. Elle lui a persuadé qu'il étoit du bon ton de ne pas se mêler des affaires de sa femme; dans toutes les occasions, elle commence toujours par commander, pour n'être pas obligée d'obéir. Songez, Monsieur mon mari, lui dit-elle, que demain je vais au spectacle. Et le mari galant n'a jamais qu'une réponse à lui faire: vous êtes la maîtresse.

Le mari de la cadette a de l'esprit; aussi l'a-t-elle pris tout autrement. Elle n'a jamais dit une fois, je veux, et elle a toujours l'art de se faire commander ce qu'elle a envie de faire. Hier, lui dira-t-elle un jour, j'ai été tourmentée pour une partie de campagne; mais vous avez affaire ici, je n'ai pas voulu aller sans vous, et j'ai refusé. J'en avois pourtant grande envie. Alors le mari de se fâcher; pour vous punir, je veux que la partie ait lieu demain, et je vais la renouer moi-même. Une autre fois elle lui dira: j'ai été bien tentée d'un ajustement du dernier goût, et en vérité charmant; mais j'ai résisté, parce qu'il est d'un prix fou. Et moi, je veux que vous l'ayez, répond aussitôt le mari, qui la force de l'accepter. Si elle avoit l'air d'exiger, il se croiroit humilié; il auroit l'air d'obéir en accordant, et il refuseroit: au lieu que l'amour propre une fois sauvé, le mari, en accor-

dant tout, croit tout à la fois conserver le droit de maître, et acquérir le titre de bienfaiteur.

On demandera peut-être laquelle des deux manières est la meilleure, et je répondrai qu'elles sont toutes deux également bonnes; il ne s'agit que de savoir les employer à propos; et c'est ce que les femmes savent toujours fort bien, même sans l'avoir appris. Je croirois cependant que la voie de la douceur est plus généralement utile, parceque tous les maris ne sont pas bêtes, mais ils ont tous de l'amour-propre.

Extrait du code des Gentoux, *(peuple de l'Inde) article* des femmes.

„De tous les spectacles, il n'en est point de plus intéressant que de voir un mari et une femme étroitement unis ensemble et dont les sentimens mutuels sont réglés par l'honnêteté.

„Une femme par excellence, est celle qui, née avec des dispositions heureuses et un cœur sensible, partage toutes les sensations de son mari, néglige sa parure, et s'interdit l'usage de ses bijoux dans son absence; dont le maintien est toujours décent, qui ne parle jamais mal de personne, n'occasionne aucun trouble dans son voisinage, ne se permet pas la plus petite dépense sans l'aveu de son mari; qui, uniquement occupée de son ménage, attentive à prier la divinité aux heures marquées, n'est dominée par aucune passion vive; dont la chasteté est intacte, et qui rend à tout le monde ce qui lui est dû; sans contredit, cette femme est un vrai présent du ciel. Quiconque lui manque de

respect, doit être puni comme le dernier des criminels.

„Une femme ne paroîtra point en public le sein et les jambes découvertes et sans avoir son voile baissé. Les jours de fête elle se parera de ses plus beaux habits. Tout entretien lui est interdit avec un étranger. Libre à elle cependant de converser avec un pélérin, un hermite ou un vieillard. Elle ne manquera jamais de respest à la divinité, au père de son mari, à son directeur spirituel et à ses hôtes.

„Boire du vin, fréquenter les hommes corrompus, s'absenter d'auprès de son mari, se transporter sans aucun prétexte honnête dans la maison d'un étranger, rester quelque tems avec lui, dormir le jour, s'arrêter sur le seuil de sa porte, regarder par la fenêtre, sont autant d'actions déshonorantes pour une femme.

„Il convient qu'une femme se brûle après la mort de son mari. Réunie avec lui dans un lieu de délices, ils goûteront l'un et l'autre des plaisirs éternels. Si elle n'a pas le courage de se brûler, elle doit au moins conserver une chasteté inviolable.

Trait de foiblesse dans un grand homme.

Dès le commencement de la fièvre catarralle qui enleva le célèbre *Tissot* à l'humanité, pour le bien de laquelle il auroit dû vivre plus long-temps, son esprit étoit resté frappé d'un mot que lui avoit dit, sept ans auparavant, un enfant mourant de la

petite-vérole, auquel il étoit fort attaché: *Tu me suivras dans sept ans.* Ce savant médecin eut constamment la foiblesse de regarder ce mot comme une prédiction de ce qui devoit lui arriver. Quand des têtes aussi bien organisées montrent tant de pusillanimité, faut-il s'étonner que des cervelles vulgaires soient entichées de la crainte superstitieuse des songes, des présages, etc?

SPECTACLES.

Arlequin Sentinelle. Tel est le titre d'une petite pièce jouée, le 6 de ce mois, au Théâtre du *Vaudeville* à Paris. L'intrigue en est fort simple, mais la gaité et l'esprit que l'auteur a sû mettre dans les détails, lui ont mérité les applaudissemens du public.

Gilles est amoureux de Delphine, fille de Cassandre, et desirant gagner les bonnes graces de sa maîtresse, il a résolu de lui donner une petite sérénade ; mais un malheureux billet de garde qui lui est survenu, a presque dérangé son galant projet, et il s'est décidé, pour le suivre, à se faire remplacer. Arlequin, rival de Gilles, s'est offert comme remplaçant, attendu qu'un des postes du corps-de-garde est vis-à-vis de la fenêtre de Delphine. Ici l'action commence.

On vient poser la Sentinelle, Arlequin s'offre pour factionnaire ; le Caporal lui recommande de bien prendre garde aux voleurs.

Le Caporal.

Les voleurs sont en grand nombre,
Et vous savez mon ami,
Que plusieurs savent dans l'ombre
S'emparer du bien d'autrui.

Arlequin répond.

Les petits voleurs fourmillent
Quand la nuit est de retour,
Mais les plus grands voleurs pillent
Et volent, même en plein jour.

Cassandre sort de chez lui, et prie Arlequin de faire attention à ce que personne ne vienne en conter à sa fille. Aussi-tôt qu'il est parti, Arlequin s'approche de la croisée de sa maîtresse, se fait reconnoître d'elle, et l'engage à venir le trouver dans son petit appartement, dont il fait ainsi la description.

Tout mon petit appartement
Consiste en un rez-de-chaussée,
Il n'a porte, ni contrevent,
Ni lit, ni chaises, ni croisée;
On n'y peut loger qu'un garçon,
Car toute belle est fort craintive,
Et dans ma petite maison
On est toujours sur le *qui vive*?

Après quelques façons d'usage (qui donnent lieu à plusieurs détails), Delphine descend. Gilles ne tarde pas à paroître, il essaie de frédonner sur un sifre quelques romances; Arlequin le force à fuir, Gilles reculant de frayeur, entre dans la maison de Cassandre, et ferme la porte sur lui. Arlequin fait le siège de la maison; il veut enfon-

cer la porte à grand coups de crosse de fusil, mais Cassandre revient, nouvel embarras pour nos amans ; Delphine aussi-tôt se cache dans la guéritte, Gilles trouve moyen de s'évader, ce qui donne liberté à Delphine de rentrer dans la maison. Gilles, en s'enfuyant, a rencontré une patrouille, ce qui l'a forcé de revenir sur ses pas et de se cacher dans la guéritte; Arlequin qui ne sait pas que Delphine est rentrée chez elle, couvre Gilles de sa capotte, et le cache soigneusement; la patrouille arrive, Gilles est découvert, et on le constitue factionnaire à la place d'Arlequin, qui épouse Delphine.

LIVRES NOUVEAUX.

Voyage d'Antenor en Grèce et en Asie, avec des notions sur l'Egypte, traduits par Lantier.

Lorsqu'on a vu paroître cet ouvrage, on a dû regretter de le trouver imparfait sous le rapport de la Typographie et sous celui de la composition même. Ces deux défauts ont en grande partie disparu dans la nouvelle édition qui vient d'être mise au jour.

On se doute bien que les *Voyages d'Antenor* ont quelque ressemblance avec ceux d'*Anacharsis*. Ils sont tous deux composés presqu'en entier d'élémens fournis par l'histoire; mais leur but est absolument différent. Dans les voyages du jeune Anacharsis, on voit la Grèce politique et savante ; dans ceux d'Antenor on voit la Grèce philosophe et galante ; dans le premier, on connoîtra mieux le

grand caractère de ce peuple et ses mœurs publiques ; dans l'autre, on est plus rapproché de ses passions, de ses goûts ordinaires, de ses mœurs privées. Les hommes sont tous pour Anacharsis, les femmes sont beaucoup pour Antenor.

M. Lantier a mis dans sa production un ton très gai ; il n'est jamais plus enjoué que lorsqu'il parle de la très sérieuse Lacédémone, et il traite fort lestement la plupart de ces graves philosophes, qui se divisèrent en tant de sectes. Le Pythagoricien, le Sceptique, le Stoïcien sont tour-à-tour l'objet de ses saillies. C'est ainsi qu'il peint un Pythagoricien servant aux deux voyageurs (Antenor et Phanor) un excellent repas, se gardant bien d'y toucher, mais flairant tous les mets l'un après l'autre, et Phanor, dit alors à son ami: *Le nez de cet homme aura une terrible indigestion.* C'est ainsi encore qu'il montre le Stoïcien toujours soigneux de suspendre son jugement, évitant toujours de hasarder une décision, et lorsqu'il est enfin parvenu à un calme habituel et imperturbable, se trouvant digne de se comparer à un cochon, qui, dans un vaisseau battu par la tempête, continue de manger sans se troubler: *Et voilà*, s'écrie-t-il, *quelle doit être l'impassibilité du sage.* Quelquefois il rappelle des mots heureux où certaines sectes sont caractérisées d'un seul trait, comme celui-ci, par exemple, qui appartient à un ancien : *Le Stoïcien est un enfant qui tâche de sauter au delà de son ombre.*

Antenor a une maîtresse, dont le caractère rappelle un peu celui de ces courtisannes célèbres qui exerçoient à la fois l'empire de l'esprit et celui

des grâces, qui joignoient à des foiblesses la culture de la philosophie, et qui n'étoient ni vertueuses, ni dépravées. Cette maîtresse se nomme Lasthénie. Voici le portrait qu'il en trace.

„A l'âge de vingt ans, l'amour de la philosophie et de l'étude l'avoit amenée à Athènes, où elle fréquenta assidument les écoles et se lia avec Aristippe. Malgré quelque irrégularité dans ses traits, l'éclat de son teint, sa fraîcheur, un petit front, une bouche vermeille, de belles dents, la plaçoient à la tête des beautés de la ville; sa physionomie étoit noble, décente et spirituelle; sa taille majestueuse: son esprit profond et lumineux ne s'animoit que dans une conservation intéressante, ou la plume à la main. Un jour on lui dit que son jugement étoit au-dessus de son esprit; et ce propos la flatta. Elle aimoit le vrai, le naturel en toutes choses: elle avoit un goût et une sagacité rares pour saisir les beautés et les défauts d'un ouvrage, et démêler le verbiage des sophistes d'avec la saine logique du sage.‟

„Les atomes de Démocrite et d'Epicure, les idées de Zénon sur Dieu et le monde, qu'il regarde comme un animal parfait, étoient l'objet de ses railleries: Socrate et Aristippe lui paroissoient les philosophes les plus raisonnables.‟

„Quoique très-instruite, elle n'avoit ni les caprices, ni l'humeur qu'on attribue aux gens de lettres, qui tantôt se livrent à une loquacité importune, tantôt se renferment dans un silence méprisant. Lasthénie parloit peu, écoutoit beaucoup: elle citoit souvent la maxime de Zénon: *Que la*

nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler. Elle ajoutoit: *le silence est l'ornement des femmes.* Elle aimoit à dire des choses flatteuses; et, ce qui est rare chez les gens d'esprit, elle écoutoit les sots avec indulgence. Elle étoit si bienfaisante que, lorsqu'elle avoit rendu quelque service, elle ne regrettoit plus sa journée."

„La joie de faire du bien, disoit-elle, est „plus douce, plus touchante que la joie de le „recevoir: il faut y revenir souvent; c'est un „plaisir qui ne s'use point: plus on le goûte, „plus on se rend digne de le goûter. On s'ac- „coutume à sa prospérité, on y devient insensi- „ble; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur „de la prospérité d'autrui."

„L'amour des richesses étoit une passion absolument étrangère à son ame. Un jour un homme opulent ayant besoin de son crédit, lui fit porter en présent deux flacons de vermeil d'un travail fini. Elle les lui renvoya remplis d'un excellent vin, en lui faisant dire que tout son vin étoit à son service."

„Ses goûts étoient simples comme son ame: elle aimoit la promenade, la campagne et les fleurs. Dans sa parure, elle s'attachoit à la propreté; dans les livres, elle vouloit la perspicacité, la pureté du style, la noblesse, la décence dans les idées et plus d'intérêt que d'esprit. Un jour, elle en rejeta un avec colère, en s'écriant: *Ce n'est que de l'esprit.* Elle aimoit la peinture, la musi-

que, la danse, la poësie sur-tout qu'elle appeloit la musique de l'ame.“

„Dans sa bibliothêque, à côté d'Euclide, de Démocrite et de Platon, on trouvoit Hésiode, Anacréon, Homère, Euripide. Interrogée un jour sur cet art difficile de concilier les plaisirs, les devoirs de la société, avec le temps qu'elle donnoit à l'étude, elle répondit : „Il y a trois choses „ que les femmes d'Athènes jettent par la fenêtre, „ le temps, leur santé et leur argent. Je suis très- „ économe de ces trois choses. En fait de temps, „ je me conduis comme ces hommes qui n'ont „ qu'une fortune médiocre, et qui, par le moyen „ d'une économie sourde et intérieure, paroissent „ au niveau des gens opulens.“

Ajoutons à ce portrait un trait de grandeur d'ame bien propre à le rehausser.

„Le philosophe Anaxagore, surnommé l'esprit, fut accusé par ses ennemis d'impiété et d'athéisme, quoiqu'il eût reconnu le premier une intelligence suprême, qui avoit débrouillé le cahos : il y eut ordre de l'arrêter. Anaxagore en fut instruit ; il sortit d'Athènes déguisé, et vint se réfugier à la campagne de Lasthénie, qui le cacha, le garda plusieurs jours et le fit évader.“

„Des délateurs, informés de cette infraction à la loi, la dénoncèrent aux Magistrats ; elle fut mandée pour rendre compte de sa conduite. La loi prononçoit la mort contre ce délit. Le trouble, la terreur, le désespoir agitèrent toute la maison ; je voyois ses esclaves, ses domestiques, gémir, verser des larmes, embrasser ses genoux :

son père, sa sœur, tous ses amis et moi, consternés, anéantis, l'environnions, la pressions dans nos bras. Elle étoit touchée de ces vifs témoignages d'intérêt et d'attachement ; mais elle nous consoloit, nous rassuroit autant par sa douce sérénité que par ses discours. „J'ai fait mon devoir, nous „ disoit-elle ; je crois n'avoir rien à craindre.“ Et puis elle ajouta tout bas : „Un verre de ciguë est „ si tôt avalé ! “ Nous l'accompagnames devant le tribunal. Un des juges lui demanda, d'un visage austère, s'il étoit vrai qu'elle eût osé donner asile à Anaxagore, à un proscrit. „Oui,“ répondit-elle, avec le calme de l'innocence et la sécurité du courage : „ mais ce n'est pas le criminel d'état que j'ai „ reçu chez moi ; c'est un sage, mon protecteur, „ mon ami. Il m'a rendu service ; il m'a secou- „ rue dans mes revers. Il étoit malheureux, con- „ damné à la mort ; je lui sauvois la vie en ex- „ posant la mienne ; pouvois-je m'y refuser sans „ la plus noire ingratitude ? Si j'offense la loi, „ mon sang lavera cette transgression ; mais si je „ blesse les lois de l'amitié et de la reconnoissance, „ la perte de ma vie ne pourroit effacer ma honte.“ Cette réponse excita l'admiration générale ; et les juges, loin de lui infliger aucune peine, la renvoyèrent avec des éloges.“

Donnons un pendant au portrait de Lasthénie, en citant le portrait d'Alcibiade.

„Nous fumes salués par un jeune homme d'un aspect superbe : il salua d'un air aisé et noble ; et Lasthénie le reçut comme une connoissance familière. Un sentiment de curiosité, peut-être de

jalousie, me le fit considérer d'un œil très-attentif. Il s'énonçoit avec beaucoup d'esprit et l'atticisme le plus élégant. Son regard étoit fier, ses yeux noirs et superbes, sa taille celle des héros, son corps paroissoit sorti des mains de Phidias ; ses beaux cheveux noirs étoient parfumés d'essences et entremêlés de cigales d'or. Il avoit des fleurs aux oreilles, des mouches sur le visage : sa tunique, du coton le plus fin et d'une blancheur éblouissante, flottoit au gré des vents. Au lieu de Pallium, il portoit un vaste manteau traînant, ce qui annonçoit un goût de luxe et de mollesse. Il avoit une canne à la main, et ses souliers étoient d'une forme nouvelle et bizarre. Cet appareil factueux me prévint contre lui ; je lui supposai des mœurs efféminées, et le crus incapable de jouer aucun rôle dans la république. Cependant il parla avec beaucoup de force et d'éloquence des ressources d'Athènes, de divers plans pour abattre l'orgueil et la jalousie de Sparte. Ensuite, la conversation tournant sur le luxe, il dit qu'il étoit la source d'où couloient les richesses, qu'il adoucissoit les mœurs et embellissoit la société, comme la verdure et les fleurs embellissent la campagne. „ Mais ces jouis„ sances, ajoutoit-il, ne doivent pas devenir des „ besoins. Il faut qu'un homme sache dormir „ sur la terre comme sur un lit de pourpre, et „ boire de l'eau *saumache* comme du vin de Lesbos. „ A Sparte je donnerois l'exemple de la frugalité: „ à Athènes et à Persépolis, je voudrois, sur des „ touffes de roses, savourer à-la-fois tous les par„fums de la volupté. "

Suite d'Inez M**.

Au dégré de corruption où les mœurs du siècle sont parvenues, les victimes d'un sentiment tendre échappent à l'attention de la foule qui ne cherche que le plaisir; il est même rare que l'on croye aux ravages que l'amour peut faire dans le cœur, au trouble qu'il peut porter dans la raison, et que l'on plaigne ceux qui, par hazard, offrent un exemple malheureux de cet excès de sensibilité.

Inez elle-même l'avoit bien senti, mais cette jeune personne eut cela de particulier, que le coup porté à son cœur ne la priva pas un moment de toute sa raison; car quelques personnes se fiant sur l'espèce d'égarement qu'elles appercevoient dans ses regards, et croyant n'être point comprises en se livrant librement à des conjectures sur son état; elle les reprenoit avec beaucoup de bonté, quelque fois même avec beaucoup d'éloquence. Un jour entr'autres elle étonna singulièrement par la chaleur et la beauté des expressions qu'elle employa dans la défense de son père, auquel un particulier reçu d'habitude dans la maison, reprochoit d'avoir annoncé trop brusquement à sa fille le résultat des démarches sur lesquelles elle avoit fondé son bonheur; mais au milieu de tant de présence d'esprit, on appercevoit quelquefois les symptômes d'un véritable délire.

Lorsque sa jeune sœur, qui apprenoit la musique, faisoit raisonner un accord ún peu triste, elle lui faisoit signe avec humeur de se taire, et tomboit ensuite dans une parfaite immobilité, le re-

gard fixe pendant des heures entières ; ou lorsqu'elle se promenoit dans le jardin, et qu'elle rencontroit sur son chemin une fleur un peu passée, ou une rose un peu pâle, elle s'arrêtoit: puis après quelques momens de réflexion, disoit, en haussant les épaules : „Pauvre fleur ! " et continuoit ensuite sa promenade.

Mais ce qu'il y avoit de plus frappant, c'est que quoique tout le monde autour d'elle manifestât le plus tendre intérêt à son sort, elle croyoit voir dans les yeux de chacun une insensibilité extrême. „ Je souffre, disoit-elle, et tous les visages sont „ indifférens, toutes les oreilles sont sourdes, tous „ les yeux sont secs. " Il falloit que la violence interne de son mal fût bien grande, pour qu'elle se permit cette plainte avec le caractère de douceur et d'indulgence qu'on lui connoissoit. Un autre fois encore elle répétoit, d'après un poëte Allemand : „ Les pertes personnelles sont senties si peu de „ tems ! que doivent faire les pertes étrangères ? Mais on ne lui entendit proférer que ces reproches.

Il y avoit déjà deux mois qu'Inez étoit dans cet état pénible, que les soins et les caresses de sa famille et de ses amis n'avoient pu adoucir, et Inez cependant n'avoit pas versé une seule larme; une seule pourtant auroit bien soulagé son cœur; un jour enfin qu'elle étoit assise à côté de son père qui jouoit au trictrac avec un ami, et qu'elle avoit les regards fixés sur le jeu, on la vit devenir en un moment aussi rouge que le fard le plus vif; bientôt une pâleur effrayante succède à ces couleurs

si animées, et le moment d'après, de grosses larmes tombèrent de ses yeux, sans que ses paupières fissent le moindre mouvement, sans qu'il parût aucun changement dans tous ses traits, et sans qu'il lui échappât un seul soupir. Ce signe extérieur d'une douleur profonde, le premier que l'on eût vu depuis la fatale rupture, donne quelqu'espérance à son père qui l'observe : le jeu, comme on le pense bien, est interrompu, mais personne n'ose quitter sa place, ni faire le plus léger bruit, de peur de troubler un moment si precieux de recueillement et de mélancolie; enfin lorsqu'on la vit revenue un peu de cet état de tristesse, quelqu'un à qui elle avoit toujours paru accorder un peu de confiance, s'approcha d'elle et lui dit : Je vous en prie par tout ce que vous avez de plus cher, daignez m'ouvrir votre cœur, instruisez-moi de grace de sa véritable situation; je sais qu'il doit être bien affligé, mais vous le voyez, nous souffrons tous ici autant que vous-même. Inez alors lui répond d'une voix confuse et foible : Il faut donc vous confier un secret ? eh bien! sous huit jours, vous entendrez parler de moi, et vous me plaindrez, vous, car je sais que vous êtes sensible.

Quelle confidence pour un ami! on crut dans le premier moment qu'Inez déterminoit cette époque pour attenter elle-même à sa vie, et l'on prit toutes les précautions pour lui soustraire tout ce qui pouvoit favoriser un projet aussi cruel. Soins inutiles! c'étoit comme par pressentiment, ou plutôt comme d'après une révélation surnaturelle qu'Inez avoit prononcé cet arrêt terrible sur elle-même ; en effet,

au tems marqué, elle succomba à la violence et à la force de son amour ; elle ne mourut point, elle s'éteignit en souriant encore avec affection à tous ceux qui l'entouroient.

Cette histoire n'est point un fruit de l'imagination ; elle remonte à très-peu d'années ; les témoignages en sont encore vivans. Elle est peut-être le premier exemple donné d'une passion dans le cours malheureux de laquelle on ait vu le délire et la raison étroitement liés ensemble, et surtout le seul d'une fin arrivée à un jour, à un moment prévus et annoncés.

POÉSIE.

Tableau de l'Hymen.

Vois ces tendres époux, au sein d'un bon ménage,
Goûter du vrai bonheur le paisible avantage.
Étroitement unis, leurs deux cœurs n'en font qu'un;
La peine et le plaisir, tout chez eux est commun;
Ils s'aiment, et les fruits de leur vive tendresse,
En resserrant leurs nœuds, augmentent leur ivresse.
L'époux, si le chagrin vient troubler son repos,
Trouve un cœur toujours prêt à partager ses maux;
La consolante voix d'une épouse chérie
Rend le calme et la paix à son ame attendrie,
Et, dans le malheur même, un souris plein d'appas
Lui ménage un plaisir qu'il ne connoissoit pas.
Souvent, dis-tu, l'hymen offre quelques orages:
Mais les jours les plus beaux ont de légers nuages;
On se brouille. Qu'importe? il faut un peu bouder,
Pour avoir l'agrément de se racommoder;
J'en ai l'expérience: une femme adorable
Répand sur notre vie un charme inexprimable,
Et de tous nos désirs, ce sexe, unique objet
Est le plus doux présent que le ciel nous ait fait.

Tableau du Divorce.

Avec lui en six mois
De femme et de mari l'on peut changer six fois.
Sans doute il est des cas, où la loi bienfaisante
Doit voler au secours d'une épouse souffrante,
D'un époux malheureux: mais ce moyen puissant
Ne doit être employé qu'en un besoin pressant;
De malheurs et d'abus, la loi toujours avare
En doit rendre l'emploi difficile et très rare.
De tant de nœuds brisés, quel bien est résulté?
L'amour est-il plus pur, l'hymen plus respecté?
A-t-on vu parmi nous, grace à ces loix si belles,

Les époux moins légers, leurs moitiés plus fidelles?
Que dis-je? chaque jour, du plus sacré des nœuds,
Le vice et l'intérêt font un trafic honteux;
L'on se prend sans s'aimer, sans prétexte on se quitte;
On ne cherche pas même à voiler sa conduite;
Du déshonneur enfin l'on semble s'honorer:
Cet excès révoltant ne peut se tolérer,
Et d'indignation la vertu se soulève:
Déjà de tous côtés le cri public s'élève
Contre l'abus qu'on fait du lien conjugal,
Et, si dans ses progrès on n'arrête le mal,
C'en est fait de nos mœurs; ce scandale funeste,
Aura bientôt détruit le peu qui nous en reste.

Une mère à son fils qui vient de naître.

Il luit enfin, il luit ce jour prospère,
Où le destin a couronné mes vœux;
J'obtiens enfin le tendre nom de mère;
Ce titre saint vaut le plus fastueux.

Salut, mon fils, salut à ton aurore!
Gage d'un nœud que forma le bonheur,
Ma voix t'appelle, et tu ne peux encore
Saisir mes sons, ni répondre à mon cœur.

Viens sur le cœur de ta mère attendrie,
Et de tes bras foibles et caressans
Flatte le sein où tu reçus la vie;
Prodigue-lui tes doux embrassemens.

Ah! que ton ame innocente et timide,
Libre à jamais et de vice et d'erreur,
Sache chérir, sous cet aimable guide (son père),
Vertu, patrie, amitié, gloire, honneur.

Malgré les maux que pour toi seul j'endure,
Oui, cher enfant, oui, je te nourrirai:
C'est le devoir de la simple nature;
Il m'est bien doux, et je le remplirai.

Ta bouche hélas! souvent mon sein déchire,
Ce sein enfin, qui te donne du lait:
Mais sitôt que je la verrai sourire,
Ah! j'oublirai le mal que tu me fais.

Les Jeunes Gens du jour.

Ils sont d'eux-mêmes enivrés,
Ils ne pensent qu'à leur figure,
N'ont nuls principes assurés,
Pas même en costume, en frisure:
Avoir le plus petit soulier,
Leur semble une grande conquête:
Qui s'occupe tant de son pié,
A peu de chose dans la tête.

Les Femmes.

Nous avons toujours par instinct
Un secret penchant pour l'adresse,
Et notre sexe y semble enclin
Pour se venger de sa foiblesse:
Que notre esprit tienne au hasard,
Qu'il soit le fruit de la culture,
Nous sommes toutes fines, car
Celle qui ne l'est point par art,
L'est souvent un peu par nature.

Le Rossignol et la Fauvette.

Fable.

Un Rossignol aimoit une jeune Fauvette
Et la croyoit sensible à son ardeur;
Hélas! sans se montrer un seul instant coquette,
Du pauvre Rossignol elle entretint l'erreur.
Ne pouvant supporter la rigueur de l'absence,
On le voyoit près d'elle chaque jour
Guidé bien moins par l'espérance
Que par l'amour.
Pour la trouver il devançoit l'aurore,
Et la quittoit avec peine le soir,
Mais non sans emporter l'espoir,
L'espoir si doux de la revoir encore.
De plus en plus, Rossignol amoureux
Cherchoit à prouver sa tendresse,
Même, il osoit dans son ivresse,
Croire qu'un jour on combleroit ses vœux:
Aisément nous croyons à ce qui rend heureux.
Du Rossignol, hélas! plaignons l'erreur profonde;
Tout n'est pas bonheur en ce monde,
Son sort va devenir affreux.
La Fauvette étoit trop aimable
Pour ne pas savoir bien aimer;
Mais très facile à s'allarmer;
Elle craignit l'amour et fut inexorable,
On pourroit dire sans pitié.
Envain le Rossignol, sons plaintifs fit entendre.
A l'amant le plus tendre
On n'offrit plus que la froide amitié.
Bientôt on cessa de le plaindre,
On blâma même son ardeur;
Si bien, que ne pouvant surmonter sa douleur,
Et davantage se contraindre,
Il expira sous le poids du malheur.

De cette fable on peut conclure,
Qu'un cœur sensible, une ame pure,
Sont quelquefois du ciel un funeste présent.
Amour! amour! cruel enfant!
Cesse de nous offrir tes charmes!
Aux amans vrais et délicats
Tu fais par trop verser des larmes,
Et tu ne sers que des ingrats.

LE REPAS DE L'AMOUR ET DE LA RAISON.

L'Amour fit un jour inviter
La Raison à sa table;
Elle ne put y résister,
L'hôte étoit trop aimable:
On y voyoit tous les Plaisirs
Qui volent sur ses traces;
Il avoit placé les Desirs
Sur la ligne des Graces.

Une telle société
Étoit trop dangereuse;
La Raison perd sa liberté,
Et devient amoureuse:
L'Amour un peu malicieux,
En voyant son martyre,
De son bandeau couvre ses yeux;
Elle tombe en délire.

Depuis ce tems, de la Raison
La puissance abolie,
Avec l'Amour donna, dit-on,
Naissance à la Folie:
L'enfant par ce couple adopté
Découvre le mystère;
De la mère il a la beauté,
La malice du père.

Sur les neuf Muses.

Mon pauvre ami, sais-tu pourquoi
Les neuf Sœurs ne sauroient faire un seul mariage?
Tu vas me dire, je le voi,
Que c'est à cause de leur âge
Tu te trompes, mon cher. — C'est donc, ajoutes-tu,
Qu'elles sont laides de visage?
Point du tout. — Eh! quoi donc? Ah! c'est que leur vertu
Promit au célibat un éternel hommage
— Ami, du vrai sujet tu t'écartes encor;
C'est que l'avare Hymen ne recherche que l'or.
Et les Muses, quoique gentilles
Et d'un mérite très-connu,
N'ont leur bien qu'en esprit, stérile revenu
Qui les oblige à rester filles.

ÉNIGME.

Lorsque j'habite quelque part,
Aucun bruit ne s'y fait entendre;
Je suis haï de tout bavard;
Souvent, tel qu'un tendre regard,
Sans parler, je me fais comprendre:
J'ai pour le sage des appas,
Pour le Sexe je n'en ai pas;
Lecteur, je te déplais peut-être,
Et te cause bien des ennuis:
Si je te disois qui je suis,
Dés l'instant je cesserois d'être.

LOGOGRYPHE.

La bergère simple et naïve
Sans façon me met sur son sein :
De queue et tête qu'on me prive,
Je ne puis plaire qu'à son chien.

Autre.

Je couronne un ouvrage, et lui donne du prix :
Si ma queue est à bas, je marque le mépris.

CHARRADE.

Le luxe inventa mon premier
La société mon dernier
La nécessité mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est *Ciseaux*. — Celui du Logogriphe est *veau*. — Celui de la Charrade est *chevrefeuille*.

1798. Costume Parisien.



Chapeau coquet. Manches de couleur sous une Robe Blanche.
Fauteuil en Acajou, imité de l'Antique.

Neubauer fec.

(N°. 5.)

JOURNAL DES DAMES.

30 Juillet 1798.

Avis aux demoiselles qui ont vingt-cinq ans.

Sophie N... étoit née avec tout ce qui contribue au bonheur. Beauté, fortune, esprit, talens, elle réunissoit tous les avantages qui font rechercher une jeune personne. Orpheline dès le plus bas âge, elle avoit été élevée par une vieille tante qui l'idolâtroit, et ce fut sous ses auspices qu'elle entra dans le monde. A dix-huit ans, Sophie avoit une foule d'adorateurs qui cherchoient à l'envi à lui plaire. Leurs éloges, leurs flatteries l'enivrèrent ; elle se crut la première des femmes, et s'imagina qu'il n'étoit rien à quoi elle ne put aspirer. Quoique née sensible, l'extrême dissipation l'empêcha d'éprouver l'amour, et tous les traits lancés contre son cœur, ne firent que l'effleurer. La coquetterie est, comme l'on sait, le poison de la sensibilité.

Sophie parvint à 25 ans, au milieu de ce tourbillon du grand monde qui absorbe l'existence de celui qui s'y livre sans reserve; tous ses instans partagés entre la toilette et la représentation, ne lui permettoient de s'occuper que du présent. D'ailleurs, l'avenir ne se présente aux jeunes gens que

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

sous les couleurs les plus riantes. Lorsqu'on est heureux ou qu'on croit l'être, l'on regarde le malheur comme une chimère.... Plusieurs de ceux qui formoient la cour de Sophie avoient demandé sa main ; mais ne se sentant un penchant décidé pour aucun d'eux, et ayant trop bonne opinion d'elle-même pour ne pas croire qu'elle n'auroit jamais que l'embarras du choix, elle refusa constamment ceux qui se présentèrent.

A vingt-huit ans, Sophie perdit sa tante et se trouva livrée elle-même, sans guide et sans expérience, car il est une manière de vivre qui n'en donne jamais.... Une femme est encore belle à cet âge, mais elle n'a plus la fraicheur de dix-huit. Sophie s'apperçut que sa cour devenoit moins nombreuse ; la plupart de ses amans, fatigués de n'avoir fait que des tentatives inutiles, avoient cherché fortune ailleurs ; il n'étoit guères resté que ceux qui ne voyoient en elle qu'une riche héritière. Sophie crut qu'enfin il étoit tems de songer à l'hymenée ; l'incertitude du choix la conduisit à 30 ans. Elle alloit probablement se décider, lorsque le notaire dépositaire de presque toute sa fortune, fit une banqueroute franduleuse. Elle se trouva réduite, si non à l'indigence, du moins à un très modique revenu. Ce malheur lui causa un chagrin si vif, que sa santé ne put y résister; une maladie longue et douloureuse la conduisit aux portes du tombeau et nuisit beaucoup à ses charmes. Elle se rétablit ; mais ce n'étoit plus l'élégante, la radieuse Sophie ; c'étoit une personne ordinaire, sans jeunesse, sans beauté, et qui pis est

sans fortune. Il est inutile de dire que tous ses amans avoient disparu ; les femmes même qui avoient recherché sa société, s'en éloignèrent.

A 30 ans, Sophie se trouva seule au monde.... Alors vint la réflexion ; mais trop tardive, elle la porta, comme c'est assez l'ordinaire, d'un extrême à l'autre..... Ne pouvant plus vivre dans un monde, qu'elle aimoit encore, mais qui la délaissoit, elle se jetta dans un cloitre et prit le voile. Cette vie si différente de celle qu'elle avoit menée, en la livrant à la mélancholie, abrégea ses jours, et bientôt elle fut consumée. Sophie mourut, sans avoir connu le bonheur, parceque le bonheur avoit été fait pour elle........

P A R I S.

Depuis long-tems, le physicien Garnerin se proposoit de s'élever dans un ballon, avec une jeune personne. Mais la police croyant voir dans ce tête-à-tête aérien, une indécence contraire aux bonnes mœurs, avoit, par un arrêté prohibitif, traversé le projet de notre intrépide aéronaute. Ce dernier eut recours à l'administration départementale de la Seine, dont la sagesse, moins scrupuleuse, considérant qu'il n'y avoit pas plus de scandale à voyager dans les airs, avec une jolie femme, qu'à parcourir, avec elle, dans un wiski, les allées mystérieuses du bois de Boulogne, leva la défense du bureau central, et permit au citoyen Garnerin, et à son aimable compagne, d'exécuter conjointe-

ment toutes les expériences aérostatiques qu'ils jugeroient à propos........

En conséquence, l'ascension a eu lieu le 11 de ce mois, au parc de Mousseau, et a obtenu le plus heureux succès. C'étoit la première fois qu'une femme osoit s'élever dans le char aérien, et jamais fête n'attira un concours aussi nombreux de spectateurs. Quelques ballons d'essai ont d'abord été lancés. Un entr'autres étoit destiné à l'expérience du parachûte ; on y avoit suspendu une cage contenant plusieurs animaux. A une hauteur assez considérable, le globe a fait une explosion, et les animaux sont descendus sans aucun accident, au moyen du parachûte qui s'est ouvert à l'action de l'air. A huit heures, la jeune personne, après avoir fait plusieurs fois le tour de l'enceinte au milieu des plus vifs applaudissemens, est entrée dans la nacelle. L'astronome Lalande lui a donné la main : elle a refusé de prendre aucune liqueur forte, comme on le lui conseilloit. On n'a remarqué dans sa contenance, aucune altération qui témoignât quelque crainte sur le danger qui la menaçoit.

Voici les détails que le cit. Garnerin a publiés sur ce voyage :

„Notre machine, en s'élevant, fit plusieurs révolutions sur son axe. A mesure que le globe céleste se développoit à nos yeux, j'examinois mon aimable et intéressante compagne ; elle ne me parut éprouver que de l'étonnement et de l'admiration. En effet, rien n'est délicieux comme la sensation

dont on jouit en s'élevant dans un aëréostat: il est impossible de résister au charme inexprimable que l'on ressent. Toutes les facultés de l'ame semblent se suspendre, pour se remplir d'admiration. Rien n'est beau, rien n'est majestueux comme le spectacle de l'univers, qui double encore de beauté et d'étendue pour le voyageur aërien. Bientôt tout s'obscurcit autour de nous. Nous traversâmes d'épaisses vapeurs, et nous passâmes au-dessus des nuées. Autant étoit beau le spectacle que nous perdions de vue, autant étoit horrible celui qui se présentoit à nos regards. Qu'on se représente deux êtres suspendus sur une mer en fureur, dont les vagues énormes se heurtent, se brisent, et ne présentent qu'abymes, et l'on aura à peine une légère idée du spectacle de notre situation. Ma courageuse compagne ne s'en effraya point. Nous étions alors à huit-cents toises de hauteur environ. De son consentement, nous nous élevâmes encore de six cent soixante toises au-dessus des nuages, qui nous laissoient quelquefois appercevoir la terre entre leurs intervalles. D'après les observations barométriques que j'ai faites, et les calculs du citoyen Lalande, nous nous sommes élevés à mille quatre cent soixante soises. Nous n'avons pas atteint une si grande hauteur, sans avoir beaucoup souffert du changement de température, et de la raréfaction de l'air, qui nous causa des tintemens d'oreilles très-désagréables. Nous rencontrames des courans d'air qui nous firent éprouver un roulis semblable à celui d'un vaisseau, ce qui m'incommoda, et me fit craindre pour la jeune personne. Je demandai à

ma compagne comment elle se trouvoit ; elle me répondit : *très bien*, et se mit à chanter. Cependant notre position n'étoit pas rassurante ; car notre machine éprouvoit beaucoup d'oscillations, et tournoit très-rapidement. Mon indisposition s'accrut encore. Enfin je ressentis un si grand mal de cœur, que je faillis me trouver mal. J'avalai quelques gouttes d'eau de Cologne, et je profitai du reste de connoissance que je conservois pour ouvrir la soupape de l'aërostat. Nous descendîmes alors assez vite. Près d'atteindre la terre, je jettai une ancre que j'avois, et nous descendîmes dans la plaine de Dugay, près le Bourget. Nous fûmes très-bien reçus des habitans. L'agent municipal nous demanda nos passeports, et nous eûmes beaucoup de peine à lui faire entendre raison. — Tel est le résultat de notre voyage aërien, qui fait le plus grand honneur à la citoyenne Henry, ma compagne, à peine âgée de 21 ans. Son rare courage et son désintéressement lui ont fait braver tous les dangers du voyage, et tous les dégoûts des obstacles qui l'ont précédé, et sur-tout celui d'un long interrogatoire, que le bureau central s'est cru en droit de lui faire subir quelques jours avant notre départ. Je ne dois pas passer sous silence que sa place fut vivement enviée par plusieurs citoyennes, sur-tout de la part d'une dame étrangère, et d'une jeune personne de 17 ans, qui s'étoit placée dans le char, aux applaudissemens du public, et qui n'a pu retenir ses larmes, lorsqu'elle fut obligée d'en sortir.

Nouvelle spéculation.

Parmi les moyens qu'on emploie pour s'enrichir, il en est un qui devient très-à la mode: c'est un genre de spéculation tout-à-fait neuf. Il consiste à se ruiner au moins une fois par an. J'en connois qui, de ruine en ruine, ont ainsi, en quatre ans, élevé leur fortune à cinquante mille francs de revenu: ces sortes de ruines s'appellent communément banqueroutes, faillites, etc........ Voyez le riche M*** remplir de son faste insolent ce vaste et superbe hôtel, dont il étoit encore portier il y a six ans; eh bien! cette magnifique propriété est le fruit de sa dernière faillite: il en avoit déjà fait trois auparavant. À la première, il acheta, sous le nom de son frère, la belle terre de B......n. A la seconde, il prit possession, au nom de sa femme, de la ferme de R......re. A la troisième, son fils devint propriétaire des forêts immenses D......

C'est à lui, sur-tout, qu'on peut appliquer le proverbe: *A quelque chose malheur est bon.*

Lettre d'une Merveilleuse au Rédacteur d'un Journal de Paris.

Ah! la maudite saison que l'été, citoyen rédacteur! Quand donc finiront les chaleurs! On ne peut pas y tenir. On étouffe au spectacle, on brûle à Tivoli, on grille aux promenades: quel supplice! c'est un enfer. Si l'on pouvoit au moins se débarrasser de ces vêtemens importuns, dont le far-

deau nous accable ! Mais quoi ! dès cet hiver, je me suis habituée à n'avoir ni jupon, ni poches, ni corset, ni fichu ; au printems, j'ai fait couper mes cheveux pour avoir la tête plus légère. Ma chemise s'étendoit naguères depuis les épaules jusqu'au mollet, je l'ai fait échancrer par le haut jusqu'à la fossette du cœur, et couper par le bas jusqu'au-dessus du genou ; elle avoit des manches qui ont été retranchées : au moyen de cette suppression, son poids se trouve diminué au moins d'une once et demie. Je ne porte plus qu'une robe de tafetas et une tunique de linon pardessus. Je vous avouerai que cette robe est bien pesante pour la saison, et j'ai plusieurs fois été tentée de ne conserver que la tunique : mais le monde est si drôle, avec ses idées de décence ; il règne encore parmi le vulgaire un préjugé si bizarre contre les nudités, que, dans la crainte de quelques funestes mésaventures, je suis forcée de garder un vêtement inutile, et dont le poids me surcharge. Il est affreux que, dans un siècle éclairé comme le nôtre, une honnête femme soit obligée d'observer, dans son habillement, des convenances aussi puériles. Les Athéniens, à qui vous voulons ressembler, avoient, à cet égard, des idées bien plus philosophiques. Non-seulement les femmes grecques n'avoient que de simples tuniques très-légères, mais elles étoient encore fendues depuis la hanche jusqu'au genou. Quoi ! nous avons le ton, les grâces, les mœurs de ce peuple aimable, et nous ne pouvons en prendre le costume ! Cela me pique, citoyen ; je ne conçois rien à une pareille inconséquence. Savez-

vous ce qui arrivera ! c'est que, ne pouvant nous montrer qu'avec une superfluité de vêtemens qui nous gêne, nous resterons dans notre boudoir, où nous nous mettrons à notre aise. Nous choisirons pour spectateurs des yeux moins susceptibles de scandale que ceux d'un public sans goût et sans complaisance ; et puis, messieurs, vous irez tous seuls à Tivoli, tous seuls au spectacle, tous seuls aux promenades : vous pourrez vous admirer réciproquement ; et, puisque vous ne voulez pas nous voir un peu davantage, vous ne nous verrez plus du tout.

Je vous livre ces réflexions, et suis, avec une estime incroyable.

*Nina C***.*

MODES.

Le jaune et le noir continuent de dominer dans l'ensemble de la mise de nos élégantes. Les robes sont maintenant par derrière, ce qu'étoient par-devant celles de nos grands mères. Elles offrent ce que l'on appelle des *lassures croisées*. Ces croisemens des lacets présentent l'image d'une espèce de parquet, qui s'étend, en figure de cône renversé, depuis les épaules jusqu'à la ceinture : c'étoit autrefois une sorte de rempart contre les larcins de l'amour. Aujourd'hui nos belles, plus confiantes en leur propre force, ont mis le rempart derrière elles, et se présentent hardiment aux attaques de l'ennemi. Quel courage !

On commence à porter les schals *en travers.* Un côté se glisse négligemment sur l'épaule gauche et retombe en ondulations jusqu'à terre; l'autre se déploie en draperie sous le bras droit; l'extrémité se relève, et se porte à la main: quelquefois un Sigisbé complaisant évite cette peine à Madame, et tient lui-même le bout du schall. Il faut bien s'entr'aider dans le monde.—On apperçoit sur ces schalls une légère broderie, fauve ou bleu de ciel, plus communément blanc sur blanc.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 5.)

Chapeau Coquet. Cette dénomination n'est pas nouvelle, quoique la forme soit récente; mais telle est la rapidité avec laquelle les modes se succèdent, que la langue n'a pas toujours le tems de leur trouver un nom pour les distinguer, et se voit forcée quelquefois de leur en appliquer qui sont déjà connus.

Ce chapeau a la forme assez haute et garnie d'une guirlande de fleurs. Sur les bords s'appliquent, à une égale distance, deux ou trois rubans noirs, dont aucun ne couvre les extrémités. Cette attention a lieu aussi, pour les fichus et le bas des robes. Partout la brodure est à côté du bord.

Les chapeaux à fond ouvert sont aussi toujours de mode. Les ouvertures se referment ordinairement avec un lacet en ruban: mais quelquefois aussi on les boutonne, au moyen de cinq pattes croisées. Sans doute que ces boutons passeront,

comme le lacet, sur les bords du chapeau. On aime à épuiser ses jouissances avant d'en abandonner l'objet. Pour les pattes, reste à savoir si elles conserveront leur largueur; au reste, grandes ou petites, elles sont là, comme l'ouverture, d'une inutilité parfaite.

On porte aussi sous ces chapeaux les *cheveux naissant*. De la partie postérieure s'échappent quelques pointes de cheveux, pour indiquer la mode par échantillon.

Manches de couleur, sous un robe blanche. Ces manches descendent jusqu'au poignet, tandis que celles de la robe s'arrêtent bien au-dessus du coude ; elles sont ordinairement en taffetas ou en tricot de soie.

Fauteuil en acajou, imité de l'antique. Rien de plus élégant et de plus riche que les meubles qui décorent aujourd'hui les appartemens de nos modernes *Crésus*. Le fauteuil sur lequel est assise la figure de ce numéro, présente un style grec, avec des ornemens gothiques. Tel est, à-peu-près, le goût dominant, dans ce genre de luxe, dont nous nous proposons de parler plus au long incessamment.

Anciennes Modes.

Les *Hernins*, dont nous avons parlé dans le précédent numéro, ont reparu en France, sous le nom de Fontanges ; c'étoit une espèce d'édifice à plusieurs étages, faits de fil-de-fer, sur lequel on

plaçoit différens morceaux de toile séparée par des rubans, ornés de boucles de cheveux qui le couvroit tout-à-fait ; et tout cela étoit distingué par des noms si bizarres et si ridicules, qu'on auroit besoin d'un glossaire pour pouvoir expliquer les usages de ces différentes pièces, et pour savoir l'endroit où on les plaçoit.

En effet, qui sait aujourd'hui ce que c'étoit que la *Duchesse*, le *Solitaire*, le *Chou*, le *Mousquetaire*, le *Croissant*, le *Firmament*, le *Dixième Ciel* et la *Souris* ? On seroit tenté de croire qu'il falloit un serrurier pour coîffer nos grand'mères, et pour dresser la base de ce ridicule édifice, et cette palissade de fer sur laquelle s'attachoient tant de pièces différentes.

L'abus en auroit été, sans doute, poussé plus loin, si nous n'avions trouvé dans l'inconstance de nos modes, l'extinction de celle-ci, et le remède à tant de réglemens. M. Henrion, célèbre médailliste, a trouvé, en confrontant les médailles qu'on a fait revivre, en moins de quarante années, toutes les différentes coîffures qui avoient été inventées par l'antiquité durant plusieurs siècles.

Ce n'est pas que les anciens fussent moins inventifs que nous ; c'est que nous sommes plus extravagans que les anciens.

TRAIT HISTORIQUE.

Madame de Saint-Balmont, d'une illustre maison de Lorraine, se rendit célèbre par ses vertus

et par son courage. Ayant à se plaindre d'un officier de cavalerie, qui étoit venu prendre un logement sur ses terres, et qui s'y comportoit fort mal, sans égard à ses représentations, elle lui donna un rendez-vous par un billet qu'elle signa: le chevalier de Saint-Balmont. L'officier accepta le défi, se rendit au lieu marqué; la dame l'attendoit en habits d'homme. Ils se battirent; elle eut l'avantage sur lui, et après l'avoir désarmé, elle lui dit galamment: „Vous avez cru, monsieur, vous battre contre le chevalier de Saint-Balmont, mais c'est madame de Saint-Balmont qui vous rend votre épée, et qui vous prie, à l'avenir, d'avoir plus de considération pour les prières des dames". Après ces mots elle le quitta, rempli de confusion; il s'absenta aussi-tôt, et on ne le revit plus.

ANECDOTES.

Le célèbre Lafontaine étoit brouillé avec sa femme, et celle-ci étoit retirée dans sa province; les amis du poëte lui persuadèrent d'aller la voir pour se réconcilier avec elle. Il partit dans cette intention; et dès qu'il fut arrivé, il se rendit chez sa femme; mais le domestique qui ne le connoissoit pas, lui ayant dit qu'elle étoit au salut, il se remit tranquillement dans la voiture et revint à Paris. Ses amis s'empressèrent de lui demander s'il étoit content de son voyage? „J'ai été pour „voir ma femme, leur répondit-il, mais je ne l'ai „pas trouvée; elle étoit au salut."

Avant que Mlle. Clairon eût établi le costume au théâtre François, on ne connoissoit pour le théâtre tragique qu'un seul habit qu'on appeloit l'*Habit à la Romaine*, et avec lequel on jouoit les pièces Grecques, Américaines, Espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et fit faire un habit Grec pour jouer Oreste d'*Andromaque*. Dauberval arrive dans la loge de Lekain au moment que le tailleur de la comédie apportoit l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval qui demanda ce que c'étoit: „Cela s'apelle un habit à la Grecque, dit Lekain. —Ah! qu'il est beau! reprend Dauberval, le premier habit à la Romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la Grecque.“

MÉLANGES.

Sur la Gaité.

La Gaîté est à l'ame ce que la beauté est au corps. L'un et l'autre sont un don du ciel. Il y a la gaîté de l'esprit, la gaîté de l'ame, la gaîté de l'imagination. La première est pour les autres, la seconde est pour soi, la dernière est pour les livres. La gaîté de l'esprit touche de bien près à la causticité; la nuance qui les sépare est presque idéale. M. le Marechal de passera-t-il le Rhin, demandoit-on? *Je ne le crois pas*, repondit M. de *il craint l'eau comme le feu......* Cela est fort gai; mais fort malin. Les gens qui font trop d'usage de cette gaîté oublient que lorsqu'ils donnent un ridicule, ils acquièrent un vice.

Il y a pourtant un genre de gaîté qui ne fait qu'effleurer l'amour-propre, et à l'aide de laquelle on donne des conseils utiles ou des leçons sérieuses. Un jeune Abbé qui avoit toutes les graces de son état, figure agréable, propos galant, l'air confiant avec les femmes, et qui possédoit sur-tout l'art de chanter comme *Legros,* sollicitoit un bénéfice chez l'Evêque de *Mirepoix* chargé de la distribution des graces. C'étoit un jour d'audience. Le Prélat expédia tout le monde avant lui. Sur le point de rentrer dans son cabinet, il dit : monsieur l'Abbé, des *Bénéfices, n'est-ce pas ?* Celui-ci baissant les yeux avec la timidité d'un Séminariste, marmotoit un *oui.* Alors le Prélat pour toute réponse se met à lui chanter.

Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien etc.

La gaîté de l'ame ne s'exprime pas par des traits aussi saillans ; elle porte une impression plus douce et plus continue. On l'éprouve en lisant *Montaigne, Tristram Shandy, William Pickle ;* en conversant sur-tout avec certaines personnes, chez qui la franchise n'est pas le besoin de se confier ; la candeur, simplicité ; et la bonté, impuissance d'être méchant.

La gaîté de l'imagination est moins piquante que celle de l'esprit, moins agréable que celle de l'ame, mais plus extraordinaire qu'elles deux ensemble. Une dame fait une chûte près d'un endroit où se baignoit M. *Duclos ;* il sort de l'eau avec précipitation, et lui donne la main pour la relever

en lui demandant excuse de ce qu'il n'a pas de gans.... Cette saillie est d'une folie qui n'a pas de nom.

M. de *Fontenelles* va voir une femme qui venoit d'achever sa toilette. *Vous voyez; lui* dit-elle, *que je m'habille pour vous* — *Oui,* répondit-il, *mais vous vous déshabillez pour un autre.*

On cite souvent la gaîté françoise, mais on la confond plus souvent encore avec l'étourderie. La vraie gaîté n'est pas bruyante.

On abuse de la gaîté comme de l'esprit. Les jeux de mots, les Calembours, les équivoques, les pointes et les autres ressources de la conversation très à la mode dans ce siècle, amusent au premier moment, mais attristent au second. *Voilà mon portrait*, disoit un Campagnard, *voyez comme le peintre a attrapé la ressemblance.* Un amateur de pointes répond, *il a bien mieux attrapé l'original,* et chacun de rire à gorge déployée.

Que de gens imaginent qu'il n'y a point de gaîté sans éclat! mais on est bien triste sans pleurer, pourquoi ne seroit-on pas gai sans rire?

Ce qui tue la gaîté, c'est l'esprit de dénigrement, la malignité des propos, l'usage cruel et plat des *mystifications*, l'audace de la calomnie. Après ces terribles explosions de la haine, ou de la méchanceté, tout languit, tout paroît froid, insipide. La timidité est bêtise, la raison est impuissance, les égards, des scrupules..

Un jeune homme entrant dans cet âge où les passions embràsent l'ame, passe quelques jours dans un château avec une personne qui joint les graces

de la beauté et l'innocence au désir de plaire. Ces jours lui sembloient les plus beaux de sa vie. Mais ils passerent comme un éclair. Le moment affreux de sa séparation arrive. Devant vingt personnes témoins de ses adieux, Il est immobile devant la jeune personne, fond en larmes, et obéit à la pudeur. Il arrose de ses pleurs les mains qui l'éloignent. Toute la société applaudit. Le frère de la jeune personne, le prend dans ses bras, l'entraîne hors de la chambre, le console : *Ah, mon ami ;* lui dit-il, *elle n'a pas voulu seulement m'embrasser.*—Mais aussi, tu n'y penses pas, toute la terre va savoir ton secret, — *Eh que m'importe,* répond vivement cet ardent et aimable jeune homme, *quand je le cacherois, peut-on supposer que je ne l'aime pas?*

Ce tableau touche jusqu'aux larmes les ames vertueuses, il eût fait rire les gens du bel air. Mais les ris de ces Messieurs n'appartiennent point à la gaîté, et le Cardinal de *Bernis* a bien eu raison de dire :

> On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
> Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Prodige de génie d'un aveugle.

Le nommé Joseph Strong, Anglois, qui vient de mourir à Carlile, âgé de 66 ans, étoit aveugle depuis l'enfance. Il s'étoit dès lors rendu remarquable par ses progrès dans la méchanique. Etant

encore très-jeune, il fabriqua un orgue, sans avoir eu d'autre connoissance de cet instrument, que celle qu'il avoit pu se procurer, à l'aide de ses doigts, un soir qu'il s'étoit renfermé dans la cathédrale, à l'issue du service. Il faisoit lui-même toutes les parties de ses habillemens. Il aimoit à répéter, dans sa vieillesse, que ç'avoit été pour aller à Londres, entendre l'excellent organiste M. Stanley, qu'il avoit travaillé à sa première paire de souliers. La plupart de ses meubles étoient son ouvrage. Il s'amusoit aussi à exécuter de petites figures à ressort et des machines très-ingénieuses; ce qui ne l'empêchoit pas de s'occuper, avec assiduité, du métier de tisserand, dans lequel il excelloit.

PORTRAIT.

Aglaé.

Je suis mariée, j'aime mon mari d'assez bonne foi; nous avons eu pendant les deux premières années de notre mariage différentes tracasseries qui avoient l'économie pour objet. Je n'aime ni les remontrances, ni les conseils; mon mari est prudent, il prit le parti de jouer au fin, et d'inventer tous les moyens dont il put s'aviser pour avoir des prétextes de serrer les cordons de la bourse; je ne fus pas sa dupe, et pour tourner sa mauvaise ruse contre lui-même, je me jettai tout d'un coup dans la réforme; ce contraste l'allarma, le *Qu'en dira-t-on* lui fit peur, il eut recours aux prières, aux

caresses ; il tâcha d'y mêler quelques lieux-communs pour m'amener aux proportions de la dépense à la fortune. Mais tous ces calculs ennuient et ne persuadent pas ; par bonheur qu'un legs universel, qui m'est venu par une tante, a fait taire mon mari et m'a mise en droit de parler. Je fais tout ce qui me plaît, mais rien de ce qui doit déplaire à une femme dont le premier devoir est de se respecter ; je vis heureuse en faisant toutes mes volontés ; je laisse faire à mon mari les siennes ; j'ai pour lui toutes les attentions qui ne me coûtent guères ; il s'en contente, et il fait bien ; notre union est mise au rang des bons ménages. Cette réputation me flatte et je compte bien la mériter.

SPECTACLE.

Un déluge de pièces nouvelles vient de tomber sur les théâtres de Paris. Les amateurs ne savent ou courir, tant est grand l'embarras du choix. *Phanor et Angela*, tel est le titre d'une de ces pièces qui a été jouée le 15 au théâtre *Feydeau*. C'est un opéra en trois actes, dont voici à-peu-près l'analyse.

Phanor et Angela sont deux amans que l'on ne connoit que par leur nom. Où sont-ils! d'où viennent-ils ! que font-ils ? C'est ce que l'on ne nous dit pas. Tout ce qu'on sait, c'est que Phanor a un rival puissant dans Carlos, gouverneur du pays ; que, dans un duel qui vient d'avoir lieu, ce Carlos a tué le malheureux Phanor ; du moins

il le croit, Angela le croit, et tout le monde le croit aussi; mais point du tout, ce Phanor n'a été tué que par procuration : un autre avoit pris sa place, tandis que, par prudence, il s'étoit retiré dans un souterrain qui communique d'un côté à la maison d'Angela, et de l'autre, au palais de Carlos.

Cependant, le gouverneur, abusant de son autorité, prétend faire à la belle Angela, une douce violence, pour la contraindre à l'épouser; mais elle préfère Phanor, tout tué qu'il est, à Carlos, quoique bien vivant, et gouverneur. Ce que c'est pourtant que l'amour ! Le pauvre Carlos, étonné d'une pareille résolution, fait retirer tout son monde pour se livrer un moment aux réflexions que la circonstance doit suggérer. Tandis qu'il est seul, ne voilà-t-il pas que Phanor sort de son trou, avec une lanterne sourde, et rencontre par hazard son rival. Celui-ci reste stupéfait, de voir l'épée à la main, un homme qu'il croyoit mort et enterré depuis huit jours; quoi qu'il en soit, il lui faut dégaîner, et déjà il est désarmé, lorsque que ses gens arrivent. On eût bien arrêté Phanor; mais, par un privilège attaché à la qualité de mort, il disparoit tout-à-coup, tandis qu'on le cherche. On le revoit au second acte, dans son souterrain. Son fidèle valet-de-chambre vient l'y trouver, et lui conseille prudemment de se retirer en Europe. Un vaisseau est tout prêt qui l'attend : c'est alors que nous apprenons que la scène se passe en Afrique, en Asie ou en Amérique : ce qu'il étoit très-intéressant de savoir. A peine a-t-il cédé aux insinuations de son fidèle conseiller, qu'Angela, fuyant

les persécutions de Carlos, veut se réfugier dans le même souterrain. Une bouteille qu'elle apperçoit dans un coin lui fait soupçonner que cette retraite est habitée. Arrive le valet de Phanor, qui, voyant que la maîtresse de son cher maître lui est toujours fidelle, lui apprend qu'il n'est pas mort, et, pour preuve, le va chercher, et l'amène bien vivant dans les bras de son amante.

Quelle joie! quelle effusion de tendresse! Cette scène, fort joliment amenée, a causé dans le parterre un telle émotion, qu'on a pris ses soupirs pour des sifflets. Cependant nos amans se séparent, on ne sait trop pourquoi : ils étoient si bien ensemble! Mais voici bien un autre incident: Carlos a aussi trouvé l'entrée de la caverne; il y vient avec ses gardes; et, après avoir vertement tancé mademoiselle Angela de ce qu'elle préfère un souterrain à sa flamme, il la fait reconduire dans son palais. Phanor, qui l'apprend, s'y rend aussi-tôt. Il en instruit son amante par une lettre qu'il lui fait passer, et lui demande en même-tems un rendez-vous pour concerter leur évasion. Angela lui fait savoir l'heure et le lieu où il pourra la voir : mais, au moment où il doit la joindre, elle apprend qu'il est arrêté. Carlos fait amener son prisonnier en présence de son amante, et lui déclare qu'il va le tuer (pour la seconde fois) si elle ne consent à combler ses vœux. C'est alors qu'Angela, faisant le sacrifice de son bonheur pour sauver les jours de son amant, se dévoue, et consent à épouser Carlos. Celui-ci, touché de tant de générosité, veut aussi se piquer d'honneur, et, par un excès

de magnanimité, il unit les deux amans qui ne s'y attendoïent pas, ni moi non plus.

Tous les spectateurs sont demeurés si surpris, qu'ils n'ont pas songé à demander les auteurs que nous ne connoissons pas. Mais chacun disoit en se retirant : *Phanor et Angela est réellement un opéra étonnant.*

LIVRES NOUVEAUX.

Laurence de Ste. Beuve, nouvelle, par P. Blanchard, 1 *vol. in* 12. *orné de figures et de musique.*

Publier un roman où l'on ne voit ni voleurs, ni sorciers, ni revenans, ni cavernes, ni souterains, c'est s'exposer aujourd'hui à n'avoir qu'un petit nombre de lecteurs. Aussi l'ouvrage que nous annonçons ne paroît-il écrit que pour les siècles futurs, ou peut-être encore, pour quelques ames privilégiées, qui loin de la foule et des plaisirs bruyans, ont su conserver dans leurs retraites le goût des affections sentimentales. *Laurence de Sainte-Beuve* n'offre rien qui étonne l'imagination; rien qui déchire le cœur; rien qui exaspère les passions; mais aussi, rien non plus qui choque la vraissemblance, qui bouleverse la nature, qui outrage le bon sens. L'amour le plus tendre et le plus vertueux unit Arsenne et Laurence : l'hymen est prêt à éterniser leurs nœuds; l'amant fait un voyage: pendant son absence, un corrupteur séduit l'innocence de la jeune amante. Arsenne revient. Laurence dévorée de remords lui fait l'aveu de son crime et meurt.

Rien de plus simple que ce plan : mais que les détails sont intéressans ! scènes pittoresques, touchantes, sentimens délicats, épanchemens de la plus douce ivresse; avec quel art l'auteur a su graduer les progrès et les jouissances de l'amour vertueux ! Il n'excèle pas moins à dépeindre la marche rapide de la corruption dans le cœur de l'innocence. Mais c'est sur-tout le tourment des remords qu'il a dessiné à grands traits. Cette suite de tableaux offre une galerie variée, où l'ame attendrie admire avec un égal plaisir, et la fraîcheur du coloris, et la vérité des peintures.

Femmes frivoles, dont le cœur blâsé ne se réveille qu'au bruit du tonnerre, des volcans, de l'écroulement de la nature, ne lisez pas cet ouvrage, il vous ennuiroit.

Hommes pervertis qui, pour avoir rencontré quelques conquêtes faciles, ne croyez pas à la vertu d'un sexe que vous outragez; ne lisez pas cet ouvrage, il ne vous offriroit qu'un tissu d'invraisemblances.

Cœurs sensibles, qui avez chéri, qui chérissez encore un objet vertueux, qui pouvez sentir les chastes jouissances d'un amour épuré, lisez, relisez cet ouvrage, c'est pour vous qu'il fut composé.

La traduction françoise du *Voyage de Mungo-Park dans l'intérieur de l'Afrique*, rédigé par le comité de la société d'Afrique, établie à Londres, ainsi que celle des découvertes du major Houhton, précurseur de M. Park dans cette partie du monde,

sont sous presse, et paroitront incessamment, en 1 vol. in 4°. et in 8°., accompagné de cartes. En voici un passage:

„Mungo-Park, entouré d'une foule de spectateurs, attendoit que le bac de Ségo, capitale du royaume de Bambara, fût de retour de la rive opposée, lorsque le roi, informé qu'il se trouvoit de l'autre côté du *Niger* ou *Joliba*, un homme blanc qui desiroit de traverser cette rivière, envoya un messager lui demander ce qui l'amenoit à Ségo. Mungo-Park répondit qu'il étoit en route pour Jenné, et qu'ayant été volé de tout ce qu'il possédoit, il venoit solliciter la protection du prince. Le messager lui signifia alors d'aller attendre les ordres ultérieurs du roi dans un village assez éloigné qu'il lui indiqua.

„Mungo-Park obéit; mais, soit crainte, soit mauvaise volonté de la part des habitans de ce village, il ne put y entrer; et un violent orage s'étant manifesté, il détourna son cheval et fut se mettre à couvert sous un arbre voisin. Il étoit de la destinée de Mungo-Park de devoir encore son salut à l'humanité d'un sexe chez qui ce sentiment paroît une vertu naturelle. Aux approches de la nuit, une pauvre femme noire qui revenoit de travailler dans les champs, passa près de lui, et ayant remarqué qu'il étoit transis et accablé de fatigue, elle prit la bride de son cheval, et l'engagea à se laisser conduire chez elle. Arrivés à sa cabane, elle alluma du feu et servit à M. Park un excellent souper en poissons, et abondance de grain à son cheval.

„ Après cela elle étendit une natte sur le plancher, et invita son hôte à s'y reposer. Ces devoirs de l'hospitalité remplis, la bonne négresse rassembla toutes ses voisines, et leur fit filer du coton pendant une grande partie de la nuit. Les fileuses, pour égayer leur travail, chantèrent plusieurs chansons, dont une fut certainement improvisée, car M. Park en étoit le sujet; et il a assuré que, de sa vie, il n'avoit entendu rien de plus touchant. Les paroles, comme on l'imagine bien, étoient simples, et sont rendues fidèlement par les suivantes :

„ Les vents mugissoient et la pluie tomboit;
„ le pauvre homme blanc, foible et abattu, vint
„ s'asseoir sous notre arbre. Le malheureux, il
„ n'a point de mère pour lui apporter du lait, ni
„ de femme pour lui moudre du grain. *Le chœur:*
„ Ah! plaignons, plaignons le pauvre homme
„ blanc; il n'a point de mère, etc. etc. "

Cette complainte, dont les paroles, quoique d'une extrême simplicité, sont si douces au cœur, donne un apperçu intéressant des mœurs et des habitudes de la vie sauvage, dans laquelle les femmes demeurent chargées de tous les devoirs domestiques.

POÉSIE.

Nouvelle Réponse à la Question : Lequel est le plus doux pour une femme de plaire à tous les hommes, ou d'être aimée d'un seul.

Air de Joconde.

Voir à ses pieds le genre humain
Plaire à toute la terre,
C'est le triomphe d'un cœur vain,
Qu'une autre le préfère !
Pour moi, dans les bras d'un époux
Dont j'ai l'ame charmée,
Je sens qu'il n'est rien de plus doux
Que d'être bien aimée.

Par une Dame de Francfort, nouvellement mariée.

PORTRAIT D'EUGENIE.

Sa beauté du *Printems* égale la fraîcheur,
Sa raison de l'*Automne* offre les fruits utiles,
De l'*Eté* son esprit a l'active chaleur,
Et son cœur de l'*hiver* a les glaçons stériles.

INPROMPTU.

*A Madame *** qui se promenoit dans un sallon orné de glaces.*

De ces glaces l'effet optique
Nous répète votre minois :
Il vous multiplieroit cent fois,
Que vous seriez encore unique.

L'OISEAU ET LE CHAT.

Apologue.

L'Oiseau, le Chat en même appartement,
S'arrangeoient assez bien ensemble :
A la première vue il semble
Qu'il en devoit être autrement.
Détrompez-vous, le Chat faisoit fort bonne chère,
Chère choisie en bons morceaux,
Os de poulets, de pigeonnaux ;
Il en avoit, qu'il ne savoit qu'en faire :
Aussi jamais n'étoit-ce son affaire
De penser aux souris, de songer aux oiseaux :
Lui, guetter les souris et plumer des moineaux !
C'étoit bon aux chats du vulgaire.
Lui, seigneur chat, devoit exister sans rien faire,
Attendre en paix le manger, le dormir,
Puis le reveil, puis le plaisir ;
Tout cela devoit lui venir
Comme la pluie aux champs et l'onde à la rivière.
Au moins il le croyoit ; et c'étoit au dédain
Que l'Oiseau devoit la vie.
Tout n'est pas toujours bien : un beau jour on l'oublie,
Et, contre son espoir, enfin
Seigneur le Chat connoît la faim.
La faim ! ce mot dit bien des choses !
Il fait ressouvenir à notre vanité
Des besoins de l'humanité
Et des crimes dont ils sont causes.
Parmi les Chats la générosité
N'est pas de mise d'ordinaire ;
Celui-ci n'avoit pas un autre caractère :
Jeûner par trop grande bonté
N'étoit pas du tout son affaire.
L'Oiseau pouvoit encor lui donner à dîner ;
Le pauvre Oiseau n'y pensoit guère,

Quand il sentit la griffe meurtrière
Dans son plumage s'enfoncer :
Il s'en plaignit dans son langage :
Avoit-il lieu d'attendre un pareil traitement,
Lui compagnon du Chat, son ami de même âge,
Et qu'il aimoit si tendrement!
Seigneur Chat avoit-il oublié le serment
Qu'un jour il avoit fait si généreusement,
Qu'à lui pauvret ne seroit fait dommage,
Et qu'il pouvoit, sans crainte, abandonner sa cage!
Vous rappelez fort bien cela,
Dit l'hypocrite personnage,
Mais j'avois diné ce jour-là.

Combien de gens sur cette terre
Ressemblent à cet animal!
Si jamais ils ne font de mal,
C'est qu'ils n'ont pas besoin d'en faire.

La parole donnée.

Conte.

Accablé sous le poids des plaisirs et des ans,
Géronte se voyant près de quitter la vie,
Après avoir reçu ses derniers sacremens,
Fit appeler sa femme encor jeune et jolie:
„Vous êtes, lui dit-il avec tranquillité,
„Ma chère amie, aimable et dans cet âge
„Où l'amour guette la beauté;
„Vous formerez, sans doute, un nouveau mariage;
„Je l'espère du moins : le triste souvenir
„D'un vieux mari que le tombeau réclame,
„Ne doit pas, dans l'oubli, faire long-tems languir
„Sa vertueuse et trop sensible femme.
„Promettez-moi.... (vous ferez mon bonheur;

„Et ce n'est pas exiger l'impossible)
„Que pour Lysimond seul, après moi, votre cœur
„Sera toujours inaccessible. „
Or, on saura que Lysimond,
De notre belle appréciant les charmes,
Depuis long-tems, au moribond,
Donnoit de trop justes alarmes;
Mais de cet officier le règne étoit passé,
Et le pauvre Monsieur Géronte
Ignoroit qu'il fût remplacé;
Il le croyoit l'instrument de sa honte,
Et l'avenir le rendoit malheureux.
„Pour l'épouser, suis-je donc assez folle!
„Lui dit sa femme; allez, je comblerai vos vœux;
„Mourez en paix: un autre a ma parole. „

STANCES.

Sur des yeux très-beaux, quoique louches.

Tu le veux donc, trop espiègle Glycère,
Il faut tâcher d'analyser tes yeux:
J'entends déjà ton esprit curieux
Dire: comment va-t-il sortir d'affaire?

Contre tes yeux, tes cris sont superflus;
De leurs regards je suis toujours l'apôtre:
Ignores-tu qu'un défaut dans un autre,
Chez toi devient une grace de plus.

De ces foyers, plus d'un Amour nous guette;
Il en jaillit double rayon de feu;
Quel avantage ils ont sur d'autres yeux!
D'un seul coup-d'œil tu fais double conquête.

Qu'un amant froid (et peut-être en est-il)
Ne sente rien pour tes yeux vus de face;
Un seul instant, détourne-toi de grace;
Il est vaincu, s'il te voit de profil.

Quand tu souris, l'émail brille en ta bouche;
Au bal, au parc, la Grace suit tes pas:
Ta taille est svelte, et dans tous tes appas
Un charme vrai nous ravit et nous touche.

Lorsque Laïs étale un faux chignon,
Lorsque Phryné rougit par imposture,
Sur ton beau sein roule ta chevelure,
Et sur ta joue est la rose-pompon.

De tant d'attraits pourvue avec usure,
Pourrois-tu bien blâmer encor tes yeux?
Ah! quand ta bouche ose parler contre eux,
A la beauté ta bouche fait injure.

ÉNIGME.

Ainsi qu'un autre Job, en gîte fort vilain;
A la pluie, au soleil, mon sort veut que j'habite.
Là, je rampe humblement aux pieds du genre humain,
Bien qu'on m'éleve aux cieux lorsque j'ai du mérite.
Au sortir de ma couche, on me reçoit en main.
Un homme est bien sensé, lorsque ma chair l'invite.
Pour jouir des douceurs que l'on goûte en mon sein,
Heureux qui me peut prendre à l'heure favorite.
Mais qu'en la jouissance on me ménage peu!
De me rompre une côte on se fait un doux jeu,
Et me mettre en lambeaux, est l'ébat ordinaire.
Chiffres, ni broderies, on ne respecte rien,
On n'a pourtant pas tort, si l'on me laissoit faire,
Moi-même je perdrois le plus beau de mon bien.

LOGOGRYPHE.

Si le ciel, lecteur, t'a fait naître
D'un sexe différent du mien,
Je suis, je fus, on je dois être
De ton cœur le plus doux lien.
Neuf pieds composent ma structure :
En les décomposant, tu trouveras d'abord
Ce qui supplée à la nature ;
Deux mois de l'an; un instrument de bord ;
L'insecte que souvent tu vois dans le fromage ;
L'animal ronge-maille, et le froid personnage
Envers lequel je perds ma qualité ;
L'horrible frère de Thyeste,
Cette aimable divinité
Qui, durant l'âge d'or, quitta la cour céleste
Pour habiter la terre, et ne revint au ciel,
Que lorsque les humains cessèrent d'être sages :
En moi l'on trouve encor la qualité du fiel ;
L'élément fertile en naufrages ;
Ce qu'on peut appeller un discours musical ;
Le nom qu'on donne aux rois ; deux notes de musique
Un attribut épiscopal ;
Un office divin du culte catholique.
Est-ce assez, cher lecteur ! ou veux-tu qu'à tes yeux
J'offre de nouveaux traits ?...... Eh bien, cherche la place
Où le laboureur radieux
Dépouille la moisson ; ce qu'un fils du Parnasse
Trouve aisément ; le nom, soit latin, soit françois,
De celle dont je tiens la vie ;
Le Dieu qui ne bougea jamais ;
Cette fille de Tessalie
Que son père affamé vendoit pour subsister ;
Et qui, nouveau Prothée, échappant à ses maîtres,
Lui revenoit fournir le moyen d'exister ;
Ce que n'ont point les traîtres,
Et qui, parmi le genre humain,

Est le nom très-commun d'une chose très-rare :
Comme de babiller, lecteur, je suis en train,
Je veux, de la chienne d'Icare,
T'offrir encor le nom ; ce qui de la gaîté
Est un témoignage,
Qui rend plus belle la beauté,
Et qui sert à Vénus de galant équipage ;
Un terme chez les Grecs emprunté
Pour désigner une mesure ;
Un ornement de la frisure,
A la mode naguères, aujourd'hui rejetté.

CHARRADE.

Aimes-tu les plaisirs, les jeux et l'allégresse ?
Cours, vole à mon *premier* qui vient te les offrir.
Mon *second* est un don de l'aveugle déesse,
Et plus gros on l'obtient, plus il fait de plaisir.
Quant à mon *tout*, lecteur, tu peux, ne t'en déplaise,
Au crocheteur du coin demander ce qu'il pèse.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est *Silence*. — Celui du premier Logogriphe est *rose*; du second, *fin*. — Celui de la Charrade est *charrue*.

1798. Costume de Londres (en Juillet.)



(N°. 6.)

JOURNAL DES DAMES.

5 Aout 1798.

Variations de la Mode.

La mode est un vrai Protée qui prend toutes les formes et se reproduit de toutes les manières. Elle a chez chaque peuple un caractère particulier, que l'on peut appeller *national;* mais les modifications qui émanent de ce *type originel*, sont infinies et tellement variées, que le *costume* d'un siècle ne ressemble nullement à celui d'un autre, et en est même souvent l'opposé. C'est surtout chez les françois que cette mobilité de la mode s'est manifestée. On en jugera par le tableau suivant:

Dans le douzième siècle et les trois suivans, les françois étoient habillés d'une espèce de soutane qui leur descendoit jusqu'aux pieds. La noblesse portoit par-dessus cette soutane un manteau ou casaque, dont les manches très-amples et très-larges se rattachoient par-devant sur le pli du bras, et pendoient par-derrière jusqu'aux genoux. Un chaperon, espèce de capuchon qui avoit un bourrelet au haut, et une queue par-derrière, servoit à couvrir la tête. Ce chaperon, qui recevoit différentes fourrures et divers ornemens, étoit devenu, comme l'on sait, l'épitoge des présidens à mortiers,

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

l'aumusse des chanoines, et la chausse des conseillers, avocats, docteurs et professeurs de l'Université.

Sous Charles V, on imagina les habits blasonnés ou chamarrés de toutes les pièces de l'écu. On vit par-tout ensuite, sous Charles VI, l'habit mi-parti, tel qu'étoit naguère celui des échevins et des bedeaux. Du tems de François premier, on quitta l'habit long pour donner dans l'extrémité opposée. L'habillement de ce tems est un pourpoint à petites basques et un caleçon tout d'une pièce, avec les bas. Cet habit serroit de si près, et prenoit si bien la taille, qu'il en étoit indécent. Les gens graves prirent le large haut-de-chausse à la Suisse; les jeunes gens imaginèrent les trousses, espèce de haut-de-chausse, court et relevé, qui ne venoit qu'à moitié des cuisses, et que l'on couvroit d'une demi-jupe. Cette mode subsista jusqu'à Louis XIII.

Sous François II, les hommes trouvèrent qu'un gros ventre donnoit un air de majesté, et les femmes s'imaginèrent qu'il en étoit de même d'un gros derrière; on avoit de gros ventres et de gros derrières postiches, et cette ridicule mode dura trois ou quatre ans. Ce qu'il y eut encore de singulier, c'est que lorsqu'elle commença, les femmes parurent ne plus se soucier de leurs visages et commencèrent à le cacher : elles alloient toujours masquées dans les rues, aux promenades, en visite, et même à l'église. Au masque, succédèrent les mouches; on prétend qu'elles en mettoient en si grande quantité qu'on avoit de la peine à les reconnoître.

La Flamma, qui écrivoit dans le quatorzième siècle, se plaignoit des progrès du luxe, et ce luxe consistoit à porter des chemises de toile au lieu de serge.

On pourroit faire un ouvrage fort curieux des révolutions que la barbe a jadis éprouvées en France. Sous la seconde race, on portoit la barbe aussi longue qu'il étoit possible de la porter. A la fin de l'onzième siècle, un archevêque de Rouen, nommé Guillaume, fit une guerre ouverte aux longues chevelures. L'an 1096, on statua dans un concile, que ceux qui porteroient de longs cheveux seroient exclus de la compagnie des fidèles: le dévot Louis VII qui regnoit alors, se fit non-seulement couper les cheveux, mais encore la barbe, ce ne fut que sous François Ier. qu'on reprit la longue barbe qui se maintint jusqu'au règne d'Henri IV. Ce fut alors que cette parure exigea les plus grands soins: il ne falloit pas pour être du bon ton que la barbe excédât la longueur de trois doigts. Elle étoit arrondie, et formoit sous le menton une espèce d'éventail; le tout accompagné de deux moustaches qu'on s'efforçoit de rendre longues et roides, en forme de moustaches de chat.

Il ne faut pourtant pas se plaindre de la mode. Les peuples chez qui elle n'exerce point son empire, sont bien routiniers, bien lourds, bien ennuyeux. Les Orientaux, depuis quatre ou six mille ans, ont la même manière de se chausser, de s'habiller et de faire la cuisine. La mode met en mouvement des milliers d'ouvriers; elle enrichit la

brodeuse, le tailleur, la couturière. Des milliers de têtes s'exercent en Europe à inventer des robes d'un nouveau goût, des coëffures d'un nouveau genre. Homere, le Tasse, Milton, étoient moins fiers de leurs admirables poëmes; Leibnitz, Haller et Newton, de leurs sublimes découvertes, que ces génies de boudoirs, quand ils ont changé la coupe d'un habillement, enseigné aux femmes à paroître beaucoup moins belles, en souhaitant s'embellir, que ne les avoit fait la nature, sans parure et sans frais. Il y a vingt ans, il sembloit que nos jolies françoises avoient lu Isaïe, et s'attachoient à imiter la coëffure que le prophète, souvent un peu de mauvaise humeur, mais toujours brillant et sublime, donnoit aux Tyriennes, aux Sydoniennes, aux Babyloniennes. Leur coëffure (c'est des françoises que je parle), étoit si haute, qu'une lapone qu'on en auroit ornée ou défigurée, si toutefois une lapone pouvoit l'être, auroit élevé la tête au-dessus d'un grénadier prussien. Joignez à cela des talons d'un demi pied, et vous jugerez si les femmes n'avoient point l'envie de surpasser les hommes en taille; à cette coëffure gigantesque, composée de cheveux naturels et de cheveux d'emprunt, de fleurs naturelles et de fleurs artificielles, d'aigrettes, de pompons, on vit succéder le chapeau à l'angloise: pour cette mode, elle étoit très-jolie. Linguet disoit que si Homere avoit connu le chapeau à l'angloise, il en eut certainement coëffé son Hélène. Je ne l'ai jamais vu sur la tête d'une beauté, sans me rappeller la Clarisse de Richardson, ou la Sophie de Fielding, moins sublime, mais plus

tendre, plus aimable peut-être. Mais passons des chapeaux aux perruques. Des femmes en perruques, bon Dieu! qui eut jamais cru voir une semblable bisarrerie! Les cheveux d'emprunt ne couvroient jadis que la nuque des médecins, des avocats, des baillis, des procureurs fiscaux, des vénérables chanoines et des pieux curés. L'année dernière, toutes les têtes étoient blondes. Il étoit plaisant de voir des cheveux de cette couleur avec des sourcils bruns ou noirs.

A présent on varie, et les Titus, les Brutus, les Caracalla dominent exclusivement sur toutes les aut•es coëffures. Cependant les cheveux que les hommes et les femmes se coupent avec tant de facilité, étoient en grande vénération chez les Francs, nos ancêtres. On juroit sur ses cheveux comme on jure aujourd'hui sur son honneur. En saluant quelqu'un, rien n'étoit plus poli que de s'arracher un cheveu et de le lui présenter: Clovis s'arracha un cheveu et le donna à S. Remi, pour lui marquer à quel point il l'honoroit; aussitôt chaque courtisan s'en afracha un et le présenta à ce vertueux évêque, qui s'en retourna dans son diocèse, enchanté des politesses de la cour.

Comme les modes des peuples peuvent être mises savamment à contribution par nos artistes modernes, nous sommes bien aise de pouvoir leur donner une idée des ajustemens de diverses nations, pour qu'ils puissent, s'il est possible, les co-ordonner au goût actuel.

Lea Japonaises se dorent les dents; les Indiennes se les teignent en rouge; les femmes de Gu-

zarate et de quelques parties de l'Amérique ne font cas que des dents noires. Dans le Groënland, les femmes se couvrent la face de bleu et de jaune, et les Moscovites s'appliquent une couche de blanc et de rouge. Les Chinoises passent leur jeunesse dans une torture continuelle pour se donner des pieds de chêvre. Dans l'ancienne Perse, le nez le plus aquilin étoit le plus digne de la couronne. Dans certains pays, les mères cassent le nez de leurs enfans. Dans d'autres elles façonnent leur tête en cube. On saît que les Turcs recherchent autant les cheveux rouges que les Perses les détestent. Les belles Esquimauses s'enduisent tout le corps d'une couche épaisse de graisse d'ours, et la jeune beauté Hottentote s'entoure le col, les bras, et la taille de boyaux sanglans, en guise de guirlandes de fleurs.

A la Chine, on ne fait cas que des petits yeux, et les jeunes filles s'arrachent les cils. En Turquie, les femmes se teignent les yeux en noir et les ongles en rouge. Les péruviennes se percent le nez pour y attacher un anneau, dont le poids est proportionné au rang de leurs maris. Ailleurs on y suspend du cristal, de l'or ou des pierres; et les femmes ne se mouchent jamais.

Les belles chinoises portent sur la tête la figure d'un oiseau d'or ou de cuivre, dont les aîles couvrent leurs tempes, dont la queue se déploie sur leur tête, dont le bec répond au haut de leur nez, et dont la tête se balance sans cesse, au moindre mouvement de celle qui le porte.

Les Myantses ont une coëffure plus incommo-

de: c'est une planche d'un pied sur six pouces, fixée aux cheveux par de la cire. Elles ne peuvent ni se coucher ni se baisser, sans des précautions, et en traversant les bois, elles sont souvent prises par la tête. Pour se peigner, il faut fondre la cire, et l'on ne se peigne que deux fois l'an.

Enfin, dans le pays de Natal, les femmes se parent d'un bonnet de dix pouces de haut, fait de graisse de bœuf, et arrosé d'huile, qui fait masse avec les cheveux, et qui dure plusieurs années.

P A R I S.

Paris compte aujourd'hui huit à neuf jardins publics dont les entrepreneurs rivalisent pour offrir aux oisifs un divertissement. Jusqu'à présent les feux d'artifice et les illuminations ont seuls fait les frais de ces sortes d'établissement. Le jardin Mousseau semble vouloir lancer exclusivement des ballons ; un individu se propose de monter sous peu avec son cheval dans un aërostat. Une merveilleuse à qui on annonçoit cette prochaine ascension, s'écria : *ah mon dieu, ce pauvre cheval....*

Le jardin de l'Elisée vient d'ouvrir une nouvelle source de jouissances aux amateurs ; les entrepreneurs ont fait construire en plein vent un théâtre de cent pieds, sur lequel ils ont fait représenter, le 20, le *Carnaval de Venise* par plus de deux cents sauteurs et danseurs ; le tout a été parfaitement exécuté, ce qui étoit assez difficile.

Toutes nos élégantes étoient à cette fête, le coup-d'œil étoit charmant.

Dernièrement, un marchand de baguettes, passant à la halle aux Herbes, crioit à tue-tête: „ *A deux sols, citoyens, mes jolies badines, pour battre vos habits et vos femmes! Achetez, citoyens, et battez-moi bien tout ça.....* " Une marchande de marée entendant ce propos, se jetta sur le pauvre Here, lui prit ses baguettes, et tout en le battant, elle crioit à son tour. „ *A deux sols, citoyennes, mes jolies badines, pour rosser vos maris; achetez, achetez! rossez, rossez bien ces gueux là!* " Quelques passans, témoins de cette scène tragi-comique, arrachèrent, non sans peine, le vendeur de badînes des mains de cette vigoureuse mégère, au secours de laquelle venoient quelques comères de la même trempe.

Un charlatan débitoit, l'autre jour, ses drogues à la place de Grêve. Après avoir énuméré les mille et une propriétés de son remède, il ajoute: Les médecins, mes confrères, me traitent de charlatan; c'est une dénomination dont je m'honore, parce qu'elle est vraie. En effet, citoyens, je m'appelle Charles, je vous attends; je suis donc *Charles attend;* (charlatan). Ce mauvais calembourg lui fit débiter, sur l'heure, pour plus de cents francs de son spécifique.

Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe. Une femme des environs du collège ci-devant Sainte-Barbe n'ayant pu faire sortir son mari du cabaret, s'est poignardée de désespoir. Elle n'est cependant pas morte, et l'on espère la rappeler à la vie.

L'agent municipal qui voulut faire exhiber au citoyen Garnerin son passeport (lors qu'après son voyage aërien, il descendit à Dugny) s'excuse aujourd'hui en ces termes : *Ma place m'oblige à surveiller les vagabonds ; or, rien ne ressemble plus à des vagabonds que des gens qui tombent des nues.*

Un citoyen qui prend le nom de *Viganonissimo*, annonce qu'il vient de découvrir un nouvel instrument de musique. Voici comment il s'exprime :

„Le plaisir inexprimable que m'a causé, ainsi qu'à tout véritable amateur, le chant frédonné substitué au chant d'expression, m'a fait désirer depuis longtems de voir inventer quelque instrument qui approchât de la voix humaine perfectionnée, telle qu'elle est aujourd'hui. Ces jours derniers, je ruminois quelques idées à ce sujet, lorsque le hasard me fit relire pour la centième fois la description de ce clavecin inventé par un jésuite pour faire chanter des chats. On sait qu'il choisit un certain nombre de ces animaux, d'après la beauté de

leur voix; il les arrangea suivant la gradation des tons, dans de petites loges, placées à côté les unes des autres; des touches arrangées contre le clavier d'un clavecin, faisoient lever de petites bascules, au bout desquelles étoient, au lieu de peau ou de plumes, des pointes de fer très-aiguës, lesquelles alloient piquer les chats, dont la voix étoit indiquée par la position de la touche. De cette manière, le révérend père les faisoit miauler en parties, et il en tiroit de merveilleux accords. Cet instrument, bon pour imiter le *chant françois* de ce tems-là, m'a fait naître l'idée que je cherchois, et qui convient pour le tems présent. Je l'ai exécutée; elle a réussi au-delà de toutes mes espérances, et je me donne maintenant le plaisir d'entendre de l'excellente musique tout à mon aise sans sortir de chez moi. Rien de plus simple; et je m'étonne que l'esprit ait tant de peine à trouver ce qui est si près de lui. Je désirois un instrument qui imitât dans tous les tons les voix chévrotées qui nous ravissent; eh bien! à la place des chats du père jésuite, j'ai mis trois octaves de chèvres des mieux choisies et des mieux accordées. Avec cet instrument, j'ai exécuté dernièrement, à la satisfaction d'un grand nombre d'amateurs, tous les airs de *M. de la France* dans l'Epreuve Villageoise. Dès que j'aurai obtenu le brevet d'invention que je sollicite et ma patente, j'ouvrirai au public une salle de musique que je fais construire suivant toutes les règles de l'acoustique trop négligées jusqu'à présent. „

Un journaliste, aussi injuste que peu galant, s'étoit permis dernièrement une diatribe contre les femmes, qui formoient, disoit-il, *la faction la plus plus puissante et la plus dangereuse......* Il s'est élevé aussitôt un défenseur généreux du beau-sexe, qui a réfuté victorieusement l'Aristarque *anti-féminin.* „Si ce critique vous avoit mieux connues, dit-il aux Dames, il auroit plaint les ridicules dont la flexibilité de votre caractère vous couvre par fois, et il auroit senti que vos travers comme vos vices (car il faut en convenir, vous n'en êtes pas toutes exemptes) sont notre ouvrage..... Si les hommes valoient mieux, les femmes seroient plus estimables. Les lacédémoniennes étoient héroïques sous *Léonidas; Lucrece* étoit contemporaine de *Brutus; la mère des Gracques* étoit fille du grand *Scipion-l'Affricain.....* Mais cessons d'aller chercher nos exemples dans l'antiquité; nous avons aussi de nos tems et dans notre patrie des femmes faites pour être citées; ce seroit déshonorer notre siècle, que de remonter aux grecques et aux romaines. Les femmes sont ce que sont les hommes auxquels elles veulent plaire; plus sensibles encore que nous, elles développent, dans les tems de crise, le plus grand enthousiasme. Combien, qui se sont armées pour nous, et dont on n'a connu le dévouement que dans le tombeau! Combien, qui ont montré le plus grand courage réuni aux vertus sociales! Que de jeunes épouses ont voulu partager le supplice de leur époux! Que de filles tendres ont voulu périr avec les auteurs de leurs jours! En général, les femmes, éloignées par la nature et par l'éducation

des occupations sérieuses et des routes de la gloire, sont forcées, pour sentir l'existence, de se jetter dans la futilité, pour leur tenir lieu des vertus qu'on ne leur donne pas ; repoussées par la dureté des pères, par l'indifférence des frères, par la brutalité des époux, par les poisons de la calomnie, par l'intolérance de la société, elles se jettent dans les bras de la séduction, elles se livrent avec bonhomie à des hommes qu'elles croient purs comme elles, et qui, oubliant qu'ils sont fils, frères, époux et pères, qu'ils ont des engagemens antérieurs à remplir, les avilissent par leurs flatteries et par leurs mépris.... Oh femmes! êtres tendres et sensibles, vous seriez, si l'on vouloit, l'exemple, l'émulation et le prix des plus grandes vertus! Pourquoi vous avons-nous toujours vexé par nos duretés, et enivré par notre encens corrupteur? Occupons-nous un peu plus de vous, et vous redonnerez une ame à ces machines ambulantes qui vous entourent, qui continuent à retrécir votre génie et à vous communiquer leurs ridicules ; en attendant que vous connoissiez le moyen d'être heureuses, mettez-vous *moins à découvert;* croyez-en votre défenseur : la pudeur est votre seule parure; la poitrine, en général, est trop délicate pour supporter l'action du froid, en hiver; et le grand air, avec la chaleur de l'atmosphère ou les rayons du soleil, en été, absorbent toute la fraicheur, le coloris et le duvet des plus beaux dons que la nature ait départi à votre sexe: vous semblez braver les rhumatismes dont on vous menace, si vous continuez à n'opposer qu'un léger tissu aux impressions de l'air

sur toutes les parties de votre corps délicat ; mais lorsque vous serez convaincues que la presque nudité ne convient qu'aux *beautés* qu'on veut mettre *au plus offrant,* vous sentirez qu'il est *du bon ton* de n'avoir rien de commun avec l'opprobre de l'humanité.

LONDRES.

Cette capitale est plus brillante et plus peuplée qu'elle ne le fut jamais. Le luxe et la recherche dans la parure y sont portés au plus haut dégré. Les divertissemens sont aussi multipliés et aussi variés qu'à Paris ; jamais l'on ne vit autant de bals, d'assemblées, de concerts, de spectacles de différens genres. La comtesse de Buckingham donna, il y a quelque tems, une fête qui fut une vraie féerie. Nous rapporterons une partie de la description qu'en ont fait les papiers publics : „Lorsque les assistans, qui étoient fort nombreux, se trouvèrent rassemblés dans une très-grande salle, tout-à-coup s'ouvrit et disparut une des cloisons derrière laquelle se trouvoit un orchestre complet et composé des plus habiles virtuoses : au centre, on vit le célèbre Zampieri, qui exécuta sur le Piano forté une sonate qu'il a intitulée *la Nuit*, et qui est divisée en cinq parties. Tandis qu'il jouoit celle *du Soir*, on entendit des rossignols artificiels, joindre leur ramage aux sons du Piano ; et pendant toute la pièce, on voyoit au fond de la salle, les diverses scènes de la nature que présente

la nuit, représentées à travers des transparens, en même-tems que la musique en offroit les imitations que les sons peuvent rendre. Après la pièce de piano, le jeune Ireland exécuta avec beaucoup d'habileté un solo de violon, qui fut suivi d'un morceau de grand orchestre qui exprimoit une tempête et un naufrage; et pendant que la musique exprimoit le mugissement des vagues, le fracas du tonnerre, le bruit d'un vaisseau qui s'entrouvre et se brise sur les rochers, on voyoit aussi, en perspective, le tableau de la mer soulevée et du vaisseau battu par la tempête.„

Les bals masqués attirent surtout prodigieusement de monde. M. Croft, tailleur du prince de Galles, a dans *Fleet-Street*, une maison immense avec une enfilade de vastes pièces, ou 6 à 700 masques peuvent s'habiller et se déshabiller à la fois. Ce qui paroit animer beaucoup ces bals, ce sont les différens costumes que prennent les masques. On y voit tous les rôles marquans des diverses pièces de Shakespear, fidèlement représentés. On y voit des philosophes et des fous enchaînés ; des morts et des revenans ; des arlequins et des polichinelles ; des paysans et des petits-maîtres, des sauvages d'Amérique avec leur cassetête à la main, et de jeunes ôtahitiennes presqu'aussi légèrement vêtues que le sont aujourd'hui les françoises élégantes, tous attaquant et répondant dans l'esprit de leur rôle. Parmi le nombre, il se trouve toujours quelques plaisans qui attirent la foule autour d'eux, et excitent, par leurs bons mots, ce que les anglois appellent des *rires de cheval* (horse's laugh).

Modes Angloises.

(Explication de la gravure N°. 6).

Texte anglois.

Morning-Dress.

Fig. I. — *The hair dressed in short curls round the face; the hind hair in small ringlets. Dunstable hat, trimmed round with a narrow blue riband, and across the crown with a fancy wreath of artificial flowers. Petticoat of striped muslin, trimmed at the bottom with a narrow blue silk riband. Short robe of white muslin, trimmed round the neck with lace; short sleeves; the épaulettes and the bottom of the robe trimmed with blue silk riband. Gold ear-rings. Light-blue gloves and shoes.*

Afternoon Dress.

Fig. II. — *The toupee and sides dressed in bushy curls; part of the hind hair turned up plain, and the rest in ringlets; the whole of the head-dress divided into three parts by a silver band, and ornamented in the front with a large rose, tied on the left side of the head-dress with a silver cord, formed into a knot with three loops and two tassels. Petticoat and robe of white muslin, trimmed round the neck with lace; short close sleeves, the upper part cut out, and looped upon the shoulder, and in the middle of the arm, with gold buttons; the different breadths of the robe looped also together with gold but-*

tons. String of garnets round the neck. Silver band round the waist. White gloves. Silver tissue shoes.

TRADUCTION.

Toilette du matin.

Fig. I. — Les cheveux frisés en boucles serrées autour de la figure ; ceux de derrière frisés en petites boucles. Chapeau de paille d'Egypte garni d'un ruban bleu étroit, et à travers la forme, d'une légère guirlande de fleurs artificielles. Jupon de mousseline rayée, garni en bas d'un ruban de soye bleu étroit. Robe courte, de mousseline blanche, garnie autour du cou en dentelles ; manches courtes ; les épaulettes et le bas de la robe garnis d'un ruban de soye bleu. Boucles d'oreilles d'or. Gants et souliers bleu de ciel.

Toilette du soir.

Fig. II. — Le toupet et les faces frîsés en boucles touffues ; partie des cheveux de derrière formant sur la tête plusieurs compartimens, et le reste frisé en boucles ; toute la frisure divisée en trois parties par un ruban d'argent, ornée sur le devant d'une grosse rose, et attachée sous le menton avec un cordon d'argent qui forme au dessous de l'oreille gauche un nœud de trois ganses et de deux glands qui retombent inégalement. Robe et jupon de mousseline blanche, garnie autour du cou en dentelles ; manches courtes et étroites,

échan-

échancrées dans la partie supérieure, et rattachées sur les épaules et dans le milieu du bras avec des boutons d'or; les différentes largeurs de la robe attachées aussi avec des boutons d'or. Collier de grenat d'un seul rang. Ruban d'argent pour ceinture. Gants blancs. Souliers de drap d'argent.

TRAIT HISTORIQUE.

Dans le tems que Pompée passa en Asie, il séjourna dans une des isles de l'Archipel, maintenant appelée Zea. Il arriva alors qu'une femme, d'une haute naissance, et d'une extrême vieillesse, après avoir informé ses concitoyens des raisons qu'elle avoit de se donner la mort, résolut de finir ses jours par le poison; et pour rendre sa mort plus illustre, elle souhaita que Pompée en fût témoin. Il employa cette vive éloquence, qui lui étoit si naturelle, pour la détourner d'un si funeste dessein, mais il n'en put venir à bout.

Elle avoit alors quatre-vingt-dix ans; elle étoit couchée sur son lit, fort proprement ajustée; et là, la tête appuyée sur son coude, elle s'entretenoit tranquillement avec ceux qui la venoient voir. La fortune, dit-elle, parlant à Pompée, m'a toujours montré un visage riant: mais de peur que trop d'attache à la vie ne m'expose à la voir changer, je sacrifie ce qui me reste à vivre pour m'assurer d'une fin heureuse.

Elle exhorta ensuite ses enfans à vivre avec union; elle fit le partage de ses biens; prit, d'une

main assurée, un verre dans lequel il y avoit un poison tempéré, et l'avala après avoir invoqué Mercure, et l'avoir prié de la conduire paisiblement dans une des meilleures places des demeures infernales. Elle but ensuite, avec avidité, le poison le plus mortel. Sans perdre un moment de sa tranquillité, elle parloit de l'effet que le poison faisoit en elle, et des parties de son corps que le froid avoit gagnées; enfin, ayant fait connoître qu'il étoit prêt à s'emparer du cœur, elle appela ses filles pour lui fermer les yeux. Valère Maxime, qui cite ce trait, dit qu'il étoit présent à la mort de cette femme.

ANECDOTES.

L'Empereur Théodose le jeune avoit l'habitude de signer tout ce qu'on lui présentoit, sans l'avoir lu. Pulcherie sa sœur voulant le défaire d'un défaut aussi dangereux dans la personne d'un prince, lui fit un jour signer un acte, par lequel *il abandonnoit l'Impératrice sa femme pour être esclave.* Il fut si honteux de cette méprise, qu'il ne retomba jamais dans la même faute.

Mylord Hamilton, personnage très-singulier, étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avoit tué un garçon d'auberge, et étoit rentré sans savoir ce qu'il avoit fait. L'aubergiste arrive tout effrayé, et lui dit: Mylord, savez-vous que vous avez tué ce garçon. Le lord répondit en balbutiant: *Mettez-le sur la carte.*

Un avare souffroit beaucoup d'un mal de dent. On lui conseilloit de la faire arracher: *Ah*, dit-il, *je vois qu'il faudra que j'en fasse la dépense.*

MÉLANGES.

Sociabilité des poissons.

Les poissons sont susceptibles d'une sorte de rapprochement de l'homme. Il y a des espèces qui viennent à la vue ou à la voix de celui qui les appelle et qui les nourrit. Voici une anecdote rapportée à ce sujet par un des parens de J. J. Rousseau:

„L'auteur d'*Emile* habitoit, en 1755, une demeure au bord du lac de Genève, dans un jardin où mon père avoit aussi un appartement pendant l'été. J'y allois très-souvent, et sur-tout les dimanches, d'assez grand matin. Presque toujours je trouvois J. J. au bord de l'eau, occupé à donner des miettes de pain à une nombreuse quantité de petits poissons rassemblés au bord de l'eau, qui venoient manger au bout de ses doigts. Il les avoit accoûtumés à venir régulièrement tous les matins à la même heure. S'il arrivoit qu'il les devançât d'une demi-heure, il ne les voyoit pas encore, il falloit attendre; mais, lorsque l'heure de l'habitude étoit venue, ou s'il retardoit lui-même de quelques minutes, il les trouvoit toujours à l'attendre. Cette industrie de ces petits animaux et le personnage qui les nourrissoit en ami, attiroit sou-

vent bien des gens du voisinage, et n'ajoutoit pas peu à sa réputation d'ami de l'humanité.

Il est aussi certains poissons qui s'intéressent pour les autres de leur espèce. Lorsqu'un *Scarre* en voit quelqu'autre pris à l'hameçon, il ronge la ficelle pour la rompre, et quelquefois il y réussit. Souvent aussi plusieurs se joignent pour délivrer celui qui se trouve pris : s'il tâche de sortir par la queue, comme il fait ordinairement, les autres lui aident autant qu'ils peuvent à la tirer ; et s'il jette la tête dehors, quelqu'un des autres lui présente sa queue, afin qu'il s'y prenne, et qu'ainsi il se dégage à la faveur des efforts que cet autre fait pour l'entraîner.

PORTRAIT.

Cidalise.

Un teint frais, de belles couleurs et un grand air de gaîté répandu sur la personne de *Cidalise*, la rendent extrêmement intéressante ; son état est d'être marchande en gros et en détail. Son mari, dont l'ambition est de faire une grosse fortune, y compte d'autant plus qu'il croit sa femme au moins aussi habile que lui en fait de commerce. Comment ne le croiroit-on pas ? Elle met, au moins en apparence, le plus grand ordre dans son magasin ; les acheteurs paroissent abonder chez lui. Il bénit le ciel chaque jour d'avoir la femme qu'il possede ; aussi ne s'est-il reservé que la correspondance à l'étranger, la spéculation pour les achats,

le cours du change pour négocier avantageusement les effets de son portefeuille, ou pour les escompter à propos; les voyages, enfin tout ce qui est du dehors. C'est *Cidalise* qui nous a initiés dans tous ces termes de commerce.

Comme elle ne nous a pas caché que son mari ne lui donnoit pas de quoi soutenir la dépense qu'elle fait en ajustemens et en parure, nous étions sur-tout curieux de savoir comment elle y suppléoit. Je me tire d'affaires, dit-elle, par le genre de notre commerce qui exige un triage dans les ballots de marchandises qui nous arrivent: comme j'ai l'inspection exclusive du magasin, je fais trois lots du bon, du médiocre et de l'inférieur, ce qui établit la vente à différens prix. Je fais ma petite spéculation de façon que je place quelque portion du bon dans les armoires de l'inférieur; cette portion que je vends à sa juste valeur n'est écrite dans mes livres de vente que comme marchandise inférieure, et c'est par-là que je trouve moyen de fournir à ma dépense. Cette industrie, je l'avoue, ne m'a paru à moi qu'un casse-tête, mais *Cidalise* paroît s'en tirer fort lestement.

Le mari qui vient de faire son inventaire, suivant sa coûtume, est fort étonné que les bénéfices soient au-dessous de ses espérances, vu la quantité d'affaires qu'il a faites dans le cours de l'année. Sa femme, toujours gaie et badine, l'endort, tantôt en rejettant la faute sur les fabriquans, tantôt par le calcul qu'elle lui fait du gain à es-

pérer sur les marchandises restant au magasin. Cidalise n'est-elle pas une femme adroite et consommée dans l'art des spéculations ?......

Pope au tombeau d'Emma
ou *les deux amans tués par le tonnerre.*

Ce poëte célèbre traversoit le cimetière d'un village. Une tombe nouvelle frappe ses regards ; il la considère, tombe dans une rêverie profonde, et, sans s'en appercevoir, il rouloit entre ses doigts un papier sur lequel il venoit d'écrire les vers les plus satyriques de sa dunciade. Un instant après, il le déchire et en jette les morceaux sur la tombe. La vie est trop courte, s'écria-t-il, pour apprendre à haïr sans injustice, ou à se venger sans remords. La satyre, semblable à la flêche qui vole dans les ténèbres, menace le méchant, et frappe celui qui ne l'est pas. La haine ! c'est la carie de l'ame, elle use la vie, et précipite des instans dont on ne jouit que lorsqu'ils se succèdent. Infortunés ! dont ce sentiment cruel empoisonne l'existence, traversez un cimetière, arrêtez-vous près des tombeaux, il y croît de l'avenir, l'air qu'on y respire épure les pensées : des années qui ne sont pas encore vous y sépareront de ceux que vous haïssez......

Là, disoit Pope, en regardant la tombe, sous quatre pieds de cette terre remuée tout-à-l'heure, repose un être semblable à moi. Avant-hier il respiroit, il parloit, il pensoit. Aujourd'hui tout

est fini. Le sentiment n'animera plus ce corps dont les formes existent encore et qui n'existe plus. C'est donc là où tout s'arrête. Amour, beauté, doux plaisirs qui consumez la vie en l'embellissant, tendres affections, bonheur d'être aimé, tout......

Dans ce moment, une jeune fille sortit d'une maison voisine; elle étoit jolie comme on l'est à seize ans, lorsqu'on doit un jour l'être encore davantage. La pâleur de son teint donnoit à la régularité de ses traits une expression douce et sentimentale. Sa charmante tête se portoit un peu en avant avec ce silence du besoin d'aimer, et cette ingénuité du sentiment qui n'a pas eu le tems de naître. On peut tout dire avec cette physionomie-là; les expressions les plus vives de l'amour se voilent d'innocence; on ne parle pas encore, on raconte.....

Elle tenoit à la main des fleurs qu'elle jetta sur la tombe. Pope pensa à son épigramme déchirée; l'hommage étoit le même: on commence à aimer en cessant de haïr.

La jeune fille apperçut Pope qui s'approchoit d'elle en regardant la tombe. Vous voulez savoir, lui dit-elle.... et ses yeux se remplirent de larmes. Là, reposent Emma et Lower. Je vais vous répéter ce que je viens d'entendre à l'instant même.

Emma et Lower devoient être unis avant-hier; leur mariage fut remis au jour suivant; mais ce mot, *demain*, appartient à l'espérance et jamais à la vie.

L'horloge venoit de sonner sept heures, et déjà on entendoit de l'autre côté de la muraille du parc le bêlement des moutons qu'on ramenoit au village. Hâtons-nous, disoient les bergers, quel orage terrible se prépare! Emma regarda le ciel; il étoit couvert de nuages épais. Le tonnerre gronde, la pluie commence, elle redouble. Emma et Lower n'ont pas même le temps d'arriver à un des pavillons du jardin. Les deux amans étoient alors près d'une grotte située à l'extrémité du parc la plus éloignée de la maison: Lower y conduit Emma.

Que ce jour s'écoule lentement! lui disoit-il, demain ne viendra-t-il jamais? Demain nous serons unis, et chaque instant d'aujourd'hui me semble un siècle placé entre toi et moi. O ma bien aimée, volons un jour, un seul jour à l'avenir....... Emma inquiète, troublée, indécise, vouloit fuir, elle l'écoutoit en tremblant, mais pourtant elle l'écoutoit, et ne fuyoit pas.

Heureux amans! tous deux placés à l'entrée de la grotte qu'un feuillage épais sembloit vouloir dérober au jour, ils oublioient les heures, mais c'est ainsi qu'on en jouit.....

La pluie tomboit à torrens : on ne pouvoit sortir. La nuit approchoit et la grotte étoit déjà si obscure qu'on ne s'y voyoit plus que lorsque les éclairs y faisoient pénétrer leur lueur effrayante et pâle. Emma trembloit, se pressoit contre Lower, et jamais Lower, pour la rassurer, ne croyoit être assez près d'elle.

O ma mère! s'écria Emma, quelle doit être ton inquiétude! Calme-toi, lui dit Lower, l'orage va

cesser, je te conduirai près d'elle: en t'embrassant, elle oubliera quelques instans passés sans te voir, et moi, ô ma bien-aimée, je ne les oublierai jamais..... Demain ta mère me rendra mon Emma; demain les doux chants d'Hyménée s'uniront aux plus doux sermens et aux souvenirs de l'amour; demain...... Un coup de tonnerre se fait entendre, la foudre éclate et tombe..... Demain n'existoit plus pour Emma et Lower.....

L'orage avoit cessé. Le ciel étoit sérein. Quelques nuages noirs, mais divisés par de blanchâtres intervalles, fuyoient vers les bords de l'horison. Un vent frais et doux agitoit mollement le feuillage des arbres. La lune répandoit sur tous les objets cette clarté mélancolique et foible dont le charme s'unissoit encore à celui qui naît du silence, du repos, et d'une belle nuit, lorsque tout-à coup les environs de la grotte retentissent des noms mille fois répétés d'Emma et de Lower.

Où courez-vous, tendre mère de la belle Emma? Hélas! elle avoit cherché par-tout sa fille tant chérie: elle avoit pensé à la grotte. Mère infortunée! Un pressentiment épouvantable l'agitoit, et sembloit lui donner des ailes. Plusieurs domestiques, des flambeaux à la main, la suivoient avec peine; elle arrive: oh! que je la plains!

Les arbrisseaux, qui étoient à l'entrée de la grotte, frappés par le tonnerre, brûloient encore.

La mère d'Emma, tremblante, la voix presqu'éteinte, s'écrie, appelle: personne ne répond. Elle veut entrer; ses genoux chancellent. elle tombe évanouie. Quelques domestiques écartent les

branchages enflammés et pénètrent dans la grotte, dans cette grotte où le silence de la mort a succédé aux doux épanchemens de l'ame.

Emma étoit assise sur un banc de gazon; une main autour du cou de Lower et l'autre sur ses yeux : Lower, à ses genoux, avoit le corps et la tête à demi-tournés vers l'entrée de la grotte et les deux bras étendus sur Emma, comme s'il eut voulu la garantir du tonnerre. C'est ainsi que ces deux amans, frappés du même coup, passèrent au même instant de la vie à la mort.

En disant ces derniers mots, la jeune fille s'éloigna. Pope ne la voyoit déjà plus, et il la regardoit encore.

LIVRES NOUVEAUX.

Virginie de Bellemont par H. Lemaire, avec cette épigraphe (tirée des dernières lignes du roman): *Tôt ou tard le crime est puni et la vertu recompensée.— 1 vol. in 22 orné de fig.*

Virginie, belle, vertueuse, charmante fille d'une détestable mère, a un excellent homme de père, M. de Bellemont, gentilhomme breton. Il a fondu ses médiocres propriétés dans le creuset de Law; c'étoit le vertige d'alors. Il est ruiné, il ne peut plus fournir au luxe et à tous les goûts d'une femme coquette, dissipée, qu'il aime, et dont il n'est point aimé. Pour soustraire Virginie à de pareils exemples, il l'emmène au couvent à Paris. Rien ne le rappelant chez lui, il prolonge son absence.

Sa femme se lie avec un abominable avanturier, nommé Bertome. Bellemont apprend son déshonneur. Il part y mettre ordre. Sa femme et Bertome en sont instruits; ils le font assassiner sur la route; *il est percé de mille coups.* Bertome, à l'aide d'un petit contrat de mille livres, déposé par Bellemont chez un notaire, s'enrichit par l'agiotage; il achète des terres, le couple scélérat jouit de vingt-cinq mille livres de rente.

Madame de Bellemont s'appelle, de ce moment, Madame de Briqueville. Elle fait revenir sa fille, et lui destine pour époux un roué du bon ton, nommé le chevalier d'Estival; mais l'amour lui en destine un autre, c'est le colonel Dornanville, que le hasard, une voiture cassée, font retenir au château de Madame de Briqueville. Il est obligé de voyager, mais il a une protectrice dans la femme-de-chambre de Virginie.

Cette femme-de-chambre est, de son vrai nom, Amélie de Lysimond. Des malheurs en fortune et en amour l'obligent à servir, elle s'appelle Betzi. C'est à elle que le marquis de Dornanville adresse ses lettres. Une de ces lettres est interceptée. Betzi est chassée, Virginie resserrée dans un vieux château, sous la garde de la duegne Ballant. Mais on craint que Dornanville ne découvre sa retraite, et ne l'enlêve à Destival. Ce troisième monstre, de concert avec les deux premiers, apposte des assassins pour se défaire du colonel, qui doit partir de Milan. Le coup est manqué. Dornanville retrouve Betzi, qui lui indique le château où Virginie est gardée. Le feu prend au château. Virginie est

sauvée des flammes par son amant. Sa mère y est brûlée vive. Destival est tué en duel par le vicomte d'Estrepigny, ami de Dornanville. M. de Bellemont reparoît; il unit les amans.

Il se fait un second mariage, celui de vicomte avec Betzi, ou Amélie de Lisimond, laquelle se fait un peu prier pour pardonner, et qui pardonne. Les deux ménages et Bellemont père vont vivre heureux dans les liens de l'hymen et de l'amitié. Ainsi, tôt ou tard, comme le disoit l'épigraphe, *le crime est puni et la vertu récompensée.*

Tel est le tissu de ce petit roman, qui respire une saine morale. Il est purement écrit, et plein de sagesse et de raison.

POÉSIE.

LE PAPILLON, L'ÉTERNELLE ET LA ROSE.

Apologue.

Un papillon aimoit une Éternelle,
Et lui juroit, comme tous les amans,
Que l'amitié qu'il ressentoit pour elle
Étoit à l'épreuve du tems,
Et qu'il seroit toujours fidèle....
Quand l'inexorable destin,
Qui, de tout ici-bas dispose,
Voulut qu'il rencontrât la Rose,
Et son cœur changea soudain.
Il réussit dans son attente;
Mais bientôt un léger zéphir
Lui vint enlever une amante,
Qui ne cherchoit que le plaisir.

L'amour de l'inconstante
Étoit aussi scélé par des sermens;
Mais les sermens des plus tendres bergères
Sont tous écrits sur des feuilles légères,
Qu'emportent les vents.
S'abandonnant à sa douleur extrême,
Ce papillon, trop sensible à ses maux,
Vouloit attenter sur lui-même,
Quand la raison lui dit ces mots:
„Ah! crois-tu que ta mort afflige une infidelle?
„Retourne sur-le-champ,
„Retourne voir ton Éternelle;
„Elle est peut-être un peu moins belle
„Que cette Rose au charme décevant;
„Mais des vertus l'attrait est plus puissant
„Que ceux des nymphes de Cythère.„
Touché d'un repentir sincère,
Papillon vole au même instant
Vers son Éternelle indulgente,
Qui, de sa peine ayant pitié,
Prouva qu'on doit à son amante,
Et même à tout, préférer l'amitié.

La nouvelle Croisée.

L'homme d'esprit, le bon auteur
Trouvent facilement la rime;
Mais un pauvre petit rimeur,
Pour l'attrapper, en vain s'escrime:
Tourner avec grace un couplet,
A mon sens, n'est pas chose aisée;
Ma foi, pour trouver un sujet,
Je vais à la *Croisée*.

Je réfléchis, en l'approchant,
Que sans doute il est fort peu d'êtres
Qui connoissent parfaitement

L'utilité de nos fenêtres ;
Mais qu'il n'est pas un amoureux,
Pas une fillette rusée,
Qui ne sente le charme heureux
D'avoir une croisée.

Si Justine attend son amant,
Qui jamais ne vient assez vite,
Son jeune cœur est palpitant,
Et d'amour son beau sein s'agite :
Viendra-t-il, ne viendra-t-il pas ?
Justine craint d'être abusée,
Et tremblante, gémit tout bas
Auprès de la *Croisée.*

S'il est doux de se promener,
Au fond d'un bosquet agréable,
Sur le gazon de badiner
Avec une compagne aimable,
L'on peut, au déclin d'un beau jour,
Si l'on craint trop forte rosée,
Respirer l'air, chanter l'Amour
Auprès de la *Croisée.*

Mais si de tous les agrémens
Que nous procure une fenêtre,
Je disois les effets charmans,
Le lecteur bailleroit peut-être :
Je me tais donc, et pour raison ;
Car la critique mal-aisée
Pourroit condamner ma chanson
A passer la *Croisée.*

Par un jeune homme de 17 ans.

ÉNIGME.

D'un grand nombre de sœurs, je t'offre la troisième ;
Puis d'une autre famille on me voit la deuxième.
Ma forme est une courbe expirante en crochet ;

Et le fils de Tobie, allant guérir son père,
Aura dû me trouver au milieu d'un brochet.
Ne va pas, cher lecteur, me croire une chimère.
J'y tiens pourtant, et de bien près.
Mais poursuivons. Vois-tu ces noirs cyprès?
J'y suis niché: j'habite aussi le chêne;
Jamais l'ormeau, ni le tendre rosier.
Si, dans un char brillant, Javotte se promène,
Je devance le char, et même son coursier:
Va-t-elle à pied, cette pauvre Javotte
Me retrouve, hélas! dans la crotte.
Encore un mot, lecteur: je veux t'intriguer mieux.
A la mitre étranger, je tiens fort à la crosse
Qui, sans moi, n'offre plus qu'un titre injurieux.
Apprends aussi que j'ai dans un carrosse
Le même sort que j'aurai dans les cieux.
Toujours dans la démence, et jamais en folie,
J'habite dans Florence, et point en Italie.
Mais il est tems de faire mes adieux.
Enfin, c'est moi qui commence tout crime:
Veux-tu m'en séparer? tu trouveras...... la rime.

LOGOGRYPHE.

Je suis, lecteur, avec ma tête,
Non moins utile que sans tête,
Puisque je sers avec ma tête,
Au même usage que sans tête.
Près de moi, quand je suis sans tête,
Je vois souvent des gens de tête
Fatiguer ou perdre la tête;
Tandis qu'en reprenant ma tête,
Ceux que je sers avec ma tête
Me quittent plus libres de tête.
Chose incroyable! étant sans tête,
J'ai des pieds; mais avec ma tête,
Lecteur, je n'ai ni pieds ni tête.

CHARRADE.

Sous ses rapports divers, mon premier plaît aux yeux,
Soit qu'utile aux mortels que le besoin rallie,
Il montre en cent climats leur active industrie;
Soit que mille clameurs le demandent aux cieux,
En s'élançant du sein de la mer en furie;
Ou que, loin des périls du liquide élément,
Dans la belle Céphise il charme son amant.
Mon second, dédaigné chez la classe polie,
Ou d'elle, à force d'art, accueilli froidement,
Au village est fêté sans nul déguisement.
Au sein de nos cités, dans la France appauvrie,
Mon tout présente encor l'ouvrage du génie.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est *Melon*. — Celui du Logogriphe est *Maîtresse*, dans lequel on trouve: *art; mars; mai; mite; rat; mari; Atrée; Astrée; amer; mer; air; Sire; si; re; mitre; messe; aire; rime;* mater; *mire; terme; ami; Mera; ris; metre; tresse.* — Celui de la Charrade est: *Ballot.*

1798. Costume Parisien.



Capote en Crêpe, noir Garnie de trois Nattes. Doliman de couleur.

(N°. 7.)

JOURNAL DES DAMES.

12 Aout 1798.

Sur les Réputations.

On distribue des prix pour des éloges, c'est-à-dire qu'on páye pour mentir. Je voudrois bien qu'on payât quelquefois pour dire des vérités ; et qu'après tant d'éloges funebres, on établit, pour varier, des critiques funebres. Les morts ne s'en plaindroient pas, et les vivans y gagneroient. On me dira sans doute, qu'il y a de la lâcheté à attaquer ceux qui ne peuvent plus se défendre. Mais j'ai remarqué que les mêmes personnes, qui sont si prodigues de respect envers les morts, sont très avares de louanges envers les vivans ; et elles semblent ne défendre la satyre contre ceux qui ne sont plus, que pour la réserver toute à leurs contemporains. Quoiqu'il en soit, fâché d'une réputation usurpée par un de mes voisins, je veux m'amuser aujourd'hui en vous faisant son véritable portrait. Ce n'est pas dans le dessein de lui insulter, mais dans l'espoir de corriger ceux qui peuvent lui ressembler encore. Ce que je vais dire de lui ne fera aucun mal. D'abord je ne le trahirai pas ; car je ne dirai pas son nom. Ensuite, il ne s'y reconnoîtra point, attendu qu'il vient de mourir, et qu'il est déjà enterré.

*

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

Ce mien voisin laisse en mourant la réputation d'un brave homme, d'un homme libéral, d'un bon cœur etc. Je veux vous dire, ce que c'étoit que vertus-là, chez le défunt. Il vouloit avoir absolument de la considération; il y tenoit par goût et par état. Il connoissoit le monde : il avoit calculé ce qu'il exige et ce qu'il rend; et comme il avoit de l'esprit, il avoit vu en spéculation qu'on pouvoit dans ce commerce-là, recevoir beaucoup et donner peu. Voilà sa théorie, vous allez voir sa pratique en peu de mots.

Il s'étoit marié; il eut d'abord pour sa femme les égards les plus marqués, et les soins les plus tendres, en public et en particulier, de façon que le public et sa femme chantoient en chœur ses louanges. Il ne vouloit pas non plus qu'on pût attaquer sa fidélité conjugale; il ne laissa éclater aucune intrigue : je crois même qu'il n'en eut point. Il eut un fils, il lui donna la meilleure éducation; il y présida lui-même ; il lui inspira des vertus, lui pardonna des fautes ; il le rendit heureux et digne de l'être. Sa tendresse, ses soins, son activité paternelle éclatèrent, firent époque. Sa femme mourut. Il escorta le convoi, fondant en larmes, et tout cela n'étoit point feint. L'extrême envie de réussir, exaltoit si fort son imagination, qu'il étoit en effet ce qu'il avoit voulu paroître. Voilà ce qu'il donna au monde, voici ce que le monde lui rendit.

Il s'est remarié deux fois depuis; il a fait mourir ses deux femmes de chagrin, par sa conduite et son abandon; et ses deux dernières femmes eu-

rent tort avec lui, car il avoit eu raison avec la première. Il avoit fait sa réputation ; il n'avoit plus qu'à en jouir. Il eut deux autres fils qu'il maltraita, deshérita ; et quand ses fils se plaignoient, ils étoient regardés comme des fils dénaturés, car ils avoient affaire à un père tendre.

Ce n'est pas sur ces deux points seulement qu'il avoit fondé sa réputation. Dans un évènement public et heureux pour la nation, il avoit donné des fêtes ; il avoit distribué de l'argent ; il avoit fait des heureux : ce fut un argent très bien placé ; car par des épargnes, des lézines au dedans de sa maison et des exactions au dehors, il fut bientôt remboursé du capital et de l'intérêt ; et il lui en demeura la réputation d'un homme très généreux.

Mon voisin étoit poltron ; il fut entraîné un jour malgré lui, dans une affaire d'honneur ; il réfléchit. Outre la considération qu'il perdoit en s'y refusant (et vous savez que la considération avoit des charmes pour lui) outre cela, il vit que cette seule affaire lui en feroit cent à l'avenir, parceque sa lâcheté enhardiroit contre lui les plus poltrons. Il fit effort sur lui-même ; et ayant dit tout bas avec *Sosie :*

> Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître ;
> Faisons-nous du cœur par raison.

Il se fit *du cœur* en effet, il se battit, et il eut le bonheur de tuer son homme. Depuis, il eut moins d'affaires qu'il n'en avoit eues ; et il se refusa à plus d'un cartel, sans se deshonorer ; car il avoit fait ses preuves.

Tout cela s'étoit passé dans les premières années de son entrée dans le monde ; ainsi il a eu longtems à jouir du fruit de ses travaux ; car sa vie a été fort longue. On voit par-là, qu'il fut bon père, bon mari, homme brave et généreux, presque sans gêne, sans frais et sans danger. En vérité, il est quelquefois si facile d'acquérir des vertus dans le monde, que ce n'est pas la peine de s'en passer.

P A R I S.

Le projet de proscription militaire a jetté l'allarme parmi notre brillante jeunesse, qui la considère comme une seconde réquisition. Déjà, pour s'y soustraire, beaucoup volent se réfugier dans le temple de l'hymen. En effet, le métier de garçon est devenu, depuis six ans, un état si périlleux, qu'on se hâte d'y renoncer, et la guerre qui détruit tant de monde, contribue elle-même à multiplier la population, en accélérant une foule de mariages, qui, bien ou mal assortis, n'en produisent pas moins de nombreux enfans à la patrie.

Une hausse considérable se fait sentir, en ce moment, parmi les Demoiselles à marier; on se les arrache, c'est une fureur ; si cela continue, il y aura disette avant peu: Et tel qui, jusqu'à présent, affectoit un mépris souverain pour les femmes (car c'est le bon ton parmi une certaine classe), commence à croire qu'elles sont bonnes à quelque chose.......

On ne se contente plus de *faire* de l'esprit, on veut en *écrire ;* et chacun prétend être assez instruit pour instruire les autres. Cette manie générale a donné lieu à la plaisanterie suivante, adressée à un journaliste:

„Et moi aussi, je voulois me faire auteur dramatique ; cette carrière offre mille attraits séduisans. Déjà je voyois mon ouvrage couvert de nombreux applaudissemens. Le parterre demandoit à grands cris: l'auteur, l'auteur, l'auteur. Blotti dans une coulisse, je faisois les difficultés d'usage. Non, disois-je au directeur, je ne paroîtrai point, je ne mérite point cet honneur. Il insistoit: vous êtes un enfant, jouissez de votre triomphe. Rendez-vous au vœu du public.— Non, citoyen, le public est trop bon, je ne veux point abuser de son indulgence.— Et vous aimez mieux manquer de reconnoissance? le parterre désire vous voir; il a accueilli votre ouvrage, et quelqu'en soit le mérite, ce seroit ingratitude de lui refuser cette faveur. „Ces raisons me déterminoient; je faisois violence à ma modestie; je m'avançois en rougissant sur la scène; je saluois au milieu de bravos, puis me retirois pénétré d'une douce émotion. Bercé par ces rêves enchanteurs, je travaillois péniblement depuis trois jours, et déjà j'avois trouvé le titre d'un charmant opéra. J'étois tout fier, lorsque décadi matin, mon garçon tailleur m'apporta un habit.— Etes-vous content, citoyen? — Parfaitement. — Examinez-moi ce petit collet violet; commé céla monté par derrière, et descend par dévant. Cette taille moins basse et moins large, n'a-t-elle pas plus

dé grâces que naguères, lorsqu'elle usurpoit la moitié des cuisses ? — C'est vrai. — Puisque vous êtés content, citoyen, pourrois-je vous démander un pétit service ? — Je suis prêt à vous obliger, mon ami; de quoi s'agit-il ? — Dé peu dé chose. C'est uné pétite comédie dont je vous prierois de corriger les fautes d'ortographe. — Une comédie ? Et quel en est l'auteur ? — Moi, citoyen. — Vous ? — Eh! sandis ! surément, moi-même. Qu'y a-t-il d'étonnant ? C'est la troisième qué jé fais. La bésogne ne va point, et né pouvant travailler de l'aiguille, jé travaille dé la plume. Jé manie l'uné comme l'autre. Quand jé né trouvé pas dé culotte à faire, eh bien! jé fais une comédie; il ne s'agit qué dé savoir coudré pour céla. Jé prends une scène d'un côté, un acté de l'autre; je coupe une intrigue par-ci, un dénoûment par-là; je taille un pétit morceau dé ma façon; jé couds toutes ces pièces ensemble, et voilà uné comédie que j'ajuste à un pétit spectacle, où elle fait aussi bien que cet habit sur votre corps; et cépendant jé né prends pas dé mésure; jé vends céla tout fait, commé les frippiers. „

Je démeurai étonné, stupéfait. Je pris son manuscrit, et corrigeai les fautes qui s'étoient glissées dans les morceaux *de sa façon;* ils étoient, par-là, faciles à distinguer. Les autres avoient été copiés exactement. Je lui rendis son ouvrage, sans lui dire ce que j'en pensois, et fus fort surpris, quinze jours après, de voir afficher sa pièce, qui eut un assez grand nombre de représentations.

Je vous avouerai, citoyen, que cette circons-

tance a singulièrement réfroidi mon goût pour la carrière dramatique. J'ai abandonné mon opéra, dont le titre, pourtant, promettoit beaucoup, et m'avoit coûté trois jours de réflexions; mais j'ai pensé que je ne pourrois jamais soutenir la concurrence avec mon garçon tailleur, n'ayant point, comme lui, l'avantage de savoir *coudre*.

L'aéronaute Garnerin vient de publier des détails assez intéressans sur sa nouvelle ascension. Nous en offrirons un extrait:

„Le second voyage aërien que la citoyenne Henri (*Célestine*) a fait avec moi le 5 (23 Juillet) n'a pas été moins heureux que le premier; nous nous sommes élevés du parc de Mousseaux, à 7 heures 52 minutes, par un vent de Sud; le ciel étoit couvert de nuages que nous ne dépassâmes point. Notre plus grande élévation fut de 760 toises. En 38 minutes, nous fîmes près de 5 lieues, nous traversâmes trois fois la Seine, et nous prîmes terre à Ezanville, près Ecouen. Dans ce second voyage, la citoyenne Henry m'a donné de nouvelles preuves du courage qu'elle joint à toutes ses autres qualités estimables, et au plus parfait désintéressement. Elle ne fut point incommodée des oscillations que nous eûmes en descendant, et qui me causèrent un vomissement. A 9 heures, elle me quitta pour se rendre à Paris........ Le 6 Thermidor (24) à 4 heures 15 minutes du matin, je me suis élevé de nouveau, de la plaine d'Ezanville,

par un vent Sud-Ouest très-violent, emportant avec moi une provision de lest, une ancre, un morceau de pain, et mon drapeau. Mon intention dans ce nouveau voyage, qui est le 9me, étoit de chercher un courant qui put me ramener vers Paris. J'ai traversé trois couches de nuages que j'ai laissés bien au-dessous de mes pieds, sans que rien m'indiquât la présence du courant que je cherchois. Continuant à jetter du lest et à m'élever, j'atteignis une élévation excessive, espérant toujours rencontrer un courant de Nord-Est; c'est-là que je fus seul témoin du lever du soleil, le plus brillant et le plus majestueux que j'aie jamais vu; l'ardeur de ses rayons me réchauffa un peu de l'onglée et du froid excessif que j'avois; sa chaleur contribua beaucoup à augmenter la dilatation de mon aérostat, que la diminution du poids de l'atmosphère avoit déjà raréfié au point de le remplir totalement. Je continuai de monter, le froid devint de plus en plus insupportable et la dilatation se fit ressentir, au point que je fus obligé de donner issue au gaz inflammable par les deux appendices ou boyaux, et par la soupape, d'où il s'échappoit en sifflant. J'ai jugé à ces indices que j'étois élevé au *maximum* d'élévation que je pouvois atteindre avec ma machine : j'aurois voulu pouvoir la déterminer avec précision, mais j'étois privé de mon baromètre qui se brisa la veille, en prenant terre à Ezanville. Il ne m'est pas permis de l'estimer moindre de 3000 toises, d'après la quantité de lest que j'ai jetté, la plénitude extrême de mon aérostat et le froid que j'ai ressenti. C'est dans ces hautes régions

que l'existence de l'aéronaute est véritablement compromise; c'est-là qu'il doit conserver tout son sang-froid, et déployer tout son courage, moins pour braver l'aspect de l'abyme immense, que pour surmonter les indispositions qu'il éprouve. Il ressent un malaise indéfinissable: les oreilles lui tintent, la circulation de son sang devient plus rapide, ses artères se gonflent; la dilatation excessive de son aérostat, et le sifflement de l'air qui s'en échappe, semblent lui annoncer la destruction prochaine de son être, et de la machine qui l'a transporté au lieu du péril; il sait d'ailleurs qu'il est dans la région où s'enflament les météores les plus subtiles, et que le contact d'une étincelle électrique, peut embrâser sa machine, et l'anéantir comme d'un coup de foudre; mais sa sécurité renaît de la confiance qu'il place dans la justesse des précautions qu'il a prises pour éviter une partie des périls qui l'environnent et l'espérance d'une découverte heureuse à son art lui fait braver le danger. Je suis resté une heure dans la situation que je viens de décrire, sans m'être apperçu d'aucun changement dans la direction du vent qui m'entraînoit. Perdant tout espoir et ne pouvant plus supporter la rigueur du froid, je me fis descendre insensiblement en laissant échapper l'air par la soupape: au bout de 15 minutes, le soleil s'obscurcit, et je traversai les nuages. La terre reparut à mes yeux comme un tableau confus où tout est masse et cahos; petit à petit les bois, les rivières, les plaines et les villes prirent des formes sensibles. Je jouissois du spectacle de la création. L'air étoit

moins subtile et la température plus douce; j'ai plané encore 30 minutes entre terre et nuages; je suis venu terminer ma course aérienne à 6 heures du matin dans la plaine de Sempigny, sur le bord de la rivière d'Oise, près Noyon, à 20 lieues de l'endroit d'où j'étois parti: j'ai fait ce trajet en 7 quarts-d'heures.

MODES.

De toutes les couleurs qui ont obtenu les faveurs de la Mode, aucune, depuis longtems, n'a joui d'un crédit aussi constant, aussi universel, que le jaune. Deux mois se sont écoulés, et son règne, loin de s'affoiblir, semble acquérir tous les jours plus de consistance. Quel attrait a-t-il donc pour le beau sexe?....... Quant au noir, quelque concurrence qu'il affecte, son emploi n'est qu'en sous-ordre. Tout son ministère consiste à faire ressortir la couleur favorite. On a cependant remarqué quelques essais de rose et noir, de violet et vert; le vert seul a même eu quelques partisans. Efforts superflus, qui n'ont produit que des succès éphémères.

La manie de montrer tout ce qu'on cachoit autrefois, s'est étendue jusqu'aux oreilles. On les voit aujourd'hui dans toute leur longueur aux hommes comme aux femmes. Cette mode n'est point sans avantage. Une belle paire d'oreilles a son mérite en France comme en Arcadie.......

Le falbalas et la seule innovation que l'on re-

marque dans les sacs dits *à ouvrage*, à l'exception que leur ampleur augmente tous les jours. Si cela continue, on y mettra bientôt tout son menage.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 7.)

Capotte (chapeau) *en crêpe noir garni de trois nattes.* Plus ou moins régulières, ces nattes accompagnent presque toutes les coëffures. — La variation pour les chapeaux se borne à l'alternative, jaune sur noir ou noir sur jaune. On se contentoit d'abord de faire contraster le fond avec la garniture; aujourd'hui, outre le ruban noir, on met sous un fond de crêpe noir, un transparent jaune; ce qui produit une nuance semblable à ce demi-jour, dont la lueur est, dit-on, si favorable à la beauté.

Le chapeau s'adapte assez mal à une tête tondue, qui ne présente ni chignon, ni toupet saillant. C'étoit pour cette raison sans doute que plusieurs élégantes, à la *Titus*, essayèrent, il y a quelque tems, de porter leurs chapeaux à la main. Cette innovation n'a point réussi, parcequ'il eût fallu trois mains; une pour tenir le sac, une pour relever le schall et la robe, puis une autre pour porter le chapeau; et comme les belles n'ont reçu de la nature que deux mains, force fut au chapeau de retourner sur la tête.

Doliman de couleur. Cette couleur est encore jaune. L'on voit cependant des Dolimans violets, d'autres roses. Ceux-ci ont la bordure pareille, et les violets le rebord jaune.

MODES ANCIENNES.

Parmi les costumes qu'offre la succession des siècles, on distingue celui des anciens chevaliers. L'habit court qu'ils portèrent pendant longtems, étoit très élégant, et relevoit merveilleusement leur taille. Le manteau donnoit beaucoup de dignité à ce costume, qui fut singulièrement perfectionné sous le règne de Philippe-le-Bel. Charles VII, qui avoit les cuisses mal faites, lui fit substituer l'habit long. Ce fut alors que commença le ridicule : si l'on a quelque raison de plaisanter sur le goût de nos petits-maîtres, voyez combien la dépravation fut portée plus loin sous le règne de Louis XI; voilà le portrait d'un élégant de ce tems-là:

En cheveux plats et touffus, vêtu d'un pourpoint en forme de camisole, qui lui couvroit à-peine les reins, ses hauts-de-chausses resserrés et remontant fort haut; la ceinture nouée avec des rubans; un surcroit d'épaules en forme de matelats, que l'on s'appliquoit sur chaque omoplatte, pour figurer une poitrine large, et se donner un air robuste. Cette étrange caricature étoit terminée par des souliers dont la pointe avoit, pour les gens de qualité, jusqu'à deux pieds de longueur; le peuple ne la portoit que de six pouces, et c'est l'origine du proverbe: *être sur un grand pied.* Cette chaussure fut inventée par Plantagenet, duc d'Anjou, afin de cacher une énorme excroissance qu'il avoit à l'un des pieds.

C'est du 16ème siècle que date la reproduction des perruques. En 1685, on empêcha un chanoine de la cathédrale de Beauvais de célébrer la messe parcequ'il avoit une perruque: il la déposa solemnellement entre les mains de deux notaires à la porte du chœur, et protesta contre la violence qui lui étoit faite. Dans le même tems, beaucoup d'Oratoriens aimèrent mieux renoncer à leurs places qu'à leurs perruques.

La persécution est de la destinée des plus belles inventions de l'esprit humain. Combien de contradictions les perruques n'ont-elles pas éprouvé de nos jours, lorsque les dames les adoptèrent et leur donnèrent ces formes agréables, cette perfection qu'on n'avoit pas même soupçonnée jusqu'alors !

TRAIT HISTORIQUE.

Qui le croiroit? Tamerlan, le féroce Tamerlan poussoit quelquefois jusqu'à l'excès, la patience et la bonté. Un célèbre poëte persan, étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, et jouant à certain jeu d'esprit, consistant à mettre à prix d'argent ce que chacun valoit, *je vous estime trente aspres*, dit-il à Tamerlan. — *La serviette dont je m'essuye, les vaut*, répondit ce monarque.— *Mais c'est aussi en comptant la serviette*, repartit le poëte. Le conquérant des Indes ne s'offensa point de ce propos.

ANECDOTES.

On reprochoit à un homme de mérite de laisser prendre à son épouse trop d'empire sur lui. *Il faut*, répondit-il, *souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur.*

Un romain extrêmement riche faisoit des dépenses prodigieuses pour sa table; voyant sa fortune réduite à deux cent cinquante mille livres, il s'empoisonna, disant que cette somme ne pourroit jamais suffire à son appétit.

Un journaliste mit dans sa gazette: Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant; pour moi, je ne crois ni l'un, ni l'autre.

L'amitié n'est point le partage exclusif de l'espèce humaine. M. Sandford, chirurgien à Shrewsbury en Angleterre, avoit deux chiens très-attachés l'un à l'autre, et qui avoient vieilli ensemble. L'un d'eux vint à mourir. Dès ce moment l'autre refusa toute espèce de nourriture; parcourut, en poussant des cris lamentables, tous les lieux qu'il fréquentoit avec son ancien compagnon, et succomba enfin le dixième jour, victime d'un *instinct* trop perfectionné.

MELANGES.

Réflexions philosophiques.

Tout change dans la nature; chaque saison de l'année se pâre d'un vêtement nouveau, la lune croit et décroit, les fleuves débordent et tarissent;

les fleurs, les épis et les glaçons se succèdent tour-à-tour; l'imagination des femmes pourroit-elle seule rester constante au milieu des tableaux mobiles qui l'entourent?....... Il en est des modes, comme des inclinations du cœur, et de certains mots dans les langues; les passions les plus fortes s'éteignent, les termes les plus brillans vieillissent, les costumes les plus ingénieux disparoissent; mais le caprice, guide volage de nos sensations, ou plutôt fidèle imitateur de la nature, redonne souvent les charmes de la jeunesse aux objets écartés par le dégout. Si nos arbres et nos vallons se décorent de nouveau des mêmes fruits et des mêmes fleurs dont ils s'étoient dépouillés; de même telle mode, tel amant, telle expression reparoissent quelquefois sur la scène du monde avec la phisionomie de la nouveauté.

Que des pères économes ou des maris peu généreux, n'apperçoivent dans un nouveau costume qu'un nouveau prétexte de dépense; qu'ils se déchainent contre cette riante imagination, qui porte sans cesse leurs filles et leurs épouses vers le changement perpétuel; pour nous, nous n'observons dans cette inconstance qu'une étude profonde des variations du monde phisique. Soyons justes et convenons sans jalousie, que les femmes qui se distinguent par la mobilité de leurs gouts et de leurs modes, sont celles qui se rapprochent le plus de la nature.

Par Mr. J. J. de L * *.*

LES DEUX AMOURS.

Légère moralité.

Mes jeunes amies, vous avez sûrement vu l'Amour? c'est un petit enfant représenté ordinairement assis, offrant un petit air malin, et portant un doigt sur ses lèvres. Il n'est pas que vous ne l'ayez vu encore dans quelques livres où il est peint souvent avec des couleurs bien séduisantes; mais ce que vous n'avez peut-être pas vu, c'est qu'il y en a deux d'une nature très différente. Quoique frères, ils ne sont jamais unis.

L'un vous attire en riant et avec un regard perfidement gracieux. Son visage est on ne peut plus intéressant. De loin, on ne voit que les roses dont sa chevelure est remplie. Il aime à se donner un petit air formidable; pour cela, il porte derrière l'épaule un carquois proportionné aux forces de son âge; les traits dont il se sert, sont d'une variété charmante, mais la pointe en est empoisonnée, et malheur à qui la ressent! Dès qu'il a frappé juste où il vouloit atteindre, il saute toujours de joie, et pousse des cris éclatans.

Il aime les entreprises audacieuses; la folle espérance marche sur ses pas; une chûte, dit-on, en prépare une autre, et c'est très vrai pour cet enfant, au point que ses imprudences le font passer pour aveugle. On voit danser à ses côtés la volupté effrénée dont l'haleine seule répand la pâleur sur le visage de la jeunesse; à sa suite, cependant après un léger intervalle, marche d'un pas lent, mais sûr, son triste cortège, composé du repentir, des

des larmes, de la mélancolie et des soupirs secrets. Heureux encore si le soupçon, l'effroi, la trahison, la haine, la rage qui abrège la vie, et le désespoir qui enfonce le poignard dans le sein chéri pour s'en immoler ensuite, ne viennent pas s'y joindre!

Ah! loin de nous cet Amour, diriez-vous; voyons maintenant son frère:

Il est bien plus rare, mais heureux qui l'a trouvé! il n'est ni inconstant, ni infidèle. Sa chevelure est remplie de violettes et de pensées, un rayon du ciel brille dans son regard, et la troupe hideuse des vices fuit à son approche seule.

Une beauté céleste fut toujours son partage; sa démarche est modeste comme son air. Ses traits sont affilés, mais leur pointe ne fait point de mal; la vertu lui tient une main, et la raison l'autre.

Il a pour suite la douce joie, le léger badinage, l'innocence en habits de fête, et la santé aux vives couleurs. L'hymen, dans sa pompe de noce, porte le flambeau et la couronne de myrthe. La simplicité unie à la fidélité ne cessent de le fixer en souriant. L'amitié sévère ferme la marche, que le chagrin de l'ame n'oseroit interrompre.

Quand vous ferez un choix, mes jeunes amies, consultez deux fois votre cœur, afin de ne pas manquer cet amour; mais je vous en avertis encore, c'est le

Rara avis in terris, nigroque simillima cigno.

Ce qui veut dire en trois mots, *C'est un Phœnix.*

Or le phœnix est un oiseau qui ne paroît que tous les cent ans; c'est bien long pour vous, mes jeunes amies, qui ressentez la curiosité d'amour:

cependant comme il y a bien cent ans qu'on ne l'a vu, il renaîtroit exprès pour vous, j'en suis sûr, si vous profitiez de mon avis.

Cléodore et Phalnire.

Ecoutez, ô vous, dont le cœur est susceptible d'amour, vous pourriez bien n'être pas si heureusement traités que vous vous y attendez; tenez-vous sur vos gardes et redoublez de vigilance. Il est si malin! ses tours sont si adroits! Instruits par le sort de ses victimes, vous croyez peut-être ne plus devenir l'objet de ses caprices; erreur que cela! Les traits de l'Amour ne connoissent point d'obstacles; ils sont aussi sûrs et aussi prompts que la volonté de ce Dieu cruel; mais un exemple vous convaincra mieux; veuillez donc prêter attention à une petite histoire que j'ai eu le bonheur de découvrir dans un manuscrit très vieux, trouvé récemment sous les ruines d'une ville très ancienne, à ce qu'il m'a paru.

Un jeune habitant d'Amathonte, nommé Cléodore, après avoir aimé longtems une Lesbienne très jolie, que des pirates, en échouant, avoient abandonnée un jour sur le rivage, se vit enfin trahi dans sa tendresse. Envain par ses prières et par ses larmes, il essaya de ramener Phalnire (c'est le nom de cette Lesbienne) à ses premiers sentimens, elle fut inflexible. Désespéré, il court au temple de l'Amour, charge ses autels de mille fleurs, et couvre d'un nuage d'encens l'image du Dieu terri-

ble. Au même instant, un bruit semblable à celui du tonnerre se fait entendre sous les voûtes, qui le répandent et le prolongent. Les fleurs ont disparu de dessus l'autel, un livre les remplace, et sur son paroi on distingue ces caractères: *Loix de l'Amour.* Une vapeur céleste enveloppoit la statue du Dieu, le tonnerre continuoit à gronder, lorsque soudain le bandeau qui couvroit les yeux de l'idole, se détache; le bras de la statue s'anime, s'élève lentement en désignant le livre. L'Amour lui-même, ô prodige! a remplacé son image; il profère ce peu de mots: *Ouvres, lis et te soumets.* Cléodore approche en tremblant, ouvre le livre redoutable. Mais Dieux! quelle est sa surprise! chaque feuillet qu'il tourne avec rapidité ne contient que ce mot fatal: *Caprices.* „Quoi, s'écrie-t-il, „Amour, sont-ce là tes loix; Dieu cruel, j'abjure „ton culte ridicule; oui, divinité barbare, si mes „vœux sont remplis, et si les mortels sont jaloux „de leur bonheur, ils m'imiteront, et ton temple „sera désert. „

Un blasphême n'est jamais impuni. Le Dieu fit un signe de tête, comme s'il eût applaudi à ce vœu imprudent; tout rentra dans l'ordre au temple, et Cléodore courut à celui de la Sagesse; mais ce temple étoit fermé depuis longtems; alors la tristesse s'empare de son cœur. Sans aucun espoir de soulagement aux maux qu'il éprouve, s'il reste à Amathonte, il croit que le plus sûr pour lui est de fuir loin d'un sexe perfide, et de consacrer toute sa vie à la plus profonde solitude.

Il quitte donc la ville, son temple funeste, ses

beautés dangereuses; il fuit, et sans regret. Après une longue route, il se trouve à l'entrée d'une épaisse forêt, dans laquelle il sembloit que nul mortel n'eût encore pénétré. Il avance, il cherche un réduit écarté où seul, perdu pour le monde entier, il puisse le reste de ses jours méditer sur la cruauté du Dieu dont il est la victime, et sur la singularité de ses loix. Une grotte que la nature avoit pris soin d'orner lui présente un asile assez agréable, et il en admiroit les sauvages beautés, quand à travers un feuillage que le vent fait mouvoir, il entrevoit quelques lignes gravées sur l'écorce d'un ébenier. „Quoi, dit-il, le souvenir des amans et de leurs folles ardeurs me suivra-t-il partout? „ Car c'est encore quelque malheureux, sans doute, qui sera venu confier sa plainte vaine aux enfans de cette forêt; mais lisons :

„Arbuste complaisant,
„Offres sous ton ombrage,
„Un asyle à l'amant,
„Une retraite au sage.

„Ah je le suis ce *Sage*, auquel tu réservois le bienfait de ton ombre; arbre charmant, grotte silencieuse; enceinte paisible, je ne vous quitte plus!„

Ou je me trompe fort, ou bien tu n'est que l'*Amant*, se dit tout bas l'Amour, qui, plein de vengeance, avoit suivi les pas de Cléodore. Celui-ci pénètre sous la voute solitaire, il se plaît à contempler les ceintres menaçans, les supports variés, les sièges fortuits revêtus d'une mousse légère; une satisfaction inexprimable brille dans tous ses traits. Tout-à-coup il voit, ô douleur! ce qu'il avoit

tant à cœur d'éviter, un être de sa nature, et pour comble de malheur, un être sensible et délicat, une femme enfin. Dès qu'il a retrouvé l'usage de sa pensée, qu'une apparition aussi étrange avoit, pour ainsi dire, suspendue, il veut retourner sur ses pas et s'éloigner de cette forêt malencontreuse; mais cette femme, dont un voile cache les traits, laisse voir dans son maintien l'empreinte d'une profonde tristesse, et la beauté dans la peine a tant d'empire sur notre ame! „Quel est, lui dit-il, „le sujet de votre infortune?— Mes malheurs sont „mon ouvrage, répondit-elle d'une voix étouffée, „ainsi je dois les taire; qui trahit l'amour n'a pas „droit à la pitié.— Mais qui gémit sur une erreur „mérite un sentiment moins pénible, et c'est au „nom de l'amitié que j'insiste. — Vous l'exigez? „sachez donc . . . mais non, l'aveu de mon injus- „tice, les funestes effets qu'aura produits sur lui „mon inconstance . . . car il mourra si son amour „est égal au mien; tout, oui, tout, ô généreux „mortel, m'impose la loi de garder un silence ab- „solu: un seul mot me feroit perdre cet intérêt „que vous me témoignez et qui vient de soulager „un instant mon cœur déchiré de remords. Eh! „de quel œil, si vous aviez été cruellement trompé, „verriez-vous le repentir tardif de votre infidelle? „— Avec douleur, mais avec volupté, répond „Cléodore.„

A ces mots, l'inconnue jette le voile qui couvroit ses traits enchanteurs; c'est Phalnire!

Le ravissement de Cléodore ne peut se peindre, il renait au bonheur, à la vie peut-être; et

comme s'il eut été le coupable, il tombe aux pieds de ce qu'il aime, et s'enivre de ses regards les plus doux. Cette grotte va devenir un nouveau temple; elle va entendre de nouveaux sermens. Arrêtez, dit l'Amour qui paroît aussitôt à leur vue dans tout l'éclat de sa divinité; rappelle-toi, Cléodore, les vœux sacrilèges que tu fis sur mes autels même. Je devrois, pour te punir, rejetter ceux que tu fais aujourd'hui; mais ta constance a désarmé mon bras, je ne me venge donc que par des bienfaits. Heureux amans, revoyez Amathonte, vous y serez désormais inséparables; et toi Cléodore, qui t'irrites contre les caprices de l'Amour, sache que ce sont là toutes ses loix, et qu'il rejette de son sein quiconque a la folie de les braver.

B.

SPECTACLES.

On a donné, le 21 du mois dernier, au théâtre de la République à Paris, la deuxième représentation d'*Apelle* et *Campaspe*, opéra en un acte, paroles de Demoustier, musique de Eler. Plusieurs changemens, quelques corrections, ont fait disparoître les taches qui avoient blessé l'œil sévère de la critique, à la première représentation de cette pièce. On sait qu'Alexandre ayant fait venir Apelle pour tirer le portrait d'une jeune esclave qu'il aimoit, le peintre reconnut dans son modèle Campaspe son amante, qu'il avoit perdue depuis trois ans; qu'instruit de leur tendresse mutuelle, ce

héros, après avoir vaincu l'univers, se vainquit lui-même, en remettant l'objet de son amour entre les bras de son heureux rival. Tel est le sujet de cet opéra, où l'auteur a su répandre cette grace et cette aménité de style qui caractérise ses autres ouvrages. On a prétendu que la musique étoit trop savante; quoiqu'il en soit, elle a ce qui est peu commun dans un opéra; c'est qu'elle permet à l'auditeur d'entendre les paroles, avantage que rarement le musicien laisse au poëte.

Une petite pièce en Vaudeville, intitulée les *Têtes à la Titus*, a obtenu le plus brillant succès sur le théâtre des *Variétés*.

Un marin françois, après 4 ou 5 ans d'absence, revient dans sa patrie au sein de sa famille; il trouve sa femme, sa fille et son gendre futur, coëffés à la Titus, et habillés dens le dernier goût. Ce changement l'étonne, mais ne le fâche pas, et en dépit des suggestions d'un vieux atrabilaire, il approuve la liberté des costumes, et il marie les deux jeunes gens.

Tel est le fond de cette pièce, qui est moins une comédie qu'un cadre à couplets; il y en a de très piquans, tels que celui-ci :

Air de la Croisée.

Si j'ai quelque foible aujourd'hui,
Vous, demain, vous en aurez d'autres;
Tolérons les défauts d'autrui,
Pour que l'on nous passe les nôtres.

Pour éviter un cas fâcheux,
Il faut toujours être honnête;
Car tel qui n'a point de cheveux,
Peut avoir de la tête.

LIVRES NOUVEAUX.

Biographies des Suicides, par Chrétien Henri Spies, traduites de l'allemand par Jules Henri Pott, 2 vol. in 12.

Une compilation de petites aventures romanesques, toutes finissant par la mort volontaire des héros et des héroïnes, ne peut manquer de plaire à la classe des lecteurs mélancoliques. Ceux là n'aiment que le noir ou le rembruni; rien ne va à leur ame triste, s'il ne porte une teinte propre à entretenir ou augmenter la tristesse. Ils trouveront ici un aliment assorti à la cause de leur maladie; beaucoup de suicides par amour, quelques-uns par ambition, quelques autres par indigence, par crainte de la honte, par dépit d'un tort reçu, etc.

Quelque doive être le produit moral d'un pareil genre de lecture, l'auteur paroît n'avoir été inspiré que par des vues louables et pures.

J'ai, dit-il dans sa préface, une extrême pitié de ces malheureux...... Je veux avertir l'adolescent de ne pas badiner inconsidérément avec la vertu de son amante...... Je veux, par des exemples terribles, avertir la fille crédule et sans expérience et la rendre attentive au danger qu'elle court....... Je veux démontrer au cœur bienfaisant, qu'un lé-

ger secours peut sauver la vie à un homme......
Je veux prouver au riche avare qu'il assassine quand il demeure insensible. Enfin, je veux faire voir aux plus malheureux qu'il survient, au moment qu'on y pense les moins, des ressources inattendues.

„Si je n'ai pas atteint mon but, ajoute-t-il, il existoit cependant; et si l'on veut me juger sévèrement, qu'on ait du moins égard à mon intention.„

Il vient de paroître et on lit avec plaisir une petite brochure de Bernardin de Saint-Pierre, intitulée: *De la Nature de la Morale.*

L'auteur distingue deux morales, l'une humaine, et l'autre divine; „l'une résulte de nos passions, l'autre est la raison qui les gouverne.„ La morale des passions, dit-il, divise les hommes; la morale de la raison les rallie. La première engendra l'amour et l'ambition. La seconde *harmonia* les familles en tribus par leurs services mutuels, les tribus en nations par l'amour de la patrie, et les nations avec les nations, par celui de l'humanité......... C'est cette morale céleste, innée dans chacun de nous, qui nous fait supporter l'ordre social, lors même qu'il nous opprime. Elle éloigne des jouissances corrompues du monde, la jeune fille laborieuse, et la revêtissant d'innocence et de pudeur, la rend bien plus digne d'être aimée que celle que le vice couvre de diamans. Le cœur lui doit ses sacrifices; la conscience son repos; le ciel une récompense. C'est à lui qu'elle attache la chaîne dont elle lie tous les habitans innocens de

la terre les uns aux autres. C'est par elle qu'ils s'approchent encore sans se connoître, qu'ils s'entendent sans se parler, et qu'ils se servent sans intérêt.“

Nous ne suivrons point l'auteur dans les développemens abstraits qu'il donne à ces principes. Nous nous bornerons à citer un trait qui prouve que la morale, non seulement protège les hommes contre les erreurs et les ravages des passions, mais peut encore les guérir des maux regardés comme incurables.

„Une fille âgée de 25 ans étoit devenue folle par les injustices réitérées de son père. Il lui enlevoit tous les fruits de son travail pour les donner à son frère. Il lui promit une croix d'or en dédommagement; mais il lui manqua de parole. L'infortunée ne put résister à ce dernier trait; elle en perdit la raison. Elle entroit en fureur au seul nom de son père. On l'emmena au célèbre hospice des insensés, à Avignon. Le médecin, le citoyen Butel, après lui avoir administré sans succès les remèdes physiques accoutumés, la console, lui dit que son père se repent de ses torts, qu'il lui a acheté le bijou qu'il lui a promis, et qu'il a renvoyé son frère loin de lui, afin qu'il apprît un métier. La fille écoute et devient pensive. Bientôt le père se présente à elle; mais elle le repousse. Après quelques nouvelles tentatives, il s'en approche, la caresse, lui présente le bijoux fatal. La fille émue verse des larmes, lui tend la main, l'embrasse, et en peu de tems recouvre sa santé. Ainsi le père retrouva sa tendresse dans le malheur de sa fille;

la fille la raison dans l'amour de son père, et tous deux baignèrent de leurs larmes, la main du sage qui les avoit guéris.,,

POÉSIE.

LE ROSSIGNOL QUI NE CHANTE PLUS.

Un Rossignol par ses chansons,
Pendant le mois de Mai, charmoit tout un boccage;
Les oiseaux, attentifs à ses doctes leçons,
Tâchoient d'imiter son ramage:
Ils ne l'imitoient pas; mais n'importe, leurs sons
M'en paroissoient plus doux, m'en plaisoient davantage
Le mois de Juin venu, notre aimable chanteur
Tout-à-coup garde le silence.
Dans tout le bois grande rumeur,
Et vîte, et vîte en diligence
On dépêche un ambassadeur.
Un jeune Pinson eut l'honneur
D'être chef de cette ambassade:
,,Qu'as-tu, lui dit-il, camarade?
,,D'où te vient ta mauvaise humeur?
,,Pourquoi nous punir tous? Dis, serois-tu malade?,,
Le Rossignol montrant un nid,
Où l'on voit maint et maint petit
Ouvrir un large bec et demander pâture:
,,J'ai chanté, lui dit-il, les plaisirs et l'amour,
,,Quand je n'étois qu'amant: chaque chose a son tour.
,,A présent je suis père, et la sage nature
,,Qui m'a donné ces chers enfans,
,,Au lieu de mes chansons m'inspire
,,Des soins tout aussi doux et bien plus importans.,,

Volant et Mouchar.

Volant, chien danois d'origine,
Et grand fripon de son métier,
Chez son maître un matin vola dans la cuisine
Un gros aloyau presque entier.
(La cuisinière étoit sortie)
Volant dans un coin du jardin
Va se cacher pour faire un excellent festin.
A l'odeur de la chair rôtie,
Mouchar (c'est un jeune épagneul)
Le suit, le joint et lui demande
S'il ne voudroit pas dîner seul.
Volant, quoique de race affamée et gourmande,
Pour convive accepte Mouchar.
Il lui devoit bien cela, car
Mouchar étant à la mamelle
L'avoit plus d'une fois admis à sa gamelle.
Tandis que d'une et d'autre part,
Le couple de mangeurs travaille,
Arrache, déchire et tiraille,
La cuisinière Margoton
Rentre, n'apperçoit point son alloyau, le cherche,
Devine bientôt le fripon:
S'arme d'une assez longue perche,
Va dans la basse cour, à l'étable, au jardin,
Y trouve les gourmands, lève la gaule; zeste
Volant franchit le mur. Mouchar n'est pas si leste:
Pan, pan, pan, sur son maroquin:
Vous en aurez vilaine bête,
Vous en aurez pour deux, maudit chien de mâtin.

Après cette diable de fête,
Le pauvre Mouchar, en rampant,
En se traînant, en gémissant,
Va trouver sa mère, avec honte,
D'un bout à l'autre lui raconte
Son aventure et son malheur.

La sage et prudente Cybelle
Le gronde encore : „Mon fils, dit-elle,
„Devois-tu prendre part au butin d'un voleur. —
„Mais quant je lui donnois moitié de ma pittance.
„Vous ne m'avez rien dit. — Tu faisois ton devoir,
„Tu soulageois son indigence.
„Il n'est pas pour donner grand besoin de prudence,
„Mais il en faut pour recevoir.
„Apprends mon fils, apprends quelle est la différence.
„Donne au premier venu, donne à qui tu voudras ;
„Mais choisis bien les gens de qui tu recevras.

STANCES.

A ma bonne amie.

Esprit tranquille et cœur content,
Voilà les trésors de la vie ;
Je les possédois dès l'instant
Où je connus ma bonne amie.

J'avois vingt ans lorsque l'Amour
Me dit : Vois, comme elle est jolie !
J'en ai trente, et depuis ce jour,
Elle est encor ma bonne amie.

J'admire en elle, esprit, douceur,
Beauté par la grâce embellie ;
Mais un son de voix séducteur,
Me rend fou de ma bonne amie.

Je l'entends lire quelquefois ;
Quel goût ! et quelle mélodie !
Sio, je préfère à ta voix
L'organe de ma bonne amie.

On court en foule, avec raison,
Aux jeux séduisans de Thalie ;
Moi, je quitte peu ma maison,
Mon spectacle est ma bonne amie.

Dans nos bals, nos cercles charmans,
Le croiroit-on, seul, je m'ennuie ;
Je regrette tous les momens
Passés loin de ma bonne amie.

Elle a nourri ses deux enfans ;
Combien par eux elle est chérie !
De leurs petits bras caressans,
Comme ils serrent ma bonne amie !

L'injustice fit arrêter
Un oncle qui lui dut la vie ;
Les juges n'ont pu résister
Aux larmes de ma bonne amie.

La gaîté vouloit m'engager
Sous les drapeaux de la Folie ;
Je la quittai pour partager
Les chagrins de ma bonne amie.

La paix, ce doux présent des cieux,
Permet maintenant que l'on rie ;
Mais je ne suis vraiment joyeux,
Qu'à côté de ma bonne amie.

J'aurois tort de livrer mon cœur
Aux accès de la jalousie,
Car le témoin de mon bonheur
Doit adorer ma bonne amie.

Le même lit, depuis dix ans,
Sous mon bras, la voit endormie,
Je veux, dans cinquante printems,
Fêter encor ma bonne amie.

Vous, mes jeunes concitoyens,
Que souvent l'intérêt marie,
Croyez-moi, le premier des biens,
Est d'épouser sa bonne amie.

*A Mademoiselle de F*** qui se faisoit peindre.*

Que j'ai cent fois envié le destin
Du peintre heureux qui traçoit ce matin,
Les doux appas de ton joli visage;
Mais, F***, pardonne à mon présage,
Tu n'auras point un portrait ressemblant,
L'art est manqué quand l'artiste est tremblant.

*Par Mr. J. J. de L***.*

ÉNIGME.

Femelle, au moindre bruit je suis sur le *qui vive*,
Je me cache partout, car je suis très craintive.
Mâle, je me fais voir, j'annonce la bonté,
Je fais plus, j'embellis les traits de la beauté.

LOGOGRYPHE.

Quatre piés composent mon nom,
Ma tête à bas, je suis animal domestique,
Mon ventre ôté, je suis pronom.
Ote moi tête et queue, en cet état unique,
Retourne moi, lecteur, et femme je parais.
Si tu ne peus encore me connoître à ces traits,
Apprends, qu'à tous les maux je suis un grand remède.
Et qu'on ne vit heureux, qu'autant qu'on me possède.

CHARRADE.

Dans mon premier, toujours en proie au noir chagrin,
Victime d'une faute, ou de la barbarie,
Plus d'un mortel accusant le destin,
Traîne dans les regrets sa languissante vie;
Ah! qu'un jeune étourdi fait souvent mon dernier,
Quand de l'amour constant empruntant le langage,
Il vient jurer aux pieds de celle qui l'engage,
Que, loin de sa présence, il ressent mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est la lettre C — Celui du Logogriphe est *Etable*, (les bestiaux en sortant de l'étable sont dégagés du licou). — Celui de la Charrade est: *Portail.*

1798. Costume Parisien.



Chapeau garni de deux Fichus. Rosettes Symétriques.

Neubauer fec.

(N°. 8.)

JOURNAL DES DAMES.

19 Aout 1798.

Sur les Femmes.

Les Femmes, attrait sans cesse renaissant, charme de la société, source abondante de petits chagrins et de grands plaisirs, occupent les moralistes, les poëtes, les hommes d'état, les conquérans, et sur-tout ceux qui les calomnient ou en médisent. Leur cœur est sensible, leur raison insinuante; leur ame courageuse, leur esprit séduisant, leur imagination fertile; leurs défauts sont sans suites dangereuses, leurs qualités essentielles; leurs foiblesses sont notre ouvrage; leur vertu, notre désespoir; leur éducation, notre honte; leurs devoirs, notre exemple; leur douceur, notre modele.

Il sied bien aux hommes qui les séduisent sans passion, qui les dépouillent sans pudeur, qui les trompent jusques dans le sein du plaisir, d'oser leur faire des reproches; aux hommes qui se sont reservés tous les vices, la fureur du jeu, l'intempérance, l'emportement de la colère, les débordemens de la luxure, de se plaindre d'une foiblesse passagère que la décence enveloppe de son voile, et dont le remord venge à chaque instant la vertu.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS.

Pour se comprendre, il faut partager les Femmes dans plusieurs classes. Il en est qui fidèles à leurs sermens passent une vie chaste dans l'intérieur de leur maison, où croissent sous leurs yeux d'intéressantes créatures, chez qui elles développent les germes de la vertu, de la conception et de la sensibilité. Attentives aux regards d'un époux, qui croit que les affaires dispensent des soins, elles se trouvent heureuses, lorsqu'elles n'ont à se plaindre que du défaut d'attention.

Il en est d'autres qui existent plus par elles-mêmes, se consolent avec les douceurs de l'amitié des sacrifices qu'elles font à la nature. Un esprit ferme, cultivé, les met au-dessus des insipides propos de la galanterie. Généreuses, indulgentes, capables d'agir, vous trouvez alternativement dans leur commerce, des services, des excuses à vos fautes, des consolations contre l'infortune. D'autres ont une partie de ces qualités, mais y mêlent un besoin de tendresse qui les conduit à des fautes bien excusables sans doute, et qui se les font pardonner par tant de vertus, qu'on les plaint plutôt qu'on ne les blâme.

Un assez grand nombre échange l'amour du plaisir contre la réputation. Leurs écarts ne nuisent qu'à elles-mêmes. Tout (excepté la nature) les condamne. Une vieillesse abandonnée punit ordinairement l'abus de leurs charmes et de leurs beaux jours. Elles ne trouvent une espèce de grace enfin, qu'aux yeux du petit nombre d'hommes qui connoit la foiblesse des sens, l'empire

des passions, le danger des circonstances, les rapports pressans entre les deux sexes.

Je ne parle point de la dissimulation, de l'inconstance, des défauts de caractère, des imperfections communes à l'humanité en général; ni de certains êtres vicieux, erreur de la nature, opprobre de l'espèce, l'horreur de tous les honnêtes gens. Les araignées et les crapauds n'empêchent pas d'admirer le bel ordre de cet univers.

Alors que reste-t-il donc qui mérite nos dédains, qui justifie nos sarcasmes, et l'espèce de gloire que nous mettons à ne tenir aux femmes que par le lien fragile du plaisir? Si nous les associons aux occupations importantes de la société, si on leur confioit l'éducation publique jusqu'à l'âge de douze ans, les soins des hôpitaux, d'un grand nombre de manufactures; si on leur réservoit certains arts d'agrément, tels que la peinture, la musique, la médecine, elles seroient moins livrées à la séduction. Il y a des hôpitaux de quinze cents personnes, administrés par des femmes avec autant d'activité que d'économie.

Tous les détails du commerce intérieur peuvent se faire par elles; peut-être même y mettroient-elles plus de soin, plus d'assiduité, plus d'économie.

La plûpart des défauts reprochés à ce sexe n'appartiennent qu'à quelques femmes accoûtumées à se faire de la parure une occupation, des spectacles ou du jeu un besoin, du plaisir une habitude. Mais ces personnes font heureusement une petite portion de la société. Il n'y a pas longtems

qu'elles ont adopté cette oisiveté exclusive. Sans remonter aux Princesses grecques qui ne dédaignoient aucune occupation domestique, il n'y a pas deux siècles que les Princesses allemandes, françoises, espagnoles, travailloient de leurs mains tous leurs habits. Dans l'origine, les Dames de Cour et les Dames d'honneur étoient des aides qu'on prenoit pour achever ces entreprises. Il n'y a pas cent ans que l'état de femme-de-chambre est généralement reçu. Les filles de la maison servoient à table, et ne s'y plaçoient qu'à la moitié du repas.

La nation qui a commencé l'adoration des femmes est l'Italie. Les François ont suivi, les Allemans sont venus ensuite, les Anglois ont été les derniers. Elles règnent partout aujourd'hui, et la société est montée de façon qu'elles font un vuide là où elles ne sont pas, et un plaisir là où elles sont.

Il devroit y avoir dans chaque pays un réglement qui obligeât les Filles à être mariées après vingt ans, prescrivit un genre de vie aux mères de famille etc. etc........ Il devroit y avoir un ordre pour la vertu comme on en a institué pour la valeur; une flétrissure dans l'opinion publique pour la vie déréglée, comme il y en a une contre la lâcheté. Des loix devroient enfin veiller aux mœurs des femmes, comme elles veillent à la sûreté publique. Les femmes dociles, vertueuses par sentiment, se plieroient à leur joug, et n'ayant plus à défendre leur cœur des sollicitations adroi-

tes, elles éviteroient les pièges que l'art de séduire tend à l'art de plaire.

PARIS.

Un nouveau Temple vient de s'ouvrir à l'aimable Folie, la divinité du jour. *Frascati* en est le Grand-Prêtre. L'inauguration s'en est faite, décadi dernier, par un concert, où l'on a chanté plusieurs trio et quatuor Italiens; il paroît que c'est la langue spécialement consacrée au culte de notre déesse, dans ce charmant séjour; car, tout étoit Italien, jusqu'aux applaudissemens des spectateurs, qui crioient aux musiciens: Bravi, bravi, bravi. L'endroit destiné à recevoir l'hommage des nombreux adorateurs, est la superbe maison de le Couteux, située sur le boulevard, au bout de la rue de la Loi. On y entre par une galerie où l'on voit, d'un côté, les bustes de Socrate, Platon, Caracalla, Démosthènes; et, de l'autre, ceux de Galba, Ciceron, Diogène et Sénèque. Tous ces personnages paroissent assez étonnés de se trouver là; j'en excepte Caracalla, dont la tête offre beaucoup de ressemblance avec celle des dévots qui fréquentent ce temple. A son air de famille, on le prendroit pour un père au milieu de ses enfans. Le jardin présente un quarré long, dont les côtés sont ornés de glaces qu'entoure un feuillage artificiel; sur le devant, deux piquets fourchus reçoivent une traverse qui supporte élégamment un joli petit toît de chaume; en vérité, c'est charmant. Du reste, c'est

aujourd'hui le rendez-vous général des habits noirs, des bottes luisantes, des capottes jaunes et des chevelures à la Titus. On y boit, on y mange, on y cause, on y fait de l'esprit, on y débite propos flatteur, et la nouvelle du jour; le tout à la glace....

Tel est aujourd'hui l'empire du luxe, qu'il s'étend même sur les objets qui en paroissoient le moins susceptibles. Les fiacres, par exemple, qui, jadis, n'étoient, pour la plûpart, que de misérables guinguettes, pésamment traînées par de vieilles haridelles, sont aujourd'hui, en général, autant de jolis carosses, aussi proprement étoffés que légèrement montés, et qu'on auroit peine à distinguer des voitures bourgeoises, sans le numéro qui caractérise leur espèce. Aussi n'est-il sorte d'ornement que n'inventent les cochers pour le déguiser. Le plus souvent ils l'encadrent dans un médaillon de cuivre argenté; et, comme ils ont soin de multiplier le nombre de ces médaillons, il échappe souvent aux regards les plus clairvoyans. On remarque la même attention dans le choix et la qualité des chevaux. Ils sont presque tous très bien tenus, très bien équipés, pleins de vigueur et d'embonpoint. Aussi en coûte-t-il aujourd'hui moitié plus cher qu'autrefois pour faire une course dans Paris; mais aussi on est plus doucement, plus rapidement et plus élégamment voituré.

Le Parisien commence à viser à la *solidité*; il se dédommage de beaucoup d'autres plaisirs par celui de la table. Jamais on n'a tant mangé à Paris...... On mange partout, et à tout prix; depuis 6 mois, il s'est établi plus de 80 nouveaux restaurateurs. On ne fait plus rien sans boire et manger; les affaires, les marchés, la politique et la littérature se traitent le verre à la main. Le bonheur est dans l'estomac.

Digérez-vous ? Voilà l'affaire.
L'homme n'a rien, s'il ne digère;
Car sans céla, plaisirs et jeux
S'envolent au pays des fables.
L'esprit fait les mortels aimables;
Mais l'estomac fait les heureux.

Petit mémoire adressé aux très grands et très illustres membres de l'académie de coiffure de Paris. (Par un journaliste parisien.)

Graces éternelles soient rendues à vos travaux. C'est à vos sublimes découvertes que nous devons le prodige inattendu de voir la France peuplée de Grecs et de Romains. Mais en payant à vos talens le juste tribut d'éloges qui leur est dû, votre patriotisme n'est pas exempt de toute censure. Pourquoi ne nous offrez-vous que des images d'Empereurs romains ? il n'est pas un bon républicain qui ne murmure de ne rencontrer partout que des *Titus* et des *Caracalla*...... Evoquez de leurs tombeaux, les Licurgue, les Solon, les Cicéron, les Démosthène, les Pompée, les Caton, les Homère, les

Virgile, et tant d'autres hommes qui ont honoré l'antiquité dans tous les genres. Faites revivre les Lucrèce et ces vierges timides, consacrées au culte des temples. Tous ces personnages illustres avoient sans doute, des coîffures différentes, selon leur goût, et les tems où ils ont vécu. Faites-en une recherche sévère, et hâtez-vous d'exécuter un plan qui augmentera, tout-à-la-fois, votre gloire et votre fortune. Ce plan offre aussi deux grands avantages politiques ; le premier, d'imprimer du respect pour celui qui annoncera, par sa perruque, qu'il est revêtu d'un caractère respectable ; le second, de forcer celui qui sera revêtu de ce caractère à se respecter lui-même. Un Licurgue ou un Caton n'oseroit se montrer dans les tavernes et les tripots. Je vois déjà la foule, en queue, aux portes de votre célèbre académie ; chacun vous commande des perruques à la *Solon*, à la *Démosthène*, à la *Sophocle*, à la *Décius* etc. Toutes les femmes en veulent à la *Vestale*: quant à moi, je vous en commande deux, non pour moi, car je n'ose toucher à ces perruques respectables ; mais une à la *Virgile*, pour un jardinier, son élève favori, et une à la *Térence*, pour un vieux *Célibataire*.

Opposition entre les usages.

La phisionomie des François et aujourd'hui toute entière dans leur front. Aussi les uns s'attachent-ils à l'armer d'une intrépidité à toute épreuve, tandis que les autres s'occupent des moyens de le cacher sous des cheveux étrangers.

La phisionomie des Indiens de Laor, et des Naïres de Calicut est au contraire toute entière dans leur oreilles ; aussi savent-ils les agrandir, au point de ressembler à des barbets ou à des épagneuls.

Il faut avoir le nez long en France pour réussir dans les affaires, comme dans la galanterie ; et quiconque ne sait pas flairer d'une lieue de loin, soit un marché profitable, soit une femme d'excellent ton, est à coup sûr un idiot ou un malheureux disgracié par la nature.

Un nez qui promine, au contraire, est une horrible difformité en Chine, en Tartarie, chez les hottentots; aussi dans ces contrées a-t-on soin d'écraser le nez des enfans, et l'éducation des filles, surtout, est manquée lorsqu'à l'approche du mariage, leur nez peroît élevé au-dessus des joues.

Les merveilleux du Brésil se font percer la levre supérieure pour y passer un cylindre d'yvoire; et ceux de France se font percer les oreilles, pour y pendre des anneaux d'or. Les françoises se font applatir les épaules pour mieux faire ressortir leur tête et leur poitrine. Les caribaniens, au contraire, élevent les épaules de leurs enfans au niveau de leurs oreilles, chargent leurs têtes de

poids énormes, et font rentrer à force des tourmens les vertebres dans la clavicule.

Nous exigeons d'une belle femme qu'elle ait la figure dessinée en oval.

Les Omaguas exigent que le visage d'une femme soit quarré pour être beau.

Lorsque les femmes des Flouppes, peuple de la Guinée, se rassemblent dans un cercle, elles se remplissent la bouche d'eau pour éviter la médisance. Les nôtres y portent aujourd'hui des sacs pleins de romans, pour éviter l'ennui.

Lorsque nous nous rencontrons par hazard, nous nous prenons la main et nous nous la secouons au point de nous démettre l'épaule. Lorsque les Marionais se rencontrent, ils se prennent réciproquement le pied, et s'en frottent doucement le visage.

Les Chiriguanes soutiennent qu'on ne peut se passer de culottes, mais que le bel usage est de les porter sous le bras, comme nous portions autrefois nos chapeaux.

Deux amis qui se retrouvent en Europe après maint et maint évènemens, ont mille choses à se dire, et parlent souvent tous les deux à la fois. Deux amis qui se rencontrent au royaume de Juïda, se mettent à genoux l'un devant l'autre, baisent la terre, frappent des mains, ne disent pas un mot et s'en vont.

Il y a un pays où les hommes se mettent au lit, quand leurs femmes sont accouchées; il y en a un autre où les femmes accouchent, sans aucun souci de leurs maris.

Nos jeunes gens se font couper les cheveux par ton ; les femmes de Bathimena se font couper les oreilles par plaisir.

Au Monomotapa, tous les courtisans sont obligés d'éternuer quand le Roi éternue ; en France, tout le monde ne prit-il pas le bonnet rouge avec Chaumette ?

Je finirai cette énumération par une pensée de Fontenelle. „Ceux qui croyent qu'on ne peut ni s'habiller, ni faire la révérence autrement que dans leur pays, je suis d'avis qu'ils voyagent. „

MODES.

(Explication de la gravure N°. 8.)

Chapeau garni de deux fichus. L'un de ces fichus, placé en Bourdaloue, ceint la forme, tout autour, et se noue en rosette sur le devant ; l'autre, placé en marmotte, accole le chapeau, passe sous le menton, et forme une seconde rosette sur le côté. Depuis qu'on ne met plus de fichus sur les épaules, ils semblent s'agglomérer sur la tête. Je voyais dernièrement une élégante de cinquante ans (il en est de tout âge), dont la coîffure étoit composée de cinq fichus diversement attifés ; peut-être en avoit-elle calculé le nombre sur celui de ses années ; un par dizaine. Si nos belles adoptoient cette méthode pour indiquer leur âge, c'est pour le coup que l'on verroit bien des fichus menteurs......

Nous avons parlé, dans le précédent numéro, d'une combinaison jaune-noire, composée d'un crêpe et d'un transparent. Au lieu d'avoir recours à ces moyens compliqués, on vient de fabriquer un taffetas changeant, qui imite cette nuance, où le jaune domine sur le noir. Mais on s'y est pris, je crois, un peu tard. Je crains, en effet, que nous ne nous occupions du jaune, aujourd'hui, pour la dernière fois, à moins que ce ne soit pour annoncer sa chûte. Le rose paroit destiné à le remplacer; tant mieux, quoique je n'aie aucune raison qui motive ma prévention contre le jaune, moi, je préfère le rose; il contraste plus agréablement avec l'albâtre de la peau: et puisque la fleur qui lui donne son nom, est la reine des fleurs, il s'ensuit que cette couleur doit avoir sur les autres la même supériorité.

Rosettes symétriques. Les rosettes et les lassures sont les seuls ornemens de cette robe. A l'espèce de cote-d'arme que figure cette lassure, par derrière, qui ne croiroit que nos belles sont autant de Minerves invulnérables! Mais elles ne sont cuirassées que de ce côté....

TRAIT HISTORIQUE.

Après l'entreprise malheureuse du Roi Jacques, pour remonter sur le trône d'Angleterre, les seigneurs anglois qui avoient embrassé son parti, furent condamnés à périr par la main du bourreau.

On les exécuta le 16 Mars 1716. Le lord Nilhisdale devoit subir le même sort ; mais il se sauva par la tendresse ingénieuse de son épouse : on avoit permis aux femmes de voir leur mari la veille de leur mort, pour leur faire les derniers adieux. Milady Nilhisdale entre dans la tour, appuyée sur deux femmes-de-chambre, un mouchoir devant les yeux, et dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea le lord qui étoit de même taille qu'elle à changer d'habits, et de sortir dans la même attitude qu'elle avoit en entrant; elle ajouta que son carosse le conduiroit au bord de la Tamise, où il trouveroit un bateau qui le mèneroit sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagême s'exécuta heureusement. Milord Nilhisdale disparut et arriva à trois heures du matin à Calais : En mettant pied à terre, il fit un saut, en s'écriant: „Vive Jésus, me voilà sauvé! „ Ce transport le décela, mais il n'étoit plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin, on envoya un ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Le ministre fut étrangement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le lieutenant de la tour consulta la cour pour savoir ce qu'il devoit faire de Milady Nilhisdale; il reçut ordre de la mettre en liberté, et elle alla rejoindre son mari en France.

ANECDOTES.

Lully abrégea ses jours par le travail et par une vie peu réglée; le chevalier de Lorraine, l'un de ses amis, le vint voir, comme il étoit à toute extrêmité, et lui témoigna le plus vif regret de le trouver en cet état. Ce chevalier avoit partagé toutes les orgies de Lully. Voilà vraiment de belles démonstrations d'amitié, lui dit la femme du musicien; c'est vous qui l'avez enivré le dernier et qui êtes cause de sa mort. „Tais-toi, tais-toi, ma „chère femme, dit Lully, M. le chevalier m'a éni- „vré le dernier, et, si j'en échappe, ce sera lui „qui le premier m'enivrera encore.„

Balzac ayant emprunté 400 écus à Voiture, lui envoya son billet. Cet aimable épistolaire rendit le billet au domestique qui le lui apportoit après avoir écrit au bas: *Je soussigné confesse devoir à M. Balzac la somme de huit cents écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cents.*

Charles II. reprochoit au poëte Waller d'avoir mieux réussi en faisant l'éloge de Cromwel, qu'en faisant la sienne: *Sire,* répondit-il, *nous autres poëtes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.*

Un homme qui n'avoit jamais voulu se marier répondit à ses amis qui le pressoient de contracter un engagement: „Si j'avois une bonne femme, je craindrois de la perdre; si j'en avois une mauvaise, je craindrois de ne pouvoir m'en défaire.„

HÉGÉSIPPE ET PHÉRÉCRATE.

Moralité.

Ctésiphon avoit commandé l'armée de Mégare dans le tems que les Athéniens avoient subjugué cette République. Les Grecs se montroient très sévères envers les généraux malheureux. Ctésiphon, dépouillé de ses richesses, n'avoit conservé qu'un petit jardin situé aux bords de l'Ilissus; il le cultivoit avec une épouse fidelle qui partageoit son chagrin, sa pauvreté et son travail. Elle mourut jeune, et lui laissa deux fils: l'aîné, qu'on nommoit Hégésippe, portoit tous les jours à Mégare les fruits et les légumes que leurs soins avoient fait naître. Il y entendoit parler de la fortune passée et des vertus de son père: on plaignoit quelquefois le fils du malheureux Ctésiphon, mais plus souvent on le regardoit avec dédain. Hégésippe revenoit indigné de l'injustice ou de la pitié insultante des habitans de Mégare. Il se sentoit accablé du mépris que leur inspiroit sa pauvreté; il s'exageroit le fardeau de la mauvaise fortune, et plus encore le prix des richesses; il devint sobre, économe et laborieux.

Il y avoit dans Mégare quelques hommes qui s'enrichissoient, les uns par l'usure, et les autres par le commerce: Hégésippe vouloit s'associer à leur industrie, mais il manquoit de fonds. Il ne tarda pas à cacher à son père une partie du prix des denrées qu'il portoit à la ville, et à se composer un foible trésor. Dans l'âge où le plaisir de l'amour est presque la seule jouissance, l'amour ne put le distraire de ses projets; il ne vit dans

le bonheur de plaire qu'un moyen d'avancer sa fortune.

Les Athéniens étoient souverains des isles de la Grece, et ils y avoient établi des douanes. Une courtisane de Mégare, qui vivoit depuis peu dans Athenes, obtint d'un jeune Archonte qu'Hégésippe régiroit les douanes de l'isle d'Eubée. Il étoit à Mégare lorsqu'il reçut cette nouvelle : il pensa que Ctésiphon, quoiqu'accablé de sa fortune présente, qu'il comparoit trop souvent peut-être avec sa fortune passée, s'indigneroit que le fils d'un homme illustre et vertueux se souillât d'un emploi méprisé. Hégésippe, sans avoir vu son père et son frère, partit avec quelques remords et peu de regrets. A peine arrivé dans l'isle d'Eubée, il se trouva l'esprit et les vertus de son état, c'est-à-dire qu'il vexa le peuple assez pour qu'il souffrît, pas assez pour qu'il se révoltât.

Il y avoit dans l'isle un temple fameux, consacré à Nemesis qui venge les opprimés. Le grand prêtre de ce temple avoit du crédit sur le peuple, et même sur les principaux citoyens ; mais au lieu de s'en servir pour réprimer les oppresseurs, il se bornoit à exhorter les opprimés à la patience. Hégésippe lui laissa entrevoir quelques remords. Le grand-prêtre lui parla de l'indulgence des dieux ; il l'éclaira sur les moyens d'acquérir de nouvelles richesses dont Hégésippe fit part aux dieux.

Le grand-prêtre étoit l'ami d'un pirate nommé Alastor qui, dans la guerre contre les Perses, avoit ravagé l'Ionie. Depuis la paix, il continuoit d'armer des vaisseaux qu'il envoyoit, disoit-il,

aux

aux rébelles d'Egypte ; mais on soupçonnoit dans Chalcis que ces vaisseaux alloient dépouiller toutes les nations. Alastor avoit une fille que le grand-prêtre avoit aimée, et qu'il fit épouser à Hégésippe. Le pirate mourut peu de tems après ce mariage, et laissa des biens immenses dont sa fille et son gendre ne surent pas jouir.

Un riche qui n'est pas heureux, croit qu'il n'est pas assez riche. Hégésippe voulut exercer le dangereux métier de son beau-père; il arma des vaisseaux et alla se placer au détroit de Paros, pour y attendre des marchands de Tyr et de Sidon; il y fut attaqué par trois vaisseaux de Corinthe, qui le prirent après un combat sanglant.

Hégésippe percé de coups, et prêt à mourir, se rappellant avec un regret tendre la cabane de son père, et les doux momens de son enfance, demande à parler au chef des vaisseaux de Corinthe. La mort, lui dit-il, va me dérober aux supplices que vous destinez aux pirates, ou à la honte de demander la vie; mais si l'humanité parle quelquefois aux cœurs généreux en faveur des coupables, il est une grace que j'attends de vous. Je suis Hégésippe, fils de Ctésiphon de Mégare, et si la misère et le chagrin n'ont pas consumé les jours de ce vieillard..... A ces mots, le chef des Corinthiens jette un cri d'indignation et recule quelques pas; mais bientôt il s'élance et embrasse Hégésippe, en s'écriant: O mon frère!.... Hégésippe qui reconnoit Phérécrate éprouve un mouvement de tendresse mêlé de honte et de remords. Son frère ne sentit plus que de la compassion et de

l'amitié; il fit venir de Corinthe un médecin fameux qui ne trouva pas mortelles les blessures du pirate. Les deux frères jouirent quelque tems du plaisir de se retrouver, et de se rappeller les douceurs de leur premier âge. Ctésiphon étoit mort depuis peu à Corinthe, honoré comme un vertueux vieillard et comme le père de Phérécrate; ses fils le pleurèrent ensemble; ils se racontèrent les évènemens de leur vie, et par quel concours de circonstances les dieux les avoient réunis. Hégésippe dans ses récits eut beaucoup à dissimuler; Phérécrate pouvoit être sincère, et parla ainsi:

„Lorsque mon père apprit quel emploi vous veniez d'obtenir, et par quels moyens vous l'aviez obtenu, ô terre de Mégare! s'écria-t-il, tes enfans ont dégénéré, et le fils de Ctésiphon ne sait pas être pauvre. Il m'embrassoit en versant des larmes. Graces aux dieux et à toi, me disoit-il, ma vieillesse ne s'appuyera pas sur un fils avili par la soif de l'or. Il m'exhortoit à sortir de la pauvreté par des moyens honnêtes. Mon fils, disoit ce vertueux père, le dieu des richesses habite tantôt l'Olympe et tantôt les enfers; s'il est dans l'Olympe lorsque nous lui adressons nos vœux, il vient avec peine, sa démarche est lente, et il nous apporte de foibles présens; mais lorsqu'il vient à nous du fond des enfers, il vole, et des torrens d'or coulent à nos pieds. Contente-toi d'une fortune médiocre, et n'invoques Plutus que lorsqu'il est dans l'Olympe.

„J'avois senti comme vous, mon cher frère, le poids de la pauvreté; et peut-être sans vos fautes, sans les larmes qu'elles coûtèrent à mon père, je

n'aurois pas été plus difficile que vous sur les moyens de m'enrichir.

„Vous savez que la famille d'Alcméon, ce riche citoyen de Corinthe, nous est unie depuis longtems par les liens sacrés de l'hospitalité. Mon père après avoir vendu le modique héritage qui lui restoit, se rendit avec moi chez Alcméon: apprenez à mon fils, lui dit-il, que la fortune dans tous les genres doit être le prix des services qu'on rend aux hommes: je ne demande pas aux dieux que ses richesses soient un jour égales aux vôtres, mais je demande qu'elles soient aussi pures.

„Alcméon me donna des leçons comme un père en donne à son fils; j'appris quelles denrées abondoient en certains pays, et manquoient à d'autres, quels étoient les tems favorables pour acheter et pour vendre. Je fus instruit dans l'art des échanges, et même dans l'art plus difficile d'animer l'industrie d'un pays. On m'envoyoit quelquefois porter en Egypte les ouvrages précieux des artisans de Corinthe, et j'en rapportois des étoffes de lin et de laine; j'allois dans la Bétique pourvoir les habitans de cette heureuse contrée des instrumens de l'agriculture, et ils me prodiguoient l'or que les rivières roulent à leurs pieds. La Sicile me livroit ses riches moissons, elle recevoit de moi la pourpre de Tyr, et les précieuses essences de l'Arabie. Dans plusieurs de ces voyages, je fus attaqué par des pirates, mais je sus défendre mes richesses, et j'eus toujours l'avantage dans ces combats.

„Alcméon n'avoit qu'une fille, la belle et sage Panope ; il me la fit épouser, et renonça aux affaires pour consacrer ses dernières années à l'étude de la sagesse. Il me laissoit un commerce immense et des fonds médiocres ; je fis moi-même de nouvelles entreprises, et mon commerce plus grand que celui d'Alcméon ne m'a donné qu'une extrême aisance. Je me suis toujours contenté de foibles gains ; en marchant à la fortune, je me suis fait accompagner de la justice ; elle a modéré mes profits, mais elle les a rendus respectables. Toutes les nations s'intéressent à moi, et si je ne suis pas le plus riche négociant de Corinthe, je suis peut-être le plus estimé. „

Après avoir passé quelques mois ensemble, les deux frères se séparèrent enfin ; Phérécrate resta dans Corinthe avec une femme dont il étoit la gloire, et qui étoit le charme de sa vie ; il y vivoit avec des sages et avec ceux des négocians à qui l'amour des richesses n'avoit pas fait oublier les muses et la vertu. Le ciel lui refusa des enfans, il sembloit avoir adopté tous ceux de ses amis : il leur donnoit des leçons, et ses exemples leur apprenoient à mêler à l'esprit de commerce l'esprit d'honneur. C'est à lui peut-être que les négocians de Corinthe doivent la réputation de noblesse et de bonne foi qu'ils ont dans toutes les contrées.

Hégésippe retourna dans Chalcis retrouver des enfans qui lui ressembloient trop, et une femme qu'il n'aimoit pas ; il ne put réunir autour de lui que des courtisanes et des histrions. Méprisé des sages, étranger aux plaisirs de la

conscience, il fut toujours incapable de jouir de ses richesses, et toujours tenté de les augmenter.

LIVRES NOUVEAUX.

Parmi les Romans qui ont paru depuis quelque tems, on en distingue un qui a pour titre: *Maria*, par Made. Wolstoneraft-Godwin, 1 Vol. in 12.

Maria est un roman mixte, c'est-à-dire, sentimental et philosophique. L'objet de l'auteur a été de prouver que les institutions sociales, loin de protéger les femmes, pèsent toutes sur leur triste existence; opinion qu'elle a déjà établie en 1792, dans un livre fort singulier, intitulé: *Défense des Femmes*. Voilà en quoi ce roman est philosophique. Il est sentimental par les faits qui en composent le tissu, par le mouvement et la couleur du style. *Maria* a été mariée à un homme vil, qui la néglige, se jette dans la crapule et dérange ses affaires. Dans la détresse où il s'est mis, il veut faire trafic de sa femme, et la livre aux séductions d'un homme riche, de qui il emprunte de l'argent. *Maria* est instruite de l'infâme marché dont elle doit être le prix. Elle fuit la maison de son mari; il la cherche, la découvre, la fait arrêter, non par la justice, mais par des hommes affidés, qui, après l'avoir endormie par un breuvage, la jettent dans une *maison de foux*. Voilà bien un exemple de l'oppression à laquelle est exposée une femme d'une fortune aisée, d'une éducation hon-

nête, d'une famille considérable, en un mot, placée dans la situation la plus favorable au bonheur.

Maria est confiée à la garde d'une sorte de servante geolière, qui se nomme *Jémima;* cette Jémima, enfant de la débauche, rebutée dès sa naissance par des parens misérables, a passé par tant de misère et d'infamie, avant de parvenir à l'odieux emploi dont elle est chargée, qu'elle le regarde comme une fortune ; sa vie est une suite non interrompue de maux et de turpitudes, qui s'engendrent les uns les autres, sans qu'il lui soit possible de l'empêcher. Une main de fer la repousse loin du bonheur et de l'honnêteté, une main de fer la conduit par le vice dans la misère, et par la misère dans le vice. C'est un exemple des malheurs attachés pour les femmes à la pauvreté.

Le séjour de *Maria* dans la maison de foux où elle est gardée par *Jémima*, compose tout le roman ; et c'est dans leurs entretiens qu'on apprend les évènemens qui les y ont conduites l'une et l'autre, la première comme victime, la seconde comme agent. L'action qui se passe dans la prison, et qui s'entremêle aux récits des deux femmes, tempère par sa douceur, ce qu'il y a de sombre et d'affligeant dans les détails de leur histoire. *Maria* et *Darnfort*, jeune homme aimable, jetté comme elle, par abus de pouvoir dans la maison qui la renferme, ont ensemble des intelligences qui deviennent un tendre sentiment. Leur correspondance dans la prison, leurs entrevues, leur amour, non seulement reposent l'imagination, mais même attachent le cœur par leur opposition avec le lieu,

le tems, les circonstances, les causes de leur réunion dans ce lieu de désolation. Dans tout ce qui se rapporte à cet amour, l'intérêt du discours se se joint à l'intérêt de la situation. Le style est toujours animé, toujours vrai, parceque l'auteur écrit de sentiment et non avec de froides réminiscences; parcequ'en exprimant ce qu'elle sent, elle peint avec fidélité ce qu'elle voit, au lieu que tant d'autres se bornent à écrire ce qu'ils ont lu, à répéter ce que d'autres ont senti. Voici deux traits qui nous ont paru dignes d'être remarqués, l'un par sa délicatesse, l'autre par sa force et sa chaleur.

Lorsque l'auteur montre *Maria* et *Darnfort* dans cette délicieuse situation où deux ames commencent à s'unir par leur sympathie, et où la force du sentiment tend à les confondre, elle peint ainsi Darnfort: „ Il saisit la main de Maria, qui „ne fait point de résistance: leur conversation s'a„nime; ils parlent avec vivacité de leur situation... „il l'attire doucement vers lui à deux ou trois re„prises. *Maria* étoit très-émue; *Darnfort* sentit „la chaleur de son haleine; il brûloit de poser ses „lèvres sur sa bouche ... il n'osa en approcher: „*l'ange de la pudeur sembloit la garder.* „

Voici une partie de la scène absolument neuve où *Maria* déclare à son époux qu'elle se tient pour dégagée des liens qui les ont unis; c'est elle qui la raconte à *Jémina.* „ Je fermai la porte et lui „remettant la lettre (par laquelle il la livroit à un „de ses amis), je lui demandai s'il l'avoit écrite, „ou si elle étoit supposée... Je ne saurois pein-

„dre sa confusion... Il balbutia le mot de *plai-*
„*santerie*... Après un moment de silence, je re-
„pris d'un ton imposant :... Le ciel m'est témoin
„que j'ai respecté mes sermens, quand vous tra-
„hissiez les vôtres... Délaissée par vous, je n'ai
„point cherché ailleurs des consolations, et vous
„avez l'infamie de mettre à prix l'honneur de la
„mère de votre enfant!... Puis me tournant vers
„M. S... j'ajoutai : Je vous prends à témoin que
„j'abjure son nom aussi solemnellement que je l'ai
„reçu — en même-tems, j'ôtai mon anneau, et le
„posai sur la table —... Ils restèrent d'abord
„muets d'étonnement ; M. *Vénables* (c'est le nom
„du mari), s'efforça de sourire.... Mais bientôt
„ses regards étincellent de rage... Après quelques
„menaces... Il sort, et m'enferme à clef. „

Il sembleroit que *Maria* dût s'indigner, se ré-
volter de se voir ainsi détenue ; non. Son ame dé-
gagée de devoirs trop pénibles, se sent libre, il
ne lui en faut pas davantage. Elle s'abandonne à
ce sentiment, sa détention ne la touche point, on
diroit presque qu'elle l'ignore. La peinture de
cet état de son ame, est véritablement sublime.

„Est-il possible! m'écriai-je involontairement,
„suis-je libre en effet?.... Je n'eus plus d'incertitude
„à cet égard dès que je cessai d'en avoir sur la
„conduite que je devais tenir...... Je me le-
„vai..... Je crus sentir mes chaînes tomber.
„L'air me parut chargé des plus doux parfums ; la
„voute céleste s'embellissoit à mes yeux à mesure
„que je la fixois davantage ; les nuages eux-mêmes
„prévenant mes desirs, se dissipoient, comme pour

„donner plus d'espace à mon cœur qui se dilatoit;
„je crus un moment que j'avois changé de nature,
„que, devenue un être aërien, j'allais être emportée sur les aîles des vents et suivre le soleil dans
„sa carrière! „

Cet enthousiasme paroîtra faux et froid aux ames vulgaires qui savent toujours se soustraire aux devoirs qui leur paroissent pénibles; mais j'ose le dire, il sera partagé par tous les cœurs fidèles à leurs engagemens, et qui n'y renoncent que par l'impossibilité absolue de les remplir.

POÉSIE.

PROMENADE D'UN PÈRE avec son fils âgé de neuf ans.

De chaque objet qui passe sous nos yeux,
Charle, examine avec moi la nature:
Voici les dômes de verdure
Qui couronnent ces champs heureux
Qu'on nomme Elyséens, nom trop brillant, sans doute,
Pour un jardin sale et poudreux.
Jadis on l'arrosoit, aujourd'hui l'on redoute
De dépenser l'argent du rentier malheureux.
Le long d'une superbe route
On voyoit autrefois promener nos ayeux,
Et respirer un air délicieux
Sous ce feuillage épais qui s'arrondit en voûte.
Mais aujourd'hui leurs chers neveux,
Assis des deux côtés, forment une barrière
Et baillent tous à qui mieux mieux,

De peur de perdre un seul grain de poussière.
Crois-moi, Charle, quittons ces lieux.
Vois-tu là-bas ces écoliers joyeux
Echappés à la fin aux murs de leur école :
Ils repoussent d'un bras nerveux
Ce globe bondissant, qui, gonflé par Eole,
Frappe avec bruit la terre, et vole vers les cieux.
Tu vois comme chacun s'empresse.
A répondre aux plus fiers défis ;
Le ballon vient à nous ; rappelle ton adresse
Et riposte à ton tour. —Ferme. —Très-bien, mon fils.
Autour de toi, chacun t'adresse
Son compliment ; les gens adroits sont applaudis ;
Mais trop souvent de leur gloire étourdis,
D'un insolent orgueil ils éprouvent l'ivresse :
Il ne faut au vainqueur qu'un instant de faiblesse
Pour voir tous ses lauriers flétris.

Le jeu finit ; suivons la promenade ;
Nous allons entrer dans ce bois,
Où mille chars légers, et mainte cavalcade,
Forment un coup-d'œil à-la-fois
Agréable et moral. Parmi cette enfilade
Tâchons de t'expliquer les objets que tu vois :
Ici, des jeunes gens, là, des femmes charmantes ;
Ceux-là, de leurs chevaux, gauchement occupés,
Celles-ci caressant les cheveux usurpés
De leurs perruques jaunissantes.

Plus loin, à la portière, un jeune cavalier
Aux genoux à rosette, aux bottines luisantes,
Par ses contes en l'air, fait sourire ou bailler
Nos vaporeuses élégantes.
Quittons la route ; un chevalier errant,
Devant lui fait voler un torrent de poussière ;
C'est un spectacle bien plaisant,
Que de le voir galopper ventre à terre,
Avec des yeux bridés par un chassis de verre.

Laissons-le disparoître et prions de bon cœur
L'être éternel à qui tout rend hommage,
D'empêcher le piéton rêveur
De se trouver sur son passage.
Dans ce monde, hélas! par malheur,
Le fou, plus d'une fois, a renversé le sage.

Je sens déjà se rallentir ton pas,
Asseyons-nous sous cet ombrage,
Et tenons-nous loin du fracas
De tous ces papillons qui poursuivent l'image
Du bonheur qu'ils n'atteindront pas.
Tu vois auprès de nous l'aimable violette,
Son odeur aisément décèle ses appas;
Cachée humblement sous l'herbette,
Elle n'a point l'éclat du lys majestueux,
Mais elle échappe à la main indiscrette,
A l'œil jaloux des curieux.
Mon fils, ce n'est qu'au sein d'une douce retraite,
Que le sage peut vivre heureux.
Le hanneton bruyant autour de nous bourdonne,
Les oiseaux construisent leurs nids,
Ils portent à leur bec la laine que leur donne,
En frottant ces buissons, la bélante brébis.
Entends-tu roucouler la tendre tourterelle,
Symbole des chastes amours,
De l'amitié touchant modèle,
Qu'à Paris on cite toujours
Sans en devenir plus fidèle?
Compare le riant tableau
Que nous offre ici la campagne,
A tous ces faux plaisirs que l'on nous peint en beau,
Et que souvent le remords accompagne.
Admire le mâle pinceau
Dont à nos yeux la féconde nature,
Dessina le contour de ce riche côteau,
D'où s'échappe une source pure,

Qui promène sur la verdure
Son frais et mobile ruisseau.
Au spectacle, à Paris, la scène te présente
Un ciel factice ou d'immobiles eaux.
Ici la campagne est vivante.
Souvent, la nuit, dans le sein du repos,
Nous revoyons des champs l'image consolante;
Parfois, quand du sommeil tu goutes les pavôts,
Je surprends un sourire sur ta bouche innocente;
Tu rêves les prés, les ruisseaux,
Et dans un songe heureux la campagne t'enchante
Par le doux souvenir de ses rians tableaux.

Le soleil baisse, il faut retourner vers ta mère,
Tu sais bien qu'elle nous attend;
Allons, prends la main de ton père,
Tu dois être un peu las, nous irons doucement:
Sur notre route un vieillard vénérable
Se lève avec effort pour nous tendre la main.
Vois-tu cet enfant secourable
Qui lui donne un morceau de pain?
Du peu que nous avons, aidons notre prochain;
Présente à la vieillesse une légère somme,
Du faîte des grandeurs, peut-être ce brave homme,
Fut-il précipité par la proscription.
Rappelle-toi, sous les remparts de Rome,
Bélizaire et son abandon.
Tu vois que l'aveugle fortune
Balotte sans pitié le pauvre genre humain,
Par des vœux impuissans envain on l'importune,
Le riche d'aujourd'hui peut mendier demain.

Tiens, veux-tu voir un bon ménage,
Regarde, près de nous, ce couple intéressant,
Le mari, dans ses bras, porte un petit enfant
Qui lui caresse le visage;
Mon fils, quand tu verras un époux complaisant
Marcher ainsi près de sa dame,

Tu peux te dire, en le voyant :
Puisqu'il porte son fils, c'est qu'il aime sa femme.

Mais j'apperçois de loin la porte du logis,
C'est-là que le bonheur nous attend en silence;
Ta mère va revoir deux fidèles amis,
Dont, avec peine, elle souffre l'absence.
Rappelle-toi les soins qu'elle eut de ton enfance,
Sois docile à sa voix, écoute ses avis;
Rien ne peut altérer sa tendre complaisance,
Donne-lui des vertus, mon fils,
Et des talens pour récompense.

Par un Littérateur Parisien.

APOLOGUE.

Le Hibou et le Rossignol.

Que j'éprouve d'ennui dans ce lieu solitaire!
Se disoit un jeune Hibou;
Cependant je reste à mon trou:
Dans le monde qu'irai-je faire?
Je m'y déplairois plus qu'ici.
Que j'aime cette forêt-ci!
Disoit ailleurs sous le feuillage
Un Rossignol du voisinage.
Oh! quelle paix! quelle profonde paix
Règne sous ces ombrages frais!
Il est bien vrai que je fais mon étude
De charmer cette solitude:
C'est pour cela que je m'y plais.
Je sais chanter: eh bien, je chante:
Je m'ennuîrois si je ne faisois rien.
Quoique l'on dise et que je sache bien
Que ma voix soit douce et touchante,
J'essaie encor d'adoucir mes accens;
Je les accorde au ton de la nature:

Au point du jour, sous l'humide verdure,
ils sont gaîs comme le printems.
Sur le midi je me tais et repose;
Mais sur le soir quand toute chose
Revient au calme de la paix,
Ma voix rappelle encore la vie
Au cœur que la mélancolie
Enivre de ses doux bienfaits.
La nuit, si je m'éveille, eh bien! je chante encore;
Pourquoi ne pas charmer ces paisibles instans
Qui séparent le soir de la riante aurore?
Le plaisir est de tout les tems
Quand le cœur sait le faire éclore;
L'écho s'éveille aussi pour suivre mes accens.
Coulez, mes jours heureux, sous ce paisible ombrage,
Je suffis à moi-même, et c'est être assez sage;
J'amuse encor autrui: j'ai vu plus d'une fois
Les bergers s'approcher pour entendre ma voix.
Voisin Hibou, d'aventure,
Entendit tout ce propos,
Et quand tout dans la nature
Fut plongé dans le repos,
Quittant sa retraite obscure
Voisin Hibou chanta, pensant bien qu'à son tour
Il devoit égayer les échos d'alentour.
Il eut bien mieux fait de se taire:
A sa voix extraordinaire
L'écho jetta des cris perçans
Capables d'effrayer les gens.
Il s'en tut, mais de colère:
Car de honte!..... les ignorans
Sont tous gens qui n'en ont guère.
A ce récit je vois double profit à faire:
Qu'on peut créer soi-même son bonheur,
Et que des moyens le meilleur
C'est le talent joint au calme du cœur.

MORALITÉ.

Regardez ce cristal liquide
S'élever, retomber, jaillir jusques aux cieux;
Vous admirez sa surface limpide.
Creusez-vous son berceau ? c'est un bourbier fangeux.
Tel est le monde aux yeux du sage.
En le plaignant, il sait le tolérer.
Jamais son œil ne perce le nuage,
Et semblable à l'Abeille, il ne fait qu'effleurer.
Suivons sa conduite prudente :
Le monde offre à nos yeux des vices, des vertus,
Des malheurs la scène effrayante,
Quelquefois des plaisirs, trop souvent des abus.
Laissons au sombre mysanthrope
Et sa haine, et son microscope;
Mais nous, ne voyons les objets
Qu'à travers un jour favorable;
Il est plus doux de compter les bienfaits
Que les erreurs de son semblable.

ÉNIGME.

Je suis plus couché que debout;
La propreté me met à bout,
Et ma peine en tous lieux est mal recompensée.
Sans aller en carosse, on me traîne partout,
Et dans l'occasion je vais tête baissée.
Aux palais on se sert de moi
Bien plus que dans une chaumière;
Et comme les héros, je sors de mon emploi,
Couvert, dirai-je hélas? d'une noble poussière.

LOGOGRYPHE.

A la ville, ainsi qu'à la cour,
Je suis favori de l'Amour,
Et l'amante la plus sévère,
Sur mes sept pieds, m'aime et me considère.
Mais vois, lecteur, ce qu'enferme mon sein :
D'abord ce qui de l'homme affoiblit l'ame ;
Ce que devient une fertile femme ;
L'époque d'où commence un nouveau souverain,
Ce qu'on fait quand on veut mettre à la loterie ;
Ce que cherche un poëte avec idolâtrie ;
Ce qui peint la coutume et l'ordre du clergé,
Et ce qu'un chasseur fait quand il est engagé.
Lecteur, souvent de moi tu te servis en maître.....'
Et j'en ai dit assez pour me faire connoître.

Par une jeune personne de 14 ans.

CHARRADE.

Si tu veux, cher lecteur, être illustre poëte,
Invoque mon premier; si tu deviens fameux,
De mon second alors on ornera ta tête.
L'on se sert de mon tout pour un cheval fougueux.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro: *Souris* — Celui du Logogriphe est: *joie*, où l'on trouve *oie*, *je*, *Io* (personnage de la Fable). — Celui de la Charrade est: *Tourment*.



Chapeau orné d'une Guirlande en Coques. Voile blanc Collier-
-en Cheveux. Chemise noire.

(N°. 9.)

JOURNAL DES DAMES.

26 Aout 1798.

Question intéressante.

J'ai une question à proposer; mais je n'ai point de prix à fonder. J'espère que cela n'empêchera point qu'on ne la traite. La décision que je demande n'exige pas de grandes recherches, ni une longue dissertation, quoique le sujet pût fournir peut-être un discours intéressant. Voici ce que c'est. J'ai vu de ces gens amis des bêtes, qui ne sauroient s'empêcher d'en avoir chez eux; qui se passeroient plutôt de toute autre société que de celle de leurs chiens, de leurs chats, de leurs oiseaux etc. etc. etc., qui renferment dans leur maison autant d'espèces d'animaux que Noë en avoit fait entrer dans l'arche; qui ne font de tout leur appartement qu'une volière et une ménagerie; de ces gens qui sont aux petits soins avec leur singe, qui font la cuisine de leurs chats et la toilette de leurs chiens, qui apprennent la musique à leur linot, et la grammaire à leur perroquet; qui, en un mot, tiennent lieu de tout à ces chers commensaux; qui les amusent en santé, les choyent dans leurs maladies et les pleurent après leur mort.

*

BIBLIOTHECA
REGIA

D'un autre côté, l'on voit tous les jours des gens qui ont une aversion décidée pour toutes les bêtes ; que l'aspect d'une chate effraye ; que les caresses d'un chien importunent ; qui crient à la tyrannie, quand il leur a fallu prendre la patte de *Raton* pour faire la cour à sa maîtresse ; qui tournent en ridicule ceux qui prennent du plaisir à tout cela, et qui sont même tentés de crier au sacrilége, quand ils voyent des larmes couler sur la mort d'un chien ou d'un perroquet.

Je voudrois que quelqu'un s'amusât à discuter les causes de cette sympathie et de cette antipathie. Est-ce un excès de sensibilité chez les uns et les autres? Plusieurs observations que j'ai faite dans l'un et dans l'autre cas, me font penser que cette question tient plus du problême qu'on ne l'imagineroit d'abord. J'ai vu des personnes fondre en larmes pour la mort d'un serin, et considérer d'un œil sec la mort de leurs amis et de leurs proches ; et je ne peux penser que celui qui avec son pied repousse un chat ou un barbet, se déclare par cela seul capable de rebuter les caresses d'un ami.

RÉPONSE.

Avant de discuter les causes de l'antipathie et de la sympathie que plusieurs personnes paroissent avoir pour les animaux domestiques, il faudroit dépouiller cette apparence de tout ce qui appartient souvent à l'affectation, aux faux airs, à l'orgueil, à la frivolité et à l'inattention. Tant que ces petitesses entrent dans le goût ou la répu-

gnance que de jolies femmes, les hommes qui leur ressemblent, ceux qui cherchent à leur plaire, ou à les blâmer, témoignent pour les chiens, les oiseaux, etc. ce goût et cette répugnance n'ont rien de naturel.

Il seroit injuste de conclure, soit à l'avantage, soit au désavantage du caractère qui semble se passionner pour ou contre ces innocentes brutes. Tout est factice dans cette espèce de passion.

Il est des femmes qui amusent leur ignorance et leur désœuvrement des gentillesses d'un épagneul, d'un serin, d'un perroquet, et croyent les aimer à la folie, parcequ'ils leur servent de ressource contre l'ennui, lorsqu'elles ne sont ni à leur toilette, ni aux spectacles, ni au jeu.

D'autres dont l'indolence prétend à la sensibilité, étalent leurs foiblesses, comme si elles étoient les vertus d'une belle ame. Il faut s'attendrir avec elles sur la grossesse d'une levrette, et sur la mort d'un Angora; se faire écrire à leurs portes dans ces grandes occasions; célebrer les belles larmes qu'il leur en coûte, et n'en pas être moins certain qu'elles ne vouloient être qu'intéressantes, et n'aimoient que les éloges prodigués à leur touchante douleur.

Celle-ci, vive, étourdie, seroit importunée des soins qu'exigent de petits animaux domestiques; les honore à peine d'un regard, ne voit en eux que des machines mouvantes et bruyantes, qui le sont pourtant moins qu'elle; repousse leurs caresses qui pourroient déchirer, chiffoner, salir les gazes et les fleurs dont elle est surchargée, et

croît briller en se moquant à grands éclats des gens qui examinent différemment qu'elle, le mérite de ces ingénieux ouvrages de la nature.

Celle-là, dissipée, entraînée dans le tourbillon du grand monde, instruite et curieuse de tout ce qui s'y passe, active par tempéramment, obligeante par caractère, conséquemment toujours affairée; se multipliant en quelque sorte pour pouvoir rendre de bons offices, ou procurer des amusemens qu'elle partage, n'a vraiment pas le loisir de donner la moindre attention à des êtres réduits au seul instinct, et dont elle n'entend, ni ne parle la langue.

Une troisième, fière de sa beauté, de sa naissance, de son rang, de sa faveur, dédaigne tout ce qui n'est pas gens de la cour, intérêt de cour, étiquette de cour. Comment descendroit-elle de sa grandeur pour élever, aimer, soigner de vils animaux?

On peut compter encore dans la classe des indifférentes à leur égard, le bel esprit et la dévote de profession; elles auroient honte, ou se feroient scrupule de commercer, pour ainsi dire, avec eux, de leur supposer des idées et des sentimens; de se laisser affecter ou distraire par des machines à peu-près semblables à une pendule; d'interrompre, pour s'en occuper, ou des dissertations métaphisiques, ou des exercices de piété ostensibles, et en total de dégrader la dignité de leur être propre, en reconnoissant plus d'un rapport entre le genre humain et les animaux.

Les hommes ne sont pas plus exempts de ce faux mépris, ou de ce faux engouement, même

ceux qui aiment, disent-ils, les chevaux à la fureur ; la plûpart n'aiment en effet qu'à montrer leur adresse à les manier, leur habileté à les choisir, et la dépense qui en résulte.

Rien de tout cela ne constate ni une véritable aversion, ni un goût réel pour les animaux.

Mais quiconque les déteste assez franchement pour les voir souffrir sans pitié, leur faire du mal sans regret, ne ménager que les brutes indispensablement nécessaires à ses besoins, et les y croire seulement destinées : quiconque use du pouvoir insolent et barbare de détruire ou tourmenter des êtres qu'on n'a point créés, qui ne sont point nuisibles, auxquels le droit de vivre et d'être heureux appartient comme à nous ; quiconque entend sans émotion le cri plaintif de l'animal qu'on maltraite, qu'on égorge sans nécessité, a certainement un cœur froid et même cruel.

Qu'on observe ce que deviennent les enfans qui se plaisent à tordre le cou à des oiseaux ; les domestiques qui se divertissent à faire jouer un chat en lui jettant une souris vivante, ou à empoisonner des chiens qui les impatientent : qu'on remarque quelle est l'humeur habituelle, le dégré de bienfaisance des gens qui écartent toujours avec brutalité l'animal qui les flatte, qui assomment les chevaux, ou les excédent de fatigues ; on verra que cette férocité ne fait que s'accroître par l'habitude de ne pas la combattre, et au contraire de s'en applaudir ; par les occasions ou l'intérêt mal entendu qui les engagent à s'y livrer, et finit par être dangereuse à la société.

Mais on n'a rien à craindre des ames douces, tendres, réfléchies, attentives, qui apperçoivent dans les animaux familiers, des êtres singulièrement bien organisés, intelligens, attachés, reconnoissans, fidèles et dignes de ménagemens et de secours.

L'homme assez équitable pour respecter, prolonger leur existence; qui craint de faire, de voir souffrir tout ce qui est susceptible de douleur; qui veut rendre heureux les compagnons de sa retraite, de ses travaux, et souvent de ses infortunes; avoir le plaisir de les connoître, d'étudier leurs mœurs, de les aimer, d'en être aimé, sera sûrement bon père, bon maître, bon mari, bon ami, et par conséquent bon citoyen.

PARIS.

Depuis qu'on a mis à l'ordre des troupes en garnison à Paris, la défense de n'inquièter, et surtout de n'insulter personne, pour raison de son costume, il s'est fait une nouvelle émission très-considérable de c llets violets, et de cheveux tondus. Il en résulte parmi les citoyens une sécurité qui n'auroit peut-être jamais due être altérée pour un motif aussi frivole.

Au reste, ce n'est pas la première fois que la France a vu troubler sa tranquillité, à raison du costume; nos ancêtres, à cet égard, n'étoient guère plus sage que nous.

Vers la fin du onzième siècle, Guillaume, archevêque de Rouen, déclara la guerre aux longues

chevelures; plusieurs évêques se joignirent à lui, et statuèrent en concile, l'an 1096, que ceux qui porteroient de longs cheveux, seroient exclus de l'église pendant leur vie, et qu'on ne prieroit point pour eux après leur mort. Les esprits s'échauffèrent pour ou contre cette mesure; elle causa, pendant plusieurs années beaucoup de troubles, de scandale, et même des disputes si vives, que l'un et l'autre parti peut se vanter d'avoir eu des martyrs.

Vers 1146, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui fut depuis évêque de Paris, Louis VII jugea que sa conscience étoit intéressée à donner, au sujet des longues chevelures, l'exemple de la soumission aux mandemens des évêques; non-seulement il raccourcir ses cheveux, mais même il se fit raser la barbe. Léonore d'Aquitaine, qu'il avoit épousée, princesse vive, légère, badine, le railla sur ses cheveux courts et son menton rasé; il lui répondit, qu'il ne falloit point plaisanter sur de pareilles matières. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guère à devenir galante, pour peu qu'elle soit née avec quelque disposition à l'être. Léonore prit plaisir à l'amour et aux empressemens du prince d'Antioche. Louis VII s'en apperçut et se repentit de l'avoir menée en Syrie. Au retour de la croisade, il lui fit des reproches très-piquans; elle y répondit avec beaucoup de hauteur, et finit par lui proposer le divorce. Malheureusement, ils s'aigrirent de plus en plus, et firent casser leur mariage. Elle épousa, six semaines après, Henri, duc de Normandie,

comte d'Anjou, qui devint, dans la suite, Roi d'Angleterre, et à qui elle porta en dot le Poitou et la Guyenne.

De-là vinrent les guerres qui ravagèrent la France pendant 300 ans.

Avis aux faiseurs de Drames dans le goût moderne.

Un jeune homme, épris des charmes d'une beauté cruelle et las de n'en éprouver que des rigueurs, conçoit le funeste projet de renoncer à la vie : en conséquence, il s'introduit dans un jardin sur lequel donnent les fenêtres de son ingrate maîtresse ; il fait choix d'un tilleul qui se trouve précisément en face, et se pend à cet arbre pendant la nuit, pour que son cadavre soit le premier objet qui frappe, à son réveil, les yeux de la barbare, dont le cœur insensible a rejeté son hommage.

Ce sujet est simple; mais en le développant et en y joignant quelques petits accessoires, on peut en tirer un beau drame bien lugubre, bien noir en 5 grands actes et en prose bien ampoulée, qui produira nécessairement un effet terrible. D'ailleurs la catastrophe en sera neuve: un pendu! ce genre de mort n'a point encore été mis sur la scène, peut-être par la difficulté de rendre au naturel le rôle du pendu; mais si, comme je l'espère, ce sujet prend faveur, je vais indiquer d'avance un moyen d'en exécuter le dénouement dans la plus exacte vérité. Ce moyen est simple ; le voici : Il

pourroit s'élever devant l'arbre fatal, un épais buisson de roses qui formeroit un contraste frappant avec l'horreur profonde qui doit résulter de ce tableau. Derrière ce buisson seroit une table que les spectateurs ne verroient point, mais qui serviroit à poser les pieds de l'acteur qui se chargeroit du rôle principal; de manière que, sans courir le moindre risque, il pourroit produire la plus parfaite illusion.

Il conviendroit aussi, pour que le dénouement fût un peu moins terrible, et par conséquent plus dans nos mœurs, il conviendroit, dis-je, qu'à l'instant même où l'amant a consommé son cruel sacrifice, de faire ouvrir les fenêtres de la maîtresse, qui, s'appercevant de cette funeste catastrophe, jetteroit un cri, voleroit à son secours, se hâteroit de couper le cordon fatal et parviendroit au moyen des ressources de l'art, à le rappeller à la vie. Ce dévouement généreux d'un homme pour lequel son cœur sembloit avoir fait vœu d'être insensible, opère un changement subit en elle: cédant à l'amour qui la subjugue, elle reconnoit son erreur et lui présente sa main; ce qui termine la pièce au gré des spectateurs qui n'ont pu que s'intéresser vivement au sort d'un amant aussi tendre.

On pourroit appeller ce drame: *le Pendu par amour*, titre neuf et qui feroit courir tout Paris.

Si, malgré tout ce que je viens de dire, l'auteur ne trouvoit pas encore assez de matières pour remplir les cinq actes, il n'auroit qu'à larder son sujet de quelques souterrains, de spectres, de ruines sur le bord de la mer, de voleurs de grands chemins,

d'un siège en règle, etc. Tous ces petits épisodes produiront une diversité fort agréable.

Si j'avois le talent nécessaire pour composer un pareil drame, je m'emparerois bien vîte de ce sujet, dans la crainte d'être prévenu par quelque rival plus alerte; mais comme je suis trop bête pour entreprendre un ouvrage qui exige les plus rares talens, je le mets au concours, et je ne doute pas qu'avant la fin du mois on ne lise sur l'affiche de trois ou quatre théâtres différens: *en attendant la première repésentation du* Pendu par amour, *drame*, etc.

MODES.

La faculté de médecine de Londres vient de proscrire l'usage des gands de soie, comme *meurtriers* pour la blancheur et pour la santé des femmes. Il y a dans la soie, disent-ils, *une faculté absorbante qui desseche la peau fine des belles*, et leur ôte non-seulement cette fraîcheur de carnation qui fait le plus bel ornement de leurs bras, mais tarit la source d'une humeur qui s'échappe insensiblement par les pores et dont l'écoulement est *absolument nécessaire* à leur santé. Nous nous empressons de leur transmettre un avis si salutaire.

Les têtes à la Titus passent pour *Anglomanes* à Paris et pour *Frenchmanes* à Londres.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 9.)

Chapeau orné d'une guirlande en coques. Ce chapeau ne diffère des chapeaux ordinaires, que par des bords qui sont équarris de chaque côté. Quant aux coques, ainsi et mieux conditionnées les portoient nos grand'mères, puisque pour les égaliser et leur donner plus de consistance, on les emplissoit de coton. La couleur noire du chapeau n'a pas permis de l'ombrer d'une manière assez prononcée pour détacher les bords de la forme. Quoiqu'ils paroissent dans la gravure n'être qu'une prolongation de cette dernière, il n'en sont pas moins biens caractérisés dans l'original.

Voile blanc. Quoique les voiles soient d'une grandeur assez démesurée pour ressembler à un jupon, ils ne couvrent pourtant point la figure. C'est un objet de luxe plus que d'utilité réelle. Au reste, tout amateur leur saura gré de parer la beauté sans en déguiser les attraits.

Collier en cheveux. Les chaînes en or s'appellent *esclavage.* Cette dénomination conviendroit beaucoup mieux au collier en cheveux qui leur a succédé. Toujours donné, souvent tissu par les mains de l'Amour, qui, plus que lui, a le droit de captiver les Grâces? Les grains d'or oblongs qui l'enrichissent, sont rarement ce qu'il a de plus précieux aux yeux de celles qui le portent. On a toujours soin de demander à l'époux ou au papa les cheveux qui doivent former ce charmant collier; et si quelquefois, après sa confection, la nuance est

un peu changée, c'est toujours la faute de l'artiste, qui, par erreur, en a substitué d'autres, ou bien l'effet des préparations qu'il leur a fait subir, pour les assujettir à la manipulation. Quoi qu'il en soit, on porte le collier tel qu'il est.

Chemise noire. Ces chemises sont en crêpe très-clair. On porte dessus un transparent blanc, jaune ou rose. Cette combinaison produit l'effet d'une couleur changeante. Les endroits où le crêpe se masse, sont noirs; ceux où il se développe, laissent au transparent tout son éclat; et comme le mouvement varie les ondulations de la robe, il résulte dans les couleurs une alternative très-agréable.

Les brasselets toujours de mode se placent tantôt au poignet, tantôt au-dessus du coude. Quelquefois il n'y en a qu'un; quelquefois même on en voit deux sur le même bras et point à l'autre.

Observons qu'avec cette mise les manches ne sont jamais de la couleur de la robe, rarement de celles du transparent.

Costume des Hommes.

Depuis que les têtes ont changé de coîffures, les chapeaux ont aussi pris une nouvelle forme. Le devant et le derrière offrent, quant aux bords, beaucoup moins moins de largeur que les côtés, et sont absolument abattus; tandis que les côtés se relèvent et se roulent, pour ainsi dire, sur eux-mêmes. Peut-être, devons-nous cette variation à la sagacité des chapeliers, qui ont senti toute la difformité qu'auroient présentée des cheveux tondus, si la partie postérieure du chapeau eût été relevée comme à l'ordinaire. C'est au bon goût à corriger les défectuosités qui caractérisent tout ce que le caprice invente.

On n'ôte plus son chapeau comme autrefois. Le point d'appui est la nuque; on le tire de-là jusqu'au sommet de la tête, en ayant soin d'ébouriffer les cheveux. La manière de le mettre est aussi toute différente; il se place, à peu près, comme une calotte, et ne couvre point le front, qui n'est plus ombragé que par les.... cheveux.

Pour contraster, sans doute, avec les cheveux courts et noirs, on voit, depuis quelques jours, de longues chevelures flottantes, et qui sont chargées de toute la poudre qu'on a économisée depuis un an.

Les habits ont une tournure équivoque, qui rend difficile de dire, s'ils sont réellement habits ou redingottes. Petits collets, larges revers, taille longue, basques très-courtes, sans pattes sur les

côtés : ils ressemblent beaucoup aux fraques que l'on portoit il y a vingt ans.

La couleur bleu-barbeau n'est plus, dans les habits d'hommes, aussi généralement adoptée. On en voit beaucoup de couleur gris-de-fer et brun-puce, sans parler du noir qui a toujours la plus grande vogue. On ne peut douter que l'habit noir ne soit de cérémonie, puisqu'il se met avec des bottes ou un pantalon..... Les bottes, toujours très-pointues par le bout, ne passent point le mollet; elles sont très-luisantes; c'est par-là, sur-tout, que brillent nos jeunes gens. Le pantalon, ordinairement en nanquin, descend à deux doigts au-dessus de la cheville, où il serre avec un ruban qui forme un petite rosette. Les culottes moins étroites n'en sont que plus décentes. Les gillets se bordent toujours en noir; on n'en fait plus guères en schall, ni à croisures. Deux petites pattes arrondies, par les angles, forment une espèce de cœur, par leur rapprochement sur la poitrine.

TRAIT HISTORIQUE.

Une jeune fille, dont l'usurpateur Cromwel avoit tué l'amant dans une bataille, médita de le sacrifier à ses mânes : pendant deux ans, elle s'exerça à percer le portrait de Cromwel à coups de pistolet, bien résolue d'essayer sur lui-même, à la première occasion. Lorsqu'il fut proclamé protecteur, il fit une entrée superbe dans Londres. Cette fille se trouva sur son passage, et lâcha son

coup qui alla porter sur le cheval du fils de Cromwel. Tout le monde s'arrêta; et le protecteur, étonné, jetta des regards menaçans sur le balcon d'où le coup étoit parti. Mais cette fille ne se troubla point, et, d'un air ferme et intrépide, lui cria: „ C'est à toi, tyran, que s'adressent mes coups; et je serais inconsolable que mon bras eût mal servi mon juste ressentiment, si je n'étois bien persuadée que d'autres frapperont plus sûrement que moi. „ Cromwel, reprenant tout-d'un coup un visage tranquile, et affectant un sourire méprisant, la traita de folle, et ordonna froidement que l'on continuât la marche.

A N E C D O T E S.

Le philosophe Arsésilas disoit, en parlant de la mort: „ Que c'étoit de tous les maux le seul „dont la présence n'incommodoit jamais personne, „et qui ne chagrinoit qu'en son absence. „

Sous le règne de Vespasien, un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, l'Empereur recompensa l'inventeur, sans vouloir cependant que l'on fît usage de l'invention: *Il faut*, dit-il, *que les pauvres vivent.*

M.... disoit d'un sot sur lequel il n'y a pas de prise: *C'est une cruche sans anse.*

On disoit de M......, qui se créait des chimères tristes et qui voyoit tout en noir: Il fait des cachots en Espagne.

Un sot disoit au milieu d'une conversation : *Il me vient une idée.* — Un plaisant dit : j'en suis bien surpris.

Le Roi de Pologne, Stanislas, avançoit tous les jours l'heure de son dîner. M. de la Galaizière lui dit à ce sujet : *Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille.*

Mademoiselle Duthe ayant perdu un de ses amans, et cette avanture ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir, la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise : Eh mon Dieu! je m'attendois à vous trouver dans la désolation. *Ah!* dit-elle, d'un ton pathétique, *c'est hier qu'il falloit me voir!*

SPECTACLES.

On a donné le 5 au théâtre *Favart* à Paris, un nouvel opéra intitulé : l'*Opéra-Comique.* Cette pièce est d'une contexture simple et tout-à-fait ingénieuse.

Un homme qui a la manie de faire des pièces de théâtre, et qui d'ailleurs à un véritable enthousiasme pour les poëtes, vit dans la plus grande retraite avec une nièce, à l'éducation de laquelle il a donné le plus grand soin, au point qu'elle compose la musique des opéras que fait son oncle. Celui-ci a une pièce commencée, mais qu'il ne peut finir, et court en voir une nouvelle que l'on va représenter pour la première fois. Pendant son absence, Armand qui a fait connois-

sance

sance de Laure au spectacle, et qui loge devant ses fenêtres, lui demande un entretien chez elle-même, et sacrifie à ces instances le tems qu'il auroit dû naturellement employer à aller voir représenter une pièce qu'il vient de donner; car il est poëte aussi. Sa pièce a le plus grand succès ; pour s'introduire chez l'oncle, il la lui dédie, et lui propose ses services pour adapter quelques idées à la pièce que compose ce nouveau métromane. L'oncle n'est pas dupe du stratagême, mais trouve plaisant de s'en amuser. Armand est admis, on compose de compagnie, on convient des rôles d'une manière tout-à-fait plaisante ; Armand doit faire un amoureux, Laure l'amante, et l'oncle une dupe qui doit ensuite annoncer le plus grand courroux. On répète une scène, justement celle de l'aveu; et cet aveu est exprimé dans une romance composée par l'oncle lui-même, et que, bien mieux, il accompagne au forté, attendu qu'il est tout-à-la-fois et le public et l'orchestre ; vient ensuite le moment de colère de l'oncle désabusé; celui-ci pour lors, feignant de remplir son rôle, fait les plus vifs reproches au jeune homme de ce qu'il s'est introduit, sous un prétexte peu plausible, pour tromper un oncle honnête, et séduire sa niéce ingénue. Les jeunes gens apperçoivent que leur flamme et leur feinte sont découvertes, et se retirent confus. L'un gagne lentement la porte et l'autre lentement sa chambre. *Eh bien*, dit l'oncle, *vous vous en allez comme cela? Attendez, il y a encore une scène;* et cette scène est celle où il embrasse les jeunes gens, et les unit après une excellente leçon de morale.

Tel est le plan de cette pièce dont les détails sont tous charmans, dont la marche est vive et gaie, dont les couplets sont pleins d'esprit, et dont la musique, parfaitement adaptée aux paroles, porte tout le caractère dont elles sont susceptibles.

LIVRES NOUVEAUX.

Marie Sinclair, par Madame N.*** 1 vol. in 12.

Il est certainement des sympathies qui nous attachent à un objet aimé par des liens plus forts que tous les principes, toutes les convenances, tous les intérêts. Le secret de cette puissance n'est ni dans le magnétisme, ni dans les philtres, ni dans aucun agent physique extérieur; il est dans l'accord de certains traits, de certaines manières, d'un certain langage dont nous sommes frappés, avec ce besoin qui s'établit en nous lorsque notre ame a été longtems fatiguée par les tourmens secrets et confus de diverses craintes et de divers desirs. Il y a des êtres dont les dehors promettent si complettement, si abondamment toutes les garanties que nous croyons nécessaires à notre foiblesse, toute l'indulgence que nous croyons nécessaire à nos défauts, toutes les jouissances dont nous avons longtems éprouvé, renfermé, concentré l'avidité, et dont nous n'osons ni démêler la nature, ni exprimer le desir, ni même concevoir l'espérance, que quand nous les rencontrons, c'en

est fait de notre liberté ; nous nous enchaînons aveuglément à l'objet de qui nous croyons pouvoir attendre tous les biens que nous brûlons d'obtenir et que nous ne pouvons même demander. Les femmes étant tout-à-la-fois le sexe le plus disposé à l'amour, et le plus condamné à la retenue, le plus foible et le plus exposé dans la société, sont par ces raisons plus susceptibles que les hommes d'être affectées, dominées, subjuguées par ces sympathies ; et *Marie* de Sinclair est un exemple de cette vérité.

Le hasard lui fait rencontrer un jeune homme aimable, et aussitôt elle en est éprise. Le jeune homme, sans se douter de sa conquête, se marie ; il épouse Hortense, cousine de Marie, et pupile de son père, dans le château de qui le mariage est célébré à la campagne. *Marie* est invitée à la cérémonie ; elle arrive lorsque les époux sont à l'autel ; elle y reconnoît celui dont l'image est restée dans son cœur. Son trouble est extrême, et présage une passion funeste.

Son père la retient à la campagne. Malgré la nécessité de renoncer à l'objet qu'elle aime, elle se plaît à demeurer près de lui ; elle jouit de sa vue, de son entretien, et bientôt même de sa confiance. Chaque jour, chaque moment attise son amour. Une multitude de petits incidens, qui naissent de la liberté de la campagne, des rapprochemens inévitables dans une même famille et dans une même maison, du concours nécessaire de toutes les personnes qu'elle réunit aux communs amusemens, font passer *Marie* par une foule d'épreuves aux-

quelles son honnêteté résiste, mais auxquelles sa santé succombe. Elle se tourmente, se consume, s'épuise et meurt. Voilà le fond du roman. Il est renfermé dans vingt ou trente lettres où *Marie* apprend à une amie la naissance, les progrès, les ravages de sa passion, et qui sont suivies d'un récit de sa mort.

Cet ouvrage se fait lire tout d'une haleine, et se fait sentir longtems après qu'on l'a lu. Si indifférent qu'il vous ait trouvé, il vous laisse un poids sur le cœur et du trouble dans les idées.

Dans la première partie, les progrès de la passion sont marqués par une heureuse gradation de nuances délicates dans les expressions, et dans les idées: *Marie* ne s'avoue point encore qu'elle aime, mais elle ne peut déjà plus le cacher à son amie. Elle voile son amour de toute l'honnêteté de ses pensées, de toute la sagesse de ses résolutions; mais il se décèle par les reflets qui se répandent toujours plus vifs sur ces pensées et ces résolutions même.

Dans la seconde, Marie ne se déguise plus sa passion; elle s'y abandonne; elle recherche tout ce qui peut en augmenter l'ardeur; elle saisit tout ce qui peut l'alimenter et tout ce qui peut l'attiser. Rien de ce qui l'approche n'est perdu pour ce sentiment. En elle-même, tout se confond avec lui: sa vie, son sang, sa pensée, tout devient amour, tout, jusqu'à sa raison, je dirois presque: et son honnêteté, si le bonheur d'expression et de mouvement qui se trouve dans cette partie, ne forçoit

d'y admirer le mérite si difficile de la parfaite retenue dans le parfait abandon.

Enfin, arrive le moment où la santé de Marie s'altère et où ses forces succombent. C'est la dernière partie du roman. Là, même vérité, avec plus de profondeur de trait que dans ce qui précède. Là est peint l'affaissement douloureux, mais non sans douceur, d'une amante presque consumée, à qui sont également interdites la possession de l'objet aimé et le pouvoir de s'en distraire, la douceur de l'espérance et les ressources du désespoir ; mais à qui s'offre la sublime consolation d'assurer à sa mémoire une place dans ce cœur qu'elle ne pût occuper elle-même, et d'y fixer son image par le grand témoignage d'amour qu'y portera sa mort.

Nous le répétons, ce roman laisse dans l'ame une impression profonde. On le lit encore après l'avoir fermé, et il reste du trouble dans l'ame alors même qu'on n'y songe plus.

S'il est vrai, comme le grand Locke et son lumineux interprête Condillac l'ont avancé, que le desir soit toujours composé d'espérance, la morale a quelque chose à reprendre dans l'amour de *Marie*, puisqu'elle ne peut desirer la possession de l'objet qu'elle aime, qu'en espérant de le détacher de la jeune épouse à laquelle il a uni sa vie. Il faut bien que la métaphysique ait ici raison ; car nous l'avouerons, dans la seconde partie du roman, celle où Marie s'abandonne à son amour, nous avons éprouvé un peu de soulèvement contre elle, et nous avons craint qu'elle ne troublât une union que son devoir étoit de respecter.

On pourroit dire aussi que l'exemple de *Marie* ne seroit pas sans danger pour de jeunes cœurs émus de passions désavouées par le devoir. Dans de semblables situations, les jeunes personnes se persuadent qu'elles ne peuvent manquer de mourir d'amour et de vertu; et cette idée ajoute tellement à l'enthousiasme de l'amour, que bientôt il fait oublier et la vertu et le sacrifice qu'on lui avoit promis. On ne meurt point et l'on vit pour le vice.

Enfin, l'exemple de l'enthousiasme de l'amour est contagieux pour les cœurs très-passionnés et très-attaqués, et celui de Marie seroit pernicieux à des lecteurs de cette espèce. En un mot, il est toujours dangereux d'intéresser par une passion qui sort des règles du devoir.

Il ne faudroit pourtant pas outrer cette censure. Une passion telle que celle de Marie ne pourroit faire titre qu'à bien peu d'ames. Une telle passion sort peut-être de la classe des affections morales, qu'on a le droit de louer ou de blâmer, pour rentrer dans celle des maladies qu'on ne peut que plaindre.

L'on vient d'imprimer à Zurich la traduction allemande d'un ouvrage de la célèbre actrice Mlle. Clairon. Il a pour titre: *Réflexions d'Hyppolite Clairon sur elle-même et sur l'art dramatique.*

Entre plusieurs morceaux intéressans qu'offre cet ouvrage, nous avons cru devoir en choisir un, qui, par sa nature, est plus fait pour piquer la

curiosité du grand nombre. Il est surtout approprié au goût actuel, si décidé pour l'extraordinaire et le merveilleux.

Mlle. Clairon raconte (dans une lettre à un étranger de ses amis) qu'en 1743, parmi les adorateurs que sa jeunesse et ses succès sur les théâtres de l'Opéra et de la Comédie françoise attiroient autour d'elle, elle distingua un jeune homme, nommé de S***, fils d'un négociant de ***, d'une belle figure, ayant un ton et des manières agréables, faisant des vers avec esprit et facilité. Sa réserve et sa timidité ne lui permettoient d'expliquer ses sentimens que par ses soins et ses regards. Après l'avoir quelque tems observé, Mlle. Clairon lui permit de venir chez elle, et ne lui laissa aucun doute sur l'amitié qu'il lui inspiroit. La voyant libre et sensible, il espéra que le tems et ses soins améneroient une disposition plus tendre. Mais dans l'intimité de cette première liaison, il laissa appercevoir un fond de caractère et quelques travers qui déplurent à la jeune actrice. Il avoua que, humilié de n'être qu'un bourgeois, il avoit dénaturé ses biens pour venir les dépenser à Paris, sous un titre plus relevé. D'ailleurs, il avoit une humeur sombre et un caractère haineux. Il avoit, disoit-il, trop connu les hommes pour ne pas les mépriser et les fuir. Son espérance étoit de ne voir que la maîtresse qu'il aimeroit, et de l'amener à ne voir que lui. Cette découverte éteignit le sentiment favorable qu'avoit conçu pour lui Mlle. Clairon. Elle fut blessée de sa puérile vanité, et ne voulut pas se donner un maître chagrin et despote. Je

pouvois consentir, dit-elle, qu'on m'arrêtât avec des fleurs, mais non qu'on me retînt avec des chaînes. Elle ne voulut plus recevoir le jeune homme que de loin en loin. Il en tomba malade ; dénué de secours par l'infidélité d'un homme d'affaires, Mlle. Clairon lui rendit tous les soins de l'amitié, et pourvut de sa bourse à tous ses besoins ; mais à sa convalescence, elle ne voulut plus recevoir ses lettres ni ses visites.

Il recouvra sa fortune, mais sa santé ne se rétablit pas. Il tomba dans un état de langueur qui le conduisit au tombeau. Dans les derniers jours de sa vie, il fit prier Mlle. Clairon d'aller le voir ; la crainte de rendre ses derniers momens plus douloureux, et les conseils de ses amis, l'empêchèrent de céder au desir du jeune homme. Il mourut, n'ayant près de lui que son domestique et une vieille dame, la seule personne qu'il vît depuis quelque tems.

Il logeoit sur le boulevard, près la chaussée d'Antin, où l'on commençoit à bâtir. La Demoiselle Clairon logeoit rue de Bussy, près de l'abbaye Saint-Germain. Un soir, qu'elle soupoit chez elle avec sa mère et quelques amis qu'elle nomme, au coup de onze heures, un cri aigu se fit entendre dans la rue. C'étoit un son lugubre et prolongé, dont le sombre caractère étonna tous les convives, et jetta un trouble extraordinaire dans l'ame de Mlle. Clairon. Elle se rassura cependant et alla se coucher ; le lendemain, à la même heure, le même cri fut entendu, paroissant venir du vague de l'air, mais immédiatement sous les fenêtres de l'appar-

tement. L'étonnement redouble. On mit des espions dans la rue; la police s'en mêla; dans la maison et dans la rue, on continua d'entendre le cri ; mais on ne put jamais découvrir d'où il partoit. Une autre circonstance remarquable, c'est qu'on n'entendoit plus rien, lorsque Mlle. Clairon n'étoit pas chez elle à l'heure accoutumée. Un soir qu'elle avoit soupé chez le président de M*** il la reconduisit, et au moment où il lui disoit bon soir à sa porte, le cri partit entre elle et lui, et on le remit dans sa voiture, plus mort que vif.

Une autre fois, elle étoit allée faire une visite près de la porte S. Denis, ayant avec elle le comédien Roselli, qui avoit toujours plaisanté du revenant. Il dit à Mlle. Clairon: „ Appellez en ce moment votre phantôme, et s'il répond, je vous promets d'y croire.„ Au même instant le cri partit à trois reprises, avec un éclat qui consterna l'incrédule.

Après cette scène, il se passa quelque mois sans qu'on entendit rien. On avoit mandé la comédie françoise à Versailles. Mlle. Grandval couchoit dans la même chambre que Mlle. Clairon. Tout en se déshabillant, vers les onze heures, celle-ci dit: „Nous voilà au bout du monde ; il fait un tems affreux ; le revenant seroit bien embarrassé de nous trouver ici.„ Le cri partit, et Mlle. Grandval crut que l'enfer étoit dans la chambre.

Ce fut la dernière représentation de ce bruit merveilleux. Sept à huit jours après, Mlle. Clairon soupant chez elle avec sa société ordinaire, au moment où onze heures sonnoient , un coup de fusil partit, comme s'il eût été tiré dans une fenê-

tre de l'appartement. On en vit le feu, mais la croisée n'eût aucun dommage. On crut qu'on en vouloit à la vie de Mlle. Clairon. La police fut mise en mouvement. On visita la maison, ainsi que celles qui étoient vis-à-vis. La rue fut remplie d'espions; pendant trois mois entiers, ce coup fut entendu, vu, frappant toujours à la même heure, dans le carreau de vître, sans qu'on pût jamais en découvrir la cause.

Ce phénomène avoit disparu quelques jours. Mlle. Clairon étoit invitée à une petite fête nocturne, que Mlle. Dumesnill donnoit à sa maison de la Barrière-Blanche. Elle monte en fiacre vers onze heures du soir, avec sa femme-de-chambre. En passant sur le boulevard, celle-ci dit: „N'est-ce pas près d'ici qu'est mort Monsieur de S***?„ Mlle. Clairon lui désigna du doigt la maison qu'elle croyoit être celle où logeoit son ancien ami. Au même instant un coup de fusil partit et eut l'air de traverser les deux portières du fiacre. Le cocher et les chevaux mêmes en furent effrayés.

Après quelques jours de silence, un claquement de mains, partant de l'air, et toujours à onze heures du soir, succéda aux coups de fusil; et ce nouveau bruit fut remplacé par des sons mélodieux, qui sembloient commencer à la rue de Bussy, et venoient expirer à la porte de Mlle. Clairon. On suivit ces bruits; tout le monde les entendoit, et l'on ne voyoit rien. Enfin tout resta sans retour à-peu-près deux ans et demi.

Mlle. Clairon voulut changer de logement; elle mit un écriteau sur sa porte. Parmi les personnes

qui venoient voir l'appartement qu'elle quittoit, il se présenta à elle une dame âgée, qui, en lui parlant, parut fort émue et avoir un désir intérieur de lui dire quelque chose de particulier. Mlle. Clairon frappée de cet air, et émue elle-même, la presse de s'expliquer. Elle lui dit alors qu'elle avoit été la meilleure amie de Mr. de S***, et lui demanda comment, avec une ame bonne et sensible, elle avoit pu refuser à son jeune ami mourant, la consolation de le voir une dernière fois. Mlle. Clairon lui expliqua ses motifs. La dame inconnue, après quelques réflexions, lui dit : „ Vos derniers „refus ont hâté ses derniers momens. Il comp„toit toutes les minutes; et lorsqu'à dix heures et „demie son domestique vint lui dire que vous ne „viendriez pas, après un moment de silence, il „saisit ma main avec un redoublement de déses„poir qui m'effraya : *La barbare! elle n'y gagnera „rien. Mort je la poursuivrai avec la même cons„tance que je l'ai poursuivie vivant* ; et à ces „mots, il expira.„

Le trouble de Mlle. Clairon n'a pas besoin d'être exprimé. Elle vit dans ce récit la clef de toutes les apparitions merveilleuses, et le tems seul put ramener le calme dans son âme. Elle finit par attribuer tout cela au hasard; *mais*, ajouta-t-elle, *qu'est-ce que le hasard?*

POÉSIE.

La Renoncule et la Violette.

Fable.

Dans les états de Flore, au milieu d'un parterre,
Où l'art à la nature unissoit son secours,
(Car la simple nature, hélas! ne sait nous plaire!.....)
Certaine renoncule étaloit ses atours
Elle étoit belle autant que fière!......
Et c'est de la beauté la faiblesse ordinaire.
Près de cette orgueilleuse, une modeste fleur,
On pour mieux dire une fleurette ;
(Il faut réduire tout à sa juste valeur:)
J'ai su, depuis, qu'elle a nom violette.
Or, une violette, éclose par hasard,
Croissoit aux pieds de notre fleur superbe;
Et contre ses dédains n'avoit d'autre rempart
Que les faibles tissus de deux ou trois brins d'herbe,
Qui verdissoient sous l'arrosoir,
Comme la timide bergère,
Simple dans ses attraits, belle sans le savoir,
Elle embaumoit tout le parterre ;
On dit, de plus, que d'une aîle légère,
Le Zéphir accouroit se parfumer le soir,
De sa vapeur odorifère ;
Puis, la portant au céleste manoir,
La mêloit au nectar des maîtres du tonnerre.
„Vil avorton!..... prosterne-toi,
(Lui dit un jour la renoncule)
„Tu n'es point fait pour être mon émule,
„Et tu naquis pour ramper devant moi.
„Baisse le front devant ta souveraine,
„Et rends graces à ma bonté,
„Si je veux bien prendre la peine
„De te souffrir à mon côté.

„Pardon......, répond la violette,
„Je connois ma témerité;
„Mais devant ta sotte fierté
„Je ne courberai point la tête.
„Si le Destin, dans sa faveur,
„Te donna sur moi l'avantage
„De la taille et de la couleur,
„Fleur......, en dépit de ta hauteur,
„Sois un peu plus prudente et sage;
„Et souviens-toi que tu n'as point d'odeur. „
Notre renoncule confuse,
Sécha, dit-on, de désespoir!
C'est ainsi que l'homme s'abuse:
Je lui présente le miroir.

Tel, sous de beaux habits, croit valoir quelque chose,
Qui le cède en mérite à moins brillant que lui.
Pareil exemple est fréquent aujourd'hui:
Que de chardons sous des feuilles de rose!!!!

L'Amant Trahi

Elégie.

Le jeune Hylas au pied d'un hêtre assis,
Et souffrant d'amoureuse atteinte,
Libre de pleurer sans contrainte,
N'ayant que son chien, ses brebis,
Pour témoins de sa vaine plainte,
Exprimoit ainsi ses ennuis:
„O mort! délivre-moi d'une importune vie;
Eteins ce feu qui vient me consumer
Je vivais par l'amour de Sylvie,
Je dois mourir . . . Elle a cessé d'aimer!
Le doux printems, d'une feuille nouvelle,
Pare les forêts d'alentour;

Sous l'ombrage, la tourterelle
Renouvelle pacte d'amour;
Phébus constant éclaire chaque jour. . . .
Seule, Sylvie est infidelle!
Prés et vallons, témoins de ses sermens,
Soyez instruits de son parjure;
Ciel! punis-la de cette injure;
L'excès de mes gémissemens
Doit intéresser la nature:
Guerre éternelle aux cœurs méchans!
Le jour n'a plus rien qui me flatte:
Je ne sens plus que ma douleur! . . .
Petits agneaux, dont la douceur
Etoit l'image de l'ingrate,
Que n'avoit-elle votre cœur!
Et toi, mon chien toujours fidèle,
Toi qui me fus donné par elle,
Fais retentir l'écho des champs;
Et qu'il transmette à la cruelle,
Par tes plaintifs heurlemens,
Mes reproches et mes tourmens.
Charmant ruisseau, dont l'onde pure
Servoit à la désaltérer,
Je veux, au bruit de ton murmure,
Venir la maudire. et pleurer.
Si jamais, par la soif pressée,
Sylvie imploroit tes secours,
Fais que ta source empoisonnée
Termine ses coupables jours;
Mais, non!. n'exauce pas ma prière insensée;
Malgré l'affront dont mon ame est blessée,
Hélas! je sens que je l'aime toujours;

ÉNIGME.

Trésor commun, mais précieux,
Je ments, dis vrai, flatte, intimide,
Et, par fois, quand je suis humide,
Je ralume de nouveaux feux.

LOGOGRYPHE.

Tu peux, quand tu me vois, juger que la froidure
Va bientôt, de son souffle, engourdir la nature.
Quoique fort peu considéré,
Mes travaux à tous sont propices:
Aussi, chez toi, lecteur, lorsque je suis entré,
Ta voisine m'attend pour avoir mes services.

On trouve, en mes huit pieds, ce souffle tout divin,
Par lequel s'anime ton être;
Ce qu'en toi tu ressens soudain,
Lorsque Zélis vient à paroître;
L'utile vêtement de nos anciens guerriers;
Ce qui sert au soldat pour cueillir des lauriers;
L'élément dangereux, au sein duquel s'égare,
Pour tenter la fortune, un commerçant avare;
Le nom de ce poisson, dont l'habitant du Nord
Ne pourroit se passer; un saint; deux fruits encor,
L'un que tu fais griller, l'autre qu'un couple tendre
Teignit jadis du sang qu'amour lui fit répandre;
L'eau que la pluie assemble dans un étroit bassin;
Ce qui défend l'accès d'un verger, d'un jardin;
L'instrument par lequel on conduit la galère
Et celui qui le fait agir;
La cité qui jadis commandoit à la terre,
Et deux autres aussi; l'herbe pour divertir
L'oiseau qu'en un doux esclavage,
Chez nous, l'on retient dans la cage;

Deux rivières de France ; et tu verras enfin,
Le nom d'un peuple Affricain ;
Deux pronoms possessifs ; ce qui de sépulture
Servoit chez les anciens ; ce qui de la nature
Est un fatal présent ;
Un arbre que souvent
On rencontre en sa route,
Et le tems qui, sans doute,
Et plus que suffisant pour savoir qui je suis.
En attendant, lecteur, je mange mon pain bis.

CHARRADE.

Mon premier t'offre une des sœurs
Sans qui les autres sont muettes ;
Mon second a mille fureurs
Tant au bien qu'au mal toujours prêtes :
Mon troisième se sait sentir,
Et c'est ce que l'on n'aime guère ;
Mon tout, père d'un doux zéphir,
En hiver n'est pas nécessaire.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est *Balai.* — Celui du Logogriphe est *Mistère*, ou l'on trouve : *misère*, *mère*, *ère*, *mise*, *rite*, *rime*, *tire.* — Celui de la Charrade est : *Muselière.*

1798. Costume Parisien.



Cheveux à la Caracalla. Sac à ouvrage, appellé Balantine. Sandales.

(N°. 10.)

JOURNAL DES DAMES.

2 Septembre 1798.

Sur l'honnêteté.

Il y a peu de mots dont on fasse autant d'abus que du mot *honnête*. Un habit est très *honnête*. Un homme que la solitude ennuie, invite à dîner cinq à six personnes, qu'il n'aime guères, il est fort *honnête*. Un traitant achete une superbe terre avec l'or, fruit coupable de son industrie; il y donne une fête pour étaler sa fortune et sa vanité, il s'occupe de tous ceux qui y assistent. *On est parfaitement chez lui*, dit-on, il est très *honnête*. Rosine déploye ses talens sur la scène; elle donne quelquefois son cœur, mais fidèle à son choix, elle ne couronne jamais deux rivaux. Celle-ci se distingue, assure-t-on, elle est vraiment *honnête*, *franche*, incapable de tromper......

Ainsi l'on confond à chaque instant l'honnêteté et la politesse, la décence et la vertu. Qu'est-ce que l'honnêteté? l'amour et la pratique du bien, de l'ordre et de la vertu. L'amour du bien dirige nos penchans; l'amour de l'ordre fait taire nos passions; l'amour de la vertu décide les sacrifices que les uns et les autres exigent.

L'homme vraiment honnête, est le conserva-

BIBLI
RE
MONAC

teur de l'harmonie sociale. Il s'interdit les médisances qui enfantent les haines, les bons mots qui humilient la simplicité, les hauteurs qui détruisent les principes de l'union, les préférences qui éveillent la jalousie, la finesse qui allarme la confiance, les vivacités qui allument les querelles, les ressources d'un esprit supérieur qui causent un certain mal-aise à la bonne et officieuse médiocrité.

L'honnêteté adoucit l'austérité des mœurs, la dureté de la franchise, l'excès de la fermeté, l'inflexibilité de la vertu, la sévérité de la raison.

Elle tempère l'excès de la joie, l'intempérance de l'imagination, les fougues du zèle, et tout en proscrivant les foiblesses et les torts, elle sollicite d'abord l'indulgence avant de livrer les coupables au blâme public.

Elle rappelle aux grands les avantages de l'affabilité, aux juges les droits de l'espèce humaine, aux vainqueurs les égards dus au courage vaincu, aux savans combien l'ignorance a besoin d'excuse.

Et la vertu qui fait tant de bien à la terre, voit son nom à chaque instant profané. Les hommes le prodiguent, et quelquefois l'avilissent.

P A R I S.

Un vieux proverbe dit : *Battez votre femme, mais ne l'assommez pas*. Jusqu'à-présent on avoit suivi assez scrupuleusement ce principe dans certaine classe de citoyens. Un mari *corrigeoit* sa femme, c'étoit un usage reçu ; il n'en résultoit au-

cun inconvénient. Mais il paroît qu'en observant toujours le précepte que renferme la première partie de l'axiôme, on a, depuis quelque tems, oublié la défense qui se trouve dans la seconde. Il est peu de décades où l'on n'entende parler de femmes *assommées* par leurs maris. On a remarqué qu'au moment même où un jeune homme, nommé *Serugues*, subissoit son supplice, à la Grêve, pour avoir assassiné sa maîtresse, un homme commettoit à l'*Estrapade* le même crime sur son épouse. Nous avons eu, depuis cette époque, deux ou trois exemples connus d'une pareille atrocité. Quoique des faits isolés ne prouvent ordinairement rien, pour ou contre les mœurs publiques d'une nation, cependant, comme les faits se lient à plusieurs autres circonstances, plus ou moins déterminantes, on en pourroit conclure, en général, que les François ont beaucoup perdu de leur respect pour le beau sexe, et qu'en conséquence, ils ont fait un pas rétrograde en civilisation. Ce fut une institution bien sage, que d'environner d'une espèce de vénération, un sexe foible, qui par sa nature, n'a aucune défense à opposer à la force du sexe dominateur, et de dédommager, par des égards, l'assujettissement où le réduit sa foiblesse. Si ce frein venoit jamais à se briser, bientôt on ne verroit plus, dans les hommes, que des tyrans, que des esclaves dans les femmes. Nos ancêtres sentoient bien la vérité de cette assertion : aussi, leur respect pour les dames alloit-il jusqu'à une espèce d'adoration. Les Germains, dit Tacite, croyoient qu'il y avoit quelque chose de divin dans une jeune fille. A l'entrée de

nos Rois dans une ville, c'étoit ordinairement une jeune fille qui les haranguoit, et leur présentoit les clefs. Il étoit de l'essence de l'ancienne chevalerie, d'avoir sa dame, à qui, comme à un être-suprême, on rapportoit tous ses sentimens, toutes ses pensées, toutes ses actions. Ah! si ma dame me voyoit! disoit Fleuranges, en montant le premier à l'assaut.... Il est rare qu'un homme de courage, dit Sainte-Foi, ne regarde pas sa femme comme une amie. Le poltron est presque toujours impérieux et tyran avec le sienne. Les Francs chassoient des assemblées et des tournois, ceux qui étoient accusés d'avoir mal parlé des femmes. Ce n'étoit pas seulement, ajoute l'auteur déjà cité, par humanité ou par galanterie, qu'ils en usoient ainsi, mais encore par politique. Ils étoient persuadés, que plus les femmes se voient respectées, plus elles s'attachent à se rendre respectables; qu'un gouverneur peut cultiver notre esprit, qu'à l'égard de notre caractère, ce sont elles qui le forment dans cet âge où le plus doux des penchans nous presse de leur offrir les prémices de notre cœur; que tel qui se distingue par l'élévation de ses sentimens, n'auroit peut-être jamais eu qu'une ame commune, si le désir de leur plaire n'avoit éveillé son amour-propre.

L'aëronaute Blanchard a fait dernièrement un nouveau voyage aërien à Rouen. Voici un extrait de la relation qu'il a publiée:

„Le 25 (13) à midi et demi, je me suis élevé avec mes six ballons, du parc d'Yon, accompagné du

citoyen Pugh. Avant de pénétrer dans les nuages, je jettai hors du char mon chien, qui descendit très heureusement sur la terre; bientôt nous les traversâmes, voyageant ainsi de nuage en nuage dans différens sens: car nous étions poussés par un nombre infini de courans irréguliers. A deux heures et demie, une dilatation considérable tendit tellement mes six ballons, que je fus obligé d'en percer trois, dont on avoit hermétiquement fermé les appendices par maladresse; certes, c'en étoit assez pour occasionner leur rupture. Nous nous trouvions dans ce moment élevés, par approximation, à 5000 mêtres de la terre, qui nous apparoissoit encore de tems à autre comme un point imperceptible, à la faveur de la désunion des nuages qui étoient environ à 3000 mêtres sous nos pieds. Là, excédé de faim, car je n'avois pas eu une minute à moi toute la matinée, je me mis à dîner. Mon brave compagnon, ravi d'extase, ne pouvoit d'abord se lasser de contempler la beauté des nuages amoncelés qui lui sembloient des rochers couverts de neige; cependant il suspendit ses observations pour suivre mon exemple. Nous ne trouvâmes rien d'extraordinaire dans nos provisions, sinon dans une bouteille d'eau-de-vie qui imita le vin de Champagne en la débouchant. Notre repas fini, je déclarai à mon compagnon que, vû l'inconstance des courans, et l'état nébuleux de l'atmosphère sous nos pieds, nous ne pouvions espérer de faire un long voyage. Mes manœuvres et ses connoissances l'en avoient déjà prévenu. Ce fut avec bien du regret qu'il se vit descendre; nous primes terre à 2 h. 55 m., dans

un champ de seigle près la commune de Bazencourt, département de l'Oise, à 6 myriamètres de Rouen.„

MODES.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 10.)

Un moraliste, d'humeur sombre, a demandé, dans un de nos journaux, à qui nos jolies femmes confioient leurs clefs, depuis la proscription des poches. Ce n'étoit pas rendre hommage à leur adresse dans le choix des moyens de maintenir un mari dans la confiance qu'elles inspirent, ou un amant dans la sécurité qui nourrit son espoir.

Nous sommes plus justes. Nous croyons que ce sexe aimable ne brûle des parfums sur l'autel des Grâces, et dans le temple de leur mère, qu'après avoir rendu à ses Dieux Pénates, le culte prescrit par la raison. Les devoirs d'amante, d'amie, d'épouse, de mère, lui sont aussi sacrés que le besoin de plaire à la société qu'il embellit.

Philosophe sévère, allez dans nos lieux de fêtes, à Tivoli, à Idalie, à Mousseau. Si la beauté qui fait briller d'un nouvel éclat l'émail de nos jardins, ne vous rend pas à la sensibilité; si le doux sentiment qu'inspirent les femmes réunies pour nous plaire, ne peut pénétrer dans votre ame; si votre front ne se déride pas en voyant les efforts qui s'y multiplient pour fixer le plaisir et la gaîté, vous ne devez plus vous tourmenter à deviner où

nos belles portent leurs clefs, pour les soustraire à l'indiscrète curiosité d'un mari, à la jalouse inquiétude d'un amant. Je vois à leurs bras des sacs à ouvrage. Seroit-ce vous qui les auriez fait reprendre? Applaudissez-vous donc d'avoir inquiété la beauté, en la soupçonnant de ne savoir point allier les ressources de la prudence aux agrémens qu'elle sème sous ses pas...... Mais c'étoit peu consulter les Grâces, que de reprendre ce sac oublié depuis long-tems. Sa forme n'ajoute aucun attrait à la parure. Malgré tous les efforts pour en varier les étoffes, les devises, la broderie, sa physionomie françoise lui reste. Il faut qu'elle disparoisse; un nouvel ornement utile doit s'accorder à l'ensemble du costume grec nationalisé.

Nous avons fait des recherches dans les monumens d'Herculanum et de Pompeia; mais la lave et la cendre couvrent encore les tableaux et les dessins qui auroient pu nous transmettre une parure qui, en donnant plus de puissance aux armes de nos charmantes Gallo-Grecques, doit multiplier leurs triomphes. Nous sommes convaincus que le pêcheur le plus habile est aussi celui qui fait le mieux ses filets. C'est à une femme que tout son sexe doit la plus heureuse invention. La parure utile imaginée par elle, mérite un favorable accueil.

Disparoissez donc, sacs et poches: que vos formes anguleuses ne blessent plus nos yeux; vos noms, nos oreilles.

La *Balantine* réunit à l'utilité, tous les agrémens. Elle a des cordons et des glands, qui font ceinture, ou se marient sur l'une ou l'autre épaule,

aux mouvemens des bras. Les losanges peuvent être décorés d'allégories; les médaillons, de chiffres.

Son nom est dérivé d'un mot grec *), qui servoit, sans doute, à nommer cette partie de la parure ancienne, dérobée à la suite de tant de siècles sous les décombres des volcans.

Costume Espagnol.

Le costume distingue la nation espagnole des autres nations de l'Europe.— Le manteau est l'autre peau des Espagnols, qu'ils ne dépouillent ni hiver, ni été; ils le portent, l'ouvrent, le développent, le jettent sur leurs épaules avec une aisance inimitable.

*) Sans contester à la Balantine, ni son étymologie, ni son ancienneté, nous croyons devoir observer, que pour la forme et la manière dont elle se suspend, elle a du rapport avec l'*Aumonière* ou *Escarcelle*, dont les deux sexes faisoient usage en France, pendant les douzième et treizième siècles, et que les curieux se rappelleront avoir vue faire partie du costume des recteurs dans toutes les universités, jusqu'au moment de leur suppression. La Balantine, dont nous parlons, avoit, comme celle-ci, des glands pour ornemens, mais elle formoit un quarré parfait. Peu de personnes l'ont vue, mais beaucoup connoissent le proverbe: *Fouiller à l'Escarcelle.* Quant à la dénomination *Aumonière*, elle indique assez l'objet de sa destination. Nos dames, en renouvelant un usage de nos ancêtres, se proposent, sans doute, le même objet.

Le manteau écarlate est une grande partie du luxe qui se manifeste en public.

La *Montera*, couvre-chef des Espagnols, est un genre de coiffure qui n'est bon ni contre le soleil, ni contre la pluie. Les deux houppes, placées aux extrémités supérieures, ne figurent point mal des cornes emplumées.

Les femmes ne peuvent paroître en public sans la jupe noire et sans la mantille.

La mantille, suivant les saisons, est une pièce oblongue d'étoffe ou de mousseline, qui leur couvre la tête, les épaules, les reins, et revient ensuite se croiser sur la poitrine. A l'aide de ce voile mobile, une Espagnole multiplie ses charmes, cache ou découvre son visage, en montre les beautés, en diminue les défauts.— Elles ne sortent point sans le bas de soie blanc et sans le soulier neuf ou presque neuf. Les filles sont ordinairement accompagnées d'une vieille femme. Les jeunes femmes vont de compagnie avec les jeunes femmes. Une Espagnole prend quelquefois l'habit religieux.— Il leur est permis de paroître à leurs balcons en habits de couleur; leurs cheveux retroussés et noués au milieu de la tête avec un ruban, sont leur unique coiffure.

ANECDOTES.

Une femme étoit à la première représentation d'une tragédie. Tous les spectateurs étoient touchés jusqu'aux larmes; elle seule paroissoit froide. On en étoit surpris. *Je pleurerois bien*, dit-elle, *mais je vais souper en ville......*

Vous baillez, disoit une femme à son mari: ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne font qu'un, et quand je suis seul je m'ennuie.

Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée gratis aux pages, lui dit: *Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume.*

Un homme qui pour posséder un poste grave, n'en aimoit pas moins ses enfans, fut surpris un jour à cheval sur un bâton, cherchant ainsi à amuser sa petite famille. Comme quelqu'un le railloit sur cette action: *Attendez*, lui dit-il, *pour en juger, que vous soyez père.*

Le chevalier Temple, disoit: *Les plaintes peuvent servir entre amans, mais jamais entre amis.*

Au sortir d'une représentation d'*Oedipe* de Voltaire, un homme de la cour qui donnoit la main à une dame tout-à-fait attendrie, dit à l'auteur: Voici deux beaux yeux auxquels vous avez fait répandre bien de larmes. — Ils s'en vengeront sur bien d'autres, répliqua M. de Voltaire.

MÉLANGES.

Du pouvoir de la Musique sur les animaux.

Tel est l'empire de la musique sur tous les êtres doués de vie et de sentiment, que les hommes s'en sont servis non-seulement pour se civiliser eux-mêmes et régler leurs propres mœurs, mais encore pour se soumettre les animaux, adoucir leur naturel féroce, diriger l'emploi de leurs forces, exciter leur courage, développer et étendre leurs qualités les plus généreuses. C'est au bruit du tambour et aux accens de la trompette guerrière, que le cheval sent redoubler sa fierté naturelle; son œil étincelle, son pied frappe la terre, il n'attend que le signal de son maître pour s'élancer au milieu des dangers; revient-il victorieux, voyez-le écumant encore de l'ardeur qui le presse, impatient de son frein, assujétir son pas et ses mouvemens à la mesure grave et modérée d'une marche triomphale.

Le charme de la mélodie soutient le bœuf au milieu de ses pénibles travaux; elle trompe ses fatigues et ranime ses forces. L'usage de siffler ou de chanter pour ces animaux, est répandu dans toutes les campagnes.

Un des animaux le plus anciennement asservi à l'homme, le chameau, apprend à marcher avec le chant; il règle son pas sur la cadence, et va lentement ou vîte, suivant le mouvement des airs qu'on lui chante; il s'arrête dès qu'il n'entend plus la chanson de son maître; les coups de fouet ne le font point avancer; mais le maître veut-il l'obli-

ger à faire de plus grandes traites qu'à l'ordinaire, au lieu de le maltraiter, il reprend sa chanson, et chante sur le ton que son chameau aime le mieux à entendre.

On trouve dans plusieurs auteurs anciens des traits qui prouvent l'inclination naturelle des éléphans pour la musique. Aux spectacles de l'ancienne Rome, on en voyoit qui étoient dressés à exécuter aux sons des instrumens et en cadence, des évolutions ou sortes de danses militaires. Dans les Indes, où ils tiennent un rang distingué à la cour des rois, ils ont des musiciens attachés à leur service.

Lorsque le Roi de Pégu veut donner audience, disent les voyageurs hollandois, on amène devant lui ses quatre Eléphans blancs qui lui font la révérence en levant leur trompe, ouvrant leur gueule, jetant trois cris bien distincts, et s'agenouillant..... Pendant qu'on les panse, ils sont sous un dais qui a huit supports, tenus par autant de domestiques, afin de les garantir de l'ardeur du soleil. En allant aux vaisseaux où est leur eau et leur nourriture, ils sont précédés de trois trompettes, dont ils entendent les accords, et marchent avec beaucoup de gravité, réglant leurs pas par le son de ces instrumens.

Il n'est pas jusqu'au caractère violent du Bufle et à ses mœurs grossières, qui ne cèdent au charme de la mélodie. „Les gardiens des jeunes buffles qui habitent les marais Pontins en Italie, leur donnent à chacun un nom, et pour leur apprendre à connoître ce nom, ils le répétent souvent d'une

manière qui tient au chant, en les caressant sous le menton. Les jeunes buffles s'instruisent ainsi en peu de tems, et n'oublient jamais ce nom, auquel ils répondent exactement en s'arrêtant, quoiqu'ils se trouvent mêlés parmi un troupeau de deux ou trois mille buffles. L'habitude du buffle d'entendre ce nom cadencé, est telle que sans cette espèce de chant, il ne se laisse point approcher étant grand, surtout la femelle pour se laisser traire.„

On connoit le goût du chien pour la musique, surtout celle dont le rhythme bien marqué a des rapports avec le caractère franc et ouvert de cet animal, ainsi que son antipathie pour les dissonnances soutenues, et les sons prolongés sans détermination de mouvement. Buffon en a vu qui quittoient la basse-cour ou la cuisine, pour venir entendre un concert, et s'en retournoient ensuite à leur domicile ordinaire. Mais je rapporterai un fait plus remarquable et qui mérite d'être consigné dans l'histoire morale de ces animaux. Au commencement de la révolution françoise, un chien alloit chaque jour à la parade qui se faisoit alors devant le palais des Tuileries, se plaçoit entre les jambes des musiciens, marchoit avec eux, s'arrêtoit avec eux; après la parade, il disparoissoit jusqu'au lendemain à la même heure qu'il revenoit à sa place accoutumée. L'apparition constante de ce chien, et le plaisir singulier qu'il sembloit prendre à la musique, le firent remarquer des musiciens, qui ne sachant son nom, lui donnèrent celui de *Parade.* Bientôt il fut fêté par chacun, et tour-

à-tour invité à dîner. Celui qui vouloit l'avoir, lui disoit, en le flattant de la main : *Parade, tu viendras dîner aujourd'hui avec moi.* Ce mot suffisoit ; le chien suivoit son hôte, mangeoit gaîment et de bon appétit ; mais après le dîner, constant dans ses goûts comme dans son indépendance, l'ami *Parade* prenoit congé sans que rien pût l'arrêter, se rendoit soit à l'Opéra, soit à la comédie italienne, ou au théâtre Feydeau, entroit sans façon dans l'orchestre, se plaçoit dans un coin, et n'en sortoit qu'à la fin du spectacle.

Les poissons ne pouvant vivre dans le même élément que l'homme, ont échappé à son joug et conservé l'empreinte primitive de leur nature. Cependant le son des instrumens est capable de les modifier jusqu'à un certain point. „J'ai vu, dit Chabanon dans son traité de la musique, de petits poissons, nourris dans un vase dont la partie supérieure étoit découverte, chercher le son du violon, monter à la surface de l'eau pour l'entendre, élever la tête et rester immobiles dans cette situation : si j'approchois d'eux sans toucher l'instrument, ils paroissoient effrayés et plongeoient au fond du vase. J'ai répété vingt fois cette expérience.„

Ce fait ne prouve qu'une simple impression musicale ; mais celui que je vais citer annonce de plus une sorte de police exercée sur ces animaux. Un habitant d'*Ecuyer*, petite commune de Maine et Loire, à trois lieues d'Angers, avoit un vaste jardin entouré d'eau. Dans ce canal vivoit une multitude de carpes accoutumées à le suivre au son d'une cloche. Vouloit-il leur donner à man-

ger? il les appelloit la cloche à la main, et elles accouroient toutes auprès de lui; se proposoit-il d'en surprendre quelqu'une? il tendoit un filet, les rassembloit dans le piège, et faisoit son choix. Mais préféroit-il le plaisir de jouir de leur confiance, et c'étoit celui qu'il recherchoit le plus souvent, alors, sonnant de sa cloche et marchant sur les bords du canal, il leur faisoit faire plusieurs fois le tour de son jardin; les carpes le suivoient en sillonnant l'eau et bondissant à sa surface.

Enfin, l'instinct musical se manifeste jusque dans les insectes. Le fait des araignées qui descendent de leur toile et se tiennent suspendues tant que l'instrument continue de jouer, et qui remontent ensuite à leur place ordinaire, est attesté par un trop grand nombre de témoins oculaires, pour qu'on puisse le révoquer en doute. Voici ce qu'en rapporte Grétry, dans ses Essais sur la musique. „A Auteuil, dans une vieille petite maison que j'habitois pendant l'été, quelqu'un qui s'amusoit à me voir travailler, écrasa une araignée qui étoit sur mon piano. Il en fut fâché, lorsque je lui appris que depuis longtems je la voyois descendre par son fil, dès que je me mettois au travail, et qu'il n'y avoit pas de doute qu'elle ne fût attirée par l'amour de la musique.„

Je pourrois étendre plus loin ces observations, je pourrois montrer comment le rhythme uni à la mélodie, avoit réuni les hommes et réglé les premières sociétés: le rhythme, en mesurant le tems et le mouvement, mesure sans laquelle les hommes ne peuvent travailler en commun, et la mélodie

en charmant leurs peines, charme inné pour ainsi dire, puisque l'enfant au berceau l'éprouve et s'appaise aux chants de sa nourrice; comment les animaux eux-mêmes sensibles à cet art, s'étoient rapprochés de l'homme, et comment l'homme les avoit façonnés à son joug, non-seulement par la douceur et les bons traitemens, mais encore par l'empire que la musique exerce sur tous les êtres animés et sensibles. Les exemples que j'en ai rapportés, n'expliquent-ils pas suffisamment les prodiges d'Orphée? Et quand on lit dans *Chardin*, qu'en Perse, lorsqu'il sagit d'entreprendre quelqu'ouvrage expéditif qui demande une multitude de bras, comme de construire ou démolir des édifices, applanir un terrain, etc., les habitans de tout un quartier se réunissent et travaillent au son des instrumens, pour faire mieux et plus vîte, ne semble-t-il pas voir les murs de Thèbes s'élever au son de la lyre d'Amphion?

Sur la jalousie.

Les poëtes ont comparé la jalousie à une furie, dont le teint est pâle et livide, et le regard farouche; l'enfer est dans son cœur; les remords la poursuivent; elle abhorre toute la nature, et se haït la première. Voici quelques traits qui serviront à peindre ce sentiment mieux que tout ce qu'on pourroit en dire:

Une dame ayant demandé audience à Jean III, Roi de Portugal, et l'ayant obtenue, lui dit: Sire, Votre Majesté auroit-elle pardonné à mon mari, s'il m'avoit

m'avoit surprise et tuée en adultère ? Après que le Roi lui eut répondu, qu'en ce cas, il auroit pardonné à son mari, elle ajouta: Tout va donc bien, Sire ; parcequ'ayant su que mon mari étoit avec une autre dans une de mes maisons de campagne, j'y suis allée avec deux de mes esclaves, à qui j'ai promis la liberté s'ils m'assistoient dans mon entreprise; et, après avoir rompu la porte, je les ai surpris et les ai tous deux tués d'un coup de poignard. Je vous demande, Sire, le même pardon que vous n'eussiez pas refusé à mon mari, si j'eusse été convaincue du même crime. Le Roi, étonné de sa résolution, lui pardonna.

Un gentilhomme Portugais, qui demeuroit à Goa, étant couché la nuit auprès de sa femme, et ayant rêvé qu'elle accordoit ses faveurs à un amant, ne fut pas plutôt éveillé, que, transporté de rage et de jalousie, il la tua sur-le-champ comme elle dormoit.

Le voyageur Carré fut témoin du fait suivant, arrivé en 1672, tandis qu'il étoit à Donguery. Abdelkam, un des principaux seigneurs de Visapour, et général des troupes du royaume, s'étant lassé du métier des armes, avoit pris le parti de se retirer dans son sérail, où ses grandes richesses lui avoient facilité les moyens de rassembler deux cents des plus belles femmes du monde. Dans cette situation, il reçut l'ordre de reprendre le commandement d'une armée contre le prince Sévagi. Lorsqu'il se vit obligé de partir, sa jalousie s'alluma si furieusement, qu'elle lui inspira le plus noir de tous les desseins. Il s'enferma huit jours au

milieu de ses femmes ; et ce tems fut une suite continuelle de fêtes et de plaisirs. Le dernier jour, pour s'épargner dans l'absence toutes les inquiétudes de l'amour, il fit égorger, à ses yeux, ses deux cents femmes. On apprend avec plaisir, par la suite de l'histoire, que Visapour fut aussitôt délivré de ce monstre par la main de son ennemi. Sévagi, qui se faisoit honneur de joindre l'humanité à ses qualités héroïques, conçut tant d'horreur pour cet abominable meurtrier, qu'il craignit de souiller sa gloire en s'exposant au sort des armes avec lui : il lui fit proposer une conférence sous prétexte d'accommodement. Abdelkam accepta l'offre. Ils devoient se trouver tous deux, sans suite, entre les deux armées. Lorsqu'ils se furent approchés l'un de l'autre, Sévagi tira son poignard, et, profitant de la surprise de son ennemi, il le lui enfonça dans le sein, en lui reprochant son crime, et lui déclarant que celui qui avoit violé les loix de la nature, devoit être exclus du droit des gens.

La jalousie dans une femme ne contribue le plus souvent qu'à rendre le mari inconstant. *Quiconque est soupçonneux*, a dit un poëte moderne, *invite à le trahir.* Aussi une femme sensée, à qui on rapportoit que son mari faisoit la cour à plusieurs jolies femmes, répondit assez délicatement : „Il m'importe peu que mon mari promène son „cœur toute la journée, pourvû que le soir il me „le rapporte.„

Sur les attachemens importuns.

J'entens crier partout qu'il n'y a plus d'amitié : moi, je me trouve dans une position qui me fait dire qu'il y en a trop. J'ai un oncle qui est bien le plus honnête et le plus cruel homme du monde. Il m'aime à la folie, cet oncle-là ; et je crois que j'en mourrai, si cela continue. Nous ne logeons point ensemble, et nous ne nous quittons pas, car il est toujours après moi. Il a pris en main la direction de mes affaires et de mes plaisirs. Il arrange assez bien les unes, et c'est fort bien fait à lui : mais il trouble presque toujours les autres ; voilà le mal. Vous ne sauriez concevoir toute l'activité de mon oncle, et son attention imperturbable. Ce sont tous les jours nouveaux détails qui me tuent. Si je commande un habit élégant, mon tailleur me rend un habit grossièrement commode ; j'interroge, je gronde, on me répond que mon oncle a fait changer tout cela pour ma santé. Un jour que prêt à paroître dans quelque cercle brillant, je me promenerai avec mon bel habit et une coëffure à prétention, si l'air vient à se refroidir, mon oncle qui craint les rhumes, se saisira malgré moi de mon chapeau, et me l'enfonçant rudement sur la tête, bouleversera l'élégant édifice de mes cheveux et inondera de poudre mon habit. Presque tous les matins il me fait visite, et pour lors il ne m'est plus possible de déjeûner que comme il lui plaît ; je ne sors qu'à l'heure qu'il lui plaît, et je ne dîne que dans la maison où il lui plaît de me mener ; car son carrosse est tou-

jours à ma porte. A table, il prend pour moi tout justement le rôle du médecin de *Sancho Pança* ; il a grand soin de me demander ce que je veux, pour me le refuser; et ne croyez pas que la perspective d'un riche héritage fasse de moi un esclave, et de mon oncle un tyran ; je n'attens rien de sa fortune; ce n'est pas l'intérêt qui détermine ma complaisance pour lui; et lui ne fonde pas son droit de maître sur ses bienfaits à venir; il m'aime seulement pour le plaisir de m'aimer : il est né affectueux, et ce besoin se manifeste en lui si ouvertement, qu'un de mes amis qu'il a vu fort souvent chez moi, et à qui plusieurs fois il a fait politesse, a presque cessé de me voir, de peur qu'à force de le rencontrer, il ne prenne fantaisie à mon oncle de l'aimer aussi.

Pour moi, ma patience est à bout; je suis pénétré de reconnoissance pour ses bontés; mais ce seroit de sa part y mettre le comble que de les faire cesser.

LA HARPE.

Conte traduit de l'allemand.

„Tu me tourmentes envain avec tes reproches, ma chère Nancy, que veux-tu que je fasse? Henri a mon estime au plus haut dégré ; il y a plus, je me sens pour lui la plus tendre reconnoissance; laisse-moi suivre ma destinée.„

„Mais tu aimes Adelstan, Emma!„— „Cela n'est pas aussi vrai que tu le penses; et quand

cela seroit.....„—„Si tu parlois sérieusement, mon amie, je te croirois dans le plus grand danger. Je te le dis encore une fois, ma chère Emma, tu peux aujourd'hui maîtriser ton cœur reconnoissant, mais surmonter l'amour te deviendroit impossible.„ — „Chère Nancy, cet Henri m'aime, tu le sais; il m'a sauvée des mains des brigands; son ame tient à la mienne par les liens les plus forts; je lui dois toute ma reconnoissance; tu ne peux nier que ce ne soit un homme d'un caractère noble; laisse-moi donc écouter la voix de la raison; elle me dit sans cesse que ma main lui est due.„— „Le véritable amour, ma chère Emma, ne peut exister sans l'estime, mais l'estime la plus parfaite ne sauroit produire l'amour; et la reconnoissance ne le peut pas davantage. Quelquefois, il est vrai, de belles ames savent sacrifier la tendresse au devoir, mais l'union formée sous de tels auspices n'est jamais l'amour même. C'est un lys qu'on a détaché de sa tige; la plante vit encore, mais elle ne porte plus de fleurs. Il est encore en ton pouvoir de récompenser Henri par ton amitié sans paroître ingrate; mais, crois-moi, Adelstan a ton cœur.„ — „Je serois bien injuste, reprit Emma, si je ne mettois pas plus de prix au dévouement absolu de Henri, à ses efforts pour me plaire, au soin qu'il prend constamment de prévenir mes plus légers souhaits; si je n'y mettois pas, dis-je, plus de prix qu'à quelques attentions qu'Adelstan montre pour moi.„ — „La raison fait ce calcul, mon amie, mais le cœur est loin d'y souscrire. Un regard, un serrement de main fait pencher la

balance du côté que l'amour favorise, plus que ne le feroit de l'autre une vie risquée pour nous.,,

„Non, ma chère Nancy, mes sentimens pour Henri doivent se changer en tendresse ; n'en parlons plus, je t'en supplie.,,

„J'y consens ; et, si tu le veux, nous monterons dans cette nacelle et nous irons visiter les rochers qui forment cette isle que nous voyons à l'horizon ; la mer est calme, la soirée sera superbe, et nous jouirons d'un coup d'œil vaste et magnifique.,,

„Volontiers, ma chère Nancy, mais tu me promets de ne plus me parler d'Adelstan? „ — „Je te le promets, embarquons-nous.,,

La barque fut bientôt prête ; les deux jeunes filles y sautèrent ; elles firent jouer les rames, et en une heure de tems elles arrivèrent à l'isle, qui étoit le but de leur promenade.

„C'est sur le sommet du rocher qu'est la plus belle vue, dit Nancy, il faut y monter.,, — Elles gravirent des sentiers tortueux entre des rochers escarpés, et en tournant la pointe d'un roc, elles entendirent le son d'une flûte qui accompagnoit une chanson. Elles virent de loin une cabane qui servoit de retraite à des pêcheurs ; ceux-ci avoient étendu leurs filets au soleil pour les sécher et se reposoient en chantant. La voix du chanteur étoit juste, et le son en étoit pur. Les deux amies s'assirent pour l'écouter, sur un rocher couvert de mousse. Chantons la romance d'Hidallan, dit un des pêcheurs ! il commença, et la flûte jouoit en même tems une mélodie simple et touchante, qui

dans cette contrée sauvage, parmi le murmure des vagues et le sifflement des vents entre les rochers, produisoit un effet inexprimable. Voici les paroles que chanta le pêcheur :

Belles, dont le trompeur langage
Promet un sentiment qui n'est pas dans vos cœurs,
Venez sur ce triste rivage;
Tout ici d'Hidallan vous dira les malheurs.

Si l'amour n'a fait dans vos veines
Circuler ses doux feux, s'il n'a su vous toucher;
D'Hidallan apprenez les peines,
Visitez son tombeau, venez sur ce rocher.

Venez, vous entendrez ses plaintes:
Les vents, toutes les nuits, les portent sur ces bords,
Et Comala, dans ses complaintes,
Y mêle au bruit des flots ses lugubres accords.

Venez, que son ombre livide
Vous instruise à jamais, du funeste danger
Que court une amante perfide,
De qui la tendre voix déguise un cœur léger.

Emma et son amie se regardèrent avec étonnement. La chanson étoit finie et elles écoutoient encore. Les deux pêcheurs continuèrent à s'entretenir, et les deux amies remarquèrent à leurs discours, qu'ils en savoient sur l'histoire d'Hidallan, plus que n'en disoit la romance. „Je suis curieuse d'entendre cette histoire, dit Emma; allons trouver ces pêcheurs! j'aime ces anciennes traditions populaires et surtout à les entendre de la bouche des gens de cette espèce.„ —

Les deux jeunes filles se levèrent et s'approchèrent des pêcheurs, qui ne furent pas peu surpris de voir sur ces rochers deux dames bien vê-

tues. Ils parurent d'abord tentés de les prendre pour les ombres d'Hidallan et de Comala; du moins firent-ils mine de se retirer et d'abandonner leurs filets.

Cependant un *bon soir bonnes gens*, de la douce voix d'Emma, les retint, et après quelques propos indifférens, ils devinrent si confians et si familiers, que bientôt les deux amies eurent à répondre à mille questions que leur adressoient ces pêcheurs avec la bonhomie de l'innocence.

Emma les pria enfin de raconter l'histoire d'Hidallan. „Très volontiers, dit Jack; Tom, porte en attendant le filet jusqu'au rivage. Je te rejoindrai dès que j'aurai fini. Pour vous, My Ladys, suivez-moi sur la pointe de ce rocher; vous pourrez voir de-là tout ce qui arriva au pauvre Hidallan.„ — „Comment voir?„ demanda Nancy. — „C'est dans cette isle, répondit le pêcheur, que s'est passée l'aventure, dont vous allez entendre le récit, et c'est depuis ce tems qu'elle a pris le nom *d'isle de la Harpe*, comme ce rocher porte celui de *tombeau d'Hidallan*. Aucun marinier ne s'en approche sans effroi pendant la nuit; et voyez-vous ces eaux, aucun poisson ne les habite; nous pêchons toujours du côté du Nord.„

(La suite dans le Numéro suivant.)

SPECTACLES.

Palma ou le Voyage en Grece, opéra en deux actes, joué pour la première fois le 16, au théâtre Feydeau à Paris, est du nombre de ces ouvrages auxquels il ne manque, pour être parfaits, qu'un intérêt mieux soutenu, et un dénouement plus heureux. Mais un plan bien conçu, des caractères bien dessinés et des incidens vraisemblables pour la plûpart ont motivé le succès de cette production, et ce succès a été très marqué.

Le lieu de la scène est Athènes (aujourd'hui Setine), où un jeune artiste françois, nommé Paul, s'est rendu pour dessiner les restes de ces grands monumens que le tems n'a pu détruire encore entièrement. La plus belle portion de ces superbes ruines est dans la propriété d'un Turc qui, loin de les respecter, les sacrifie à ses spéculations; car il fait abattre les antiques colonnes et en scie les tronçons pour en faire des meules de moulin. Ce turc, homme jovial, qui en est à sa quatrième femme, et n'a jamais connu les chagrins du ménage, parcequ'il les a toujours laissées les maîtresses, a élevé une jeune fille de la plus grande beauté, nommée Palma, qui n'a pu voir Paul sans l'aimer, et en être passionnément aimée; mais elle est destinée aux plaisirs du grand Sultan; et l'eunuque chargé de la venir chercher et de la lui amener, est sur le point d'arriver. Les préparatifs de cette conduite sont confiés par le Capitan-Pacha au vénitien Calini, espèce de médecin, ou plutôt de charlatan que de mauvaises affaires ont forcé de

s'exiler. Paul trop confiant, allarmé du sort préparé à Palma, fait part de sa passion et de ses inquiétudes à Calini, qui lui promet de tromper la vigilance des conducteurs, et de faciliter la retraite de Palma vers la barque d'un pêcheur gagné à cet effet, dans laquelle elle pourra s'évader avec lui. A peine ces dispositions sont-elles convenues, qu'une marche se fait entendre, et que l'eunuque paroît, précédé d'un nombreux cortège. On amène Palma devant lui, on lève le voile qui la couvre; l'étonnement que cause sa beauté est au comble; l'eunuque lui remet un bouquet de roses en signe d'agrément au nom du Sultan, et commande à ceux qui l'entourent de se prosterner devant elle. Au moment où les Turcs obéissent, Palma fait un serment de fidélité indirectement adressé à Paul, qui paroît derrière quelques ruines, et auquel elle a jetté le bouquet, sans que qui que ce fût l'ait apperçue. Palma est reconduite solemnellement chez elle, et l'eunuque se retire avec tout le cortège.

Le père de Palma l'accompagne, et cache dans un coin une bouteille qu'il espère visiter; mais deux muets qui gardent et interdisent à tout le monde l'entrée de la demeure de Palma, découvrent le flacon et le vuident. Bientôt ils s'assoupissent sur le seuil de la porte. Arrive Calini, qui fait à part lui le calcul de ce que ses friponneries vont lui rapporter, ce qui se compose de ce que le Pacha lui a donné pour les frais de conduite, du sacrifice que Paul fait pour assurer la fuite de Palma, et des richesses que celui-ci doit emporter

avec elle ; il se propose bien d'enlever toute cette pacotille, et Palma elle-même dans la barque du pêcheur. Mais celle-ci a entendu de sa croisée toutes ces combinaisons. Elle sort informer Paul du nouveau danger qui les menace ; comme ils se concertent sur les moyens de l'éviter, des esclaves arrivent et déposent devant la demeure de Palma le palanquin dans lequel elle doit être transportée ; elle s'est cachée aussitôt avec Paul sous la voûte d'un vieil aqueduc, situé près de-là. Calini est de retour, il apperçoit le palanquin, il imagine de s'y mettre pour donner le change (à ce qu'il a paru), à ceux qui doivent le porter, et les amans l'y enferment *aux verroux*. Ici Paul déclare à Calini qu'il va revéler tout son plan de scélératesse, et le mettre ainsi dans le cas d'être empalé, s'il se permet de revéler la moindre chose sur leurs secrets sentimens. Le pêcheur vient chercher Calini, et c'est l'artiste et Palma qu'il emmène à sa barque ; mais le cortége revient, et jusqu'à-ce qu'il soit parti, on se cache encore dans les ruines.

Cependant Calini fait des efforts pour sortir de son étroite prison ; on croit que c'est Palma qui souffre de cette captivité. On ouvre le palanquin, le vénitien en sort et bâtit une histoire ; l'eunuque menace de le faire mourir. Au même instant Paul effrayé du sort dont Calini est menacé, se présente à l'eunuque avec Palma ; il revèle la passion qu'il a pour elle, et demande grace pour l'Italien ; l'eunuque frappé de cette grandeur d'ame, et pénétré d'ailleurs d'estime pour un fran-

çois, pardonne à Calini, et laisse les amans maîtres de leur destinée.

Il n'est pas besoin de faire sentir ici toutes les invraisemblances et les petits moyens de scène que présente la fin de cette pièce, dont le premier acte au contraire est très-beau; Calini enfermé dans un palanquin, quitte le caractère pour tomber dans le trivial. C'est encore un bien foible moyen que celui d'une bouteille laissée à la disposition des gardiens de Palma, pour que celle-ci puisse profiter ensuite de leur ivresse, et se joindre à son amant. En un mot, les incidens de ce second acte sont brusques, de peu d'intérêt, sans liaison et sans vraisemblance. Cependant il règne dans cet acte même, malgré ses défauts, une gaité soutenue, et un véritable ton de comique. Quant au premier, on doit dire qu'il est enchanteur, bien conçu, bien dialogué, adroitement menagé dans ses incidens, et rempli d'effets les plus heureux. Rien de plus ingénieux que la scène où Palma, pour cueillir les dattes d'un palmier, monte sur le soc d'une statue, que les barbares ont fait disparoître, pour en faire servir les débris à un abreuvoir. L'artiste dessine, alors que le turc scie un tronçon de colonne, en riant de l'enthousiasme du peintre pour un chef-d'œuvre qui n'existe que dans son imagination.

POÉSIE.

A MADEMOISELLE D***.

sur sa petite vérole.

Va, n'accuse point la nature
Qui te prodigua sa faveur,
Souffre patiemment l'injure
Que doit recevoir ta fraîcheur.
Si le destin jaloux moissonne
Chez toi ce qui flatte les yeux,
Il n'altère dans ta personne
Que le don le moins précieux.

Que les femmes qui nont pour charmes
Que de trop futils agrémens,
Répandent d'inutiles larmes
Sur les coups du sort ou du tems!
Sans rien faire à son préjudice,
Tu peux dédaigner la beauté,
Et faire encor le sacrifice
De plus d'une autre qualité.

Les talens et les dons de l'ame,
L'esprit, la bonté, les vertus,
Embellissent plus une femme
Que tous les charmes de Vénus.
Moi, d'une indifférence extrême
Pour un dehors souvent trompeur,
Je te verrai toujours la même,
N'ayant d'autres yeux que mon cœur.

THERESE A SA MAMAN,

Le jour de sa fête,

En lui donnant le dessin d'une mère tenant son enfant dans ses bras, et un bouquet d'immortelles.

Pour célébrer ce jour heureux,
Qui tous les ans se renouvelle;
Je viens au nom des plus doux nœuds,
Te présenter une immortelle;
Des fleurs, voilà mes seuls présens.
Jadis je t'offris la pensée,
Si l'une a peint mes sentimens,
L'autre en exprime la durée.

Ah! si de la divinité
Nous étions la parfaite image,
Et si de l'immortalité
Nous pouvions avoir l'avantage,
Exempte de subir la loi
Qu'impose la parque cruelle,
Ce seroit pour vivre avec toi
Que je voudrois être immortelle.

Toi, qui, par mille qualités
Sait nous faire aimer la sagesse,
Toi qui t'acquis par des bontés
Tant de droits à notre tendresse:
De tous les dons que tu reçus,
Tu deviens pour nous le modèle.
Le ciel en t'ornant de vertus
Auroit dû te rendre immortelle.

ENVOI.

De l'amour maternel je t'offre le tableau,
L'hommage en appartient à la plus tendre mère,
Maman, que ne peut mon pinceau
Te peindre à quel point tu m'es chère!

Envoi d'un Souvenir.

Loin de vous chassez pour jamais
Ces souvenirs que leur source empoisonne.
N'ouvrez votre ame désormais
Qu'à ceux que l'amitié vous donne.

Le Rossignol et la Fauvette.

Fable.

On ne sauroit dormir au bruit que tu nous fais,
Disoit au Rossignol une jeune Fauvette;
Chante le long du jour, mais la nuit sois en paix.
Tu va dans ce boccage attirer la chouette.
Tais-toi donc.— Du soleil je chante les bienfaits;
Puis-je trop les chanter? Je lui dois cet ombrage,
Où je passe des jours heureux.
Si des noirs Aquilons je méprise la rage,
Ne le dois-je pas à ses feux?
Je lui dois....— Tu lui dois: on diroit à t'entendre,
Que dans son char brillant, il n'a lui que pour toi.
Ne lui dois-je pas aussi, moi?
N'ai-je pas aussi le cœur tendre?
J'attendrai cependant, pour chanter ses faveurs,
Qu'il vienne m'en combler encore.
Demain, quand sa brillante aurore
De nos gazons flétris ranimera les fleurs;
Tu m'entendras alors rendre un sincère hommage;
Tu verras.....— Je le vois, l'intérèt seul t'engage;
C'est lui qui dicte tes chansons;
De l'astre bienfaisant, tu chéris la présence;
S'il ne luit plus, ton cœur se condamne au silence.
Pour moi, je consacre mes sons
A chanter la reconnoissance.

ÉNIGME.

Je causai jadis bien des maux
Dans une ville de la Grèce.
Pour savoir qui je suis, tout le monde s'empresse,
Mais souvent on y perd sa peine et ses travaux.
Un seul mot, que jamais je ne dis à personne,
Fait l'éclaircissement que je veux éviter;
Tant qu'on l'ignore, on ne peut me quitter:
Dès qu'on le sait, on m'abandonne.

LOGOGRYPHE.

Je suis un tout avec ma queue,
Dont je suis membre sans ma queue,
Je ne peux rien avec ma queue,
Si l'on m'en sépare sans queue.
Je suis mâle si j'ai ma queue,
Je suis femelle sans ma queue.
J'occupe fille ou femme avec ma queue,
Alors je suis en mouvement sans queue.
Bref, j'ai cinq pieds, lecteur, avec ma queue.
Je n'ai ni pieds, ni tête sans ma queue.

CHARRADE.

En musique, mon premier
Doit toujours être mon dernier.
Souvent, pour plaire à sa maîtresse,
L'amant lui peint sa tendresse
Dans mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est: *Oeil.* — Celui du Logogriphe est: *Ramoneur*, où l'on trouve: *ame*, *amour*, *armure*, *arme*, *mer*, *morne*, *mâron*, *mûre*, *mâre*, *mur*, *rame*, *rameur*, *Rome*, *Marne* (rivière) *Maure*, *mon*, *orme*, *etc.* — Celui de la Charrade est: *Eventail.*

1798. Costume Parisien.



Cheveux à la Titus. écharpe agrafée sur l'épaule.
Manteau sur le Bras. Gants froncés.

(N°. 11.)

JOURNAL DES DAMES.

9 Septembre 1798.

Sur la Beauté.

Comment définir *la beauté* sous une idée générale? Comment déterminer le beau de manière à ce qu'il soit le même partout et aux yeux de tous? Cette question a déjà embarrassé plus d'un logicien, plus d'un métaphysicien. On voit les idées que l'on a sur la beauté varier, non seulement sur toutes les parties du globe, mais même dans des contrées policées, assez voisines les unes des autres. Prenons la beauté dans les agrémens de la personne, et surtout dans ce que la nature offre de plus séduisant et de plus sensible, dans une femme, enfin.

Les Indiens la veulent noire et basanée, aux lèvres grosses et enflées, au nez plat et large; ils veulent encore qu'elles chargent de gros anneaux d'or leurs narines, afin de les faire pendre jusqu'à la bouche.

Au Pérou, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et il n'est point d'artifices qu'on n'emploie pour les étendre.

Dans une certaine contrée de l'Orient, outre qu'on a le même soin de les aggrandir, on les surcharge encore de pesans joyaux, au point qu'on peut passer un bras vêtu par le trou d'une oreille.

*

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

Les Basques se trouvent plus belles la tête rasée.

Les Mexicaines placent leur beauté dans la petitesse de leur front; une partie de leur coquetterie consiste à y faire croître des cheveux le plus qu'il leur est possible, et elles ne négligent rien de ce qui peut les multiplier; cet art chez elles est poussé très loin; au contraire, elles ne souffrent pas le plus léger duvet sur tout le reste du corps. Quelle idée du beau nous inspireroit une femme tellement conformée, qu'un enfant placé sur son épaule, prendroit de-là le lait du sein de sa mère. Telle est pourtant la beauté de ce pays.

Dans quelques isles du Sud, les naturels se font mille incisions bisarres sur le front et sur les joues avec une pierre extrêmement tranchante, et entretiennent dans ces étranges blessures les couleurs de la bigarrure la plus effroyable.

Chez les Chinois, ce peuple réputé si sage, les femmes ont une grande beauté de moins lorsqu'elles conservent leurs orteils.

Rapprochons-nous de nos climats; les Italiens généralement aiment la beauté grosse et massive; les Espagnols, élancée, svelte et mince; l'un se la représente blanche, l'autre brune; celui-ci douce et délicate; celui-là forte et vigoureuse. On ne finiroit pas, s'il falloit rapprocher la différence des sentimens sur la beauté, la différence des goûts naturels par rapport à tout autre objet. Concevons-nous, par exemple, qu'un habitant de la Zône-Torride ou de la Zône glaciale, préfère ses sables brûlans ou ses glaces éternelles, qui ne donnent, là

que des patates grossières, là que des poissons et quelques testacées, aux contrées délicieuses du milieu de l'Europe où la vicissitude à-peu-près égale des saisons varie en les renouvellant, le spectacle de la nature et les jouissances de la vie. Un Otaïtien ne peut vivre à Londres, le Lapon meurt à Paris.

L'idée du beau ne peut être la même pour tous les hommes; aussi variée pour eux que la nature du globe qu'ils habitent, elle n'est que relative à leurs climats, à leurs mœurs, à leurs besoins, à leurs habitudes, à leurs moyens de jouissance. Il est des affections qui sont les mêmes au fond de tous les cœurs, comme la tendresse maternelle, la piété filiale, la reconnoissance; mais les sentimens ou les vertus ne tombent point sous les sens comme la beauté qui en est l'image. Celle-ci agit au contraire sur l'imagination par les organes qu'elle frappe, et l'imagination est un peintre qui choisit à son gré ses couleurs pour varier ses tableaux à l'infini.

P A R I S.

L'on a peine à concevoir comment nos belles parisiennes feront pour se garantir de rigueurs de l'hiver avec un costume aussi léger que celui qu'elles ont adopté. Mais que ne peut le désir de plaire! Pour prouver jusqu'à quel point *l'imagination* est capable d'endurcir les tempéramens les plus délicats, nous citerons un passage

assez curieux qui se trouve dans l'une de nos anciennes chroniques.

Sous le règne de Philippe V, il est parlé d'une société de fanatiques, appellée la Ligue des Amans. Leur objet étoit de prouver l'excès de leur amour, par une opiniâtreté invincible à braver les rigueurs des saisons. Les chevaliers, les écuyers, les dames et les demoiselles, qui étoient initiés dans le nouvel ordre, devoient, suivant leur institut, se couvrir très légèrement dans les plus grands froids, très chaudement dans les plus ardentes chaleurs. L'été, ils allumoient de grands feux, auxquels ils se chauffoient, comme s'ils en eussent eu grand besoin. L'hiver, c'eût été une honte d'en trouver dans leurs maisons; leurs cheminées alors n'étoient garnies que de feuillages ou d'autres verdures, si l'on pouvoit en avoir. Lorsqu'un d'eux entroit dans une maison, le mari, soigneux de donner au cheval de son hôte tout ce qu'il lui falloit, le laissoit lui-même le maître de tout, et ne rentroit que lorsqu'il étoit sorti. Il éprouvoit à son tour, s'il étoit de la même confrérie, une complaisance semblable de l'époux, dont la femme associée à l'ordre, étoit l'objet de ses soins et de ses visites. Cette extravagante société dura jusqu'à ce que la plûpart de ces amans transis fussent morts de froid en parlant de la constance et de la vivacité de leurs feux.

La plaisanterie suivante, publiée par un journaliste, peut entrer dans le tableau des mœurs d'une partie des habitans de Paris.

„Je dînai hier chez la grosse Madame V***, dont le mari conduisoit, ci-devant, la diligence de Nantes. Ils occupent aujourd'hui le superbe hôtel de M***, où ils mangent et boivent joyeusement soixante mille francs de revenus, fruit de leurs petites épargnes. J'arrivai le premier de tous les convives. Il étoit cinq heures. Je me présente à l'antichambre; Monsieur étoit à l'écurie; ne voulant pas le déranger, je fus l'y trouver. Il étoit en habit de cérémonie, faisant manger l'avoine à ses huit chevaux. Il m'en fit observer la beauté, l'élégance et l'embonpoint. Cette jument me coûte cent-vingt louis, me dit-il; je ne la donnerois pas pour quatre mille francs.— Je le crois bien. Comment se porte Madame votre épouse? — Prête à vous servir, citoyen, Oh! c'est bien la meilleure bête de tout Paris: Elle vous mène un cabriolet, un wiski, ah, dame! il faut voir. — Je m'en rapporte à vous; je sais que vous êtes connoisseur. On m'a dit qu'elle avoit été indisposée, Madame votre épouse, citoyen.— Oh! ce n'étoit rien. Examinez-moi cette croupe, ce poitrail; est-il une tête plus élégante; et ce poil, comme il est clair, fin, poli, d'une couleur charmante! — Je vois que c'est un superbe animal. Où pourrai-je, citoyen, avoir le plaisir de saluer Madame? — Je la crois à sa toilette, ou peut-être bien à la cuisine. Elle m'a conduit dernièrement à Versailles, en 57 minutes 15 secondes, montre à la main. Avec un peu d'exercice, elle

deviendra excellente pour la selle. Oh! non, je ne donnerois pas ma jument pour 200 louis.— Me permettez-vous, citoyen, d'aller présenter le bon jour à Madame? — Faites, citoyen, faites.„ Je me présente chez Madame; sa femme-de-chambre me dit qu'elle étoit à l'office. Je m'y rends sans façon; je la trouve, en grande toilette, occupée à ordonner les préparatifs du dîner. Elle me fit un accueil assez brusque; Madame avoit de l'humeur; un chat, qui s'étoit fourvoyé par mégarde, lui avoit déchiqueté un superbe Dindon du Périgord. „Madame, j'ai l'honneur de vous présenter le bon jour. — Votre servante, Monsieur. — Je me suis informé de votre santé à M. votre mari, qui..... — Ah! le vilain animal! Le vieux coquin! m'avoir ainsi gâté une aussi belle pièce! Vous avez vu mon mari, Monsieur? — Oui, Madame. — Vit-on jamais un voleur plus effronté? Je ne m'étonne pas qu'il soit si gras, le pendard. Voilà plusieurs fois qu'il me joue de ces tours. Je veux qu'on l'étrangle, qu'on le noye, enfin qu'on me débarrasse de cette affreuse bête. — J'ai trouvé Monsieur votre mari....— C'est pourtant un vrai dindon du Périgord. Le diroit-on à la manière dont le voilà équippé? quel dommage! quel meurtre! Oh! le vilain chat!. Voyant Madame préoccupée de l'accident survenu à sa magnifique volaille, je la laissai, et fut me promener dans le jardin. Je rentrai au moment de se mettre à table. L'assemblée étoit nombreuse, le dîner somptueux. Tous les vins furent prodigués; je voulus tremper le mien; je ne trouvai point d'eau; il me fallut en demander trois fois pour en

avoir. La conservation ne roula d'abord que sur l'excellence des mets qui se succédoient sur la table; mais, au dessert, le vin de Champagne ayant exalté l'imagination, on parla *fourniture ;* on s'apitoya sur la misère publique; on s'éleva vigoureusement contre les difficultés qu'on éprouvoit à se faire payer du gouvernement. Il étoit dû à l'un deux cents mille francs, à l'autre cent mille écus. On ne pouvoit rien toucher ; c'étoit affreux, dégoûtant; bientôt on ne trouveroit plus de fournisseurs ; chacun exagéroit les pertes qu'il avoit essuyées ; on se ruinoit pour la République, qui sembloit ne tenir aucun compte de tant de sacrifices. Et pourtant, quelle reconnoissance ne leur devoit-elle pas? Sans eux, qui feroit aller le commerce? qui acheteroit les biens nationaux? à qui vendroit-on les terres, les châteaux, les hôtels des émigrés? qui fourniroit à l'entretien des armées? qui négocieroit les fonds publics? qui soutiendroit le luxe nécessaire à la magnificence d'une grande nation? La République n'existoit que par eux, et l'ingrate, au lieu de reconnoître des services aussi signalés, les accabloit d'impôts onéreux, qui absorboient plus d'un quart de leurs revenus. Ah! c'est bien vrai, ça, dit Madame V***; quelle horreur, par exemple, de prendre quinze sous sur trois francs, pour aller à Tivoli! quelle horreur de ne pouvoir aller à Bagatelle, sans qu'il en coûte, au moins, quatre-vingt centimes pour le droit de passe! Il ne reste plus qu'à mettre aussi un impôt sur les glaces de Garchi.... On trouva la réflexion si spirituelle, qu'on y applaudit par un grand éclat de rire. De

peur que ce comestible ne soit assujetti à quelque droit nouveau, dit un plaisant, allons vîte à Frascati, en faire provision. La proposition fut généralement accueillie. On mit les chevaux aux voitures, et l'on fut prendre des glaces. Moi, je vins, à pied, faire un tour aux Thuilleries, en méditant sur les caprices de la Fortune, qui plaçoit si singulièrement ses faveurs.

L'aëronaute Garnerin a fait le 15 une nouvelle ascension. Voici les principaux passages de la relation qu'il vient de publier :

„ Je me suis élevé, dit-il, le 28 (15) à 4 heures 25 minutes du matin, emportant avec moi deux sacs de petites pierres. J'ai quelque tems plané à 25 ou 30 toises de hauteur, poursuivant une conversation avec les habitans de la campagne, dont l'étonnement, la peur ou l'admiration, me divertissoient beaucoup..... Ces conversations m'ont donné lieu d'observer combien la terre réfléchissoit les sons, car toutes mes paroles étoient répétées cinq ou six fois de suite par les échos. J'ai cru d'abord que cela pouvoit tenir à quelques accidens de localités. Pour m'en convaincre, je suis descendu plusieurs fois au même niveau, à des distances de dix lieues, et j'ai constamment observé les mêmes effets. Cette grande vibration de l'air n'est sensible que jusqu'à cent cinquante ou deux cents toises. Elle va toujours en décroissant; et à mille cinq cents toises, on se croit enveloppé d'un silence éternel..... Je fus transporté à une hauteur

considérable, par une perte de lest, et j'ai éprouvé pendant quelques minutes un réfroidissement de vingt dégrés dans la température, ce qui m'incommoda, au point que j'eus un frisson semblable à celui qu'on éprouve aux approches d'une grand fièvre. J'étois sur les bords de la Marne, aux environs de Meaux. Mon drapeau m'échappa des mains, il fut plus de dix minutes à arriver à terre..... A cette grande élévation, et malgré le mal-aise que je ressentois, je tentai quelques expériences sur la chûte des corps. Je fis tomber des pierres, et je vis leur chûte s'accélérer par intervalles de plus en plus rapprochées. L'accélération du mouvement s'accrut au point que je ne pouvois plus les suivre des yeux. Ma situation étant alors insupportable, à cause de la rigueur du froid, je me fis descendre d'environ deux mille quatre cents toises. Alors il étoit six heures du matin. Dès le matin, j'avois jugé que ma route se dirigeoit vers l'Allemagne. Je fis environ dix lieues en planant horizontalement, et rasant, pour ainsi-dire, les villages et les forêts. Mon passage sur les bois répandoit l'effroi parmi les oiseaux de toutes les espèces ; leurs cris et leur vol égaré exprimoient leur éprouvante. Une nouvelle perte de lest me reporta plus haut que la première fois. L'envie de dormir se joignit à l'excès du froid, symptômes qui annoncent le dernier dégré d'élévation où l'homme puisse arriver. A deux ou trois cents toises de plus, ses artères se créveroient, et sa mort seroit plus effrayante que douloureuse. Je me hâtai de redescendre, et je fis encore plusieurs

lieues avec quelques nuages blancs qui me suivoient. Je ressentis alors un grand appétit, que je ne pouvois satisfaire, car les obstacles mis à mon voyage ne m'avoient point permis de songer à tout. Ayant épuisé le petit nombre de remarques et d'observations en nom pouvoir, dans le dénuement où j'étois, je n'ai pas jugé convenable de prolonger un voyage qui ne pouvoit plus avoir d'autre mérite que de me faire parcourir inutilement le vague des airs. Je suis descendu à neuf heures aux portes de Châlons, en Champagne, à quarante lieues de Paris, et à trente-sept de l'endroit d'où j'étois parti le matin. J'ai parcouru cet espace en quatre heures trente-cinq minutes. Si j'avois été porteur de quelques dépêches du Directoire, je les aurois rendues à midi et demi à Rastadt.„

MODES.

(Explication de la gravure N°. 11.)

Cheveux à la Titus. On avoit entrevu le moment où la raison alloit triompher de l'extravagance de la Mode. Cette coîffure étoit passée au vulgaire, et conséquemment eut bientôt été proscrite de la classe des femmes *comme il faut.* Mais quelques avanies occasionnées par elle à des élégantes *à pied*, ont obligé ces dernières à reprendre la perruque; et la chevelure à la *Titus* est devenue, pour le haut parage, un signe de distinction et le

privilège exclusif des belles à voiture. Il en résulte que, lorsque vous voyez à Idalie, à Tivoli ou à Elysée, une élégante à cheveux tondus, vous pouvez conjecturer que Madame a, pour traverser Paris, un cabriolet ou un phaéton, d'où elle peut impunément braver les sarcasmes populaires. Cette circonstance doit nécessairement changer le sens d'un vieux proverbe de la langue françoise. On disoit autrefois, pour caractériser une assemblée ou une fête peu nombreuse et mal composée : *Il y avoit quatre tondus et un pelé.* Aujourd'hui, quatre tondus et un pelé composent ce qu'on appelle la brillante société, puisque le nombre des riches élégantes se calcule par celui des têtes tondues.

Echarpe agraffée. Nous ne prétendons pas, en indiquant ce costume, le signaler comme une mode suivie. Il est à-la-fois trop dispendieux et trop saillant pour devenir d'un usage commun; mais il a figuré à Tivoli; et là règne le bon goût. Cette écharpe, à fond blanc, bordée d'un velours noir avec des paillettes d'or, s'agraffe sur l'épaule droite, et se déploie sur le côté gauche en une draperie magnifique, qui quadre d'autant mieux avec la chevelure à la Titus, que l'ensemble de la mise se trouve alors *à la romaine.*

Gants froncés. Ces mitaines-là sont bien du costume françois tout pur. Elles glacent au-dessus du coude, et la partie supérieure du bras reste à nud. Elles ne nous ont semblé ni parantes, ni commodes, si ce n'est pour celles qui exercent des professions sujettes à altérer la blancheur de la main et du bras.

L'élégante qui nous a servi de modèle, portoit, comme une *Aumusse*, sur le bras gauche, une espèce de manteau d'écarlate. Le complaisant qui l'accompagnoit, voulant la soulager de ce petit fardeau, le porta lui-même quelque tems de la même manière. Enfin, lassé de cette position, il le mit sur son épaule, comme une chausse de sonseiller. Cette superfluité n'étoit, sans doute, qu'un essai; elle n'a point reparu depuis.

MODES ANCIENNES.

Vers la fin du dernier siècle, et même au commencement de celui-ci, les dames françoises portoient de hautes coëffures à tuyaux d'orgue, et si élevées, que leur tête sembloit placée au milieu du corps. C'est ce qui faisoit dire au caustique la Bruyère, qu'il falloit juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement; à-peu-près comme on mesure le poisson, entre queue et tête. Les françoises ont obligation de leurs petites coëffures à deux angloises qui vinrent à Versailles en 1714. Elles se présentèrent dans les mois de Juin ou Juillet pour voir souper le Roi Louis XIV, qui étoit déjà à table. Elles ne furent pas plutôt entrées, que toutes les personnes qui étoient au souper, étonnées de la petitesse de leurs coëffures, qui n'avoient nul rapport à celles des françoises, et ne les connoissant pas pour étrangères, firent un si grand brouhaha, que le Roi demanda avec émotion ce qui le causoit. On lui répondit que c'étoit l'arrivée de deux dames ex-

traordinairement coëffées, qui se présentoient pour avoir l'honneur de voir souper Sa Majesté. Le Roi les apperçut alors ; et après les avoir considérées un instant, il dit aux duchesses, et aux autres dames présentes à son souper, que si toutes les femmes étoient raisonnables, elles ne se coëfferoient jamais autrement que ces deux dames. Il ne faudroit pas connoître le génie du François, et son goût pour toutes les modes, pour douter que celles qui étoient présentes au discours du Roi, hésitèrent un moment à prendre leur parti. Elles firent travailler toute la nuit à la diminution de leurs coëffures, qui étoient à trois étages, soutenus par des fils d'archal. Elles réprimèrent d'abord les deux plus hauts, n'en conservèrent qu'un qu'elles rasèrent encore de moitié. Les dames, parées de cette nouvelle coëffure, ne manquèrent pas de se trouver à la messe du Roi, mais avec un sérieux qui les fatiguoit extrêmement à garder. Au sortir de la chapelle, Sa Majesté leur en fit compliment, et ajouta expressément qu'elles n'avoient jamais été mieux coëffées. Il n'en fallut pas davantage pour faire passer cette mode de la cour à la ville, et de la ville à la province.

Les vertugadins prirent faveur dans le même tems. Mais les femmes qui avoient déjà proscrit cette mode, se gardèrent bien, quand elles la renouvellèrent, de conserver le nom de *vertugadin*. Il leur auroit semblé qu'elles portoient une antiquaille, et qu'elles-mêmes l'étoient. Elles l'appellèrent donc *panier*.... Cette mode revint avec les deux angloises, dont il vient d'être parlé. La scè-

ne qu'elles avoient essuyée à Versailles tourna à leur gloire; mais deux jours après, celle des vertugadins manqua d'être très-sérieuse pour elles. Elles se promenoient un soir dans la grande allée des Tuilleries, et le vaste étalage de leurs jupes, qui n'étoit produit que par des cerceaux de baleine, frappa d'abord les spectateurs. On s'empressa si fort pour les voir, qu'elles faillirent être étouffées par la foule. Un des bancs adossés aux palissades d'ifs, qui étoient dans ce tems-là aux deux côtés de la grande allée, les sauva. Un officiers des mousquetaires, qui se trouva près d'elles, empêcha qu'elles ne fussent écrasées par la multitude qui augmentoit sans cesse. Le seul expédient qu'il put trouver, fut de le faire passer au travers de la palissade, et de les mener à l'orangerie des Thuilleries où il logeoit. C'est à cette avanture que les paniers durent leur retour sur la scène. Mais la mode n'en revint que par dégrés; les femmes n'osèrent passer tout d'un coup à ce vaste étalage, qui parut d'abord immodeste et très indécent. Les actrices hasardèrent les premières d'en porter sur le théâtre l'hiver suivant, et les femmes élégantes, accoutumées à les imiter d'abord de loin, commencèrent par porter des jupons de crin piqués; elles mirent ensuite des *criardes*, espéce de grosse toile bougrannée, plissée autour des hanches. L'été de 1716 fut extrêmement chaud; et c'est à cette saison que l'on peut fixer le renouvellement des vertugadins en France.

TRAIT HISTORIQUE.

Hussein, fils d'Ali VI, calife des Musulmans, ayant été blessé par un esclave, qui laissa tomber par mégarde un plat de viandes chaudes sur sa tête, le regarda d'un œil assez fier, mais sans emportement. L'esclave se jetta aussitôt à ses pieds, et lui dit ces paroles de l'Alcoran: *Le paradis est fait pour ceux qui retiennent et domptent leur colère.* Hussein lui répondit qu'il n'en ressentoit aucun mouvement. L'esclave continua de réciter les paroles du même verset, *et qui pardonnent à ceux qui les ont offensés.* Je te pardonne aussi, répliqua Hussein: enfin, l'esclave achevant de prononcer les dernières paroles du texte: *Dieu aime surtout ceux qui leur font du bien*, Hussein lui dit: Je te donne aussi la liberté, et quatre cents dragmes d'argent.

Juan Ruffo, dans ses apophtegmes, rapporte ce rare exemple de modération. L'Espagnol Lopez de Acuna, qui vivoit vers l'an 1578, s'armant à la hâte pour un coup de main, dit à deux domestiques qui l'habilloient, de mettre mieux son casque, parcequ'il lui causoit une grande douleur à l'oreille. On lui soutint obstinément que cela ne pouvoit pas être; et sans insister davantage, il partit pour le lieu où le danger et la gloire l'appelloient. A son retour, il jette son casque et son oreille, et dit à ses serviteurs avec douceur. *Ne vous disois-je pas que mon casque étoit mal mis?*

ANECDOTES.

Un père avoit ses raisons, pour ne pas exagérer devant sa fille, le bonheur du mariage. Celle qui prend mari, lui disoit-il, fait bien; mais fait mieux celle qui n'en prend pas. Mon père, répondit la doucette, faisons bien, fera mieux qui pourra.

Une dame vertueuse fut priée par une autre dame de lui apprendre quels secrets elle avoit pour conserver les bonnes graces de son mari : *C'est*, lui répondit-elle, *en faisant tout ce qu'il lui plaît, et en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.*

Un homme veuf, qui avoit pris une seconde femme, ne cessoit de louer devant elle les graces, l'esprit, les talens de la première. Un jour que cet époux peu galant recommençoit ce panégyrique devant plusieurs personnes, se femme présente, il crut s'appercevoir qu'elle murmuroit tout bas. Pardonne-moi, lui dit-il, les regrets que je donne à la défunte ; elle les mérite. Ah! Monsieur, répondit celle-ci un peu piquée, personne, je vous jure, ne la regrette plus que moi.

Un ignorant soutenoit dans une compagnie que le soleil ne faisoit pas le tour du monde ; mais comment, lui objectoit-on, se peut-il, qu'étant parvenu à l'occident où il se couche, on le voie se lever à l'orient, s'il ne passe point par-dessous le globe. Vous voilà bien embarrassés, répondit cet ignorant entêté, il reprend le même chemin; et si on ne s'en apperçoit pas, c'est qu'il revient de nuit.

La Harpe.

Conte moral. (Suite.)

Arrivé au sommet du rocher, Jack montra aux deux dames un lieu commode pour s'asseoir; puis se plaçant à leurs pieds et se tournant vers elles, en montrant du doigt la mer, il commença ainsi :

„Là-bas est située une isle, qu'on apperçoit à midi comme un nuage, lorsque le soleil l'éclaire. Là vivoit, il y a beaucoup, beaucoup d'années, une jeune fille nommée Comala, celle dont parle la chanson. Elle étoit si belle que les plus grands Seigneurs venoient, de loin comme de près, pour la voir : ses yeux brilloient comme le soleil; quiconque les fixoit en étoit ébloui.

„Mais, comme dit le proverbe, d'autant plus d'adorateurs, d'autant plus d'orgueil et d'autant moins d'amour. Il en fut ainsi de Comala. Elle vouloit choisir et n'aimoit personne; cependant elle préféroit à tous ses autres amans un beau jeune homme appellé Clessamor. Ce fut alors que le Barde Hidallen entendit parler en Ecosse de la beauté de Comola; il se mit bientôt en chemin avec sa harpe enchantée, qui avoit appartenu dans les anciens tems à un magicien, et qui lui étoit plus chère que sa vie. Quand Hidallan jouoit de cet instrument merveilleux, fût-il environné de mille ennemis, dès que ses sons frappoient leurs oreilles, ils devenoient doux comme des agneaux, et loin de faire du mal au Barde, ils l'accompagnoient et lui faisoient des présens. Hidallan vint donc avec

**

sa harpe à l'isle de Comala, et dès qu'il la vit, il l'aima. Sans cesse attaché à ses pas, il la suivoit partout comme son ombre, il supportoit son humeur avec la douceur d'un agneau, et faisoit pour elle les plus jolies chansons, qu'il accompagnoit de sa harpe. Partout où se trouvoit Comala, elle entendoit jeunes et vieux chanter sa beauté, car tout le monde apprenoit les chansons d'Hidallan, tant elles étoient belles. Cela plut à la jeune fille; elle voyoit Hidallan avec plaisir, mais elle ne sentoit pas d'amour pour lui; elle l'aimoit comme un frère. A la vérité lorsqu'il chantoit, pendant des nuits entières, devant sa maison des romances plaintives, où il disoit que son amour pour Comala le conduiroit au tombeau; elle paroissoit à sa fenêtre et par fois essuyoit quelques larmes de ses yeux; mais Hidallan s'éloignoit-il, elle pensoit à Clessamor.

„M'aimeras-tu donc un jour, Comala? lui demandoit souvent le Barde. Elle le retenoit par des discours pleins d'amitié et par un doux sourire: elle nourrissoit ainsi l'espérance dans le cœur du jeune homme. Un jour qu'ils étoient assis sur les gazons qui bordent le rivage de l'isle, Hidallan lui enseignoit à jouer sur la harpe l'air d'une chanson qu'il venoit de composer pour elle. Comala étoit ce jour-là aussi belle que la mer dans une nuit d'été, et Hidallan se croyoit dans les cieux. Elle attacha des guirlandes de fleurs autour de sa harpe, et il se leva pour aller en cueillir de nouvelles. Pendant ce tems, Comala avoit sauté dans une nacelle qui étoit sur le rivage, emportant la harpe avec elle. Le Barde la cherchoit dans le bos-

quet; elle lui cria en riant: adieu, Hidallan! j'enlève ta harpe; et en folâtrant ainsi, elle se mit à ramer vers la pleine mer.

„Hidallan s'occupoit à tresser des guirlandes pour enchaîner l'aimable Comola à son retour et la punir de son larcin ; déjà elle revenoit au rivage, lorsque tout-à-coup un vent de terre, s'élevant brusquement, fit dériver la nacelle. Hidallan s'efforçoit de faire entendre à Comala comment elle devoit s'y prendre pour aborder, et la barque étoit près d'atteindre le rivage, lorsqu'elle fut repoussée par un nouveau coup de vent. Les vagues s'élevèrent, le ciel se couvrit d'épais nuages, et bientôt un ouragan furieux fit entendre ses mugissemens.

Hidallan! s'écrioit Comala, pâle et immobile comme un de ces rochers de craie; Hidallan, sauve-moi! — La rame échappa de ses mains.

„Hidallan ne voit que Comala tremblante au milieu de la mer en fureur et des profondes ténèbres ; il se précipite dans les flots écumans, et luttant contre les vagues et la tempête, il s'efforce d'atteindre la nacelle. Il y parvient enfin, il s'y jette; Comala tombe dans ses bras. Il la place au fond de la barque, saisit une rame et travaille avec une ardeur infatigable à maintenir la nacelle au milieu des ondes agitées ; il se penche sur Comala pour la garantir de la pluie; et la tempête pousse la nacelle contre les rochers qui forment cette isle. Hidallan sait la guider avec adresse parmi les écueils; il passe à droite de ce roc, et après l'avoir l'avoir évité il aborde heureusement dans ce golfe

que vous voyez sous nos pieds. Il tire la nacelle sur la rive, porte à terre Comala tremblante, et la met en sûreté derrière ces rochers. Un vent froid, accompagné de pluie et de grèle, souffloit toujours; Hidallan ôte ses vêtemens pour en couvrir Comala; et sautant avec la légéreté d'un chamois de rocher en rocher, il découvre la grotte creusée dans le roc ici à côté, là où cet écueil formant trois pointes s'avance vers la mer. Il retourne en courant vers la pauvre Comala et la porte dans cette grotte; il la couche à terre, baise ses mains, la presse contre son cœur palpitant, se livrant tour-à-tour à la joie de l'avoir sauvée et au désespoir de l'état où il la voit. Elle étoit glacée: le roc qui forme la grotte est absolument nud; et tout le rivage, du côté du Sud, n'est que sable ou rocher. Hidallan court encore une fois à la recherche de quelques branchages, pour allumer un feu qui puisse réchauffer sa bien-aimée; il gravit ce rocher où nous sommes, mais il ne voit autour de lui que des rocs escarpés et arides: tout autour le long du rivage, pas un arbre, pas un roseau, risn ne s'offre à sa vue qu'un sable blanchâtre.

„Il revole à la grotte; Comala étoit couchée sans sentiment, mais elle respiroit encore; Hidallan poussoit des gémissemens et se tordoit les mains en se livrant au plus affreux désespoir. Faut-il donc, s'écrioit-il, que tu meures ici, Comala! Soudain sa harpe vient frapper ses regards; il la saisit, la met en pièces, parvient à l'allumer, et bientôt s'élève une flamme vive et brillante. Co-

mala reprend ses sens, ranimée par la chaleur; elle sourit à son libérateur; le feu de ses yeux et les roses de ses joues reparoissent. Hidallan, s'écrie-t-elle, en passant ses bras autour de lui; Hidallan je t'aime; reçois mon cœur, reçois ma main! je connois le sacrifice que tu m'as fait. En disant ces mots, elle essuye avec un doux baiser une larme qu'Hidallan laissoit couler sur la harpe enchantée que le feu venoit de changer en cendres.

„A présent, s'écria-t-il, je n'ai plus que toi, Comala, plus rien que ton cœur; mais est-il bien vrai que tu m'aimes? Elle le pressa contre son cœur; elle lui donna un tendre baiser, des larmes arrosèrent ses joues, et mille sermens répétés l'assurèrent de son amour. Ils ne pouvoient prononcer que des mots entrecoupés, ils restèrent longtems dans un muet ravissement.

„La nuit arriva; la tempête avoit cessé, les nuages entr'ouverts laissoient briller quelques étoiles. Comala reposa doucement au fond de la grotte, tandis qu'Hidallan veilloit à l'entrée, épiant jusqu'à un souffle de sa bien-aimée. Aux premiers rayons du jour, il gravit de nouveau les montagnes, se frayant un chemin à travers les précipices et les rochers escarpés. Il se déchira les mains en saisissant les pointes de roc, et se blessa les pieds en les escaladant, occupé seulement de chercher pour son amante quelques fruits sauvages, qu'il pût lui offrir à son réveil. Du sommet de ce rocher là-haut, il découvrit la vallée fertile qui est vers le Nord, et soudain il vola de ce côté, plein

de joie, pour y cueillir les fruits qu'il espéroit y trouver.

„ Clessamor avoit apperçu Comala lorsqu'elle montoit dans la nacelle; il l'avoit vu poussée par la tempête du côté de cette isle. Dès que les vents furent appaisés, il se jetta dans une barque et rama pendant la nuit vers notre rivage ; les vagues poussèrent sa nacelle contre les écueils, elle se brisa, et Clessamor gagna le bord à la nage. Il erra longtems sur la rive, et les premiers rayons du jour le conduisirent à la grotte où Comala dormoit encore. A son approche, elle s'éveilla, et le prenant pour Hidallan, elle lui tendit amicalement la main. Clessamor la prit et la serra tendrement contre son cœur. Comala! dit-il d'une voix douce.... Les rayons de l'aurore venant alors frapper son visage, elle le reconnut et frémit.— „Clessamor!„ — Comala! „ —„ Que viens-tu donc faire ici? „— Te sauver. „ Il pressoit sa main contre son cœur plus tendrement encore. „

„Où est donc Hidallan? demanda-t-elle avec inquiétude, où est mon amant? „Ton amant! répéta Clessamor, d'une voix tremblante; ton amant! dis-tu. Il tomba aux pieds de Comala, il embrassoit ses genoux, et un déluge de larmes couloient sur son charmant visage; elle ne l'avoit encore jamais vu si beau. Clessamor, dit-elle, Clessamor, va! je ne puis t'aimer.

„Que la mer soit donc mon tombeau! dit-il d'une voix sombre ; adieu Comala ! il s'éloigna, revint sur ses pas, puis s'écria: Je t'aimois, je t'adorois et la mort est ma récompense. Il vou-

lut partir, elle le retint ; sa main serra celle de Clessamor, il s'appuya sur elle et ses larmes coulèrent sur son sein.

,,Comala, dit-il, en passant ses bras autour de sa taille charmante et la pressant tendrement.... Elle trembloit, elle le repoussa vivement; et se précipitant au fond de la grotte, elle gémissoit en se couvrant le visage de ses mains.

,, Clessamor tomba à ses pieds ; sa bouche exprimoit les plus tendres plaintes, il lui demandoit la mort; il s'approcha plus près d'elle; Comala égarée par sa tendresse, troublée par les instances de Clessamor, perdit l'usage de ses sens ; elle oublia ce qu'elle devoit à Hidallan, ce qu'elle se devoit à elle-même.... L'amour triompha en même tems de la vertu et de la reconnoissance.....

Comala s'arracha des bras de Clessamor en poussant un cri douloureux. Hidallan! dit-elle, ah! monstre que je suis ! Il me tuera, il te tuera toi-même ; elle s'abandonnoit au plus affreux désespoir. Ecoute Clessamor; c'est lui, c'est Hidallan! J'entends sa voix. Il m'a sauvé la vie — m'a tout sacrifié — sa harpe — son unique bien — et moi! moi! ah dieux!... Fuyons, Comala, lui dit Clessamor; et il l'entraîna hors de la grotte: mêlant la violence à la persuasion, il la conduisit à travers les rochers jusques à la nacelle d'Hidallan. Monte, lui dit-il, monte promptement dans cette barque, ma bien-aimée, avant qu'il nous apperçoive. — Clessamor! s'écria Comala, tu veux donc que j'abandonne cet infortuné sur ces rochers stériles et sans moyen d'en sortir ? Amour, cruel amour,

ajouta-t-elle, à quel sacrifice tu me contrains! Elle cachoit son visage dans le sein de son amant; il la porta dans la nacelle.

„Dans ce moment Hidallan, joyeux et chargé de fruits, parut sur ce rocher où nous sommes assis. Ses regards tombèrent sur le rivage et il apperçut Comala dans les bras de Clessamor, qui la soutenoit sur la nacelle chancelante.

„Comala! s'écria-t-il d'une voix si terrible que les rochers en retentirent. La malheureuse Comala se pressa plus étroitement contre le sein de Clessamor, et la barque vogua rapidement sur les ondes.„

„Les filles des pêcheurs de cette isle, que nous appercevons là-bas, savent une romance composée sur cette histoire; je la leur ai quelquefois entendu chanter, et je ne pouvois retenir mes larmes.

Sais-tu cette romance, dit Emma? Seulement quelques uns des derniers couplets, répondit Jack, depuis le moment où Hidallan paroît ici sur le rocher, et voit Comala monter dans la nacelle. — Je vais vous les chanter:

Fuis, Hidallan; ah! fuis ce spectacle funeste.
Un rival te ravit l'objet de tes amours. ...
Mais quoi! sur le rocher, pâle, immobile il reste! ...
Comala! souviens-toi qu'il a sauvé tes jours.

Arrête, ne cours plus vers ce fatal rivage;
Comala, prends pitié de sa brûlante ardeur....
Comala!... Quoi! veux-tu que cette isle sauvage
Devienne le tombeau de ton libérateur.

O ciel! comme dejà vogue au loin la nacelle! ...
Comala! ... Clessamor la serre dans ses bras;

C'est en vain qu'Hidallan et la fixe et l'appelle :
Le malheureux s'épuise, elle ne l'entend pas.

La barque, comme un trait, fend l'onde trop docile,
Mais Hidallan encor l'atteint d'un œil mourant....
La barque disparoît ; un désespoir tranquille
En statue a changé ce trop fidelle amant.

Trois jours sur le rocher l'infortuné demeure,
Et trois jours de la vie il soutient le fardeau,
Sans secours, sans espoir, et sentant d'heure en heure
De ses yeux obscurcis s'éteindre le flambeau.

Pour la dernière fois, il revoyoit l'aurore,
En accens expirans sa douleur s'exhala ;
Et, roulant dans la mer, il murmuroit encore,
Il répétoit aux flots le nom de Comala.

Le pêcheur termina là son chant, puis s'essuyant les yeux, il continua tristement : „ C'est ici le lieu d'ou il tomba dans les flots, et la mer rejetta sur le rivage le corps de cet infortuné. Au bout de huit jours, Comala revint seule à cette isle ; elle ne trouvoit plus de repos ; l'ombre d'Hidallan lui apparoissoit chaque nuit. Pâle comme une ombre, et déjà consumée par la douleur, elle trouva le corps d'Hidallan ; elle l'ensevelit là-bas au milieu de ces rochers dans cette vallée étroite, qui porte le nom de tombeau d'Hidallan, et durant le tems qu'elle passa dans l'isle, elle ne prit d'autre nourriture que l'eau de cette source. Comme elle étoit prête à s'en retourner, l'ombre d'Hidallan lui apparut sur les flots ; et dans son effroi, Comala se précipita de la nacelle dans la mer.

„Depuis ce tems on entend ses cris lamentables sur les eaux, comme les plaintes du malheu-

reux Hidallan retentissent entre les rochers. Les pêcheurs ont vu Comala flotter sur les ondes; elle s'approche du bord, regarde en frémissant les rochers où l'ombre d'Hidallan est assise, mais elle n'ose venir jusqu'au rivage. Elle porte un long vêtement blanc, qui flotte derrière elle sur les eaux. J'ai moi-même entendu souvent les sons de la harpe enchantée dans la grotte. Quand le vent du Midi souffle et qu'il fait clair de lune, personne n'ose approcher de ces lieux, dans la crainte de troubler les deux ombres.,,

Le pêcheur cessa de parler, et les deux amies restoient assises en silence. Il leur proposa de le suivre à la grotte de la harpe, où il les conduisit par un autre sentier: elles demeurèrent à l'entrée et jettèrent en tremblant un regard dans l'intérieur. Elles s'arrêtèrent ensuite quelques momens auprès du tombeau d'Hidallan dans un morne silence; puis elles se hâtèrent de regagner le golfe où elles avoient laissé leur barque, et elles y montèrent après avoir généreusement récompensé le bon Jack.

La barque doubla la pointe du rocher, et les deux amies restèrent sans se parler, ensevelies dans leurs pensées. Elles n'arrivèrent qu'à dix heures du soir au rivage de Willmore; Emma resta seule encore longtems dans le jardin, et les images d'Hidallan et de Comala voltigèrent plus d'une fois devant elle.

Le lendemain elle parla ainsi à Henri, qui l'avoit suivie à la promenade: „Cher Henri, je vous dois de la reconnoissance, et croyez que

mon cœur s'acquitte avec plaisir de ce devoir. Vous paroissez m'aimer, et peut-être croyez-vous être payé de retour ; ma conduite peut avoir autorisé chez vous cette confiance, et si cette erreur vous cause de la peine, j'en suis la cause sans doute, mais mon cœur partage sincèrement le chagrin que vous ressentez.„ Elle posa sa main sur celle de Henri, et, en hésitant un peu, elle continua ainsi : „Je croyois que ma reconnoissance envers vous pouvoit se changer en tendresse ; je me suis trompée. Cette erreur a pensé me rendre ingrate, cruelle, et faire notre malheur. Cher Henri, on ne sauroit répondre de son cœur; j'aime Adelstan, et dès aujourd'hui je lui donne ma main.„ — „Votre surprise, ajouta-t-elle, me dit assez à quel point j'aurois pu me rendre malheureuse; ah! je suivois une bien dangereuse route. Terminons, mon ami; pardonnez-moi les espérances que je vous ai laissé concevoir! Elles n'étoient pas de la coquetterie, elles venoient du fond de mon ame, mais non de mon cœur, il est vrai. Hier encore, Henri, j'étois résolue à réaliser ces espérances, mais je ne puis vous tromper

„Je reconnois la main d'une ennemie, de votre Nancy,„ dit Henri avec amertume. — „Non, mon ami, non ce n'est pas elle qui m'a éclairé sur l'état de mon cœur; mais voguez vers cette petite isle qu'on voit là-bas au sud, vers Vassy; aller la visiter, on l'appelle l'isle de la Harpe; faites vous raconter par les pêcheurs, qui l'habitent, l'histoire dont nous entendimes hier le récit. Cette

fable m'a ouvert les yeux, mon cher Henri, je ne veux pas être ingrate envers vous, et c'est pour cela même que je dois savoir borner ma reconnoissance. Adieu, Henri! lorsqu'un jour vous m'aurez oubliée auprès d'une femme qui vous aimera véritablement, et que vous goûterez le bonheur dont vous êtes digne, faites élever sur ces rochers un monument à la malheureuse Comala, car c'est elle qui nous sauve, vous et moi, de l'infortune.,,

Emma fut l'heureuse épouse d'Adelstan, et quelques années après, Henri fit passer des ouvriers à l'isle de la Harpe, qui élevèrent par ses ordres un mausolée à Comala et à Hidallan, avec cette inscription: *La reconnoissance n'est pas de l'amour.*

POÉSIE.

Vers qui accompagnoient l'envoi d'un déshabillé de gaze.

Tissu charmant, inventé par l'Amour
Pour voiler à demi les charmes de sa mère ;
S'il faut, sous ta gaze légère,
Taille divine, heureux contour,
Vas plaire à la beauté pour qui tu vis le jour :
D'une autre tu ne peux devenir là parure.
Il faut être Vénus pour porter sa ceinture.

LE BONHEUR DU SAGE.

Quand pourrai-je vivre au village,
Avec ma femme et mes enfans,
Dans un agréable hermitage,
Pénible fruit de mes beaux ans ?
Pour être heureux dans cet asyle,
Je partagerois mes momens ;
Le matin seroit pour l'utile,
Le soir, pour mes amusemens.

Tout auprès de ma maisonnette,
Je voudrois un petit jardin,
Et pour embellir ma retraite,
Un myrthe, un buisson de jasmin :
Content d'un sort aussi prospère,
J'ose engager ici ma foi,
Que ce modeste coin de terre
Deviendroit l'univers pour moi.

De crainte d'exciter l'envie,
(La cruelle a partout accès)
Au devant de ma métairie,
Je veux planter de noirs cyprès ;

Nous aurons le double avantage,
Pendant le jour et la chaleur,
De profiter de leur ombrage,
Et de cacher notre bonheur.

La Fourmi.

Fable.

Qui n'a pas de l'orgueil? Un jour, dame Fourmi
Se crut quelque chose sur terre;
Il suffit de ramper souvent dans la poussière
Pour n'être pas orgueilleux à demi.
Notre insecte, en conscience,
Ne pouvoit pas cependant,
Dire: Je suis un géant.
L'osgueil a quelque prudence.
Elle alloit donc rabaissant
Tout ce dont la différence
Faisoit ressortir son néant.
Rien pour elle n'étoit grand;
Qu'étoit-ce que l'Eléphant?
Une informe et lourde engeance;
Et cet homme tant vanté?
Peu de chose en vérité.

Cet homme l'entendit. Il cherche en la poussière
Quel être fait entendre une voix aussi fière.
Il voit, et sourit de pitié.
Chétif rien, gonflé d'insolence,
Dit-il, pourquoi cet arrogance?
Que je le veuille, et sous mon pied
Tu disparois dans la seconde;
Et tu te crois quelque chose en ce monde?
Rampe et te tais, tu feras mieux.

Ne vous semble-t-il pas voir l'homme audacieux
(Imperceptible et vivante misère),

Qui des bords du néant lance un regard aux cieux
Pour insulter au maître du tonnerre ?
Que lui veux-tu, dis-moi, souffle insensé ?
Qu'es-tu donc dans la nature ?
Qu'une feuille qui murmure,
Un rien déjà presque passé.
Contre Dieu l'on peut faire un livre ;
Ce livre et nous ne sommes rien :
Si Jupiter nous laisse vivre,
C'est que Jupiter le veut bien.

É N I G M E.

Tantôt beau, tantôt laid, je plais ou je fais peur.
Je ne suis rien du tout, et je suis toutes choses.
Bien souvent véritable et bien souvent trompeur,
Je suis toujours sujet à des métamorphoses.
Savant magicien, j'instruis les curieux,
Et je donne aux amans d'heureuses aventures.
J'emprunte en un moment cent sortes de figures ;
Mais on ne peut me voir qu'on ne ferme les yeux.

L O G O G R Y P H E.

Sans vanité, lecteurs, dans mon espèce
Je possède quelques appas :
J'ai de l'esprit, de la finesse,
Certains traits assez délicats,
De l'art même ; oui, de l'art, ici je le confesse ;
Eh ! Messieurs, pour vous plaire il en faut bien un peu ?
De vous tromper, par-là, loin de me faire un jeu,
Je n'emploie, en effet, qu'une innocente adresse ;
Car je ne vous présente, entier, ou divisé,
Jamais rien que de vrai, bien qu'il soit déguisé,
Et mon génie est tel, qu'en mon humeur badine,
Sans dire mon secret, j'aime qu'on le devine.

Eh bien! le devinez-vous?....... Non?
Pour vous rendre, en ce cas, l'énigme moins obscure,
Voici les traits divers qui composent mon nom.
D'abord, un vêtement fourni par la nature;
Etroit canal, où l'eau suit un léger penchant;
Deux rivières; un fruit; la terreur du méchant;
La mesure du tems; un pertuis insensible;
Un grain; un défilé; ce qui rend tout possible;
L'emploi qui fait briller l'art du comédien;
Un titre, qui du mort donne au vivant le bien;
L'effet de toute étoffe, en doubles ramassée;
Ce que le jour présent sera pour nous demain;
Le prix qui des grands cœurs fixe seul la pensée;
Un meuble de cuisine; un oiseau fort jaseur;
Un poisson plat; le mare d'une bonne liqueur;
L'extrémité du monde, en son milieu placée;......
Est-ce assez? Vous faut-il quelque chose de plus?
Reprenez, et lisez; mon nom est ci-dessus.

CHARRADE.

Mon premier que je dois vous désigner d'abord,
Loge et cuit dans son sein d'une ronde structure,
Le commun fondement de votre nourriture.
Parmi sept chastes sœurs, dont le parfait accord
Est le moindre mérite, à la troisième place
Vous trouvez mon dernier. Mon tout tient peu d'espace
Cependant de travail et grande activité,
A l'homme il fut souvent pour modèle cité.

Par une Demoiselle âgée de 14 ans.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est: *Enigme.* — Celui du Logogriphe est: *Rouet.* — Celui de la Charrade est: *Sonnet.*

1798 *Costume de Londres.*



Neubauer fec.

(N°. 12.)

JOURNAL DES DAMES.

16 Septembre 1798.

Sur les femmes.

Si l'on parcourt les pays et les siècles, on verra presque partout les femmes adorées et opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occasion d'abuser de sa force, en rendant hommage à leur beauté, s'est partout prévalu de leur foiblesse. Il a été tout à la fois leur tyran et leur esclave. La nature elle-même en formant des êtres si sensibles et si doux, semble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur. Sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie sans s'exposer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent altère leur santé et menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté: et quand elles échappent à ce fléau, le tems qui la détruit, leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humilians de la pitié, ou de la voix si foible de la reconnoissance.

La société ajoute encore pour elles aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe est cou-

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS.

verte de sauvages; et chez tous ces peuples, les femmes sont très malheureuses. L'homme sauvage, tout à la fois féroce et indolent, actif par nécessité, mais porté par un goût invincible au repos, ne connoissant presque que le physique de l'amour, et n'ayant aucune de ces idées morales, qui seules adoucissent l'empire de la force, accoutumé par ses mœurs à la regarder comme la seule loi de la nature, commande despotiquement à des êtres que la raison fit ses égaux, mais que la foiblesse lui assujettit. Les femmes sont chez les Indiens ce que les Ilotes étoient chez les Spartiates, un peuple vaincu obligé de travailler pour les vainqueurs. Aussi a-t-on vu sur les rives de l'Orénoque des mères par pitié tuer leurs filles et les étoufer en naissant. Elles regardoient cette pitié barbare comme un dévoir.

Chez les Orientaux, vous trouverez un autre genre de despotisme et d'empire: la clôture et la servitude domestique des femmes, autorisées par les mœurs et consacrées par les loix. En Turquie, en Perse, au Mogol, au Japon et dans le vaste Empire de la Chine, une moitié du genre humain est opprimée par l'autre. L'excès de l'oppression y naît de l'excès de l'amour même. L'Asie entière est couverte de ces prisons où la beauté esclave attend les caprices d'un maître. Là des multitudes de femme rassemblées n'ont des sens et une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne sont que d'un moment; et les rivalités, les haines, les fureurs sont de tous les jours.

Dans les pays tempérés, où le climat donnant moins d'ardeur aux désirs, laisse plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté; mais la législation sévère les a mises par-tout dans la dépendance. Tantôt elles furent condamnées à la retraite, et séparées des plaisirs comme des affaires; tantôt une longue tutelle sembloit insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales; soumises dans un autre à des nœuds indissolubles qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité, et la sensibilité à la haine; dans les pays où elles sont les plus heureuses, gênées dans leurs desirs, gênées dans la disposition de leurs biens, privées de leur volonté même dont la loi les dépouille, esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même; environnées de toute part de juges qui sont en même tems leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui après avoir préparé leurs fautes, les en punissent par le deshonneur, ou ont usurpé le droit de les flétrir sur des soupçons, tel est à-peu-près le sort des femmes sur toute la terre. L'homme à leur égard, selon les climats et les âges, est ou indifférent ou oppresseur; mais elles éprouvent tantôt une oppression froide et calme qui est celle de l'orgueil, tantôt une oppression violente et terrible qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime pas, elles ne sont rien; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presqu'à redouter également et l'indifférence et l'amour. Sur

les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur.

Chez les peuples mêmes où elles exerçoient le plus d'empire, il s'est trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute espèce de gloire. Un Grec célèbre a dit que la femme la plus vertueuse étoit celle dont on parloit le moins. Ainsi en leur imposant les devoirs, cet homme sévère leur ôtoit la douceur de l'estime publique ; et exigeant d'elles les vertus, leur faisoit un crime d'aspirer à l'honneur. Si une d'elles avoit voulu défendre la cause de son sexe, elle auroit pu lui dire : quelle est votre injustice? Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge ? L'estime publique appartient à qui sait la mériter. Nos devoirs sont différens des vôtres ; mais quand ils sont remplis, ils font votre bonheur, et le charme de la vie. Nous sommes épouses et mères ; c'est nous qui formons les liens et la douceur des familles. C'est par nous que s'adoucit cette rudesse un peu sauvage, qui tient peut-être à la force, et qui à chaque instant peut faire d'un homme l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en vous cette sensibilité qui s'attendrit sur les maux ; et nos larmes vous avertissent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons besoin de courage comme vous. Plus foibles, nons avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur, les loix par la contrainte, et la vertu par des combats. Quelquefois aussi le nom de citoyenne exige de nous des sacrifices. Quand

vous offrez votre sang à l'Etat, songez que c'est le nôtre. En lui donnant nos fils et nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs de bataille, vous ne faites que mourir, et nous avons le malheur de survivre à ce que nous aimons le plus. Eh quoi ! tandis que votre altière vanité est sans cesse occupée à couvrir la terre de statues, de mausolées et d'inscriptions, pour tâcher, s'il est possible, d'éterniser vos noms et de vivre encore quand vous ne serez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées ? Vous voulez que l'oubli et un éternel silence soient notre partage ? Ne soyez pas nos tyrans en tout. Souffrez que notre nom soit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons. Souffrez que la reconnoissance ou l'amour le grave sur la tombe où doivent reposer nos cendres ; et ne nous privez pas de cette estime publique, qui après l'estime de soi-même est la plus douce récompense de bien faire.

(Nous donnerons dans le prochain Numéro la suite de cet article, tiré d'un ouvrage estimé.)

PARIS.

Une annonce insérée dans le *Journal de Paris*, par le glacier Tortoni, a jetté la désolation dans tous les cœurs. Une disette affreuse d'un comestible *de première nécessité*, menace la capitale. La glace enfin est prête à manquer. Déjà, le citoyen Tortoni nous a réduits à la petite portion, et bientôt, sans doute, un sévrage absolu...... Ah! que cette idée est cruelle! point de glace dans la canicule? Si, du moins, nous n'avions pas la guerre avec la Russie, on pourroit en faire venir de Petersbourg; mais, pour comble de malheur, les Russes sont gens à nous laisser mourir de soif, plutôt que de nous envoyer une livre de glace. Ah! que la guerre est un terrible fléau! Nous ne l'avions pas encore si bien senti!..... Combien nous devons en vouloir à l'insulaire qui arma contre nous cette puissance dont l'amitié nous seroit aujourd'hui si nécessaire. Oui, s'il tomboit jamais entre mes mains, je veux qu'un supplice nouveau soit inventé pour le punir. Après l'avoir forcé de respirer la chaleur pulvérulente des Champs-Elysées et des Boulevards, après l'avoir fait walser deux heures, à Tivoli, avec la grosse Madame V***, nous le conduirons à Frascati, où, dévoré d'une soif inextinguible, il nous verra savourer à ses yeux la pistache, la fraise, la pêche et le sorbet; et, nouveau Tantale, ses lèvres desséchées n'y toucheront pas, sa langue aride n'obtiendra pas une goutte d'eau pour se rafraîchir. Il laissera à l'univers un exemple effrayant pour tous ceux qui

voudroient nous contraindre à vivre sans sorbets et sans glaces. Vivre sans glaces ! ! ! Mais n'y auroit-il pas un moyen de remédier à cette disette ? Ne pourroit-on pas suppléer à la glace, par d'autres *réfrigerans ?* Par exemple, le citoyen Tortoni vient de fermer une de ses *glacières.* Eh bien ! que n'établit-il, à sa place, un joli cabinet littéraire, où il réuniroit, avec les meilleurs journaux, un choix raisonné des nombreux romans et autres productions de notre moderne littérature. Quelques pages de ces charmans ouvrages, lues avec une certaine attention, produiroient, je pense, le même effet, qu'une crême glacée à la vanille.

C'est un rentier qui m'a suggéré cette idée. Comme ses facultés pécuniaires ne lui permettent pas de dépenser tous les soirs 15 décimes en glaces ou autres rafraîchissemens, moyennant trois francs par mois, il s'est abonné chez Girardin, au Palais-Egalité, et toutes les fois qu'il se sent pressé par la chaleur, il se rend aussitôt au cabinet de lecture, prend tantôt une gazette, tantôt un roman, tantôt une comédie nouvelle, y jette les yeux pendant un quart-d'heure, et bientôt, grace à la propriété inhérente à ces productions, un froid salutaire vient tempérer la chaleur qui l'accabloit ; sa sueur se dissipe, la circulation de son sang se ralentit, enfin, il sort de-là aussi frais, aussi disposé que s'il venoit de prendre, chez Garchi, une glace panachée d'un franc. J'abandonne mon idée au citoyen Tortoni, et lui cède même mon droit au brevet d'invention. *(Extrait d'un Journal de Paris).*

Modes Parisiennes.

Depuis quelque tems, on voit très peu d'innovations dans la coiffure de nos élégantes. On se borne à des variations plus ou moins caractérisées. Il semble que depuis que les cheveux ont disparu, l'imagination des modistes soit devenue stérile ; elles n'inventent plus rien ; elles semblent même avoir oublié leur talent, pour ne s'occuper que des moyens de faire sympathiser leurs bonnets avec les têtes tondues. Ces têtes-là, en effet, font le désespoir des plus habiles ouvrières en modes. C'est pour elles un nouvel apprentissage, et le malheur est que, lorsqu'elles sauront leur métier, cette fantaisie sera passée; et voilà l'inconvénient qui résulte d'attribuer à deux états différens la coiffure des têtes. Si le coiffeur étoit en même-tems modiste, ou le modiste coiffeur, il en résulteroit une plus grande harmonie entre les cheveux et le bonnet. Mais tant qu'il y aura rivalité, entre les artistes qui exécutent la coiffure, et les académiciens qui dirigent la coupe des cheveux, jamais les têtes de nos Dames ne seront d'accord avec elles-mêmes.

Les capottes ou chapeaux nattés sont toujours de mode; on en voit beaucoup de violets, ornés d'un ruban jaune; quelques-uns sont à plis et accompagnés d'un papillon.

On porte aussi des *négligés* à large papillon, garnis de deux nattes, dont l'une prend circulairement la forme de la tête, l'autre attachée au sommet descend le long du papillon, et ses deux ex-

trémités s'attachent sous le menton.— Jadis le négligé étoit un habit du matin, qui admettoit une coiffure parée. Aujourd'hui c'est un bonnet qu'on porte le soir, aussi bien que le matin, avec la parure la plus élégante. Ainsi, l'ancien usage étoit de négliger le corps et d'orner la tête ; la mode du jour, au contraire, est de négliger la tête et d'orner le corps. Ce qui fait qu'on voit tant de jolies femmes, qui, avec le plus riche costume, offrent une tête dénuée de toute espèce d'ornemens.

Les nattes ont pour les bonnets tout le crédit dont jouissent les lassures ; la seule variation que nous avons observée dans ces dernières, c'est qu'elles ne réunissent plus les parties divisées, et qu'elles laissent appercevoir des nudités, que l'étoffe, trop étroite, ne couvre point; tout cela par économie.....

L'ampleur des fichus diminue tous les jours. On les plisse maintenant de manière qu'ils offrent par derrière tout au plus la largeur d'une main.

Le schall *en écharpe* est toujours blanc; il a moins de longueur et moitié plus de largeur que les anciens schalls; un seul bout reste pendant, tandis que l'autre est fixé en devant sous la ceinture.

MODES ANGLOISES.

Le costume des Dames de Londres est divisé en deux parties distinctes : celui du matin et celui du soir.

Le premier est un négligé ou plutôt une demie parure, où règne une élégante simplicité et qui rend la beauté plus touchante.

Le chapeau est particulièrement consacré à la toilette du matin. On en voit de toutes les couleurs et de toutes les formes, et sur ce point la mode offre encore plus de variétés à Londres qu'à Paris. Les chapeaux de paille blanche garnis circulairement d'un ruban blanc, ont toujours beaucoup de vogue. Sous ces chapeaux, on porte les cheveux courts et frisés en boucles.

Les robes du matin sont ordinairement blanches, (en batiste) ; les manches courtes et larges, attachées dans le milieu du bras avec un ruban, la queue découpée à la *Vandick;* Spencer de mousseline blanche garni d'une découpure de même étoffe. L'on porte aussi avec ces robes un mantelet de mousseline blanche, garnie de dentelle, attaché vers le milieu du corps avec un ruban verd. Des souliers pourpre garnis en blanc, ou carmelite garnis en bleu s'accordent avec ce costume.

La mousseline verte est employée pour les schalls. On en fait aussi des espèces de peignoir qui vont jusqu'au coude, et sont attachés sur les bras avec un ruban jaune.

L'on voit des robes plissées sur toute la taille.

(Explication de la gravure N°. 12.)

Les cheveux de devant coupés courts et rabattus droits sur le front ; ceux de derrière formés en tresse, dont une partie revient sur le toupet. Bonnet chinois de satin pourpre, garni d'un riche et large ruban d'argent, terminé sur le devant par des cordons et des touffes d'argent; une grosse touffe d'argent au milieu du bonnet. Robe chinoise de taffetas blanc, avec une riche bordure peinte; le tour de gorge et la ceinture garnis en dentelle d'argent, attachée sur la poitrine et sur le devant avec des épingles de diamans; de longues boucles d'oreilles de perles; collier de perles et de grains pourpres; gants et souliers blancs.

TRAIT HISTORIQUE.

Baleins, gouverneur de Leictoure, étoit d'un caractère violent. Il étoit ami d'un des principaux officiers de la garnison, qui, sous prétexte de mariage ou autrement, ayant abusé d'une sœur qu'avoit Baleins, s'étoit retiré de la garnison et s'étoit marié à une autre personne. Cette sœur, qui en fut informée, courut aussitôt, toute échevelée et toute en larmes, trouver son frère, et lui raconta ce qui s'étoit passé. Baleins, qui étoit vif et intrépide, lui dit de se taire, de dissimuler, et de le laisser agir. Il continue pendant quelque tems de vivre avec cet officier aussi familièrement qu'auparavant, sans lui rien faire connoître de ce qu'il

savoit. Un jour il l'invita à dîner dans un château, avec quelques autres de ses amis, et leur fit une chère magnifique. Le dîner fini, et les conviés retirés, il le tire à part, lui fait mettre les fers aux pieds et aux mains par des gens apostés, se met dans un fauteuil comme juge, et l'interroge. Comme ce malheureux ne demeuroit d'accord de rien, il lui produit des témoins, et fait paroître tout d'un coup la personne qu'il avoit séduite. Alors cet officier, tout effrayé, lui avoua qu'il avoit été de ses amis, mais qu'elle lui avoit fait plusieurs avances; que de son côté il ne lui avoit rien promis, et ne lui avoit jamais donné parole de l'épouser. Baleins, continuant son personnage de juge, fait écrire par un secrétaire l'interrogatoire, les dépositions des témoins, et leur fait signer le tout; puis sur les sermens pris des témoins et sur la confession de l'accusé, le condamne à mort. Alors le même homme qui avoit été l'accusateur, le témoin et le juge, voulut encore être le bourreau; il poignarda ce malheureux, qui réclamoit inutilement Dieu et les hommes, et qui se plaignoit de l'infraction des droits de l'hospitalité. Baleins renvoya le corps aux parens du mort; mais comme il jugeoit que si cette action venoit, par une voie étrangère, à la connoissance du Roi de Navarre, de qui il tenoit sa commission, on ne manqueroit pas de prévenir ce prince contre lui, il prit le parti de l'en informer lui-même, et lui manda le détail de ce qui s'étoit passé, ajoutant que dans un juste sujet de se venger d'un affront si sensible, il n'avoit cependant rien fait que sui-

vant les formes de la justice; qu'il lui envoyoit les copies du procès, et qu'il gardoit les originaux pour sa justification; qu'il le supplioit de lui donner sa grace, disposé, s'il le souhaitoit, de remettre le château à qui il jugeroit à propos; qu'il étoit assez content d'avoir trouvé le moyen de se venger par ses mains de l'outrage qu'il avoit reçu. Le Roi de Navarre fut irrité de l'audace de Baleins et de l'énormité de cette action; cependant comme il appréhendoit que s'il refusoit à cet homme violent ce qu'il demandoit, il ne se portât à quelque résolution qui pouvoit être dangereuse dans les conjonctures présentes, il lui envoya sa grace, mais en même tems il fit partir un homme de confiance pour prendre possession du château. Baleins le remit sans difficulté sur les ordres du prince, et se retira avec sa famille dans une maison assez forte qu'il avoit dans le voisinage.

ANECDOTES.

Milord Lanesbrow, dont parle Pope dans ses épîtres morales, étoit si passionné pour la danse, que l'âge et la goutte ne purent lui ôter ce plaisir. Il dansoit même au milieu des accès les plus cruels de la goutte; et, comme on le pense bien, il n'alloit pas beaucoup de mesure. A la mort du prince de Danemark, époux de la reine Anne, il demanda à cette reine une audience particulière: c'étoit pour lui représenter qu'elle feroit très-bien

de danser, afin de conserver sa santé et dissiper son chagrin.

La veuve d'un grand d'Espagne voulut épouser un de ses gentilhommes qui étoit très-bien fait et d'un figure fort agréable. Le jeune homme, par une délicatesse assez rare, lui représenta long-tems et vivement qu'une alliance si disproportionnée la couvriroit d'un éternel opprobre. Cette femme, pour toute réponse, fit couper les narines de deux chevaux de carosse très beaux et très-connus, dont elle continua à se servir pour ses visites et ses promenades. Une bizarrerie si nouvelle devint d'abord la matière de tous les entretiens; on en parla moins peu de tems après, et enfin on n'en dit plus rien du tout. Voilà ce qui nous arrivera, dit la dame à son gentilhomme, en lui faisant observer ce qui venoit de se passer. Ce raisonnement finit la difficulté.

Une Angloise étant au lit de la mort, fit appeller son mari, et après avoir ému sa sensibilité par le détail de ses souffrances, elle le conjura de lui pardonner, dans ce dernier moment, une faute dont elle étoit coupable envers lui. Le mari lui ayant promis ce qu'elle désiroit, elle lui avoua qu'elle lui avoit fait infidélité. Je vous le pardonne, répondit le mari; mais j'attends pareillement de vous le pardon du mal que je vous ai fait. L'Angloise le lui ayant promis de tout son cœur: C'est, lui dit cet époux, que m'étant apperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée; ce qui est la cause de votre mort.

Instinct des animaux.

Nous placerons sous cet article quelques traits qui prouvent que les animaux se rappellent, combinent jusqu'à un certain point les sensations qu'ils ont éprouvées, et qu'ils en tirent des résultats relatifs à leurs besoins.

Il est d'usage dans les pensions d'avertir de l'heure des repas par le son d'un cloche. Le chat de la maison, qui ne trouvoit son dîner au réfectoire que quand il avoit entendu ce son, ne manquoit pas d'y être attentif. Il arriva un jour qu'on l'avoit enfermé dans une chambre, et ce fut inutilement pour lui que la cloche avoit sonné : quelques heures après, ayant été délivré de sa prison, son appétit le fit descendre tout de suite au réfectoire ; mais il n'y trouva rien. Au milieu de la journée, on entend sonner ; chacun veut savoir ce que c'est, on trouve le chat qui étoit pendu à la cloche, et qui la remuoit tant qu'il pouvoit pour faire venir un second dîner.

On rapporte à-peu-près la même chose d'un chien que l'on nourrissoit dans une communauté. Tous ceux de cette communauté qui arrivoient tard, et vouloient prendre leur repas, tiroient une petite sonnette, et le cuisinier passoit leur portion par le moyen d'une boëte tournante, qu'on appelle *Tour* dans les maisons religieuses. Le chien étoit attentif à tous ces mouvemens, parcequ'ordinairement on lui abandonnoit quelques os, dont il se régaloit. Ces revenans-bons ne satisfaisoient pas toujours son appétit, néanmoins il s'en contentoit,

lorsqu'un jour, n'ayant pu rien attraper, il s'avise de tirer lui-même la sonnette avec sa gueule. Le garçon de cuisine, croyant que c'étoit une personne de la communauté, passe une portion; le chien ne s'en fait pas faute, et l'avale dans le moment. Le jeu lui paroît doux, il recommence le lendemain, et sûr de sa pitance, ne fait plus la cour à personne. Cependant le cuisinier, qui s'étoit plusieurs fois apperçu qu'on lui demandoit une portion de plus, porta ses plaintes. On fait des recherches, on examine, on surprend à la fin le drole, qui ordinairement n'attendoit pas que toutes les personnes de la communauté eussent leur portion pour demander la sienne. On admira la finesse de cet animal; et pour ne pas le priver du fruit de son industrie, on continua de lui passer sa pitance, que l'on composoit de tout ce qui étoit resté sur les assiettes.

Un autre chien, non moins avisé, étoit dressé à faire plusieurs commissions. Lorsque son maître vouloit l'envoyer chez le traiteur, il faisoit certains signes que le chien connoissoit, et cet animal revenoît gaiement avec ce que le traiteur lui avoit mis à la gueule. Tout alloit au mieux, lorsqu'un beau soir deux chiens du quartier, flattés par l'odeur de petits pâtés que ce nouveau messager portoit, s'avisèrent de l'attaquer. *Gueule-noire*, c'étoit le nom de ce messager, pose aussi-tôt son panier à terre, se met devant, et se bat courageusement contre le premier qui avance. Mais comment faire, lorsqu'il se collete avec l'un, l'autre court au panier et avale des petits pâtés. Il n'y en avoit bientôt plus, et Gueule-

Gueule-noire alloit être la dupe de tout ceci. Que fait-il? Voyant qu'il n'est pas possible de sauver le dîner de son maître, il se jette dessus au milieu des deux champions, et sans marchander davantage, dépêche le plus vîte qu'il peut le reste des petits pâtés. Pasquin, valet du *Dissipateur*, cite assez plaisamment, dans la comédie de ce nom, l'exemple de ce chien.

L'adresse industrieuse du singe est connue de tout le monde. Il est dit dans l'*Histoire générale Voyage*, que ceux qui vont à la chasse des singes, sur les côtes d'Afrique, ne réussissent jamais à leur tendre le même piége. Ces animaux ne connoissent pas moins leurs ennemis. S'ils voient un singe de leur troupe blessé d'un coup de flèche, ils s'empressent de le secourir. La flèche est-elle barbue, ils la distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer; et pour donner du moins à leur compagnon la facilité de fuir, ils en brisent le bois avec les dents. Un autre est-il blessé d'un coup de balle, ils reconnoissent la plaie au sang qui coule, et mâchent des feuilles pour la panser. Lorsqu'ils se sentent les plus forts, les chasseurs courent grand risque d'avoir la tête écrasée à coups de pierres, ou d'être déchirés en piéces. — Les négres s'imaginent que les singes, qu'ils croient si industrieux, ont la faculté de parler, et s'ils n'usent pas de cette faculté, disent-ils, c'est de peur qu'on ne les fasse travailler.

LIVRES NOUVEAUX.

La Dot de Suzette, ou Histoire de Madame de Senneterre, racontée par elle-même, 1 vol. in 12.

On croiroit à la douceur du ton qui règne dans ce Roman, à la facilité du style, à la simplicité du sujet, aux charmes des détails, que la *Dot de Suzette* est encore l'ouvrage d'une femme, si la préface ne sembloit annoncer un écrivain exercé et un appréciateur éclairé des divers genres de plaisir que les romans peuvent procurer, ainsi que des divers talens qui peuvent se croire appellés à la composition de ce genre d'ouvrages. Tout ce que dit l'auteur, une femme d'esprit et de goût l'aura senti et l'approuvera; mais elle ne l'auroit pas écrit. Les femmes n'observent en elles que les sentimens qu'elles ont intérêt d'exprimer; elles font bien des romans, mais elles laissent aux hommes le soin de fixer l'art d'en faire; elles respectent bien et font toujours bien sentir l'autorité du goût, mais elles laissent aux hommes le soin de la maintenir; contentes de devenir quelquefois des modèles, elles regardent l'enseignement ou la perfection des préceptes, comme un droit réservé à une puissance supérieure. Elles feront vingt poëmes, plutôt qu'une poétique, et mille pages bien écrites, plutôt que vingt lignes sur l'art d'écrire.

L'auteur se plaint dans cette préface de l'opinion qui attribue plus d'*imagination* à l'écrivain qui rassemble dans un roman, entre des ruines

et au fond d'affreux souterrains, des sorciers et des revenans, et les fait mouvoir à coups de tonnerre, qu'à celui qui sait développer sans effort et les uns par les autres des intérêts et des caractères tels qu'on en rencontre dans la société. C'est dans la fidèle représentation du vrai bien choisi, dit l'auteur, qu'il y a de l'imagination, et non dans la honteuse et facile invention d'êtres et d'évènemens bisares, monstrueux, qui sans modèles dans la nature, également étrangers à son systême et à ses désordres, ne représentent que le dérèglement de l'esprit qui les a conçus.

Suzette, orpheline à l'âge de onze ans, sans parens et sans bien, mais de la plus jolie figure du monde, est recueillie par Mme. de Senneterre qui la place chez le concierge de son château. Là, Suzette embellit chaque jour, et chaque jour devient plus intéressante. Le jeune Adolphe, fils de Mme. de Senneterre, en devient amoureux, et Suzette s'attache à lui: mais tout cela le plus innocemment du monde; Adolphe croit n'être que bienveillant pour une infortunée, Suzette croit n'être que reconnoissante pour un bon maître. Cependant ils se cherchent et se trouvent sans cesse, et chacun voit qu'ils s'aiment.

Mme. de Senneterre a un entretien à ce sujet avec son fils; elle lui dévoile les sentimens qui déjà le dominent et bientôt vont l'entraîner, loin des lois de la morale ou de la convenance, dans une séduction coupable ou dans une mésalliance honteuse. Elle le conjure, par le respect qu'il garde à la mémoire de son père, de surmonter sa

passion. Adolphe prend la résolution de s'éloigner de Suzette ; il part pour Paris.

Mme. de Senneterre s'adresse ensuite à Suzette, et sans supposer aucun obstacle à ses vues, elle lui propose de la marier. Suzette répond ingénuement que Mr. le comte lui a défendu de se marier jamais sans sa permission. Mais si j'étois d'accord avec mon fils....! reprend Mme. de Senneterre; Suzette se met à pleurer; mais elle finit par assurer qu'elle fera de bon cœur tout ce qu'ordonnera la mère de Mr. le comte.

Mme. de Senneterre la marie avec un Mr. Chenu, marchand de bestiaux, et lui donne une *dot de* 1200 livres.

Adolphe apprend à Paris le mariage de Suzette ; au désespoir, il voudroit mettre le monde entre Suzette et lui ; il va à St.-Domingue chez son oncle, riche colon. Le régime de la terreur s'établit en France, il est déclaré émigré. Sa mère est incarcérée, ses biens sequestrés, sa famille ruinée, dispersée, tuée. Lorsque les prisons lui sont ouvertes, après dix mois de détention, elle n'a de ressource que celle de servir. Augustine, une de ses anciennes femmes-de-chambre, dont elle refuse de partager les modiques moyens de subsistance, lui cherche une maison, en trouve une qu'elle croit convenable ; elle procure à Mme. de Senneterre une lettre de recommandation pour la femme jeune, honnête et bonne, qui en est la maîtresse. Mme. de Senneterre s'y présente. C'est un hôtel somptueux, meublé avec magnificence. Après avoir traversé de grands appartemens, elle

est introduite dans la chambre à coucher de Mme. de Préval, (la maîtresse de la maîson,) qui étoit encore au lit; elle lui présente sa lettre en tremblant; Mme. de Préval se lève, s'excuse avec aménité de s'habiller devant elle, endosse une robe du matin garnie de riches dentelles, ouvre la lettre, la parcourt, jette un cri perçant, et tombe aux pieds de Mme. de Senneterre, en répétant: Mme. de Senneterre! O ciel! Mme. de Senneterre..... Mme. de Senneterre la regarde..... C'étoit Suzette, c'étoit la femme de M. Chenu, enrichi dans les affaires, et revêtu d'un nom nouveau, comme sa fortune.

„Elle étoit sans connoissance; je la porte sur son lit, (c'est Mme. de Senneterre qui parle.) Je sonne, on accourt. On lui prodigue des secours dont j'avois presqu'autant besoin qu'elle, car j'étois retombée sur un fauteuil, ne pouvant ni parler, ni agir. Son mari, les personnes qui se trouvoient chez lui, tous les gens de la maison étoient accourus, et attendoient avec inquiétude qu'elle reprit ses esprits. Bientôt elle ouvre les yeux et me cherche, la foule me cachoit; elle me demande et j'approche. „Oh! Madame, ma bienfaitrice!„ s'écrie-t-elle. Je lui mets la main sur la bouche en lui recommandant le secret. „Impossible, Ma-„dame; comment cacherai-je ma joie? Pourquoi „rougirai-je de ma reconnoissance? Pourquoi rou-„giriez-vous de vos malheurs, vous dont la vie „fut un acte continuel de vertus et de bienfaisan-„ce? Monsieur, dit-elle à son mari, vous ne la re-„connoissez donc pas? Elle est si changée! Voue

„ne reconnoissez pas Mme. de Senneterre ?„ Son mari s'approcha de moi avec autant d'embarras que d'empressement, et me fit un compliment qui me prouva ce qu'il est si facile de vérifier chaque jour, que chez les femmes, la sensibilité et le goût suppléent à l'éducation, tandis qu'un homme qui a eu le malheur de n'en pas recevoir, n'est jamais plus mal placé que dans une situation qui fixe les regards sur lui. „

Une foule de détails pleins d'intérêt et qui font couler les plus douces larmes, composent la suite de cette scène. Mme. de Préval s'afflige du titre de *Madame*, que lui donne encore Mme. de Senneterre ; elle revendique le nom de Suzette; elle veut que sa bienfaitrice demeure chez elle honorée comme une mère ; qu'elle reprenne à son service Augustine, son ancienne femme-de-chambre ; elle lui demande, en rougissant, des nouvelles d'Adolphe ; elle lui montre à son doigt un anneau que Mme. de Senneterre lui a donné autrefois de la part de son fils....

Mr. Chenu, ou Mr. de Préval, approuve la reconnoissance de Suzette, et tout ce qu'elle fait pour Mme. de Senneterre. C'est un fort bon homme ; mais plus vain qu'amoureux de sa femme, plus vain de sa fortune qu'en état d'en jouir, il voit des sociétés sans choix, il rassemble dans sa maison des gens sans mérite, des jeunes gens sans éducation et sans mœurs. Sa femme est obligée de se prêter à toutes ses fantaisies : mais elle ne partage aucun de ses goûts ; elle échappe à tous ses ridicules, elle se préserve de la contagion des

mœurs qui l'entourent, tant est puissante en elle la force du bon naturel et de sa première éducation. Son plaisir est de vivre quelques heures de chaque jour retirée avec Mme. de Senneterre dans l'appartement de celle-ci, de cultiver par la conversation sa raison et ses talens. Là, elle se délasse par des récits quelquefois très-plaisans de l'ennui, du chagrin qu'elle a essuyés la veille dans la société grotesque et corrompue des enrichis avec lesquels son mari la force de vivre. Là aussi, elle recueille les larmes que Mme. de Senneterre verse en silence sur un fils dont elle ignore la destinée; là, elle promet à cette tendre mère, le bonheur de revoir un jour celui qu'elle ne pourroit revoir, elle, sans crime. Elle est la consolatrice d'une douleur moindre que la sienne, et que Mme. de Senneterre voudroit lui cacher; elle donne des espérances quand elle ne peut en concevoir pour elle-même; elle répand des consolations que la délicatesse interdit de lui rendre; combien dans cette situation si touchante, Suzette a de charmes et d'intérêt!

Cependant la colonie de St.-Domingue a été ravagée, les colons tués, dispersés. Adolphe s'est sauvé à Philadelphie, après avoir perdu son oncle et la fortune qu'il en attendoit; de Philadelphie il est venu à Londres, où il a gagné l'estime et l'amitié d'un riche négociant. Suzette, par intérêt pour Mme. de Senneterre, a fait prendre de toutes parts des informations sur Adolphe, par les amis et les correspondans de son mari. Enfin, l'un d'eux vient lui apprendre qu'Adolphe existe, qu'il

vit considéré dans une maison respectable ; on présume même que la fille de Mr. Birton (c'est le nom du négociant,) s'est éprise d'amour pour lui, et qu'il est au moment de l'épouser. Tous ces détails sont donnés par un voyageur à Mme. de Senneterre et à Suzette réunies. On juge de la souffrance de Suzette à ce récit, mais on est moins étonné que ravi de l'élevation où monte cette ame pure, excellente, lorsqu'elle a réfléchi un moment sur ses devoirs et arrêté ses regards sur la joie de son amie, de sa bienfaitrice, de la mère d'Adolphe. Suzette à ce moment devient sublime..... Elle conçoit le généreux dessein de réunir Mme. de Senneterre avec son fils, elle se résout à se séparer d'elle; elle arrange avec Mme. de Préval tout ce qui est nécessaire pour la faire passer commodément à Londres, et elle vient ensuite apprendre toutes ses dispositions à son amie, que tant de marques d'une amitié noble et généreuse font balancer longtems entre son fils et elle, et qui se sent condamnée au plus douloureux sacrifice, soit qu'elle se détermine à partir ou à rester.

Cependant elle part : Suzette et son mari l'accompagnent jusqu'au lieu de l'embarquement. Le mari d'Augustine couroit devant la voiture, et Suzette avoit aussi arrangé qu'il suivroit Mme. de Senneterre à Londres. Enfin, les amies se séparent ; mais une autre marque de l'attachement de Suzette attendoit encore Mme. de Senneterre. „A „peine fus-je placée dans le vaisseau, dit-elle, que „le mari d'Augustine me remît un paquet cacheté. „Mme. de Préval lui avoit ordonné de ne me le re-

„mettre qu'au moment où les élémens nous auroient „séparées. Je l'ouvris, et je vis une boîte dont la „richesse auroit fixé mon attention, si elle n'eût „été absorbée par le portrait de cette amie ché- „rie, non telle que je venois de la quitter, mais „sous ses habits villageois, symbole de la pureté „qu'elle avoit conservée dans l'opulence. Je l'ou- „vris, et je m'apperçus que ce présent n'étoit „qu'une nouvelle invention de sa reconnoissance; „en effet, la boîte contenoit plusieurs billets de „banque, et ce peu de mots écrits de sa main: „*La dot et le cœur de Suzette.*„

Mme. de Senneterre arrive à Londres. Elle serre son fils entre ses bras.... Adolphe, toujours plus occupé de Suzette, ne songeoit guère à s'unir avec la fille de Mr. Birton.

Une correspondance suivie remplaçoit, mais imparfaitement, pour les deux amies, leurs intimes conservations de Paris, lorsqu'un évènement inattendu change tout à-la-fois la destinée de Mme. de Senneterre, de son fils et de Suzette. Mr. de Préval est tué, par accident, au milieu des préparatifs qu'il faisoit pour donner une fête à sa femme. Suzette, appelée en Angleterre par l'amitié, par l'amour, est quelque tems retenue par le chagrin et le deuil, suites naturelles de la mort d'un époux de qui elle n'avoit jamais eu qu'à se louer; mais enfin elle se réunit à Mme. de Senneterre, et bientôt lui appartient à des titres plus doux encore que celui d'amie.

Tel est le fond de ce roman, qui joint à un intérêt toujours pressant, un but moral que l'au-

teur atteint pour ainsi dire à chaque ligne. Le caractère de Suzette mérite de fixer l'attention. Comment s'est formée cette jeune personne si naïve, si aimable, si constante dans ses bonnes qualités, d'une sensibilité si pure, d'une raison si incorruptible, en qui tous les moyens de plaire, et même le désir de plaire, viennent d'un bon cœur, et n'empruntent rien de la vanité, en qui l'innocence et la vertu sont sous la sauve-garde d'une bonté toujours vive, toujours pressante? Quel est le principe de cet heureux caractère?

Ne seroit-ce pas que Suzette est née entre l'abandon et les empressemens de la bienfaisance, entre la misère et les largesses de la bonté généreuse? Elle s'est toujours trouvée trop près du malheur dans son enfance, pour n'être pas sensible au bien-être, et toujours trop près de l'abandon, pour n'être pas reconnoissante envers la bienfaisance et la bonté; d'un autre côté, elle a toujours été trop accueillie dans son infortune, pour avoir contracté l'âpreté, la défiance, la jalousie, la haine et les autres défauts qui naissent du malheur. Au lieu de recevoir, comme tant d'autres qu'on dit être bien élevés, des mots pour tout précepte, ses premières idées de devoir lui sont venues mêlées à ses premiers sentimens de peine et de plaisir. Enfin, guidée à la vertu par la première expérience qu'elle a faite de la vie, elle a été aussi éclairée par de bons exemples, et y est demeurée attachée par les deux plus puissans liens qui puissent être ajoutés aux bons principes, l'imitation et l'habitude.

QUESTION.

Quel seroit le plus agréable pour un amant, ou de voir sa maîtresse, sans lui parler, ou de lui parler sans la voir.

POÉSIE.

IMPROMPTU.

*A Madame D * *. le jour de sa fête.*

Ce jour avec douleur vous rappelle, je gage,
Que vous prenez un an de plus.
Consolez-vous ; du tems ne craignez point l'outrage,
Contre vous ses efforts seront tous superflus.
Oui, vous conserverez, jusqu'au déclin de l'âge,
Et la fraîcheur et les appas
Que dans votre printems vous eûtes en partage ;
Les Grâces ne vieillissent pas.

L'AMOUR NOYÉ.

Un jour le dieu Cupidon
Fertile en métamorphose,
Sur les feuilles d'une rose
Voltigeoit en papillon,
Aussitôt avec adresse
Je saisis ce dieu malin,
Et d'une main vengeresse
Je le plongeai dans mon vin.
Mais quelle triste victoire !
Et combien j'en jouis peu :
A peine, hélas ! j'osai boire,
Que mon cœur fut tout en feu.

Cette idée anacréontique est puisée dans un usage qui étoit commun chez les Grecs ; on n'i-

gnore pas qu'ils poussèrent au dernier dégré de perfection les délices de la table. Plus sensuels encore que nous, ce n'étoit pas au goût seulement qu'ils procuroient des jouissances dans leurs repas; ils aspiroient pour ainsi dire la volupté par tous les sens ; nonchalamment couchés sur la pourpre de Tyr, ils se faisoient servir par des esclaves dont le front étoit ceint de fleurs ; d'une pièce voisine, une musique harmonieuse ou quelque voix enchanteresse faisoit passer jusques aux convives les sons les plus flatteurs, les accords les plus brillans, les accens les plus doux; ou des touffes de fleurs, ou des vases de parfums environnoient le lieu du repas. L'usage des bains que l'on ne manquoit jamais d'offrir aux personnes invitées, les avoit encore disposés à tous les genres de sensation. Sur la fin, on apportoit des couronnes de roses ; chacun en posoit une sur sa tête, et quelquefois en effeuilloit une partie dans sa coupe, ou même l'y plongeoit toute entière. Il faut dire ici que tout au contraire de ce qui se pratique parmi nous, où l'on sert d'abord de grands verres, pour les remplacer ensuite par de plus petits, les anciens commençoient par boire dans les coupes les plus petites, qu'ils changeoient toujours en changeant de vins, et que les dernières coupes étoient les plus grandes. Leur capacité paroitroit extraordinaire, si l'on ne réfléchissoit qu'elles n'étoient pas uniquement destinées aux plaisirs des convives, mais qu'ils avoient coutume de faire successivement plusieurs libations à leurs dieux qu'ils ne manquoient ja-

mais d'implorer alors, afin de les rendre propices à ce qu'ils avoient de plus cher ; la première se faisoit toujours à la divinité que révéroit particulièrement le maître de la maison ; s'il relevoit de maladie, ou s'il avoit gagné un procès, on en faisoit à Apollon ou à Mercure ; s'il s'étoit illustré dans quelque bataille, on en faisoit à Mars ; chacun ensuite en faisoit d'après ses vœux personnels. La libation consistoit à épancher quelques gouttes de vin, il falloit que la coupe fût grande pour suffire à toutes, en même-tems qu'à la sensualité du buveur ; et il est à remarquer qu'on y employoit toujours le vin le plus recherché.

L'ÉLÉPHANT ET LES DEUX RENARDS.

Fable.

Maître Eléphant un jour fut choisi pour arbitre
Entre deux vieux Renards. Il falloit adjuger,
A qui le méritoit, le très-superbe titre
De fourbe passé maître. Avant que de juger
Le magistrat leur dit : „Je voudrois vous entendre ;
„Parlez, braves gens ; mais abrégez les discours :
„La vérité les aime courts.„
Les contestans ne firent point attendre,
L'un dit : „Je ments parfois.„ L'autre : „Je ments tou-
„jours.„
— „Bien plaidé, mes amis, il suffit, votre affaire,
„A présent, me semble assez claire.
„Toi qui dis vrai parfois, je t'adjuge à bon droit
„Le titre de menteur expert et très-adroit.
„Toi qui ments à chaque parole,
„Voilà ton précepteur, va-t-en à son école.

Je respecte les Eléphans,
Je connois toute leur prudence;
Mais de cette sage sentence
Celle-ci n'a pas eu les gands.
Un père de ma connoissance
Avoit autrefois deux enfans.
Peut-être sont-ils morts. S'ils sont encore vivants,
Ils méritent la préséance
Parmi tous les menteurs de France:
Car ils promettoient dès l'enfance
D'avoir un jour de grands talens,
Et de pareils talens s'augmentent d'ordinaire
Au lieu de s'affoiblir. Un soir devant leur père,
Le curé, le syndic et moi,
Tous deux s'entr'accusoient: „c'est bien vilain, mon frère,
„De mentir à tous mots.„ — Tu ne ments donc pas, toi?
„Si, je ments, mais pas tant.„ Le père, homme colère,
Vouloit battre l'aîné, (c'étoit le grand menteur,
Au moins à mon avis). Je l'arrête, Monsieur,
„Prenez garde, qu'allez-vous faire?
„Pourquoi punir celui qui l'a moins mérité?
„Quand cet aîné dit non, entendez le contraire,
„Et vous saurez la vérité:
„Qui ment souvent, ne ment plus guère.
La vérité pour vous a-t-elle des attraits,
Enfans, mentez toujours ou ne mentez jamais.

E N I G M E.

Celui qui me produit me fait toujours la guerre.
Il me poursuit sur l'onde, il me poursuit sur terre,
Sans me laisser aucun repos.
Plus il est près de moi, plus il me diminue.
J'amuse les enfans, je fais peur aux chevaux,
Et c'est par moi qu'enfin la peinture est connue.

LOGOGRYPHE.

On dit qu'Amour peut tout, et l'on a bien raison.
Ce dieu forma le premier de ma race,
Et ce fut même au fond d'une prison
Que de son existence on découvrit la trace.

Je suis beau, je suis laid, je suis brun, je suis blond;
Souvent jeune, et parfois accablé de vieillesse.
On voit aussi la gaîté, la tristesse,
Venir reposer sur mon front :
Tout dépend de l'objet à qui je dois la vie;
Et pour que la fraîcheur ne me soit point ravie,
Sous la glace on me pose artistement en rond,
En ovale, en quarré, suivant la fantaisie.
Eh bien! lecteur, tu ne me saisis pas!

Décompose-moi donc, si tu veux me connoître?
Dans mes huit pieds tu trouveras
Ce qu'on craint, quand on l'a, de trop laisser paroître.
Ce qu'on offre, parfois, sur un fait contesté.
L'allure d'un cheval marchant bien en voyage
Un insulaire à bon droit estimé.
Un quadrupède enfin qui fait bien du ravage.
Eh quoi! lecteur, en veux-tu davantage?
Que te faut-il pour deviner?
Si tu sais bien m'examiner
Tu verras dans mon sein une arme qu'on décoche;
Un antre où tu perdrais ta fortune et l'honneur.
Ce qu'on offre sur table au sortir de la broche;
Et le meuble commun toujours cher au buveur.
Je cache aussi l'asyle salutaire,
Que l'on désire bien souvent.
Ce qu'au plus fort jamais il ne faut laisser faire,
Ce qu'enfin, cher lecteur, tu prendras doucement,
Si tu m'as cherché vainement.

CHARRADE.

Ma première moitié souvent se plaint de l'être;
Malgré toi, ma seconde a coûtume de croître:
Mon tout, qui te présente un des plus forts liens.
Est le plus grand des maux, ou le plus grand des biens.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est: *Songe.* — Celui du Logogriphe est: *Logogriphe*, où l'on trouve: *poil*, *rive*, *Loire* (rivière) *poire*, *Loi*, *orge*, *or*, *role*, *Legs*, *pli*, *hier*, *gloire*, *poèle*, *pie*, *lie*, *pôle*, *etc.* — Celui de la Charrade est: *Fourmi.*

AVIS.

L'accroissement assez rapide de nos souscripteurs nous fait espèrer que ce journal a été accueilli par le beau-sexe. Ce succès doit nous porter à ne rien négliger pour mériter de plus en plus un suffrage aussi précieux. Nous nous proposons en conséquence de donner incessamment une nouvelle extension à notre plan, en traitant la partie des ameublemens. Des gravures particulières offriront les objets de ce genre les plus nouveaux à Paris et à Londres. Nous donnerons aussi de tems en tems des airs notés.

Assurés de la constance de nos aimables abonnées, nous ne doutons presque pas, qu'au renouvellement du trimestre, leur nombre n'augmente au lieu de diminuer, et que bientôt ce journal ne soit fondé sur une base inebranlable: la faveur du beau sexe.

Le JOURNAL DES DAMES *restera au prix modique de* 3 *florins pour trois mois*, 6 *pour six mois*, *et* 12 *pour un an.*

1798. Costume Parisien.



Coeffure en Fichu. Tour de Cheveux postiche.
falbalas Sous la Robe.

(N°. 13.)

JOURNAL DES DAMES.

23 Septembre 1798.

Dialogue entre deux époux.

Non, Madame, il ne suffit pas, pour l'honneur de votre mari, pour mon bonheur et votre tranquillité, que vous soyez honnête femme, épouse fidèle; il faut encore le paroître. Ce n'est pas assez que j'en sois convaincu, votre conduite doit le prouver au public. — Eh! que m'importe les propos d'un vulgaire imbécile? Eh bien! ne va-t-il falloir que je consulte le public pour déterminer mes démarches? Je ne veux pour juge que ma conscience, je n'ambitionne que votre estime. Tout le reste m'est indifférent. — Il ne doit pas l'être, Madame. Ce n'est pas pour nous seuls que nous vivons. En entrant dans la société, nous contractons l'obligation de vivre aussi pour elle. Toutes nos actions ont deux faces; l'intention en dirige une vers nous-mêmes, l'apparence soumet l'autre aux yeux du public. L'intention ne suffit pas pour faire une bonne action; car souvent elle existe sans que l'action ait lieu; l'intention ne suffit pas non plus, pour justifier une mauvaise action; car souvent le mal consiste moins dans l'action elle-même, que dans les effets qui en résultent; et

BIBLIOTHECA REGIA

l'on peut être très innocent aux yeux de sa conscience, sans laisser d'être coupable envers la société. Je connois telle femme dont les étourderies et les inconséquences ont eu des suites plus funestes que la dépravation morale de telle autre qui savoit couvrir son inconduite du voile de la discrétion. Pourquoi? C'est que le public a toujours jugé, juge et jugera toujours sur les apparences; que c'est sur les apparences que nos imitateurs composent leur conduite; que c'est sur les apparences que se fonde le bon ou le mauvais exemple; que c'est sur les apparences, enfin, que s'établit la bonne ou mauvaise réputation. La réputation! savez-vous, Madame que c'est le plus précieux trésor de votre sexe.— Je le sais. Mais ma réputation dépend-elle donc des discours que pourront se permettre des gens, qui me connoissent à peine, des gens que mon éducation, mon rang, ma fortune me défendent d'admettre à ma société? — Oui, Madame, ce sont précisément ces gens-là qui établiront votre réputation. Ils prononceront sur votre conduite avec d'autant plus de sévérité, que vous paroîtrez au dessus de leur sphère; ils chercheront, par l'aigreur de leur censure, à se dédommager de l'espèce d'humiliation où vous tenez leur amour-propre. On croit, on propage le mal plutôt que le bien. On ignorera mille bonnes actions qui vous feront honneur; et la moindre faute que vous vous permettrez, sera divulguée dans tous les lieux qui vous environnent. Pour avoir une opinion sur votre compte, ce ne sera pas vos amis que l'on viendra consulter, mais justement les personnes

dont vous semblez braver les discours. Car telle est la malignité de l'esprit humain, qu'en prenant des informations sur un individu, on paroît craindre d'en recueillir de favorables, et qu'on s'adresse plus volontiers à ceux qui pourront nous en donner de méchantes. Le préjugé une fois formé contre vous, qu'en résultera-t-il? Les effets les plus funestes à votre tranquillité, à vos jouissances. Les personnes honnêtes éviteront votre société, parceque, trompées par les apparences, elles ne vous croiront pas digne de leur estime. Celles-mêmes qu'une longue intimité a mis à portée de connoître votre cœur et qui savent apprécier la pureté de vos intentions, se verront obligées de rompre avec vous, dans la crainte de compromettre leur réputation, en paroissant participer à vos inconséquences. Bientôt alors vous vous trouverez réduite à un isolement absolu, ou forcée de recourir à des liaisons qui répugneront d'abord à vos principes, et qui finiront par pervertir votre cœur, par éteindre la seule vertu qui vous restoit, votre pureté d'intention. C'est ainsi que l'apparence du mal produit souvent les mêmes effets que la réalité, et nous précipite quelquefois dans le vice même. Vous êtes vertueuse, Madame, je le sais. Pourquoi donc voulez-vous renoncer au plus doux fruit de vos vertus, à l'estime publique? Devez-vous outrager des bienséances, que respectent souvent même les personnes les plus corrompues? L'hypocrisie, en masquant ses désordres, rend une espèce d'hommage à la vertu; faut-il que la vertu, en affichant les apparences de l'inconduite, paroisse rendre

hommage au vice? Je vous abandonne à ces réflexions.

Sur les femmes. (Suite).

Il faut convenir que tous les hommes n'ont pas été également injustes. Dans quelques pays, on a rendu des hommages publics aux femmes; les arts leur ont élevé des monumens; l'éloquence a célébré leurs vertus; une foule d'écrivains s'est plu à recueillir tout ce qu'elles ont fait d'éclatant.

Nous trouvons dans Plutarque un ouvrage intitulé: *Les actions vertueuses des femmes.* Il blâme, à la tête de cet ouvrage, ceux qui ont voulu priver les femmes des justes éloges qui leur sont dus. „On pourroit, dit-il, faire le parallèle „d'Anacréon et de Sapho, de Sémiramis et de „Sésostris, de Tanaquil et de Servius, de Brutus „et de Portie. Les talens et les vertus sont mo„difiés par les circonstances et les personnes, mais „le fond est le même; il n'y a, pour ainsi dire, „que la surface et la couleur de différentes.„ Il parle ensuite d'un grand nombre de femmes de toutes les nations, qui ont donné des exemples de courage, et d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes, qui avant un combat où il s'agissoit de la destruction de leur ville, consentent à s'ensevelir dans les flammes, si la bataille est perdue, et couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le conseil; d'autres qui dans une ville assiégée font rougir les hommes d'une capitulation indigne; d'autres qui dans une

bataille, voyant fuir leurs fils et leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le passage, et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort; d'autres qui dans un siège volent au rempart, défendent leur ville, et repoussent une armée; plusieurs qui résistent à des tyrans et les bravent, et qui au moment que le tyran n'est plus, courent en dansant au-devant des conjurés, et les couronnent de leurs propres mains; plusieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie; quelques-unes qui s'exposent à la mort et se chargent de chaînes pour sauver leurs époux prisonniers; Camma qui à l'autel s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin de son mari, et se tournant vers lui, *je n'ai vécu,* dit-elle, *que pour venger mon époux. Il l'est. Toi maintenant, au lieu d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau ;* enfin des femmes de la Gaule, qui dans une guerre civile se jettent entre les deux armées, séparent et réconcilient les combattans, et par-là méritent l'honneur d'être admises depuis aux délibérations publiques, et quelquefois d'être prises pour arbitres entre des nations.

A ces qualités généreuses et altières, par lesquelles il semble que les femmes se soient élevées au-dessus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces, et qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur sexe. Il loue les femmes d'une isle de l'Archipel, où en sept cents ans, dit-il, on ne put citer un exemple, ni d'une foiblesse dans une jeune personne, ni d'adultère dans une femme: et les jeunes Milésiennes,

dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un philosophe. Elles se donnoient la mort en foule, sans doute dans cet âge où la nature faisant naître des désirs inquiets et vagues, ébranle fortement l'imagination, et où l'ame étonnée de ses nouveaux besoins, sent succéder la mélancolie au calme et aux jeux de l'enfance. Rien ne pouvoit arrêter les suicides. On fit une loi qui condamnoit la première qui se tueroit, à être portée nue et exposée dans la place publique. Ces jeunes filles bravoient la mort. Aucune n'osa braver la honte après la mort même: et les suicides cessèrent.

Une chose assez remarquable, c'est que dans les tems même les plus beaux de la Grèce, les courtisanes y jouèrent un très-grand rôle, et surtout dans Athènes. Par quelles circonstances, cet ordre de femmes qui avilit à la fois son sexe et le nôtre, dans un pays où les femmes avoient des mœurs, parvint-il à la considération, et quelquefois à la plus grande célébrité? On en peut, ce me semble, donner plusieurs raisons.

D'abord les courtisanes étoient jusqu'à un certain point mêlées à la religion. La Déesse de la beauté qui avoit des autels, sembloit protéger leur état, qui étoit pour elle une espèce de culte. Elles invoquoient Vénus dans les dangers; et après les batailles, on croyoit, ou l'on faisoit semblant de croire que Miltiade et Thémistocle avoient été de grands hommes, parceque les Laïs et les Glycères avoient chanté des hymnes à leur Déesse.

Les courtisanes tenoient encore à la religion par les arts; elles offroient des modèles pour for-

mer des Vénus qui étoient ensuite adorées dans les temples.

Elles tenoient, comme on voit, aux statuaires et aux peintres, dont elles embellissoient les ouvrages.

La plûpart étoient musiciennes, et cet art plus puissant dans la Grèce qu'il ne l'a été partout ailleurs, étoit pour elles un charme de plus.

On sait combien ce peuple étoit enthousiaste de la beauté. L'imagination sensible des Grecs adoroit la beauté dans les temples, l'admiroit dans les chefs-d'œuvre des arts, la contemploit dans les exercices et dans les jeux, cherchoit à la perfectionner dans les mariages, et lui proposoit des prix dans des fêtes publiques. Mais dans les femmes honnêtes, la beauté solitaire étoit le plus souvent obscure et retirée: celle des courtisanes s'offrant partout, attiroit partout des hommages.

La société seule peut développer les charmes de l'esprit; et les autres femmes en étoient exclues. Les courtisanes vivant publiquement dans Athènes, où sans cesse elles entendoient parler de philosophie, de politique et de vers, prenoient peu-à-peu tous ces goûts. Leur esprit devoit donc être plus orné, et leur conversation plus brillante. Alors leurs maisons devenoient des écoles d'agrément; les Poëtes venoient y puiser des connoissances légères de ridicule et de grace; et les philosophes, des idées qui souvent leur eussent échappé à eux-mêmes. Socrate et Périclès se rencontroient chez Aspasie, comme Saint-Evremont et Condé chez Ninon. On acquéroit chez elles de la finesse et du goût; on leur rendoit en échange de la réputation,

La Grèce étoit gouvernée par les hommes éloquens, et les courtisanes célèbres ayant du pouvoir sur les orateurs, devoient avoir de l'influence sur les affaires. Il n'y avoit pas jusqu'à ce Démosthène, si terrible aux ennemis de sa patrie, qui ne fût subjugué; et l'on disoit de lui : *ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en un jour.* Cette influence augmentoit leur considération, et avec leur esprit développoit leur talent de plaire.

Enfin les loix et les institutions publiques, en autorisant la retraite des femmes, mettoient un grand prix à la sainteté des mariages. Mais dans Athènes, l'imagination, le luxe, le goût des arts et des plaisirs, étoient en contradiction avec les loix. Les courtisanes venoient donc, pour ainsi dire, au secours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltoit pas : le vice intérieur et qui troubloit la paix des maisons, étoit un crime. Par une bisarrerie étrange et peut-être unique, les hommes étoient corrompus ; et les mœurs domestiques, austères. Il semble que les courtisanes n'étoient point regardées comme de leur sexe; et par une convention à laquelle les loix et les mœurs se plioient, tandis qu'on n'estimoit les autres femmes que par les vertus, on n'estimoit celles-là que par les agrémens.

Toutes ces raisons servent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent si souvent dans la Grèce. Sans cela on auroit peine à concevoir comment six ou sept Ecrivains ont tous consacré leur plume à célébrer les courtisanes d'Athènes; comment trois peintres fameux avoient

uniquement voué leur pinceau à les représenter sur la toile; comment plusieurs Poëtes grecs les ont célébrées dans leurs comédies et leurs vers. On auroit peine à croire que les plus grands hommes briguassent à l'envi leur société ; qu'Aspasie fît décider de la guerre et de la paix; que Phriné eût une statue d'or placée à Delphes entre les statues de deux Rois ; et qu'après leur mort on leur élevât quelquefois de magnifiques tombeaux.

(La suite au prochain Numéro).

P A R I S.

La police vient ici de déclarer une guerre à outrance aux Etats de Cythère. Dans une attaque aussi vigoureuse qu'imprévue, la Reine de cet Empire a perdu une foule de ses meilleurs sujets, qui sont tombés au pouvoir de l'ennemi. C'étoit un spectacle bien attendrissant de voir la capitale de Cypris (le Palais-Egalité) livrée à la désolation d'une ville prise d'assaut. Les charmantes amazones qui composent sa force militaire, surprises pour la plûpart dans les bras de la sécurité, ne purent opposer qu'une foible résistance. Les unes, retranchées derrière un fragile rempart, luttèrent envain contre le nombre d'assaillans ; les autres, consultant la prudence plutôt que la valeur, s'abandonnèrent à une fuite précipitée. Tout a fini par une émigration générale. Ce beau pays, naguère habité par les Ris et les Amours, par les Graces les plus sémillantes, par les Nymphes les plus fraîches, ce palais où la Reine-déesse tenoit sa cour,

n'est plus qu'un désert affreux où règne le silence et le deuil.

La clôture du théâtre Faydeau a eu lieu avant-hier. Malgré le mauvais tems, l'affluence a été considérable; jamais spectacle ne fut plus tumultueux. Le parterre s'est comporté de la manière la plus indécente; beaucoup de particuliers se sont permis d'arracher les papiers et la toile des premières galleries, et de s'en jetter réciproquement les morceaux Ils ont même poussé l'indécence jusqu'à en assaillir les femmes qui composoient les premières galleries. *Honnêteté et galanterie françoise, qu'êtes-vous devenues*, dit à ce sujet le courier des spectacles ?

On promulgua, sous Philippe-le-Bel, une loi somptuaire, qui fixoit les dépenses de la table et des habits.

Il falloit être duc, comte ou baron, et avoir six mille livres de terre, pour donner à sa femme quatre robes par an. „Nulle Demoiselle, si elle „n'est châtelaine ou dame de deux mille livres de „terre, n'en aura qu'une. „ Le prix qu'on permettoit de mettre aux étoffes, étoit depuis six sous jusqu'à vingt, l'aune de Paris; et les dames de la première qualité avoient seules le droit de la payer jusqu'à trente sous.

MODES.

(Explication de la gravure N°. 13.)

Coîffure en fichu. Quoique la coîffure en fichu soit par elle-même une *fichue* coîffure, aucune depuis quelques années n'a fixé plus constamment le goût de nos aimables parisiennes. La facilité de lui donner toutes sortes de formes, est peut-être ce qui détermine à son égard leur préférence. Le fichu paroît aujourd'hui sous la figure d'un turban, et donne à nos jolies têtes une physionomie orientale d'autant mieux prononcée, que les chignons ne sont plus là pour en démentir le caractère. Ces fichus avoient naguères des cornes brodées en paillettes, que l'on produisoit avec affectation. La mode en est passée. On les cache maintenant avec autant de soin qu'on en mettoit alors à les montrer. Nos belles ont enfin senti que, dans un tems de misère, il étoit indiscret d'étaler un luxe superflu........

Tour de cheveux postiche. C'est un reste de triomphe qu'ont obtenu les perruques sur les cheveux naturels. Les enfans tiennent toujours un peu de leurs parens. Aussi, comme les perruques, leurs mamans, ces toupets sont d'une couleur tout-à-fait contrastante avec les sourcils et les petits cheveux de la nuque, qu'on ne se met pas en peine de cacher.

Falbalas sous la robe. Mettre tout sans dessus dessous, c'est le goût du jour. Mais il est si rare qu'on se charge d'un jupon, qu'il faut bien produire quelque chose qui se fasse remarquer.

Nous ne donnons pas ce costume, comme le plus brillant de ceux qui ont figuré à Tivoli, aux deux premières représentations *d'Orphée.* Turbans en spirale, baigneuses de crêpe noir, parées de roses jaunes, capotes violettes bordées de gaze noire. Cornettes grecques à la paysanne, chapeaux blancs, surmontés d'une plume, voilà, sans compter les têtes nues, ce qui meubloit les berceaux magiques de Tivoli, ce qu'offriront successivement nos numéros, si dans l'intervalle qu'exigera la gravure, la mode ne subit point quelques révolutions à Mousseaux et à Frascati.

TRAIT HISTORIQUE.

La poëte anglois Dryden se trouvant un jour en société avec le duc de Buckingham, le comte de Rochester, le lord Dorset, et quelques autres savans d'un mérite distingué, la conversation vint à tomber sur des sujets littéraires, tels que l'harmonie du nombre, les richesses d'invention, l'élégance ou la magie du style etc. Après une discussion assez longtems prolongée, on convint que chaque personne de la compagnie écriroit quelque chose, sur le premier objet qui frapperoit son imagination, et le mettroit sous le chandelier. Dryden fut excepté de la commune loi, et choisi à l'unanimité pour juge de ces productions. Chacun se mit à l'ouvrage, c'étoit à qui se surpasseroit. Celui qui parut le plus tranquille et le moins empressé à rivaliser les autres, fut le lord Dorset,

qui, d'un air calme et rassis, écrivit froidement deux ou trois lignes, et les mit avec beaucoup d'insouciance à l'endroit convenu. Quand tout le monde eut fini sa tâche, l'arbitre examina toutes les feuilles, et laissa paroître des marques de plaisir et de satisfaction. Il y en eut une surtout qui lui causa le plus grand ravissement. Messieurs, leur dit-il, je suis forcé de convenir que j'ai dans ce moment sous les yeux des choses charmantes, et qui font honneur aux personnes qui les ont écrites ; mais je ne vous dissimulerai pas que je dois, à plus d'un titre, donner la préférence au lord Dorset. Lorsque vous aurez entendu la lecture du morceau de sa composition, j'espère que vous approuverez mon jugement. Le voici:

„Au premier de Mai prochain, je payerai à „John Dryden, ou à son ordre, la somme de cinq „cents livres sterling, valeur reçue.„ — 15 Avril. — *Dorset.*

Anecdotes, Pensées etc.

Rome, qui depuis longtems avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un sous le règne de Théodose, d'une espèce toute nouvelle, et aussi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue, en comparaison de ce qu'elle avoit été autrefois. Un homme du peuple ayant déjà enterré vingt femmes, en épousa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on

attend l'issue d'un combat entre deux athletes célèbres. Enfin la femme mourut ; et le mari, la couronne sur la tête, et une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable.

Madame de Bouflers parloit un peu légèrement de son mari. Vous oubliez qu'il est mon fils, lui dit sa belle-mère. — Cela est vrai, Maman, je croyois qu'il n'étoit que votre gendre.

Deux personnes tendrement unies se comptent pour tout ou pour rien dans les choses qui les concernent réciproquement.

Le père Fégot confessa Madame de Richelieu dans son lit de mort : c'étoit une femme vertueuse et qui chérissoit son mari. Etes-vous contente du père Fégot, lui demanda M. de Richelieu? Ah ! oui, dit-elle ; *il m'a permis de vous aimer jusqu'à ma fin.* Car elle craignoit qu'il ne lui ordonnât de se détacher de tout sur la terre.

Plus nous avons sacrifié pour rendre un autre heureux, plus il nous est cher, et sa mort nous ravit alors plus que notre bonheur ; elle nous ravit le sien.

Les femmes d'un certain âge n'ont rien de mieux à faire que de s'oublier ; mais cela n'est possible pour elles qu'autant qu'elles ne se sont jamais oubliées dans leur jeunesse.

Rien n'est si transparent qu'un homme d'esprit : un sot cache son caractère plus aisément, l'homme d'esprit en donne sans cesse l'empreinte dans la variété de ses idées et de ses mouvemens.

Mr. de Ligne disoit : *Catherine le Grand ;* car elle fera faire cette faute de françois à la postérité.

On a dit que l'habitude est une seconde nature ; il valoit mieux dire que la nature est une première habitude.

Instinct des animaux. (Suite).

Plutarque, dans la vie de Caton le censeur, parle d'une mule, qui, ayant été longtems employée à des travaux publics, fut mise en liberté ; on la laissoit paître où elle vouloit. Mais cet animal, regrettant en quelque sorte d'être inutile, venoit de lui-même se présenter au travail, et marchoit à la tête des autres bêtes de somme, comme pour les exciter et les encourager ; ce que le peuple vit avec tant de plaisir, qu'il ordonna que la mule seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

Le serpent, que l'on regarde comme le symbole de l'ingratitude, est néanmoins susceptible d'éducation. Autrefois les Macédoniens en élevoient. Ils leur faisoient têter les femmes, et jouer avec les enfans. Madame du Noyer rapporte dans une de ses lettres, que pendant son séjour à Dijon, elle alla rendre visite à une conseillère du parlement, qui avoit élevé un serpent. Comme cette dame avoit quelqu'indisposition, Madame du Noyer la trouva couchée sur un lit d'ange : elle avoit bonne compagnie auprès d'elle. Son désha-

billé lui donnoit un petit air de nymphe. „Je m'approchai de cette aimable malade, continue celle qui lui rendoit visite; mais quelle fut ma surprise, quand je vis qu'elle badinoit avec un serpent, qui étoit attaché à son bras, avec un ruban couleur de feu assez long pour lui laisser la liberté de se promener sur le lit! Je fis un cri effroyable à cet aspect, et l'horreur que l'on a naturellement pour ces sortes d'animaux, me fit frémir: mais la dame me dit que je n'avois rien à craindre, que son serpent ne me feroit point de mal; et après qu'elle lui eût donné un petit coup, comme on auroit fait à un joli épagneul, elle lui dit de dormir; et ce docile animal se glissa dans son sein, où un moment après il parut effectivement endormi. Vous avez vu mon serpent, ajouta cette dame, on peut vous dire qu'il y a six ans que je l'ai, et que, contre le naturel de ceux de son espèce, il ne m'a jamais fait aucun mal. Toute la compagnie certifia la même chose, et je sortis de chez cette Dame dans un étonnement dont je ne puis encore revenir. Elle voulut que je visse tout ce qu'il savoit faire: elle siffla à demi-bas; il s'éveilla, fit mille singeries, après quoi on fit ouvrir une boëte de vermeille, qui étoit pleine de son, dont il se régala.„

On a vu à Paris en 1766, dans un des spectacles du boulevard, une femme qui avoit accoutumé plusieurs couleuvres à venir à son commandement, à former par leurs entrelacemens différentes figures, à se jouer autour de son col et de ses bras. On les voyoit la flatter, lui obéir,

s'éloigner,

s'éloigner, et accourir avec une complaisance singulière. Les spectateurs pouvoient aussi les prendre, les toucher, les caresser: elles étoient comme des animaux familiers et domestiques.

Une éducation plus singulière encore, est celle dont il est fait mention dans les papiers anglois de la même année. M. Wildman de Plymouth, s'est présenté à la société des arts avec trois essains d'abeilles, qu'il avoit apportés avec lui, partie sur son visage, sur ses épaules, et partie dans ses poches. Il fit mettre les ruches de ses abeilles dans une salle voisine de l'assemblée; il donna un coup de sifflet, et à ce signal les mouches le quittèrent toutes, et allèrent toutes dans leurs ruches; à un autre coup de sifflet elles vinrent reprendre leur poste sur la personne, et dans les poches de leur maître. Cet exercice fut réitéré plusieurs fois, sans qu'aucun des spectateurs eut reçu la moindre piqûre. La société d'agriculture, qui n'accorde des prix qu'à des découvertes utiles, a cru devoir, pour la singularité de la chose, en donner à M. Wildman.

Les animaux, les chiens surtout, sont susceptibles des sentimens les plus affectueux et les plus tendres. Homère avoit de son tems pris plaisir à peindre la fidélité du chien d'Ulysse. M. Haguedorn, poëte allemand, a retracé, ou plutôt a peint de nouveau ce tableau intéressant, dans son épitre sur l'*Amitié*. ,,Ulysse est réduit à mendier quelques restes devant son palais, où à peine les esclaves jettent sur lui quelques regards en passant; les fiers courtisans se moquent de l'éloquence

d'un prince infortuné. Personne n'accorde à ses besoins la moindre parole consolante. Un vieux chien reconnoit son vieux maître ; ce chien, qui, avec une vîtesse égale à celle du cerf, traversoit autrefois les bruyères, du nom duquel la vaste forêt retentissoit quand tous les chasseurs crioient *Argus :* cet Argus, si ardent à poursuivre les bêtes fauves, qui connoissoit mieux les parcs et les plaines, que la maison ; jadis le favori des jeunes courtisans passionnés pour la chasse, pour prix de ses longs et fidèles services, étoit congédié dans sa vieillesse, exilé de son chenil, privé d'un peu de paille, réduit à coucher en plein air, où chaque jour il étoit affoibli par quelque nouvelle infirmité ; autrefois le plaisir de ses maîtres, maintenant le jouet des valets, il manque de force pour marcher ; il fait un dernier effort pour se traîner sur les pas du pauvre mendiant, s'approche de lui avec une oreille dressée, le flaire, le flatte de la langue et de la queue ; et, lorsque l'étranger, les yeux mouillés de larmes, lui rend quelques caresses, et que son attachement lui vaut encore cette reconnoissance, il soupire, il crie, lève les yeux, reconnoît Ulysse, et meurt.„

On a rapporté, dans le *Journal économique* du mois de Mai 1785, cet exemple singulier de la sensibilité d'une chienne pour ses petits. Un particulier avoit dans sa meute une chienne qu'il aimoit beaucoup, et qui avoit le privilège de manger et de dormir dans le sallon. Cette chienne ayant mis bas, il prit le tems qu'elle étoit absente pour noyer ses petits dans un étang voisin. La

chienne étant revenue quelque tems après, fut fort inquiète de ne plus les voir. Elle fut les chercher, et les ayant trouvé noyés, elle les apporta les uns après les autres aux pieds de son maître, et lorsqu'elle fut au dernier, elle le regarda fixement, et expira sur le champ.

LA PITIÉ.

Conte traduit de l'anglois.

A l'époque heureuse de l'âge d'or, lorsque les habitans de l'Olympe descendoient sur la terre et conversoient avec les mortels, deux enfans de Jupiter étoient particulièrement chéris des dieux: ils se nommoient l'*Amour* et la *Joie*.

Partout où ils passoient, les fleurs naissoient sous leurs pas, le soleil brilloit d'un éclat nouveau, et la nature s'embellissoit par leur présence. Ils ne se montroient jamais qu'ensemble; Jupiter favorisoit lui-même cet attachement, qui croissoit de jour en jour; et il avoit résolu de former une union durable entre eux, dès que leur âge le permettroit.

Maïs les fils des hommes ayant perdu leur innocence, le vice et la désolation parcoururent la terre à pas de géant, et Astrée, suivie de sa céleste cour, abandonna les lieux que le crime avoit souillés. La *Joie* disparut.

L'*Amour* seul demeura; l'Espérance qui l'avoit nourri le déroba furtivement, et le cacha dans les forêts d'Arcadie, où il fut élevé avec les bergers.

Jupiter lui destina dès-lors pour épouse la fille d'Astrée, qui se nommoit *Douleur*. Il obéit à regret ; car les traits de son épouse étoient durs et rebutans, son regard sombre, son front silonné de rides, et couvert d'une guirlande de Cyprès.

Une nymphe naquit de cette union : on trouvoit dans ses traits l'expression triste de sa mère, mais tellement adoucie par le charme des traits de l'Amour, que sa physionomie, quoique sombre, plaisoit universellement. Les bergers et les bergères lui donnèrent le nom de *Pitié*. Un rouge-gorge vint faire son nid dans la cabane où elle avoit vu le jour, et une colombe, poursuivie par un milan, se réfugia dans son sein.

Cette nymphe avoit l'air languissant; mais il y avoit quelque chose de si attrayant dans l'ensemble de ses traits, qu'on l'aimoit jusqu'à l'enthousiasme. Sa voix étoit foible et plaintive; mais le timbre en étoit doux et séduisant. Elle apprit aux hommes à pleurer; car elle trouvoit une sorte de délices à répandre des larmes. Souvent elle se mêloit parmi les bergères du hameau, et elle captivoit leur cœur par ses discours pleins de tristesse et de charmes.

Un jour qu'elle reposoit pensive auprès de la fontaine d'Hélicon, une de ses larmes tomba dans la source; et dès-lors, les eaux des muses en ont retenu le parfum.

Jupiter ordonna à la *Pitié* de s'attacher au pas de sa mère, de verser du baume sur les plaies de la *Douleur*, et de soulager les cœurs blessés par elle. Elle la suit partout.

La nymphe est mortelle comme sa mère: lorsqu'elles auront achevé la course que le Destin leur a prescrite sur la terre, elles expireront l'une et l'autre, et l'*Amour* sera réuni à la *Joie*, sa fiancée immortelle.

Par Madame *D*** *M***.

SPECTACLES.

Adonis ou *le bon Nègre*, mélodrame en quatre actes.

Cette nouveauté, représentée au théâtre de l'Ambigu-Comique à Paris, a eu beaucoup de succès. — L'action de cet ouvrage ne commence qu'à la sixième scène, les autres n'étant consacrées qu'à l'amour, à la danse et à la reconnoissance des nègres et des négresses pour Mme. d'Hérouville.

On voit M. d'Hérouville, suivi de son cher Adonis, descendre précipitamment d'une montagne; il apperçoit sa femme et son fils, et il les fait rentrer promptement dans l'habitation; pendant ce tems, Adonis fait armer les nègres et les range en bataille le long de la case de son maître. Biassou descend de la montagne à la tête des nègres révoltés; il ordonne à Adonis de faire venir d'Hérouville; celui-ci paroît et tente de ramener Biassou à des sentimens plus humains; mais le féroce général est sourd à ses prières, et furieux, il va pour frapper d'Hérouville; Adonis pare le coup, et le menace de le tuer s'il bronche. Le combat s'engage entre les nègres révoltés et les nègres de

d'Hérouville; ceux-ci sont obligés de fuir. Biassou terrasse le malheureux colon, et ordonne à ses gens de l'entraîner dans son palais.

On amène d'Hérouville au camp de Biassou, bientôt la fatigue l'accable au point qu'il s'évanouit. Adonis va chercher du secours, revient vers son maître, le presse dans ses bras, et lui prodigue tous ses soins. Zerbine, favorite de Biassou et maîtresse d'Adonis, accourt pour soulager d'Hérouville; elle reconnoît Adonis, et lui promet de le sauver ainsi que son maître. On entend un grand bruit, c'est Biassou qui rentre avec son armée; il fait grâce à d'Hérouville, et lui donne même une place dans son état-major. D'Hérouville le conjure de lui permettre au moins de revoir sa femme et son fils. Refus de Biassou, Zerbine mêle ses prières à celles de d'Hérouville; enfin Biassou cède et accorde à Adonis, seulement jusqu'au coucher du soleil, pour amener Mme. d'Hérouville à son camp.

Adonis a été arrêté sous les pallissades du camp des Blancs; conduit devant un conseil de guerre qui l'a interrogé, il s'est reclamé de Mme. d'Hérouville; en conséquence un officier amène le malheureux nègre à sa maîtresse qui le reçoit avec des transports de joie et le presse dans ses bras. Adonis fait part à Mme. d'Hérouville du but de sa démarche, et l'invite à se déguiser en négresse, afin de n'être pas reconnue aux barrières de la ville. Mme. d'Hérouville consent à tout, et avant de partir, elle donne à ses négresses ses bijoux et son or. Celles-ci refusent et lui demandent en grace son portrait et celui de leur cher maître; Mme. d'Hé-

rouville le leur donne, mais à condition que cette propriété leur sera commune, et qu'elle deviendra le gage de leur bonne union. Elle sort avec Adonis et son fils.

Biassou fait faire à ses troupes plusieurs évolutions militaires, et donné le mot d'ordre. Zerbine cachée derrière un palmier, l'entend et se retire. Le général des révoltés est furieux qu'Adonis ne soit pas encore rentré au camp. Il craint qu'il ne l'ait trahi, et veut immoler d'Hérouville. Mais Adonis accourt aussitôt avec sa maîtresse, et Biassou ordonne qu'on ait pour elle tout le respect qu'on a pour lui-même. Il sort avec ses soldats. Zerbine communique le mot d'ordre à Adonis, qui apprend à son maître que les blancs vont attaquer le camp au milieu de la nuit. Un moment après on entend le canon; Adonis tenant d'Hérouville et sa femme, marchent lentement, sortent pour n'être point apperçus. Le pont-levis du fort se baisse, des patrouilles se mettent en marche, d'Hérouville de son côté arrive à la tête des blancs, et après avoir répondu au mot d'ordre, il s'élance dans le fort : combat des blancs et des noirs ; Biassou tombe aux pieds d'Adonis, qui le livre aux blancs. Cette pièce se termine par un ballet.

Cadet Roussel, professeur de déclamation.

L'affluence a été telle à la première représentation de cette pièce, que grand nombre de personnes n'ont pu y trouver place.

Cadet Roussel donne, à sa manière, des leçons de déclamation. Parmi ses écoliers est Blanchet fils, qui, malgré son amour pour l'art dramatique, auroit sans doute déjà renoncé à ses charmes, si ceux de Mad. Roussel n'avoient eu assez de pouvoir pour lui faire braver les gourmades dont le gratifie son père. Celui-ci, bon charretier, mais point du tout amateur de l'art dramatique, vient poursuivre son fils à coups de pieds et coups de poings jusques dans l'école de l'illustre Roussel: et apprend à ce dernier que c'est moins pour ses leçons que pour sa femme que Blanchet est si assidu à son école. Blanchet père emmène son fils; mais ce dernier revient bientôt, et en payant un mois de leçons d'avance, il est de nouveau admis aux leçons du fameux Roussel. On répète une tragédie, la catastrophe se prépare; déjà Blanchet fils est attaché pour être mis à mort, lorsque un acteur, qui doit apporter une lettre à Roussel, qui joue le héros, l'ayant oublié, on veut réparer son erreur en cherchant un papier, et l'on trouve une lettre que Blanchet écrivoit à Madame Roussel. Le pauvre mari est au comble de la rage. Il est sur le point de s'y livrer aux dépens du malheureux Blanchet, lorsque son père arrive, et l'arrache de nouveau aux leçons de son maître.

Tel est à-peu-près le sujet de cette pitoyable turlupinade qui a été applaudie par les uns, et huée par les autres. L'auteur, qui pour son honneur n'a pas été nommé, l'a fait précéder d'un prologue, dans lequel il fait dire à un défenseur de ce genre *charmant :*

Le françois qui voit l'ordre établir son empire,
Après un si long deuil, a tant besoin de rire......

Et c'est en dégradant le plus beau des arts (dit le *Courier des Spectacles*), c'est en représentant dans une salle de spectacle de ces farces crapuleuses, qu'on exposoit jadis sur les quais, que l'on cherche à nous faire rire. C'est par les pièces les plus obscènes, les trivialités les plus basses, qu'on veut, dit-on, tourner en ridicule les *drames* et les pantomines à fantômes. Si ces derniers ouvrages sont une preuve de la dépravation du goût, ceux qu'on prétend leur opposer, tendent à-la-fois à dépraver le goût et les mœurs, et jusques à la langue, qui se corromproit bientôt, si l'on fréquentoit souvent de pareilles écoles.

LIVRES NOUVEAUX.

Les Dangers de l'intrigue; par J. Delavallée, *auteur du Nègre comme il y a peu de Blancs etc. etc.* 4 vol. in 12.

„Le peu de franchise, dit l'auteur, que les gens de bien mettent dans leur conduite et surtout dans leurs passions, m'a paru un vice de société, qui les rend tout-à-la-fois victimes des penchans les plus justes et des scélérats hardis dont ils ne sont que trop souvent entourés. J'ai mis ce vice en action pour découvrir les pièges où il peut conduire, et les malheurs qu'il peut répandre sur la vie.„

On voit, par cet exposé, qu'il oppose *intrigue*

à *franchise*, et l'acception de ce mot étant une fois convenue, l'on trouve qu'en effet les personnages principaux du roman, ceux à qui l'on s'intéresse le plus, peuvent imputer leurs chagrins à des parens qui ont manqué de franchise dans une circonstance critique et décisive.

Mademoiselle d'Orgennes avoit fait une grande faute, sans doute, en épousant à l'insu de son père, son amant Williams ; mais quel père ne se seroit pas laissé fléchir s'il eut vu à ses pieds sa fille lui présentant son époux, avec un premier fruit de leur union, et se déclarant enceinte d'un second? Au lieu de cette franchise confiante, ils essayent de fuir, et leur fuite est prise, comme cela devoit être, pour un enlèvement. Un combat s'engage, Williams et son amante se croyent respectivement séparés par la mort. Williams n'est que blessé, il se guérit, repasse en Angleterre, y forme de nouveaux nœuds, d'où lui naît une fille, la duchesse de Lancey. De son côté, Mademoiselle d'Orgennes est emmenée, et forcée d'épouser le marqnis d'Astanges, intrigant pervers qui s'entend avec une d'Harville intrigante, encore plus scélérate que lui.

De cet état de choses suit un *imbroglio* de père, de mère, d'enfans qui forment l'intrigue littéraire du roman, et fournissent des incidens et des reconnoissances. Mais ces reconnoissances ne sont pas toutes agréables. Il s'en fait une à la fin qui afflige le lecteur, c'est celle de Vernage et de la duchesse; ils s'aimoient depuis longtems: jamais amour ne fut plus tendre et plus vertueux de part et d'autre; le fourbe Montedoro étoit écon-

duit, Vernage alloit être l'époux de la duchesse, le moment où ils touchoient au bonheur suprême devient pour eux celui de l'extrême malheur. Williams déclare que la duchesse est sa fille, par conséquent, sœur de Vernage; leur séparation est nécessaire, mais elle est la plus déchirante, la moins attendue, et surtout la moins méritée.

POÉSIE.

Réponse à la Question: *Quel seroit le plus agréable pour un amant, ou de voir sa maîtresse sans lui parler, ou de lui parler sans la voir.*

Je ne trouve nul agrément
A courir l'une ou l'autre chance;
Mais la première assurément
Produit une moindre souffrance.
S'il faut, hélas! que sur ce point
Aujourd'hui je me détermine,
J'aime bien mieux, n'en doutez point,
Me taire, et voir ma chère Adine.

Près d'un jeune objet plein d'appat,
Qu'à tous les autres l'on préfère,
Est-on, même en ne parlant pas,
Réduit pleinement à se taire?
Les yeux souvent, mieux que la voix,
Ont peint le plus tendre martyre,
Les yeux ont exprimé cent fois
Ce que la bouche n'osoit dire.

J'imagine que mon avis
Au beau sexe ne plaira guère ;
Ah ! pourroit-on être surpris,
S'il adopte l'avis contraire ?
Ne point parler ! quelle douleur
Lui causeroit cette défense !
En tous lieux, ce sexe enchanteur
Se montre ennemi du silence.

Autre Réponse.

Parler à l'objet de sa flamme
Est le premier bien d'un amant ;
Mais un plaisir plus ravissant
C'est de pénétrer dans son ame
Par l'organe du sentiment ;
Ce sont les yeux que je veux dire.
Privé de ce doux truchement,
La Raison seroit un délire
Et l'Amour un raisonnement.

Une vieille chanson italienne dit :

Amor con quel principio, onde si cria
Sempre 'il desio conduce
E' quel per gli occhi innamorati venne.

LE JEUNE ORMEAU.

Fable.

La fortune est parjure
Plus souvent que propice aux vœux de la nature.
Un jeune Ormeau croissoit depuis plusieurs printems
Seul, isolé dans le milieu des champs,
Projetté loin déjà de l'immonde poussière,

Où rampe l'insecte éphémère ;
Son jeune front altier et vigoureux,
Paroissoit présager le sort le plus heureux.
O ! du ciel suprême sagesse,
S'écrioit en passant le sage plein d'ivresse :
Un jour, si je m'en crois, de l'humble voyageur
Cet arbuste sera l'espoir consolateur.
Salut ! salut, arbrisseau tutélaire,
S'écrioit à son tour la naïve bergère ;
Te préserve le ciel des autans en couroux !
Chaque été tu seras mon abri le plus doux :
Tandis que mes brebis paîtront sous ton feuillage,
Je chanterai d'un ton touchant
Les louanges de mon amant
Et les bienfaits de ton ombrage.
Vœux superflus ! hélas ! de grossiers pastoureaux
Menèrent par hasard paître là leurs troupeaux :
Devenu le jouet de la horde incivile,
Et la pâture des pourceaux.
Notre arbre mutilé, privé de ses rameaux,
Fut tôt mis hors d'état de devenir utile.
Or, avint, qu'à la place il naquit un buisson
Dont les pointes tranchantes
Arrachoient aux brebis leur toison,
Accrochoient des passans les dépouilles sanglantes ;
Mais nul ne s'occupa de sa destruction.

Moralité.

Un économe négligent
Peut, par mauvais ménage, épuiser ta finance.
Un voleur peut, en ton absence,
Rompre tes coffres-forts et piller ton argent.
L'injure des saisons rendra ton champ stérile.
Le feu consumera tes maisons de la ville.

Sur tes troupeaux nombreux s'acharneront les loups.
Un banquier frauduleux te fera banqueroute.
Tes vaisseaux, par l'orage égarés dans leur route,
Seront la proie enfin de la mer en courroux.
Pour te mettre à l'abri d'une atteinte importune;
Fais du bien, hâte-toi, Damis.
Tout est sous le pouvoir de l'aveugle fortune,
Hors ce qu'on donne à ses amis.

La Statue.

D'Eglé, cette statue est l'image fidelle;
Vices pareils, et pareilles vertus,
Enfin les mêmes attributs
Font ressembler en tout le portrait au modèle.
Chacun d'eux en beauté ne voit point de rival;
L'un n'entend rien, et l'autre a peur d'entendre;
Si l'un est dur, l'autre n'est pas plus tendre:
L'un est blanc; en blancheur l'autre n'a pas d'égal;
L'un est froid, l'autre est glacial:
L'un ne sent rien, et l'autre est insensible;
L'un est muet, et l'autre, au silence obtiné;
De marbre l'un est fait, d'un rocher l'autre est né;
Enfin l'un porte un corps, l'autre une ame inflexible.

Ces vers rappellent ce distique de Ménage:

Ce portrait ressemble à la belle:
Il est insensible comme elle.

ÉNIGME.

Un brutal m'enlève à ma mère,
M'arrache d'abord les cheveux:
Prélude, hélas! des maux affreux
Qui doivent combler ma misère.
Le fer à la main, mon bourreau
Me fait... Tu frémis ô Nature!
Me fait au ventre une ouverture,
Et m'éfondre ainsi qu'un levreau.
Puis il retourne sa victime,
Et sans pitié me fend le dos,
Me mutile, et dans un abyme
Où croupissent de noires eaux,
Me précipite.... et m'en retire
Pour m'y réplonger mille fois.
Il faut, après un tel martyr,
Suivre à la poste le satyre.
Et quand il m'a mise aux abois,
Lors il me jette à la voirie...
Tu ris... ô ciel! quelle noirceur!
Cruel!.. Tes mains, je le parie,
Et ont fait autant à ma sœur.

LOGOGRYPHE.

Des mortels, cher lecteur, implacable ennemie,
Je traîne à mes côtés le désespoir, la mort;
Rien ne peut arrêter l'excès de mon transport,
Alors que l'on ne peut contenter mon envie.
En me décomposant, tu peux en moi trouver
Deux notes de la gamme, un arbre toujours verd,
En dépit des frimats qui désolent la terre:
Un terme de mépris, un autre de grammaire;
Un nom que peu de gens sont dignes de porter,

Et qu'on se plaît pourtant sans cesse à prodiguer :
Ce mois que l'on nous peint à l'amour favorable,
Qui des fleurs nous promet le retour agréable.
Ma foi, ç'en est assez, devines si tu peux :
J'en ai bien assez dit, je te fais mes adieux.

CHARRADE.

Mon premier est une monnoie
De très médiocre valeur
Mon second annonce la joie
Le tout est animal rongeur.

Par Mlle...... D. S. âgée de huit ans et demi.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est : *L'ombre.* — Celui du Logogriphe est : *Portrait*, (où l'on trouve : *tort*, *pari*, *trot*, *Pitt*, *rat*, *trait*, *roti*, *pot*, *port*, *etc.*) — Celui de la Charrade est : *Mariage.*

AVIS.

Le Numéro 14 *de ce Journal, commençant le second trimestre, paroîtra le* 1er *d'Octobre.*

Les personnes qui ont souscrit pour trois mois, sont priées de renouveller au plutôt leur abonnement, afin que l'expédition n'éprouve aucun retard.